



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Vet. Fr. II A. 1654

J U G E M E N S D E S S A V A N S

S U R

L E S A U T E U R S

qui ont traité de la Rhétorique ,

AVEC UN PRÉCIS DE LA DOCTRINE
D E C E S A U T E U R S .

T O M E S E C O N D

C O N T E N A N T

CE QUI S'EST DIT DE PLUS
curieux sur l'éloquence, tant sacrée que pro-
fane, depuis Quintilien jusqu'au milieu du
dix-septième siècle.

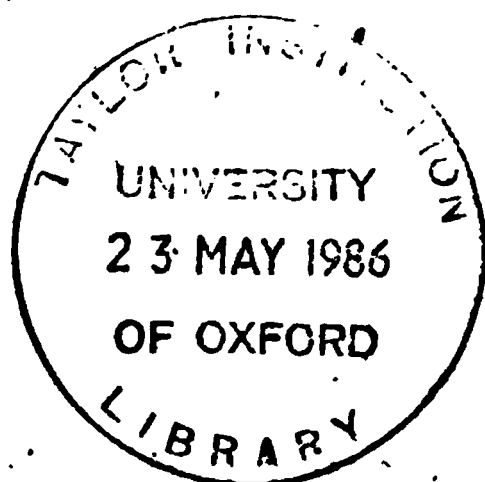
*Par M. GIBERT, ancien Recteur de l'Université
de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique
au Collège de Mazarin.*



A P A R I S ,
Chez ETIENNE GANEAU, rue S. Jacques,
vis-à-vis la Fontaine Saint Severin,
aux Armes de Dombes.

M. DCC. XVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





TABLE

DES NOMS DES AUTEURS
contenus dans ce second Volume.

Q UINTILIEN ,	page 1
Mr ROLLIN , ou son Edit.	
de Quintil.	60
RUTILIUS LUPUS ,	75
AQUILA ROMANUS ,	80
JULIUS RUFINIANUS ,	82
CURIUS FORTUNATIANUS ,	84
MARIUS VICTORINUS ,	86
SULPICIUS VICTOR ,	87
EMPORIUS ,	89
AURELIUS AUGUSTINUS ,	98
JULIUS SEVERIANUS ,	99
RUFIN ,	101
PRISCIEN ,	101
CASSIODORE ,	102
BEDE ,	104
ISIDORE ,	105
ALCUIN , ou ALBIN ,	106
A. C. CELSUS ,	111

S. AUGUSTIN ,	115
GEORGE DE TREBIZONDE , dit le Trapézontin ,	136
ANTOINE LULLE ,	143
HERMOLAÛS BARBARUS ,	155
ERASME ,	160
STURMIUS ,	184
STRE'BE'E DE RHEIMS ,	191
NUGNE's, en latin NUNNESIUS ,	197
VIVE's ,	200
OMER TALON, ou TALÆUS ,	212
ERYTHRE'E ,	220
PIERRE DE COURCELLES ,	223
CAVALCANTE ou CAVALCAN- TI ,	230
MELANCTHON ,	243
CORNEILLE VALERE ,	260
ROBORTEL ,	261
AUGUSTIN VALERIO ,	273
LOÛIS DE GRENADE ,	286
RAMUS ,	299
VILLAVICENTIUS ,	315
DIDACE DE L'ETOILE ,	322
DRESSERUS ,	338

FRANÇOIS PATRICE,	344
MELCHIOR JUNIUS,	347
PANIGAROLA,	346
KECKERMAN,	369
RICHER,	377
Mr DUVAIR, <i>Garde des Sceaux,</i>	
383	
DE LA CERDA,	396
LE P. SOARE'S,	399
LE P. CRESOL,	402
PAUL BENI,	409
LE CHANCELIER BACON,	420
LE P. DE SAINT PAUL, <i>Feuille-</i>	
<i>lant,</i>	428
ARRIAGA,	440
THOMAS CAMPANELLA,	445
DEGLI AUTORI DEL BEN PAR-	
LARE,	451
FARNABE,	458
LE P. GODY, <i>Benedictin,</i>	463

Fin de la Table des Auteurs.

Fautes à corriger.

Page 7 , ligne 11 , *on ajoute* , lisez *on y voit*. Pag. 24 , ligne 17 , *met* , lisez *mettoit*. Pag. 142 , ligne dernière des notes , *rationis* , lisez *orationis*. Pag. 143 , lign. 3. *Théologie* , lisez *Théologie*. Pag. 363 , lign. 4. *d'éloquence* , lisez *de l'Eloquence*.

On donnera incessamment un troisième Volume , qui contiendra le reste des Auteurs qui ont traité de la Rhétorique depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'à présent.

LES MAÎTRES D'ELOQUENCE.

M. F. QUINTILIEN,

*Né la seconde année de l'Empereur
Claude * l'an de Jesus-Christ 42.
mort sous l'Empire d'Adrien ,
ayant vu onze Empereurs.*

* M. Del-
vol. Annales
Quintilianæ.
imprimé à
Oxford, en
1698. p. 82.
n. 4. & p. 83.
n. 5.



UINTILIEN étoit de
Calagurris (1) en Espagne.

On prétend, avec assez peu
de vraisemblance, qu'il fut

(1) Cette ville est
sur l'Ebre. & se nom-
me Calaborra. On
dit que Quintilien en
étoit, parce qu'il est
appelé Calagurrita-
nus, surnom qu'il
peut avoir eu à cause
du séjour qu'il avoit
fait dans cette ville ;
quoi qu'il fût né à
Rome.

Tome II.

A

2 LES MAÎTRES

**QUINTI-
LIEN.**

Annal.
Quintil. P.
98. n. 12.

* Ib. p. 94.
n. 10.

Euséb. Chron.
p. 164.
In Vespas.

amené à Rome par Galba (2). Il est certain qu'il enseigna la Rhétorique sur ce grand théâtre avec beaucoup de réputation pendant vingt ans ; à commencer un mois ou deux avant l'an de J. Christ 69. Il fut même le premier qui l'y enseigna publiquement & aux gages de l'Etat , de quoi il eut l'obligation à Galba , selon Mr. Dodwel * ; ou à Domitien , selon la Chronique d'Eusébe ; ou à Vespasien , si ce que dit Suetone est vrai , *Que ce Prince fut le premier qui assigna des pensions aux Rhéteurs sur le Thrésor public.* Il ne se borna pas à enseigner les regles ; il produisit son éloquence au Bar-

(2) C'est la Chronique d'Eusébe qui le dit p. 162. Et cela peut souffrir explication. Quintilien étoit à Rome fort jeune , & y fréquenta l'Orateur Domitius Afer : il le vit mourir , c'est lui-même qui nous l'apprend l. 5. c. 7. p. 267 , & l. 10. c. 1. p. 460. Cette mort arriva l'an de J. Christ 58. Que si l'on veut suivre

les conjectures de Mr. Dodwel , Quintilien alla en Espagne à la suite de Galba , l'an de J. Christ 61. & après y avoir enseigné la Rhétorique , & exercé la profession d'Avocat , il revint à Rome avec lui à la fin de l'an de Jesus-Christ 68. Mr. Dodwel. *Annal. Quintilia.* p. 74. n. 4. & p. 92. n. 9.

D'E L O Q U E N C E.

reau (3) , & il y passoit pour si bon avocat, qu'on écrivoit ses plaidoyez. Quelques-uns ont cru qu'il fut Consul , parce qu'il obtint les marques du Consulat. Il est plus certain qu'il fut Précepteur des petits-fils de la sœur de Domitien. On ne fait point certainement s'il étoit fils ou petit-fils de l'Orateur dont Sénèque le Pere a dit quelque chose , & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs dont la réputation meurt avec eux (4). Il eut deux fils , dont un Sénateur adopta l'aîné , qui mourut dans le tems qu'un Préteur , beaufrere du Sénateur , lui destinoit sa fille en mariage. Il eut aussi une fille qui fut mariée à un Sénateur. Pline le jeune son disciple , voulut aider à la doter (5) ; & pour cela il lui fit présent d'une somme considerable , à cause que le Pere n'avoit pas assez de bien , pour lui donner de quoi se soutenir

QUINTILIEN.

Auson.
Gratier. Action. ad Gratian. p. 712.
Annal.
Quint.
Dodv. p. 147.
Obrecht. inter testimonia veterum de Quintil. p. 3.

(3) C'est le sens des deux vers de Martial, *Seneca contr. l. 5. in Praef.*

Quintiliane , vagæ moderator summe
juventæ , Gloria Romanæ , Quintiliane ,
togæ. l. 2. Epigram. (5) Tanquam parens alter nostræ puel-
læ conféro quinquaginta millia num-
mum. Plin. l. Epist.

(4) Quorum fama cum ipsis extincta est. 6. Epist. 36.

4 LES MAÎTRES

QUINTI-
LIEN.

Sat. 7. v.
188. ad 198.

Sat. 3. & 9.

avec dignité dans la maison de son mari. Jugeons delà, qu'il n'avoit pas encore alors les grandes richesses que Juvenal a tant vantées. Il faut qu'il les ait acquises dans la suite; ou, s'il les avoit, quelques grandes qu'elles fussent, elles n'étoient pas suffisantes pour équiper d'une manière convenable la femme d'un Sénateur (6). Ce Poëte semble insinuer qu'elles ne furent pas tant un effet du mérite, que du bonheur; non que Quintilien ne méritât une si bonne fortune; mais parce que bien des gens qui avoient autant de mérite, ne furent pas pour cela aussi riches que lui. On peut fonder cette pensée sur la manière honorable dont Juvenal en parle toujours, & croire par conséquent, que ce n'est point pour lui faire peine, mais plutôt pour lui faire honneur, qu'il oppose sa dignité de Consulaire

(6) C'est la manière dont Mr. Bayle, dans son dictionnaire, concilie Pline & Juvenal. Quelques-uns doutent que notre Quintilien soit celui dont parle le Poëte; & néanmoins il est clair qu'il parle d'un maître de Rhétorique, & qu'il n'y en a point d'autre dans ce temps-là, de cette profession, que celui dont est question.

D'E' L O Q U E N C E.

à la premiere profession. Mr. Dodwel, * dont je raporte le systême, croit que c'est l'Empereur Adrien qui l'honora de cette dignité l'an de Jesus-Christ 118. Ce qui ne paroît pas être sans difficulté.

Quoi qu'il en soit, Quintilien est un des Maîtres du premier ordre, au jugement de ceux qui savent ce que c'est que Rhétorique. On ne peut lui refuser cet éloge, quand on considère la solidité & l'étendue de ses préceptes dans ses Institutions Oratoires, la noblesse avec laquelle il les y traite, enfin la beauté des sentimens qui lui font toujours préférer la pureté des mœurs à la pureté du langage. Voilà le fondement de ce qu'on dit, Que cet Auteur est un de ceux qui nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité; Que la République des lettres eût extrêmement perdu, si ses Oeuvres fussent périées; Que c'est un Auteur excellent; Qu'il paroît très honnête homme dans son Ouvrage, & que l'on y trouve beaucoup de mœurs. Ajoutons, Qu'il ne le composa qu'après avoir quitté la profession, environ l'an de Jesus-Christ 92, qu'il employa un peu plus

QUINTILIEN.

• Ubi suprà
p. 146. n. 34.

Le P. Rapi-
pin Réflex.
sur l'Eloq.
n. 1.

Mr. Bayle
dans son Dict.
art. de
Quintil.

Voyez les
éloges qu'a
ramassés Mr.
Obrecht au
commence-
ment de son
édition de
Quintilien.

QUINTI-
LIEN.

Annal.
Quintil. P.
112. n. 19.
&c.

Quint. In-
stit. Orat. in
Proem.

de deux ans à le faire, & qu'il mît ensuite plus d'un an à le polir. C'est peu de temps certainement, & pour la longueur & pour la perfection de l'Ouvrage.

Son dessein est de conduire l'Orateur au plus haut degré de perfection, & il veut y arriver par l'assemblage de toutes les vertus & de toutes les belles connoissances, jointes à une éloquence qui s'étende généralement sur tout. Il y a du grand dans cette idée ; mais il la gâte lorsqu'il permet à son Orateur de mentir, du moins, quand il s'agit de l'utilité publique. D'un autre côté il demande trop, lorsqu'il veut que son Orateur soit *Musicien*, *Géometre*, *Astronome*. Aristote a parlé sur cela avec plus de justesse. Un Auditoire ne sera jamais susceptible des raisonnemens subtils des Arts & des Sciences. Ce qu'il y a de vrai néanmoins, est que la methode geometrique peut avoir lieu, en certains cas, dans une matiere Oratoire.

L'Auteur a renfermé sa Rhétorique en douze livres. La premiere éducation de l'Orateur fait la matiere du premier. Le second explique les notions de l'Art Oratoire & la maniere

1b. l. 2. c.
17. & l. 12.
c. 1.

1b. l. 1. c.
10.

de s'y préparer. On trouve ensuite tous les préceptes de l'Invention & de la Disposition en cinq livres. Ceux de l'Elocution, de la Memoire & de la Prononciation sont dans les quatre livres suivans. Le dernier donne l'idée de l'Orateur & montre quel doit être son caractère, quelle conduite il doit garder lorsqu'il se charge d'une cause ou qu'il s'en instruit, ou qu'il la plaide. On ajoûte en quel tems il doit quitter la plaidoirie, & quelles doivent être ses occupations dans sa retraite.

En tout cela Quintilien s'exprime d'une maniere propre non-seulement à instruire, mais à donner du goût pour l'éloquence, à la nourrir & à la fortifier. C'est-pourquoi Louïs Vivés qui donne le pas à Aristote sur Quintilien pour l'ordre & pour la méthode, le donne aussi à Quintilien sur Aristote pour la beauté & la richesse de l'expression. L'Auteur Anonyme y trouve une fécondité surprenante; & Cassiodore * l'admire d'autant plus, qu'après avoir lû les beaux Ouvrages de Cicéron, Quintilien satisfait encore pleinement & d'une maniere qui lui est propre.

Id. in Proœm.

De trad.
dend. Discip.
P. 494.Bibliog.
hist. Polit.
Philol. Cur.
P. 36.
* Rhetores
Latini in Cas-
siod. p. 339.
340.

Il est aisé d'en faire l'experience ; on n'a qu'à lire son premier livre, où

QUINTI-
LIEN.

Préf. sur
les Oeuv. de
Balz. P. 22.

il prend l'Orateur, pour ainsi dire, au berceau, & presque au sortir du sein de la mere, pour ne le plus perdre de vue jusqu'à ce qu'il l'ait conduit par des chemins sûrs à l'Eloquence la plus parfaite. C'est la chose du monde, en apparence, la plus petite qu'il y traite ; *l'Education des enfans* ; ou pour parler comme lui, *l'Enfance de nos études* (4). Mais comme c'est le fondement de tout, il la rend aussi aimable en son espece, que l'enfance elle-même. C'est l'éloge que l'Abbé Cassagnes a donné à Quintilien, lorsqu'il dit que *les Institutions Oratoires* de ce grand homme sont *élégamment écrites, & qu'il y fait naître des fleurs parmi les épines mêmes de la Grammaire.*

Personne avant Quintilien, parmi ceux qui avoient écrit de la Rhétorique, n'avoit traité de l'Education des * enfans, soit que ce sujet leur parût de peu de conséquence, ou étranger à leur Art ; ou peu favorable pour faire briller leurs talens. Aucune de ces raisons ne rebutte notre Auteur ;

(4) Sua etiam studiis infantia est.
Quintil. l. 1. c. 1.

* On dit pourtant que Pline l'ancien avoit fait la même chose.

il descend dans un détail surprenant sur l'Education en général, & sur les études tant particulieres que publiques; il préfère celles-ci aux premières, si l'on n'est pas en état de les joindre ensemble; il préfère aussi les études avancées aux études tardives; & il n'omet rien de ce qui peut regarder non seulement les maîtres, mais les parens & les nourrices.

Quinti-
LIEN.

Quint. Inst.
Orat. L.
1. 6. 2. &c.

Ib. l. 1. c. 14

A l'égard des études tardives, je trouve deux grands hommes, illustres par leur naissance, par leurs vertus, par leur savoir & par leurs emplois, qui sont entr'eux d'un sentiment bien différent sur cet article. Ce qui m'oblige de le remarquer, c'est que l'un d'eux, en disant sur cela son avis, juge en même temps de Quintilien.

Mr. le premier Président de Lamoignon qui avoit étudié tard, n'approuvoit point *les études tardives*: il y avoit remarqué des inconveniens qu'il voulut éviter en faisant étudier de bonne heure Messieurs ses fils, Monsieur le Président de Lamoignon & Monsieur de Baille. Tout le monde fait que le succès a surpassé non seulement ses esperances, mais les desirs

QUINTI-
LIEN.

Page. 5.

Jacques
Auguste.

du Père le plus passionné pour l'avancement de ses enfans.

D'un autre côté, je lis dans les Mémoires de la vie de Mr. de Thou, traduits depuis peu en François, que ce grand Magistrat avoit aussi étudié tard, & qu'il n'approuvoit point la précipitation de ceux qui font instruire leurs enfans à peine âgés de cinq ans. Il s'étonnoit que l'illustre Quintilien, par un conseil moins utile que louable, eût tant recommandé aux enfans d'étudier de bonne heure, lui qui perdit un fils d'une grande espérance pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude. Perte heureuse pour la postérité, disent les Mémoires, puisqu'elle lui fournit l'occasion d'écrire avec tant d'éloquence les livres qu'il nous a laissés de l'Education des enfans, & où il se plaint amèrement de la perte du sien.

Il y a deux ou trois erreurs de fait dans ces paroles des Mémoires, l'une est dans le texte même, les autres ne sont que dans la Traduction, soit qu'elles soient, après cela, de l'Auteur de la Traduction, soit qu'elles soient de celui qui l'a fait imprimer à l'insçu de l'Auteur. En effet Quintilien n'a jamais dit qu'il ait perdu un de ses fils pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude,

comme le dit le Latin même des Mémoires. Cet Auteur dit encore moins, ce que le François lui fait dire, que *cette perte lui ait fourni l'occasion d'écrire son Ouvrage*, ou que cet Ouvrage *soient des livres touchant l'Education des enfans.*

Au contraire c'étoit entre autres pour son fils aîné qu'il écrivoit, & quand il l'eut perdu, il eut la pensée de brûler ce qu'il avoit fait. De sorte que cette perte ne produisit que les plaintes qu'il fait sur son malheur & qui servent de préface à son sixième livre. On peut voir le Latin de Mr. de Thou (s) & Quintilien. Mais laissons à part les faits qui sont étrangers

(s) Narrabat Thuanus... se non probare illorum vehemens desiderium qui votorum nimii pueros vix quinquennes ad eas [litteras] animum appellere jubent, & mirari Quintilianum grande Romanæ togæ deus qui docendi impotens, discendi infantibus laudabiliorem quam feliciore consilio necessitatem im-

posuit, etiam filio raræ spei in exemplum posito, quem præcipientis studiis exhaustum moestissimus parens extulit, jactura posteris sanè felici, cujus occasione nobis edidit admirabile specimen illud eloquentiæ quo cum in 6. Institutionum volumine insolabiliter luxit. Thuan. de vitâ suâ l.

I. p. 4. s.

A vj

QUINTI-
LIEN.

à mon sujet, & venons à ce qu'il faut penser touchant *les études tardives*. Si toutes choses étoient égales pour les deux sentimens, je n'aurois garde de prendre parti entre deux personnes aussi respectables dans la République des Lettres, que les deux Magistrats qui font ici la difficulté. Mais Mr. le premier Président de Lamoignon n'est pas seul de son avis : il a Quintilien pour lui, il a l'expérience ; on doit présumer que Quintilien l'avoit aussi. Cela fait, ce me semble, pancher la balance pour les études avancées.

Quoi qu'il en soit, on peut assurer que Quintilien retire deux avantages de son travail ; l'un est la gloire d'avoir rendu au Public un très-grand service en traitant une matiere si importante ; l'autre est la gloire de s'y être surpassé lui-même, en traitant cette matiere plus noblement en quelque sorte, qu'aucun autre point de sa doctrine, & néanmoins, sans sortir du caractère de son sujet.

Cette matiere ainsi traitée a fait dire à Politien (5), qu'à la verité il ne pré-

(5) Ejus Oratorias | que esse existimo.
Institutiones Rhetor- | Angel. Polit. Præf.
icis Ciceronis libris | in M. F. Quintil.
pleniores uberiores.

fére pas Quintilien à Cicéron , mais que sa maniere pourtant de former l'Orateur est plus complete, puisqu'il ne se contente pas de donner la dernière perfection à l'Eloquence , mais qu'il reprend les choses dès leur première origine. Et ce qui relève encore le merite de notre Auteur , c'est la moderation qu'il recommande dans les études qui font l'occupation de la jeunesse. Car au milieu de plusieurs observations de Grammaire , & en nous faisant remarquer que Cicéron n'a pas cru indigne de lui , de s'instruire parfaitement de cet Art ; que Cesar avoit fait plus d'un Livre sur les Analogies de sa Langue , & Messala sur les mots & sur les lettres , il avoüe néanmoins *qu'autre chose est de parler une langue en habile homme , autre chose de la parler en bon Grammairien* (6) ; à quoi il ajoute qu'il y a bien des minuties & sur l'Histoire & sur la Fable , qu'il sied bien à un Grammairien d'ignorer.

Ibid. c. 2.

Il marque de même avec autant d'agrément que d'habileté les exercices de la Rhétorique , le temps de les commencer , la maniere de s'y pren-

(6) Aliud est latine , | qui. l. 1. c. 8.
aliud grammaticè lo-

QUINTI-
LIEN.

dre , les maîtres dont il faut faire choix. Il distingue les exercices utiles de ceux qui sont pernicious. Dans l'énumération & la peinture des premiers , on voit l'image de ce qui se pratique & s'observe tous les jours dans les Ecoles de Rhétorique. Mais un exercice qui n'est guères en usage parmi nous , qui étoit fort à la mode autrefois , & dont le nom est très-équivoque , c'est la DECLAMATION , laquelle , au jugement de Quintilien , faisoit de son temps beaucoup de tort à l'Eloquence , après avoir été un des moyens les plus sûrs d'y parvenir.

La Déclamation dans son origine , comme je l'ai remarqué en parlant de Sénèque le Rhéteur , consistoit à composer des plaidoyez ou d'autres discours pour les prononcer en public dans les Ecoles , & jusques là cet exercice , selon notre Auteur , n'avoit rien que de très-utile. Mais au lieu qu'il n'auroit fallu s'y proposer que des sujets veritables, ou imitez d'après le vrai , & ne les traiter que d'une maniere raisonnable , on s'avisa d'imaginer des sujets extravagans , & de les traiter d'une maniere également extravagante. Ce ne furent plus que des discours qui

rduloient sur les malefices imaginaires de quelques magiciens , sur les réponses étonnantes de quelques Oracles , sur la cruauté inouïe de quelque Tyran , ou de quelque marâtre ; en un mot sur quelque matiere qui pût conduire à l'enflure & à des pensées monstrueuses. Il n'est pas difficile de concevoir que c'étoit là une source féconde de fausse éloquence ; parceque , à force de faire des discours de mauvais sens , il est impossible qu'on ne rompe avec le sens commun (7) , & qu'on ne s'accoutume à le heurter.

QUINTILIEN.
LIEN.

Petrone parle des Déclamations comme Quintilien ; on pourroit croire qu'ils se sont copiez l'un l'autre , ou qu'ils ont écrit de concert , tant ils sont conformes sur ce point ! Les Déclameurs , dit-il , ne sont-ils point transportez de fureur , lorsqu'ils s'écrient , *J'ai reçu les blessures que vous voyez. j'ai perdu cet œil... Donnez-moi un guide...* Ces manieres , continue-t-il , ne menent point à l'Eloquence. C'est travailler sur des matieres trop outrées , & le style dont on les traite est trop enflé. Cependant on passe de

Petron. Sat.
initio.

(7) Perversè dicere | cendo facillimè con-
homines perversè di- | sequi. Cic. 1. de Orat.

QUINTI-
LIEN.

» là au barreau. Et qu'en arrive-t-il ?
 » on s'y trouve aussi étourdi, que si on y
 » tomboit des nuës , ou qu'on fût dans
 » un nouveau monde. Faut il s'en éton-
 » ner ? Au lieu de faire travailler les
 » jeunes gens sur des choses d'usage ,
 » & sur des sujets qui soient vrais , on
 » veut qu'ils parlent de *Pirates* qui
 » se montrent sur le rivage avec des
 » chaînes ; de *Tyrans* qui ordonnent à
 » des enfans d'égorger leurs propres
 » peres ; de *réponses* d'Oracles qui con-
 » sultez dans un tems de peste , or-
 » donnent d'immoler un certain nom-
 » bre de jeunes filles. On leur deman-
 » de sur ces sujets des expressions en-
 » flées , une vaine cadence, des pensées
 » tirées de loin , quelques mignardi-
 » ses (8) & quelque chose de volup-
 » tueux dans le tour. . . . Messieurs les
 » Rhéteurs , c'est vous qui avez cor-
 » rompu l'éloquence , & énervé la
 » force du discours. Ce n'étoit pas
 » ainsi que les Sophocles , les Démof-
 » thènes & les Platons s'exerçoient au-
 » trefois pour devenir grands Ora-
 » teurs.

(8) Mellitos verbo- | quasi papavere & se-
 rum globulos , & om- | samo sparsa. Petron.
 nia dicta factaque | ibid.

C'est de là qu'est venue la haine des gens de bon goût contre *les Déclamations* & contre *les Déclamateurs*. C'est de là qu'il est arrivé que sous ces termes on a désigné une éloquence méprisable & des Orateurs frivoles. Mais aussi est-ce de là que sont venues pareillement d'autres espèces de *Déclamations* de quelques personnes, qui confondent le bon avec le mauvais, & les exercices raisonnables de l'Art avec l'abus qu'on en peut faire. Quintilien & Petrone ne confondent pas ces deux choses. Le Traducteur de Petrone semble les avoir confondus. Il remarque que cet Auteur fait voir la fausse éloquence des Pedans de son temps : & il ajoute que c'est encore le portrait de ceux de notre siècle. Pour la justesse de sa note, il auroit fallu prouver qu'il y a aujourd'hui des exercices semblables à ceux que Quintilien & Petrone ont condamnés : Sinon, il reste à juger lequel des deux a montré plus de sagesse, ou de Quintilien qui a fait un chapitre exprès pour rendre respectables aux jeunes gens leurs Maîtres de Rhétorique ; ou du Traducteur qui croit se donner du relief en n'inspirant pour eux que du

Préf. de la
Trad. de Pe-
trone.

L. Inst. 2.
c. 9.

QUINTI-
LIEN.

mépris par une fausse accusation.

Qu'on ne s'y trompe pas. La Déclama-
tion prise en mauvais sens se glisse
souvent, sans qu'on y pense, dans le
style même de ceux qui ne songent à
rien moins qu'à enseigner la Rhétori-
que, ou à l'apprendre de ceux qui l'en-
seignent. Il n'en faut point d'autres
preuves que ces paroles de la Préface
sur les Ouvrages de Balzac. *Ceux qui
se connoissent en éloquence*, dit l'Auteur,
demeurent d'accord que notre Siècle pen-
che du côté de la Déclamation, & j'a-
voüe que M. de Balzac y est quelquefois
tombé. On peut bien assurer que ce
ne sont pas les Maîtres que cet Au-
teur a voulu marquer par *son siècle*,
mais les Ecrivains, les Prédicateurs
célèbres, & les autres Orateurs de son
temps; afin que chacun songe plutôt à
se garantir de ce vice, qu'à en accu-
ser les autres.

Quoi qu'il en soit, Quintilien a
deux avantages sur Petrone. Premie-
rement il est fort éloigné des infamies
abominables de cet Auteur: il n'eût
eu garde de composer un livre si dan-
gereux, ni même d'en faciliter la le-
cture, comme a fait le Traducteur: il
auroit mieux aimé répandre dans le

L'Abbé
Cassagnes.
Préf. sur les
Oeuv. de Balz.
p. 32. à la fin.

monde la fausse éloquence, que la corruption des mœurs. On peut voir sur cela entre autres choses, ce qu'il dit des vers d'Afranius (9). C'est la condamnation de Petrone. Secondement il est aussi fort éloigné du style de Declamateur ; au lieu que Petrone [pour ne pas parler de son Traducteur] en tient quelquefois, même dans ce qu'il dit de plus beau. Ce qui confirme la réflexion que je viens de faire, qui est, que tout le monde, si on n'y prend garde, peut tomber dans ce défaut.

QUINTILIEN.

Voyez le 6.
T. des Jug.
des Sav. de M.
Baill. p. 380.
& suivantes.

Il s'ensuit qu'au jugement de Quintilien, deux choses sont nécessaires, outre le genie, pour devenir Orateur, l'étude de l'Art & le soin de s'y exercer sous un bon Maître. C'est pourquoi il répond à ceux qui ne sont pas de son avis. Que disent-ils ? Les uns allèguent que l'usage vaut mieux que toutes les regles. Il est vrai, réplique Quintilien ; parce que l'usage nous apprend entre autres choses à bien connoître & à garder les bienséances, la

(9) Utinamque non inquinasset argumenta foedis puerorum amoribus, mores suos | passus. Quintil. l. 10. Inst. c. 1. in 8. p. 462. in fol. p. 158. Voi. Ann. Quint. p. 169.

QUINTI-
LIEN.

premiere de toutes les regles : mais il soutient qu'on réussit encore mieux dans l'usage, lorsqu'avant que d'y venir, on s'est instruit des préceptes. Les autres opposent qu'un homme qui n'a jamais étudié l'Art, paroît quelquefois plus éloquent que celui qui a eu soin de s'en instruire : Et il répond, que certaines choses, (*par exemple, le fer & le bois*) paroissent plus fortes, lorsqu'elles sont brutes, qu'après qu'on les a polies ; & néanmoins, qu'il vaut encore mieux les polir. Il en est de même de l'Eloquence.

Instit. Orat.
l. 2. c. 15. &
l. 12. c. 1.

Si ces réponses sont solides, il n'en est pas de même de ce qu'il dit, que *la fin de l'Orateur consiste, non dans la persuasion, mais dans la bonté du discours, & que sans la probité il n'y a point de véritable éloquence.* Il se trompe dans ces deux points au jugement de Vossius ; à l'égard du premier, il y confond l'ouvrage ou les moyens avec la fin ; pour le second, Caton l'avoit avancé comme un Oracle ; mais la vertu & l'éloquence sont deux choses trop différentes pour prétendre qu'elles soient inséparables. Louis Vivés a pitié de Quintilien, à ce qu'il dit, dans les mouvemens qu'il se don-

Voss. de
Nat. & Con-
stit. Rhét.
Item Instit.
Orat. T. 1. p.
2.

Lud. Vivés
T. 1. de Trad.
Discip. p. 394.

ne pour établir son opinion. Cependant tout ce que dit Quintilien est curieux, & il n'est tombé dans l'erreur, que par un principe louable. Il aimoit la vertu, & il vouloit que l'Orateur fût honnête homme.

Au reste sa methode est par tout également claire, agréable, & aisée, excepté en quelques endroits, entre autres sur la maniere de connoître & d'établir l'état d'une cause. Il rapporte sur cela les vûes des autres ; & il semble le devoir faire, parcequ'on l'avoit prié d'en porter son jugement. Il fait plaisir dans tout ce qu'il en dit ; mais il avoue qu'il s'y est trop étendu (10), & je crois qu'il a raison. Ce n'est pas tout. Il est très-obscur en général sur cet article ; c'est le jugement d'un habile homme, qui s'est contenté de faire un Commentaire sur le troisième livre, où cette matiere est traitée, comme le plus difficile de tout l'Ouvrage. Cette obscurité commence au chapitre sixième, & si nous en croyons le Com-

QUINTILIEN.



Ant. Pij.
Pontod.
Przf. Com-
ment. in
Quint.

(10) Quæ de his | Quintil. 1. 3. c. 11. ad
erant à scriptoribus | calcem ; & antea c. 6.
artium tradita, verbo- | sed hæc quoque ne-
sius etiam quàm ne- | modum, excesserint
cesse erat exposuimus. | vereor.

QUINTI-
LIEN.

mentateur, outre qu'il y a quelque chose à changer dans la distribution des chapitres, on y trouve tant de difficulté, tant de confusion, qu'on peut croire que Quintilien se contredit lui-même, ou que peu de gens sont capables de l'entendre. Que dis-je ? il le traite de Protée, & assure qu'il vous échappe, lorsque vous vous imaginez le tenir, & qu'enfin il est incompréhensible. Mais ce qui est encore pis, il dit en un autre endroit que *lorsque Quintilien veut réfuter le sentiment de quelqu'un, il lui arrive de prendre à gauche* (11). Tant il est difficile de trouver un Auteur qui soit sans tache !

Cela n'empêche pas le Commentateur de reconnoître qu'il n'y a point de Maître qui ait expliqué les préceptes avec plus d'exactitude que Quintilien, ni avec plus d'ornement. C'est, selon lui, ce qui les fait lire par les personnes du plus grand mérite, lesquelles croient employer utilement leurs soins & leurs peines à bien entrer dans son sens, & devoir juger de leur

(11) Transversus agi
videtur, cum aliorum
sententias suis locis
movere contendit.

Ant. Pin. Pontod:
Comment. in c. 2.
l. 3.

avancement par le progrès qu'ils font dans la connoissance de la doctrine.

QUINTIL-
LIEN.

Il y en a même qui estiment que Quintilien seul suffit pour devenir Orateur, & qu'on n'a que faire de chercher d'autres préceptes, lorsqu'on le possède. Le même Commentateur ajoute que le style de cet Auteur a des charmes qui attachent & rappellent le Lecteur, que les beautés y sont grandes & fréquentes, qu'il s'accommode à la portée des Commencans, & qu'il a de quoi satisfaire les plus habiles. Pour ce qui est des difficultés que je viens de toucher, on peut ne point s'en embarrasser. L'état d'une cause, comme Quintilien le dit ensuite lui-même, est ce qui fait le procès, ou la question principale. Il appelle ainsi, non pas celle qui se présente la première; elle peut n'être qu'un incident: mais celle qui fait le nœud de l'affaire, & à laquelle il faut s'attacher. Voilà ce que tout le monde est capable de concevoir.

Instit. Orat.
l. 3. ad cal-
cem.

Le quatrième Livre ne roule que sur l'Exorde, la Narration, les Digressions, la Proposition & la Division, & l'on n'y trouve sur tout cela que les règles ordinaires. Il parle en cet endroit de la Digression, parce-

Inst. Orat.
l. 5. c. 10.

Voss. Inst.
Orat. T. 1. p.
309. in 4°.
Paul. Beni.
T. 2. p. 153.
M. 1573.

qu'il y avoit des personnes qui prétendoient qu'il en falloit toujours quelque une après l'exposition du fait, ce qu'il réfute avec raison. Il reconnoît que la Narration n'est proprement qu'une proposition étendue; de sorte qu'on peut s'étonner qu'il n'ait pas suivi Aristote, qui range la Narration sous la Proposition; mais cela ne change rien aux regles. Ce qu'il y a de plus surprenant, est, qu'il reconnoisse combien il importe, que dans l'exposition du fait *les mœurs soient bien exprimées*, & qu'il témoigne pourtant ailleurs tant de mépris pour la doctrine d'Aristote touchant l'expression des mœurs. Il donne même à ce Philosophe une autre vûe que celle qu'il a, quoiqu'il soit impossible de ne la pas voir, comme je l'ai remarqué en parlant d'Aristote, & c'est sur quoi Vossius, & Paul Beni n'hésitent pas à le condamner.

A cela près le style & les manieres de Quintilien ont toujours cet air noble, ce caractère d'un sens droit, ces agrémens qui lui sont si naturels. Et même au moment qu'il se met à travailler cette partie de son Ouvrage dont je parle presentement, de nouveaux motifs, & très-puissans l'avoient engagé

engagé à le perfectionner. L'Empereur Domitien lui avoit confié l'éducation des petits fils de sa sœur, & il ne négligea rien pour répondre à cet honneur. *On le blâme*, dit Mr. Bayle, *d'avoir loué l'Empereur Domitien ; Et quoiqu'il ne l'ait fait qu'en passant & d'une manière très-fine, on ne lui pardonne pas cette faute qui paroît sans doute très-grande à quiconque a lû l'histoire de cet Empereur.* M. Bayle ne pousse-t'il pas trop loin la sévérité, de n'approuver pas que dans le cas dont il s'agit, un honnête homme donne quelques louanges à un méchant Prince, comme s'il étoit impossible que ce Prince fût louable par quelque endroit ? D'autre côté, est-ce le louer d'une manière très-fine, que de le traiter de Dieu, & de lui adresser des vœux comme à la Divinité la plus favorable que les savans puissent invoquer ? Le droit sens, joint à une véritable délicatesse, & la probité exigeoient, comme semble, que Quintilien ne donnât point dans cet excès de flatterie, quelque commun qu'il fût dans ce siècle. M. Dodwel met dans son jour cette faute de Quintilien & la condamne. (12).

(12) Nequidem ho- | minis nomine dignus

B

Quintilien.

M. Bayle.
Dict. Art. de
Quint. où il
nous renvoie
au l. 10. c. 1.
ajoutons l. 4.
dans la Préf.

On peut
voir Suetone
sur Domi-
tien.

Annales
Quint. p.
174. n. 46.

QUINTI-
LIEN.

C'étoit Do-
mitius Afer.

Inst. Orat.
l. c. 5.

Le cinquième Livre est un des plus longs, & l'Auteur n'y parle que de la preuve, parce qu'il s'y étend fort sur les lieux de Rhétorique. Il dit qu'il avoit appris dans les Livres d'un Maître habile, que pour trouver ce qu'il faut dire, l'Orateur avant toutes choses doit s'instruire à fond de sa cause & se la rendre très-familière. Il soutient que ce principe est général pour toutes sortes de preuves, pour les répliques, pour les *altercations*, pour l'arrangement & pour l'ordre, pour l'Elocution, pour tout ce qui est du ministère de l'Orateur. Il ajoute fort au

divinis laudibus extollit. *Quo neque praesentius aliud*, inquit, *neque studiis magis propitium numen est. Morum sanctissimum Consorem* appellat, *cujus in nepotem flagitia*, dum studium morum profiteretur, irridet Juvenalis. *Quis*, inquit, *cerneret bella melius quam qui sic gerit*, Cum ne bella quidem ab eo rectè gesta comperum esset, post

emptam pacem, em-
presque de quibus
triumphari posset cap-
tivos, post proditas
machinas, fictasque
Doeceali nomine de-
ditionis litteras. Vir-
tutum nescio quem
fulgorem in eo de-
prædicat quâ laus ejus
Poëtica perstringetur,
quem tamen no-
vit à Lavitiâ, avari-
tiâ, infamissimum,
Ann. Quintil. Ex
Quint. l. 4. præf. & l.
10. c. 1. p. 461. in 3.

long & en termes bien clairs, que par l'usage des lieux de Rhétorique on ne trouve rien que de commun ou de trivial, que rien n'est plus servile, & n'épuise plus inutilement tout ce que l'on a de force & de génie que d'entrer dans ce labyrinthe de lieux. Il est naturel de conclure que la méthode de trouver par là les argumens est une très-mauvaise méthode. Quintilien auroit dû l'ômettre tout à fait, loin de la faire revenir encore sur les rangs pour expliquer l'art des railleries, & de gâter ainsi, en quelque façon, mille bonnes choses qu'il dit d'ailleurs sur la moderation & les bienseances qu'il y faut garder.

Ib. l. 6. c.
3. & 4. p. 282,
283. in 8.

On doit faire plus de cas d'un avis qu'il donne, *qu'il est aussi important de démêler les propositions que nous devons avancer pour le bien d'une cause, que de savoir trouver les argumens, & qu'on a un grand avantage pour cette seconde partie, lorsqu'on possède la première, laquelle est un don de la Nature, plutôt qu'un effet de l'Art ; Et cependant l'expérience la perfectionne.*

Avoüons néanmoins qu'une bonne ~~vie~~ porta Quintilien à s'étendre sur les sources des argumens :

QUINTI-
LIEN,

Il voyoit que de son temps on négligeoit l'usage des preuves , pour ne donner que dans de vaines expressions & dans de pompeux amas de paroles. C'étoit ôter la force au discours , & ne lui laisser qu'une beauté effeminée ; ce n'étoit point imiter la sagesse des Peintres & des Sculpteurs , lesquels , quand ils veulent représenter un bel homme , choisissent pour modèle quelque Guerrier , ou quelque Athlète , & ne doutent nullement que la vraie beauté ne s'y rencontre avec la force.

E. 6. c. 1.

Après la Preuve & la Réfutation , notre Auteur passe à la Pêroraison & & en même temps aux passions , parce qu'elles dominant dans cette partie. Ses afflictions domestiques lui fournissent une occasion naturelle d'entrer en matière. Il venoit de perdre le seul fils qui lui restoit , après avoir perdu auparavant sa femme qui n'avoit que dix-neuf ans , & son autre fils ; qui étoit le cadet âgé de cinq ans. Ses plaintes sur tant de malheurs sont tendres & touchantes ; mais elles ne sont pas un modèle de patience & de fermeté. Elles ne sont même , selon le P. Bouhours , ni aussi naturelles , ni aussi raisonnables que celles d'Evandre sur la

Man. de
bien pens. p.
21.

mort de son fils dans l'Enéide. Que dit-il sur cette partie du discours ? Il remarque expressément que presque tous ceux qui avoient parlé de l'Art Oratoire, & nommément *presque tous les Philosophes* qui en avoient donné des regles, ne faisoient consister la Pêroraison, que dans la Récapitulation, & il ajoute qu'on ne peut se dispenser de reconnoître que les Passions y sont nécessaires. N'auroit-il pas dû marquer qu'Aristote le reconnoît, & que loin de réduire la Pêroraison à la Récapitulation, il y joint avec les *Passions*, non seulement l'*Amplification*, mais encore l'*Eloge* & l'*Invective* ? Si le silence de Quintilien à cet égard est surprenant, voici un trait qui l'est encore davantage. Tout ce que ce grand Homme enseigne d'ailleurs sur les Passions, il nous le donne comme *une chose qu'il tenoit de ses Maîtres* : mais lorsqu'il nous apprend que *le grand Art de toucher les autres est d'être touché soi-même*, il nous donne cet avis comme un mystère, qu'il n'a lu nulle part, qu'il n'a appris de personne, & qui n'est venu à sa connoissance que par sa propre expérience, dans laquelle il n'a eu d'au-

QUINTI-
LIEN.

tre guidé que la nature (13). Qui ne sera surpris de l'entendre ainsi parler d'un précepte qui se trouve assez au long, non seulement dans l'Art Poétique d'Horace, mais encore dans Cicéron, où il est appuyé des mêmes raisons que Quintilien en donne, de sorte que ce Rhéteur semble n'avoir fait que les copier ?

Il paroît très-honnête homme par ses Ouvrages, je l'ai déjà remarqué. Mr. Dodwel prouve qu'il l'étoit, & consacre à le prouver un grand article de son Livre. Quintilien, dit-il, étoit d'une vie irréprochable. Il avoit tant de candeur, ajoute-t'il, tant de modestie, qu'il étoit homme à reconnoître ses erreurs, & à les retracter. *Je ne saurois mentir*, dit Quintilien lui-même (14), *ni dissimuler ma pensée, quand même il s'y agiroit de ma gloire*, parce que je ne puis la préférer à l'utilité des jeu-

Ann. Quintilien. p. 165.
n. 42.

(13) Sed mihi in animo est, quæ latent penitus, ipsa hujus loci penetralia; quæ quidem non aliquo tradente, sed experimento meo, ac natura ipsa duce accepi. l. Inst. Orat. 6. c. 2. in 8. p. 276. M.

P. fol. 94. verso.

(14) Non sustineo esse conscius mihi dissimulanti in eo præsertim opere, quod ad bonorum juvenum aliquam utilitatem componimus, &c.

nes gens pour qui j'écris. S'agit-il ailleurs de proposer quelques nouvelles découvertes ? il les propose avec modestie. Va-t'il traiter de l'arrangement des mots , il rend justice à Cicéron qui avoit traité cette matière avec soin. D'où vient donc que sur les Passions il n'a pas fait la même chose ? Je voudrois que Mr. Dodwel eût touché cette difficulté , & voir comment il s'y feroit pris pour la résoudre. Mais il rapporte ce que dit Quintilien , & l'admette comme un effet des réflexions & de l'expérience de ce Rhéteur , sans remarquer que Cicéron & Horace l'avoient déjà dit. Au défaut de sa décision en voici une. Un petit Commentaire sur Quintilien , sans nom d'Auteur ; mais qui est de Turnèbe , décide sans hésiter , qu'il y a de l'impudence dans cette dissimulation de Quintilien (15). Je n'ose porter un jugement si rigoureux. Mais que ce soit ou défaut de mémoire dans un homme qui en avoit beaucoup , ou quelque autre

Ann. Quint.
p. 176. n. 47.

In libros
Quintil. 12.
Commentarii
valde suc-
cincti & ele-
gantes. Pari-
siis apud Th.
Richardum
sub Bibliis
aureis. anno.
1556.

(15) *Ista omnia li-
bro secundo de Ora-
tore reperiuntur . . .*
*Idem dixerat Ho-
ratus. Igitur impu-*

denter hunc locum
Fabius dissimulavit.
Comment. in Quint.
fol. 86. verso ad cal-
cem.

**QUINTI-
LIEN.**

foiblesse, dans un Auteur qui paroît d'ailleurs si vertueux, je le plains sur cet article, persuadé qu'avec le talent qu'il avoit de bien dire, il eût pû faire quelque chose de beau tant sur les Passions que sur les Mœurs, en suivant les principes d'Aristote. Quel ornement, sur-tout cette dernière partie, n'auroit-elle pas fait dans son Ouvrage, si elle y eût été traitée d'une manière qui répondît en même tems & à l'idée que nous avons d'ailleurs de la vertu, & à celle que nous avons de la capacité? Mais au contraire il ne dit que très peu de chose sur les uns & sur les autres, & il le dit d'une manière moins instructive & moins methodique, que n'est celle, je ne dis pas d'Aristote, mais même de Vossius, qui a suivi ce Philosophe.

Il n'en est pas de même des autres parties de Rhétorique. A peu de choses près, tout y est bon, tout y est excellent, les préceptes, les réflexions & la manière dont il traite les uns & les autres. Je ne rapporterai point les préceptes. Ce sont ceux des premiers Maîtres qui l'avoient précédé. C'est pourquoi le P. Rapin a quelque raison de dire que *Quintilien n'a traité de la*

Le P. Rap.
Comp de Cic.
& de Dom.
P. 7

Rhétorique que sur le projet qu'en a donné Aristote. Que si ce Pere dit ailleurs, que ce Rhéteur a suivi tout une autre route, il s'explique, & sa pensée est fondée sur ce que Quintilien a pris son Orateur dès le berceau pour le conduire par degrez jusqu'au bout de sa carrière, ce qu'Aristote n'avoit point fait. A l'égard de ses réflexions, je n'en rapporterai qu'une. Ce n'est point, dit-il, par le travail d'autrui, mais par le nôtre que nous devenons Orateurs (16). C'est-à-dire, qu'il faut veiller, suer, pâlir sur les livres, composer, se faire soi-même une methode, se tracer des chemins, mediter sur les préceptes, & néanmoins se souvenir qu'il faut donner encore plus à l'esprit, au bon sens, & à l'usage, qu'aux préceptes & aux regles. Pour ce qui est de la maniere dont Quintilien traite les choses, c'est peu d'entendre les éloges qu'on lui donne, il faut le lire. Et cependant rien n'est si magnifique que ces éloges.

Le Critique Anonyme ne fait point difficulté de dire, qu'à la verité après l'Orateur Romain, il sembleroit
(16) *Nemo speret disertum. Quintil. alieno labore se fore*

QUINTILIEN.

Préf. de ses
Réf. sur l'E-
loq. p. 8.

Bibliog.
hist. Polit.
Philol. Cur.
p. 36. L'Au-
teur de ce l.
est Boetius.

Quinti-
lien.

Masén. Pa-
lastra Styl.
Rom. p. 4.

Laur. Valla
l. 1. Antidot.
in Pog. &
Voss. de Nat.
Rhet. p. 87.
Lud. Vivés
de tradend.
Discip. p. 482.

Ubi supra.

Morhof. l.
6. R. 1. n. 9.

M. Bayle dans
son Dict. art.
de Quint.

qu'il n'y avoit plus rien à faire sur la Rhétorique, & néanmoins que Quintilien n'a pas laissé de se faire admirer par son éloquence, par la profondeur, par les détails plus grands où il entre, enfin parce qu'il a plus de douceur & plus de charmes que Cicéron. L'Anonyme n'est pas seul de son sentiment, puisqu'il le P. Maséne trouve Quintilien si grand & si riche, qu'il paroît; dit-il, en quelque chose, pouvoir s'égaliser à Cicéron & en d'autres le surpasser. Laurent Valle se contente de faire aller de pair ces deux grands Maîtres. Louïs Vivés approuve son sentiment, & il se fonde sur la beauté & la justesse de la diction de Quintilien. Laurent Valle ajoute qu'il faut bien savoir cet Auteur pour entendre Cicéron, & même pour devenir Orateur. D'autres disent qu'on ne peut du moins sans cela, juger du style ou de l'éloquence de personne. Selon quelques-uns il seroit à souhaiter que tous ceux qui font des livres, ne les composassent qu'après avoir lu cet Auteur avec beaucoup d'attention, & M. Bayle est fâché, à ce qu'il dit, de n'avoir senti que trop tard l'importance de cette conduite.

Nous avons vû, en parlant d'Aristote, l'estime que Vossius faisoit de Quintilien. Quelque chose qu'il y trouve à redire, il reconnoît que c'est un Auteur d'un grand poids & d'une grande considération, ami du bon sens, d'un excellent goût, & d'une érudition fort étendue. Mais il ne convient pas de ce que dit un Critique, que Quintilien est préférable à tous les Maîtres, parce qu'on y trouve tout ce qu'il y a de beau dans l'éloquence Romaine. On peut convenir, sans crainte de se tromper, qu'il est grand amateur de la pureté du style, & fort zélé pour y rappeler les hommes de son temps, qui s'en écartoient. Le P. Soare trouve l'Ouvrage de notre Auteur écrit avec soin & jugement, mais si long & si obscur, qu'il faut avoir, selon lui, un grand sens & un esprit mûr pour le comprendre; ce qui lui fait croire qu'il est trop fort pour ceux qui commencent.

Il y a d'autres Critiques au contraire qui le trouvent très-clair & très-poli, sans affectation, d'une beauté mâle & naturelle, & ils sont fâchez qu'une Rhétorique si utile ne soit point dans les mains; ou pour mieux dire, dans l'esprit de tous les jeunes gens.

B vj

QUINTILIEN.

Voss. de Nat. Rhet. p. 88.

Casp. Barthius. Advers. l. xxxi. c. 5.

Rodoph. Goelen. Præf. Probl. grammatic. l. 5.

Rhet. de Soar. epist. ad lect.

Janus Gebhard. Crepund. l. 1. c. 5.

QUINTI-
LIEN.

Eloq. Sac. &
Prof. p. 172.

Quoi que tous ces jugemens paroissent se contredire, on peut aisément les concilier. Il y a des endroits où Quintilien est très-clair, il y en a où il est obscur, & il y en a aussi où il est trop long. Pour ce qui est de cette beauté mâle & naturelle qu'on lui donne, c'est un caractère qui y regne par tout. C'est à quoi revient le jugement du Pere Caussin, quand il dit entre autres choses, qu'on ne voit rien qui resente le jeune homme dans le style de Quintilien, qu'il n'y a rien de bas, qu'il garde par tout une juste moderation dans son Ouvrage, que la gravité ne nuit point aux ornemens; comme les ornemens n'y nuisent pas non plus à la gravité.

P. 1. 1.

A ce jugement du Pere Caussin joignons celui de l'Abbé de Pure, qui dans la préface de sa Traduction de Quintilien, pour s'excuser d'avoir entrepris une chose si difficile, dit qu'il s'est laissé surprendre aux beautés de son Original; que les épines mêmes lui ont paru y être chargées de fleurs; que dans les difficultez les plus sombres il y a apperçu un jour aimable & de précieux brillans, où la secheresse & la sévérité des maximes n'a rien

ôté de l'élegance & des agrémens ; & où les richesses & les graces de l'Art n'ont rien perdu de leur justesse parmi la sterilité des préceptes , & la variété de l'abondance. Je rapporte ces paroles de l'Abbé de Pure sans me rendre responsable de l'obscurité qu'on y peut trouver.

QUINTI-
LIEN.

A l'égard de l'utilité que la jeunesse peut tirer de notre Auteur , Muret nous apprend que de son temps , c'est-à-dire lorsqu'il étoit jeune , on expliquoit dans les classes les Institutions Oratoires de Quintilien , & qu'un homme ne passoit point pour un bon Maître , s'il ne le faisoit lire avec application à ses Ecoliers. - Mais il avoüe que les choses n'étoient plus sur ce pied là dans le tems qu'il écrivoit ,
 » parce qu'au lieu de *ces vieux arbres* ,
 » dit-il, qui étoient venerables par leur
 » ancienneté , on a vû naître de *mé-*
 » *chants Rameaux* auprès desquels on
 » s'amuse. [C'est ainsi qu'il traite Ra-
 » mus & quelques autres Auteurs]
 » Les jeunes gens, continuë-t'il, s'arrê-
 » tent à quelques méchans abrez de
 » Rhétorique , où il n'y a ni Art ni
 » raison , & abandonnent les sources
 » fécondes des premiers Maîtres. De-

QUINTI-
LIEN.
~~Quintilien~~

» puis ce temps-là tout est perdu ,
» comme nous l'avons pû voir , & il
» n'y a d'autre moyen de rétablir les
» choses , que de rapeller l'ancienne
» pratique. Tel est le sentiment de
Muret. Cependant Quintilien lui-même prononce , que sur l'Invention & sur la disposition , il ne faut point tant de préceptes aux enfans. *Ils n'ont besoin , dit-il , que d'un petit nombre des plus utiles & des plus aisez ; Le tout est de les choisir.* Sur ce principe comment concevoir qu'une Rhétorique en douze Livres n'est point trop longue pour eux ? Il faut donc leur mettre entre les mains des Rhétoriques abrégées , & néanmoins leur faire voir les plus beaux endroits de Quintilien : à moins qu'on ne dise avec Camerarius , que ces grands détails où entre notre Auteur , peuvent exercer & le discernement des Maîtres & l'industrie des écoliers ; ce qui pourtant n'empêche pas que ce Commentateur n'y trouve quelques excès , comme on peut voir par ses paroles (17).

(17). De præceptis | nimium alicubi subtri-
quid attinet dicere , | lia & tenuia , quod
quæ sunt summæ bo- | sæculi fuerit , neque
nitatis , nisi fortasse | tamen nocuerit , sive

Mais parmi les témoignages que différents Auteurs ont rendus à Quintilien, celui de Pierre Galland est en même temps un des plus longs & des plus glorieux, quoiqu'il ne soit pas des mieux entendus, & que l'Auteur n'y paroisse pas assez d'accord avec lui-même. En premier lieu il fait plus de cas des Auteurs Latins que des Auteurs Grecs qui ont écrit de la Rhétorique. Les Grecs lui paroissent entrer trop dans le détail, & n'écrire que pour faire parade de leur esprit; au lieu que, selon lui, dans les Livres de Quintilien & de Cicéron, il n'y a rien de superflu, rien d'embarrassé, rien qui ne convienne à l'Art dont ils traitent, & qui ne soit de leur sujet. Je ne conçois point la justesse de la censure qu'il fait des Grecs, ni comment on pourroit prouver que les principaux d'entre eux n'ont écrit que pour faire parade de leur esprit. C'est de quoi on ne peut accuser ni Aristote ni Longin; ni Hermogène, ni enfin Démétrius ou Denys d'Halycarnasse. A dire

QUINTILIEN.

Petrus Gallandus dans son Ep. Dedic. sur Quintil. p. 1.

versatis in litteris, si-	cium, horum studium
ve primum has dis-	exercere posse vi-
sentibus, cum ista ex	deatur. Camer. in
quisitio illorum judi-	Quint.

QUINTI-
LIEN.

vrai, dans un ou deux de ces Auteurs il y a quelque détail qui peut passer pour superflu, ou quelque chose d'embarassé : mais ne peut-on montrer qu'il y a aussi quelque chose de semblable dans Cicéron & dans Quintilien ; & le montrer même par leurs propres principes ? Je crois l'avoir assez fait sentir dans ce que j'ai dit de l'un & de l'autre.

En second lieu, le Critique dont je parle, nous dit que si l'élevation de Cicéron & sa dignité d'homme Consulaire l'ont empêché de descendre dans le détail des préceptes qu'on donne communément, il n'y a rien à désirer dans Quintilien, ni pour les mœurs ni pour les autres qualitez utiles aux Maîtres & aux disciples. Supposons que dans ces *détails* où il reconnoît que Quintilien est entré, il n'y ait rien de trop ; n'y a-t-il rien à désirer touchant les mœurs, je ne dis pas des *Maîtres & des disciples*, mais de l'*Orateur dans ses discours*, sur lesquelles nous avons vû qu'il s'écarte si fort de la justice & de la raison, en s'écartant de la doctrine d'Aristote ?

Pierre Galland continuë & donne à Quintilien des éloges qu'on ne peut

lui contester, si l'on excepte ce qu'il dit, *que cet Auteur n'a rien ômis, & qu'il n'y a rien de trop diffus dans sa doctrine.* Il faut l'entendre. Quintilien est selon lui un fond riche de préceptes, une vive source où l'on trouve tout. Et il ne faut point pardonner à certains Maîtres, vrais singes, c'est à-dire, mauvais imitateurs de Cicéron, qui trouvent Quintilien trop diffus & sans ordre dans sa doctrine. S'ils l'examineroient sérieusement, ils y découvreroient autant d'Art que d'éloquence, & verroient que son ouvrage est un très-bel édifice, très-bien commencé & très-bien conduit. De sorte qu'ils changeroient de sentiment, & ils avoueroient qu'on ne peut même rien concevoir de plus parfait. Car parmi ceux qui ont écrit de cet Art, les uns en ont négligé les fondemens, les autres en ont exprés embarrassé les préceptes, les autres en ont parlé d'une manière si sèche, qu'ils font perdre l'envie de devenir Orateur, loin de la faire naître ou de la fortifier. D'autres enfin sans rien dire des mœurs, des vertus & des devoirs de l'Orateur, se sont arrêtez

QUINTI-
LIEN.

» à la bagatelle, & à ce qui ne regarde
 » que la Langue. Au lieu que Quin-
 » tilien commence à former l'Orateur
 » dès sa jeunesse, & l'instruit sur tout
 » ce qui précède l'Art, sur toutes les
 » parties qui lui sont nécessaires,
 » sur toutes les perfections qu'il doit
 » avoir, & même sur ce qu'il doit fai-
 » re lorsqu'il ne fait plus la profes-
 » sion d'Orateur. Il traite plus au long
 » ce que Cicéron avoit trop abrégé; il
 » éclaircit ce qui pouvoit être obscur;
 » enfin il répand par tout, à pleines
 » mains, ce qui peut rendre ses pré-
 » ceptes, ou aimables, ou merveilleux
 » aux jeunes gens. Et qu'on ne di-
 » se point qu'il n'a pas cette harmo-
 » nie de discours qui se fait sentir dans
 » Cicéron; puisque pour avoir des
 » nombres différens, il ne laisse pas
 » d'être & éloquent & nombreux;
 » comme tant d'autres bons Auteurs
 » qui ne ressembloient point à Cicéron.
 » Enfin le Critique est persuadé qu'il
 » faut en Rhétorique joindre ensem-
 » ble ces deux grands Maîtres, com-
 » me on joint en Médecine Galien &
 » Hippocrate; & il soutient toujours
 » que ceux qui trouvent Quintilien
 » trop diffus ou peu méthodique, ne

» savent pas assez Cicéron, & qu'ils
» manquent de retenuë.

QUINTI-
LIEN.

Mais en demeurant d'accord de tout le mérite de cet Auteur, je ne sais comment on peut ainsi soutenir, qu'il n'est point trop long, lorsqu'il avoue lui-même qu'il s'est trop étendu en quelques endroits, & lorsque par ses propres principes on peut montrer comme j'ai fait, qu'il est encore trop diffus en d'autres. La retenuë nous oblige-t-elle à nous aveugler? Je ne sais pas non plus comment on peut dire que quiconque le trouve trop diffus, ne sait pas assez Cicéron; comme si un homme qui sait Cicéron, ne devoit pas trouver trop diffus un traité quatre fois plus long que la Rhétorique de cet Orateur! C'est ainsi que je n'entends pas bien le jugement de Laurent-Valle. Personne, dit-il, ne peut bien entendre Quintilien, s'il ne possède Cicéron; ni bien suivre les préceptes de Cicéron, s'il ne suit ceux de Quintilien; & depuis ce Rhéteur personne n'a été, ni ne sauroit être éloquent, s'il ne s'est formé, ou ne se forme absolument sur ses préceptes. Pour moi, j'avoue qu'on ne peut nier que les ouvrages de Quintilien ne

L. 1. Anti-
dot. in Pog-
gium.

QUINTI-
LIEN.

soient excellens : mais comment peut-on parler ainsi que fait Laurent-Valle , s'il y a eu des Orateurs avant que ce Rhéteur eût écrit , & si les ouvrages sur lesquels ils s'étoient formez , ne sont point peris depuis ? Ce qu'il a fait empêche-t-il qu'on ne retire de ces livres les avantages qu'on en tiroit ?

Quint. In-
stit. Orat. 8.
in Proem.

Contentons-nous de dire que ce grand Maître nous fournit de grandes lumieres , ce qui est particulièrement vrai lorsqu'il s'agit de l'Elocution. Elle dépend plus de l'Art selon lui , que les autres parties de la Rhétorique , elle est plus importante , & en même temps plus difficile. Il nous avertit cependant que les préceptes & tous nos soins doivent aboutir à une expression naturelle , que la peine qu'on s'y donne ne doit pas être infinie , & , s'il falloit qu'elle le fût , qu'il vaudroit mieux renoncer à l'Eloquence , que de se rendre malheureux. Une chose la peut abréger. C'est d'apprendre la Langue , de lire beaucoup & de bien lire , enfin de composer d'abord avec soin. On parvient par ce moyen à n'user que de termes propres , à être clair , élégant , orné , harmonieux.

ib. c. 2.

Les termes propres , leur arrange-

ment naturel , la justesse de la construction , la juste longueur des phrases produisent la netteté du style & la clarté. A l'égard de l'ornement , il est impossible d'exprimer l'excellence de ce qu'en dit Quintilien , soit qu'il en fasse sentir les avantages & sur-tout la force , qui rend le discours semblable aux armes des bons soldats , lesquelles sont aussi belles que bonnes ; soit qu'il en découvre la nature qui rend le beau inséparable de l'utile ; soit qu'il en montre le danger , qui fait craindre avec raison , qu'au lieu d'une beauté mâle & virile , on ne coure après une beauté frivole & effeminée ; ou que sous prétexte de condamner celle-ci , on ne condamne celle-là. Il n'oublie rien ni sur les divers usages des ornemens , selon qu'il s'agit ou d'un Panégyrique , ou d'un autre genre de cause ; ni sur le choix des mots , selon qu'ils sont plus honnêtes , plus nobles , plus sonores , plus usitez , plus propres , plus expressifs. C'est là qu'il parle des images , des peintures vives , des Descriptions , & il donne pour y réussir une belle méthode. *Jettons les yeux sur la Nature* , dit-il , (18) *suivons la.*

(18) *Hujus summa , ! judicio quidem meo*

QUINTI-
LIEN.

L. 8 .c. 3.

Ubi sup. p.
231.

Ib. p. 392.
&c.

Toute l'Eloquence roule sur les actions des hommes. Chacun se consulte soi-même sur ce qu'il entend, & s'il y reconnoît ce qu'il sent, il s'y livre. A l'égard de ce qu'il dit, que l'affectation consiste toute dans l'Elocution, le Pere Bouhours le refute & avec raison ; au lieu qu'il le suit dans ce qu'il dit de la fausse Eloquence.

Quintilien rapelle aussi à cet article l'Amplification, dont il distingue quatre especes. La premiere consiste à montrer la grandeur d'une chose par les divers degrez de bonté ou de malice qu'on y decouvre ; La seconde, à faire concevoir cette grandeur par comparaison d'une chose à une autre ; La troisieme à en faire juger par quelque signe qui l'accompagne ; & la quatrieme à ramasser les principales circonstances. Mais il faut observer qu'outre que l'Amplification appartient plutôt à l'Invention qu'à l'Elocution, cet Auteur ne parle pas d'un genre d'Amplification, où la force

virtutis facillima est	refert quisque quæ au-
via : naturam insueri.	dit, & id facillimè
Hanc sequamur. Om-	accipiunt animi quod
nis eloquentia circa	agnoscunt. Quintil.
opera vitæ est. Ad se	

de l'Orateur paroît encore davantage, & qui consiste à faire plus sur un sujet, qu'on ne peut vous en demander. C'est-à-dire, à y développer les choses, ou qui sont hors de la question, mais qui y servent; ou qui en font partie, mais que vous touchez une seconde fois avec plus de force qu'auparavant. Quintilien semble avoir désigné cette dernière manière d'amplifier, mais c'est sans l'expliquer. A quoi j'ajoute qu'il auroit dû, comme Aristote, compter l'Amplification parmi les parties de la Péroraison, au lieu qu'il n'y reconnoît que les Passions & la Récapitulation.

Mais d'ailleurs on lui a l'obligation de ce que, sans être trop long, il a suffisamment traité des pensées spirituelles & des sentences, dont l'usage modéré & bien entendu ne peut être qu'utile à la cause, & aussi agréable au Juge que glorieux à l'Orateur. Un des endroits où Quintilien est le plus diffus, c'est sur les figures. Il en distingue jusqu'à cent. Il parle de toutes en particulier, & emploie plus de trente-six pages à expliquer une matière, que Cicéron a traitée deux fois, & qu'il a toute renfermée chaque fois en une page. Cependant il remarque

QUINTILIEN.

p. 8. c. 8.
ad calcem.

QUINTI-
LIEN.

L. 9. C. 1. § 8.

lui-même que le nombre des figures n'est pas si grand qu'on s'imagine, que la multitude des noms inventez pour les désigner ne prouve pas qu'il y en aittant, & qu'on prend bien des choses pour des figures, qui n'en sont pas. Ne pourroit-on pas ajouter qu'à quelque nombre qu'on les fixe, il suffit encore d'en connoître les principales, de peur qu'on ne donne dans le défaut de ceux, lesquels, comme il dit, assujétissent leurs pensées aux figures; au lieu d'affervir les figures à leurs pensées?

Cressolius. l.
1. P. 464.

* οχῆμα.

* νόημα.

N'oublions pas, à ce propos, la réponse d'un Orateur, vantée par Quintilien même, & après lui, par le P. Cressol. On lui demandoit ce que c'étoit *qu'une figure**, & en même temps, ce que c'étoit *qu'une pensée**. De bonne foi, dit-il, Je n'en sai rien. Tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-il, est que si ce sont de bonnes choses, vous trouverez, dans mes discours, des exemples de l'une & de l'autre. Il y a dans cette réponse du vrai & du grand. Celui qui la fit avoit un génie supérieur; il avoit de grands talens. Il les mettoit tous en usage, lorsqu'il composoit; il songeoit à dire ce que le temps, le lieu & la cause pouvoient

pouvoient exiger de lui, & content d'avoir réussi, il ne s'embarassoit aucunement des termes de l'Art. Il avoit raison & on peut faire comme lui, pourvu qu'on ne donne pas trop d'étendue à sa pensée; car s'il étendoit son indifférence à d'autres choses qu'aux figures, il faudroit, pour avoir droit de l'imiter, avoir autant de génie qu'il en avoit.

Sur l'arrangement des paroles, & par conséquent sur les nombres du discours, Quintilien fait profession de suivre Cicéron; & lorsqu'il est d'un autre avis, outre qu'il parle de ce grand homme avec respect, il ne prétend ôter à personne la liberté de suivre qui on voudra. En quoi M. Dodwel loue beaucoup la modestie de Quintilien. Mais M. Charpentier trouve ce Rhéteur d'une très-grande incertitude dans tout ce qu'il dit de l'Oraison, jusqu'à croire que Quintilien fait entendre qu'on peut fort bien réussir sans rien faire de tout ce qu'il enseigne. C'est pousser la chose un peu loin. On ne risque rien de s'en tenir aux termes de notre Auteur, tels que Mr Charpentier lui-même les a remarquez. Il nous montre ce qu'il y a de

Quintilien.

Ann. Quint.
P. 168. n. 43.

Traité de
l'Excell. de
la Langue
Franc. T. 1.
P. 507.

QUINTI-
LIEN.

meilleur dans l'arrangement des paroles, non pour exclure absolument ce qu'il y a de moins parfait, car il faut varier; mais pour nous porter à employer plus souvent l'un que l'autre. Une chose dont je conviens, c'est qu'il y'a beaucoup d'obscurité dans Quintilien sur cet article.

Au reste j'ai déjà observé que les préceptes qu'on donne touchant les nombres pour le Grec ou pour le Latin, ne conviennent point tout à fait à notre Langue; parce que son harmonie ne dépend pas toujours des mêmes principes. Mais de quoi l'on peut profiter dans toutes les Langues, c'est la lecture des bons Auteurs. C'est pour nous y aider que Quintilien donne son jugement sur un très-grand nombre d'Orateurs, de Poëtes, d'Historiens & de Philosophes. C'est là qu'il fait un parallèle de Démosthéné & de Cicéron. Il les trouve égaux en ce qui regarde l'invention, l'arrangement des matieres, la force du raisonnement. Si vous demandez quelle peut être la cause de cette égalité, un Auteur vous dira pour raison, que, sur tout cela, la Nature est une dans tous les hommes. Est-il bien seur de son principe?

L. 10. c. 1.

Aut. de la
Préf. sur les
Oeuvr. posth.
de M. de
Maucroix, P.
17

il donne lieu d'en douter. Car Quintilien trouve d'ailleurs les deux Orateurs differens , non seulement dans leurs styles , mais aussi dans l'Art d'employer deux passions puissantes, la raillerie & la commiseration. Que dit sur cela l'Auteur , qui vient d'alléguer que *la Nature est une* ? Il allégué ici , que *les genies sont differens* , & il se contredit. Car cette difference de genie est une preuve que la Nature n'est point une , mais qu'elle varie. Elle varie en effet , parce qu'elle est féconde ; Et elle est féconde non seulement en ce qui regarde le style & les passions , mais aussi en ce qui regarde l'invention , l'arrangement des matieres , & la force du raisonnement. Un seul exemple suffit pour mettre cette verité dans son jour. Eschine & Démosthène dans leur fameuse contestation traitant les mêmes faits , chacun les range à sa maniere , sur-tout Démosthène (19) , lequel , malgré son

(19) Quam prudenter distribuit Demosthenes *ἐπὶ σπέρματι*, in longa & multiplici causa , omnes partes , suo quodam usus consilio ; cum iis

dem de rebus accusator Æschines longè alium ordinem instruxisset ! Philip. Melanchth. Element. Rhet. l. 1. c. 25. p. 288.

QUINTI-
LIEN.

Adversaire, se fait un ordre très-différent.

Quoi qu'il en soit, il y a des Ecrivains célèbres qui font cas des jugemens de Quintilien sur les Auteurs, & qui regardent son dixième Livre, comme un bon Livre de Critique. Ceux qui en jugent ainsi, ne sont pas du goût de Barthius*, qui n'estime que médiocrement ces décisions de Quintilien. Quand même tout le monde les estimerait, il y a toujours quelque chose de fâcheux, c'est que, comme je l'ai remarqué* ailleurs, on l'accuse d'avoir pris ces jugemens de Denys d'Halicarnasse & de l'avoir dissimulé, objection dont M. Dodwel ne dit rien dans le Chapitre où il parle & de la candeur & de la modestie de notre Auteur. L'idée désavantageuse que cette dissimulation fait concevoir de ce grand Maître, n'est pas détruite par l'éloge qu'on lui donne*, *Que le jugement qu'il porte sur les qualitez des Auteurs, est plein de sincérité & de candeur, & qu'il en a fort bien marqué les vertus & les talens.* Pour remplir les devoirs de la candeur, il devoit dire les sources où il avoit puisé ses lumières; mais c'est sur quoi on trouve qu'il n'est pas exact,

* Barth. Adversar. l. 48. c. 19. p. 1275. vid. Not. in Quintil. , 661.

* T. 1. p. 120 & 121.

* And. Schott. T. 2. Bibl. Hisp. p. 203. & M. Baillet T. 2. prem. part. c. 54.

quelque honnête homme qu'il soit d'ailleurs.

QUINTI-
LIEN.

L. Inst.

Orat. 10.6. 2.
& 3.

Il est plus exact à donner de bons avis sur la maniere de s'y prendre, quand il s'agit de composer un discours ; à marquer comment il faut se proposer un bon modèle , & tâcher de l'égalier ou de le surpasser ; à dire le temps & la peine qu'on y doit mettre , comment il faut polir ou perfectionner ce qu'on a fait , comment on acquiert la facilité de parler sur le champ , comment on garde les bienséances. Il s'étend plus que Cicéron sur cette importante matiere , & rien n'est plus beau ni plus utile que tout ce qu'il en dit. M. de Maucroix a traduit ce qui regarde la maniere de composer. On peut voir sa Traduction parmi ses Oeuvres posthumes , qui ont pour titre *Traductions diverses.*

Elles se vendent chez Es-
tienne.

Mais à quoi servent tous les préceptes de Quintilien sur la Memoire , sinon à rendre cette partie plus difficile ? Et à moins que de prononcer quelque discours devant des gens capables de juger de la Déclamaion , à moins que d'entendre des personnes qui déclament bien , comment pratiquer ce qu'il dit touchant l'Action de

QUINTI-
LIEN.

l'Orateur? comment s'y exercer? A dire vrai ces deux chapitres ne sont guères bons à lire, que parce que c'est Quintilien qui les a faits. Il n'y a rien d'utile dans le premier, & peu de choses dans le second.

Melch. Jun.
Meth. Eloq.
Comp. c. 5.

Junius qui a marqué les Livres de Quintilien qu'il estime le plus à cause de leur utilité, ne dit rien du douzième, & l'Auteur dit que c'est celui qui lui a le plus conté, parceque jusques là il avoit toujours eu des guides, & qu'il cesse ici d'en avoir. Il y parle non seulement de la perfection du style; Cicéron en avoit parlé; mais des devoirs de l'Orateur dans sa profession, & de ses mœurs dans la conduite de la vie. Il veut que l'Orateur soit parfaitement instruit de la Morale, d'autant plus que l'Eloquence roule presque toute sur les actions de la vie. Mais il avertit expressément (20), qu'il ne veut pas pour cela que l'Orateur soit Philosophe de profession. Sa raison est qu'il n'y a rien de plus contraire à l'E-

Quint. inst.
Orat. 1. 12. c.
2.

(20) Hæc exhortatio secta longius à civili-
mea non eò pertinet bus officiis atque ab
ut esse Oratorem Phi- omni munere Orato-
losophum velim, ris recessit. Quintil.
quando non alia vitæ ibid.

loquence. Et, si l'Eloquence se formoit autrefois dans les Ecoles des Philosophes, c'est que, selon Quintilien (21), & à son avis selon Cicéron aussi, on donnoit dans ces Ecoles, avec une Morale d'usage & non pas de speculation, les préceptes de la Rhétorique.

QUINTILI-
LIEN.

C'est ici que Quintilien décide que l'Orateur ne doit point se hasarder trop tôt à plaider, ni différer trop long temps. Il doit selon lui commencer par quelque cause favorable, & n'en prendre jamais de mauvaise. Il doit plaider en homme sage, & non pas en homme vain. Il doit songer à la gloire qui dure, & non à celle qui passe & s'évanouït avec le bruit des applaudissemens. Il faut songer par conséquent à dire non pas ce qui brille, mais ce qui est important à la cause, & ne point plaider par intérêt, quoi qu'on ne doive pas refuser de ses cliens des témoignages de reconnaissance, puisqu'il n'y en a point de plus juste. Mais il ne faut point de convention entre la partie & l'Avocat, parce

(21) Testatur Cicero aliquando præcepto-
dicendi facultatem ex res eisdem fuisse mo-
intimis sapientiæ fon- rum atque dicendi,
tibus fluere, ideòque Idem. Ibid.

QUINTI-
LIEN.

que ne défendant que d'honnêtes gens, il ne doit point craindre d'ingratitude. En tout cas, il vaut mieux s'exposer à n'être point récompensé, que de mettre à prix un secours qui ne se peut payer.

Telles doivent être les mœurs de l'Orateur ; quelle sera son éloquence ? Car il y en a bien des espèces. Celle des Asiatiques, celle des Attiques, celle des Rhodiens. Il y a de même un style sublime, un style simple, & un style qui tient le milieu : ou bien par une autre division, il y a un style magnifique, un style dépouillé d'ornemens, lequel n'est fait que pour instruire, & un style rempli d'esprit, qui vise principalement à plaire.

Le goût des Attiques est le meilleur, & il renferme tous les styles. L'Orateur les cultive tous pour s'en servir dans l'occasion. Et comme il ne peut pas toute sa vie avoir la même force, il songe enfin à la retraite & n'attend pas pour cela l'extrémité : mais lorsqu'il s'est retiré, pour ne pas s'abandonner à l'oïveté, il écrit l'Histoire, il donne ses avis aux parties, il forme de jeunes Avocats, comme Cicéron en forma plusieurs.

Celius,
Hirtius, Pan-
sa, Dolabel-
la.

On voit le jugement que nous devons faire de Quintilien. C'est d'abord un fond inépuisable de bon sens, ajoutons même de probité & de droiture, sur-tout parcequ'il ne veut point qu'on se charge de mauvaises causes, ni qu'on en défende aucune par de mauvais artifices. Mais exceptons de cet éloge & ces défauts de candeur que j'ai remarquez, & les louanges serviles dont il a comblé Domitien, peut-être par nécessité, mais toujours, contre sa conscience, comme l'a observé M. Dodwel, qui convient qu'on ne peut guères le défendre sur cet article. Après cela on trouve en le lisant, que la beauté de ses expressions y semble par tout disputer le prix à la beauté des pensées, que le nombre de ses grandes & solides réflexions égale presque celui de ses termes, & que la noblesse de ses sentimens ne cède en rien à l'étendue de ses connoissances. Il parle de tant de choses différentes, il les fait venir si à propos, soit pour égayer, soit pour orner, soit pour aggrandir sa matiere, que vous diriez que toute la Nature n'est faite que pour lui, & qu'elle lui obéit. Ses premiers Livres donnent d'admirables

Annal.
Quintil. pag.
171. n. 45.

Ibid. p. 174.
n. 46.

instructions pour l'éducation de la jeunesse ; le corps de son Ouvrage fournit de grandes lumières pour les études les plus avancées ; ses derniers livres sont un riche repertoire de magnifiques harangues sur l'éloquence du Palais. Si dans ses préceptes il y a quelque chose d'inutile pour une Rhétorique , il n'y a rien d'inutile pour les amateurs de l'éloquence, ils peuvent faire usage de tout , & mettre tout à profit. Quand même les choses qu'il dit en certains endroits ne leur serviroient de rien , soit à cause qu'elles ne sont pas exactement vraies , soit pour quelque autre raison ; la maniere de les dire leur sera toujours très-utile. On y respire par tout avec un air de noblesse , l'amour de la vertu & du vrai mérite , un respect sincère pour les grands hommes , l'application au travail , le goût de l'éloquence solide , & un juste discernement de la fausse.

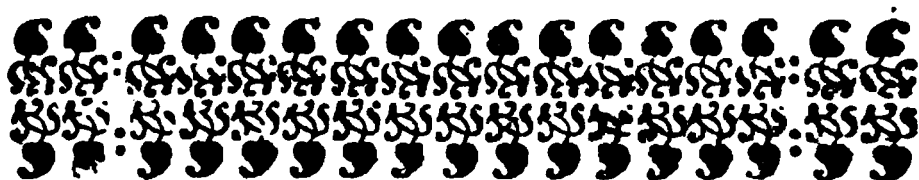
Je n'ai rien dit d'un sentiment particulier de cet Auteur , & je ne puis le passer sous silence. Il croit , qu'il ne doit point y avoir de différence de style entre un ouvrage fait seulement pour être lû , & un autre fait pour être prononcé. Il s'écarte en cela de l'opi-

nion, sinon de tous, du moins de la plupart des plus grands Maîtres. Sa raison est assez spécieuse, c'est que Cicéron & Démosthène, selon lui, n'ont pas mis de différence entre ce qu'ils ont prononcé & ce qu'ils ont écrit. Car, ou ce qu'ils ont dit valoit mieux, & ils ont dû le laisser à la posterité : ou ce qu'ils ont écrit est meilleur, & ils auroient dû le prononcer. Cet argument néanmoins ne me paroît pas concluant. Supposons qu'en effet ces deux Orateurs nous aient laissé leurs harangues, telles qu'ils les ont prononcées; ils n'y ont rien changé, parceque suivant leur première destination, c'est ainsi qu'elles ont dû être. Supposons maintenant qu'ils les aient retouchées pour les donner au Public; ce qu'ils ont prononcé valoit mieux pour être prononcé; & ce qu'ils ont laissé, valoit mieux pour être lû.

Une nouvelle Edition de Quinrilien m'oblige à lui donner un nouvel article; c'est le suivant, qu'il faut regarder comme une suite des jugemens qu'on a portez de cet Auteur.



QUINTI-
LIEN de M.
Rollin.



M. F. QUINTILIANI
INSTITUTIONUM
ORATORIARUM
LIBRI DUODECIM

AD USUM SCHOLARUM ACCOMMODATI, &c.

*C'est-à-dire , Douze Livres des
Institutions de l'Orateur de Quin-
tilien , à l'usage des Ecoles , avec
des Notes , &c. Par M. Rollin ,
ancien Recteur de l'Université ,
membre de l'Academie Royale
des Medailles & des Inscrip-
tions , & Professeur d'Eloquence
au College Royal*

Tous les Journaux ont parlé avan-
tageusement de cette Edition de
Quintilien.

Du Lundi
21. Janvier
1715.

Celui de Paris * marque d'abord les
idées différentes que M. Rollin , dans
sa Préface , donne d'Aristote , de Ci-
ceron & de Quintilien : Idées, par les-
quelles il fait entendre que ce dernier ,

sans avoir la secheresse du premier, a suivi un ordre clair, naturel & sensible; que ses regles sont enchainées les unes aux autres, & tendent toutes au même but; qu'il a soin d'égayer la matiere, parceque, pour exciter les jeunes gens à l'étude, il faut leur rendre les préceptes agréables.

A ces idées, on ajoute celle des principaux avantages qu'on peut tirer de la lecture de Quintilien, sur-tout, pour se garantir du mauvais goût & des faux brillans dans l'éloquence tant du Barreau que de la Chaire.

On dit de plus que ce grand Maître n'est pas moins propre à former l'honnête homme que l'Orateur: qu'il se peint lui-même dans son ouvrage, de telle sorte qu'en admirant son esprit, on ne peut s'empêcher d'aimer son cœur.

Pour ce qui est de la nouvelle Edition, on nous donne à connoître en quoi consiste le travail de l'Auteur. Ce sont des sommaires, des distributions par sections; des Citations de passages; des corrections par conjectures ou sur des manuscrits; des Notes tirées de Turnebe & d'autres Savans, ou fournies par l'Auteur; enfin des re-

QUINTI-
LIEN de M.
Rollin.

tranchemens considerables, dont le Journal parle en ces termes.

» M. Rollin nous avertit qu'il a re-
» tranché les endroits qui lui ont paru
» obscurs & peu utiles, ce qui va en-
» viron à la quatrième partie de l'Ou-
» vrage. Les Savans s'en formalise-
» ront : mais M. Rollin s'est plus mis
» en peine de ce qui pouvoit être
» avantageux aux jeunes gens & aux
» Magistrats qui veulent se délasser
» par la lecture de Quintilien, que de
» l'approbation des Savans.

Ainsi parle le Journal de Paris. Celui
» de Trévoux s'en étoit déjà expliqué
» * à peu près de même. La lecture de
» Quintilien, disent les Auteurs de ce
» Journal, seroit utile à ceux qui étu-
» dient la Rhétorique dans les Claf-
» ses ; & encore plus aux personnes ,
» qui ayant négligé cette étude dans
» leur bas âge , sont obligées par
» leurs emplois de s'y adonner dans
» un âge plus avancé. M. Rollin con-
» vaincu de cette vérité, a cru qu'il
» falloit leur faciliter la lecture de cet
» excellent Rhéteur. Il en a retran-
» ché tout ce qui n'est plus d'usage,
» tout ce qui rebutteroit par les diffi-
» cultez inutiles. L'ouvrage n'a rien

* Decembre
1714. P. 2191.

perdu du bel ordre que Quintilien y garde , on sent qu'on n'en a ôté que le superflu , & l'on y trouve tout ce qui peut regler l'éloquence , & former le goût. Comme Quintilien ne s'est pas borné à ces deux objets ; qu'il a eu en vûe l'éducation entière de la jeunesse , leur cœur & leur esprit ; qu'il n'a pas négligé les Maîtres en instruisant les disciples ; c'est pour cela que son nouvel Editeur a eu soin de ne rien retrancher de ce qui peut servir à des fins si excellentes. La Préface de Mr. Rollin est généralement estimée.

C'est ainsi que les Auteurs des Mémoires de Trevoux ont parlé du travail de Mr. Rollin. Voyons ce qu'en a dit encore le Journal Litteraire de la Haye * , quoiqu'il revienne assez à ce qu'en a dit celui de Paris.

* T. 6. 1.
part. P. 232.

M. Rollin , disent les Auteurs de ce Journal , nous a donné une nouvelle Edition des Institutions de l'Orateur de Quintilien. Il y a mis une Préface fort instructive , sur l'utilité de ce livre préférablement à tous les autres de cette nature , tant pour les règles d'une bonne Rhétorique ; que pour former l'honnête homme. Cha-

Quinti-
lien de M.
Rollin.

» que chapitre de cette nouvelle Edi-
» tion est précédé d'un sommaire, &
» partagé en sections ; & on trouve
» marqué à la marge, les endroits d'où
» Quintilien a tiré les passages qu'il
» cite, & ceux de Cicéron, où il don-
» ne les mêmes préceptes que Quinti-
» lien. Il y a quantité de notes, courtes,
» mais instructives. Elles sont tirées
» de Turnebe & de quelques autres
» Savans ; & où ces guides lui ont
» manqué, Mr. Rollin en a mis de sa
» façon. Il avoue pourtant que mal-
» gré ses soins, il y a encore dans le
» texte plusieurs passages obscurs, sur
» lesquels il faudroit consulter les an-
» ciens manuscrits, ce qu'il n'a pû fai-
» re, à cause de ses autres occupa-
» tions. Il a corrigé divers passages
» qui n'étoient pas intelligibles ; & il
» espere qu'on trouvera les conjectu-
» res assez heureuses : mais pour les
» endroits qu'il a trouvez trop ob-
» scurs & inutiles, il les a retranchés
» de son Edition. De cette maniere il
» a retranché environ la quatrième
» partie de l'ouvrage, s'étant plus mis
» en peine, dit-il, de ce qui peut
» être utile aux jeunes gens & aux
» Magistrats qui veulent lire son li-

vre, que de l'approbation des Savans.

QUINTILIEN de M.
Rollin.

Après ces éloges , contenus dans tous les Journaux, il importe peu de quel sentiment je sois ; & je puis avoir sur le Quintilien en question, des idées qui me soient propres, sans que l'ouvrage en soit moins bon, ou moins estimé. N'a-t-on pas vû, que malgré les sentimens particuliers de Brutus touchant l'Orateur de Cicéron , le grand nombre ne laissa pas d'admirer ce traité comme un chef-d'œuvre ? Nous l'admirons encore aujourd'hui , nous observons même, que la diversité d'avis sur ce point ne refroidit pour le Critique, ni l'estime, ni l'amitié de l'Auteur. J'espère qu'il en sera de même de Mr. Rollin & de moi. Il sera mon Cicéron, & je serai son Brutus. Il a écrit pour le Public, j'écris dans la même vûë ; & la parfaite considération que j'ai pour lui ne doit pas me faire dissimuler mes pensées sur une chose qui lui est si chère, c'est l'utilité de ceux qui s'appliquent à l'étude de l'éloquence. En quoi suis-je d'un autre avis que ce Professeur ? le voici.

Voyez la 1.
part. de cet
Orat. pag. 352.
&c.

Les choses qu'il a retranchées de Quintilien, je voudrois pour les per-

QUINTI-
LIEN de M.
Rollin.

sonnes avancées , qu'il se fût contenté de les imprimer en d'autres caractères ; parceque ces personnes doivent être bien-aîsés d'avoir Quintilien entier. Je voudrois aussi pour les jeunes gens , que Mr. Rollin , prenant ce parti , eût poussé cette diversité de caractères bien plus loin , qu'il n'a poussé les retranchemens qu'il a faits ; parceque le reste est encore trop long de beaucoup, pour ceux qui commencent.

Comment n'a-t'il pas senti qu'une Rhétorique est trop longue , quand on ne peut la parcourir toute entière qu'en deux ans ? Il conseille * aux jeunes gens d'être deux ans en Rhétorique. Le conseil est des plus utiles pour ceux qui veulent faire usage de la parole. Supposons qu'on le suive autant qu'il faudroit ; la seconde année , le Professeur refusera-t-il de recevoir de nouveaux écoliers ? il n'y a point d'apparence. S'il en reçoit , il leur fera lire , sans doute , la première partie de la Rhétorique , & il faudra qu'il explique la seconde aux anciens. Le voilà donc dans la nécessité de la parcourir toute entière en un an , ce qui est impossible. Car on ne dira pas , je crois , qu'il doit la faire

* Préf. p. 48.

commencer aux nouveaux, par la fin ; puisque c'est ce qu'il y a de plus difficile. Certainement une seconde année de Rhétorique n'est utile qu'en tant qu'elle donne moyen de repasser les mêmes principes que l'on a vûs, d'en observer la pratique dans de nouvelles pièces d'éloquence qu'on emprunte des plus grands Maîtres, & de continuer d'en faire usage sur de nouvelles matieres. La juste proportion qui se trouve entre les écoliers de l'une & de l'autre année, est avantageuse aux uns & aux autres. Les anciens voyent commencer les nouveaux, & sont en garde contre leurs progrès pour avoir toujours l'avantage ; les nouveaux sont attentifs au succès de leurs anciens, & tâchent de les égaler, s'ils ne peuvent les surpasser. Mais pour cela, il leur faut les mêmes préceptes, & il faut que le recueil de ces préceptes soit si court, que les uns le voyent, & les autres le repassent tout entier en une année.

Il n'y a rien de plus certain que cette pensée d'Horace (1), *soyez court*

QUINTILI-
LIEN de M.
Rollin.

(1) Quidquid præcipies, esto brevis, ut animi dociles, recipiant, neantque fideles. Horat. Ep. ad Pis.

QUINTI-
LIEN de M.
Rollin.

dans tous vos préceptes. M. Rollin vient de cette vérité (2). En vain se fait-on un monstre de la sécheresse des règles, comme capable de produire une pareille sécheresse dans l'Orateur. Quelque sécheresse qu'il y ait dans un précepte de Rhétorique (je dis la même chose des règles de Poétique) il ne peut manquer, s'il est bon, de produire l'abondance dans un bon esprit, sur une bonne matière ; comme le grain qu'on jette dans un bon fond ; au lieu que le meilleur esprit, dans un jeune homme, est accablé par l'étendue des grands traités de Rhétorique, si on n'a pas soin, avant toutes choses, de lui donner des idées nettes & succinctes de cet Art. C'est vouloir faire comme un laboureur qui pour rendre son champ plus fertile, y semeroit toute une récolte abondante.

Ce que je dis n'est pas une opinion qui me soit particulière ; c'est la doctrine de Cicéron, c'est celle de tous les Maîtres, & sur-tout, de Quintilien. Rien n'est plus fréquent dans ce sage Auteur, que les exhortations qu'il

(2) Multa incipientibus brevius, ac simplicius tradi convenit.

Mr. Roll. Pref. pag. 42.

fait aux Maîtres, de choisir parmi ses préceptes, de ne les pas proposer tous, d'écarter ce qu'il y a d'étranger, de les abbreger (3). Il y a encore un bon tiers de choses étrangères à l'Art (4) dans ce que Mr. Rollin nous propose, & ce qu'il y a d'essentiel, est aussi traité d'une manière trop diffuse pour des personnes qui commencent, & à qui, selon Cicéron, il faut présenter des idées claires & précises, toutes faciles à recevoir & à retenir, pour imiter la sage conduite des Nourrices qui donnent à manger à leurs enfans (5).

(3) M. Rollin l'a remarqué lui même. Pluribus enim locis admonet Fabius non esse tot præceptis obruendos juvenes, ne difficultate institutionis tam longæ atque perplexæ deterreantur. Pref. p. 42.

(4) Il y en a cinq livres entiers, de l'aveu de Mr. Rollin. Poterunt in schola omitti plura, præclara quidem illa, sed quæ ad Rhetoricam propriè non pertinent cæque privatis lectio-

nibus reservari. Tales sunt quibusdam exceptis, primi duo libri, & postremi tres: nec pauca ejusmodi in reliquis occurrent, quæ faciliè prudentes Magistri observabunt Pref. p. 48. 49.

(5) Ego, si quem planè rudem institui ad dicendum velim, his tradam... qui omnes particulas, atque omnia minima mansa, ut nutrices infantibus, pueris in os inserant. Cic. 2. de Or. n. 162.

QUINTI-
LIEN de M.
Rollin.

Pour entrer dans l'esprit de Cicéron & de Quintilien, il faut faire de ces grands Auteurs, ce qu'en ont fait le P. Soare Jésuite, Vossius, & plusieurs autres qui ont également connu & la doctrine des premiers Maîtres, & la portée des jeunes gens. Ils ont refondu les Auteurs Originaux ; ils ont fait des Rhétoriques sur leurs principes. Il faut les imiter, si on veut se rendre utile ; & si on ne le fait, il arrive aux disciples de l'éloquence, quand on leur propose ces longs traitez, ce que Mr. Rollin même dit arriver au peuple, quand il assiste à des sermons trop sublimes, ils n'en retiennent rien (6).

Ce que je dis, est aussi vrai de Quintilien, que d'Aristote, ou de Cicéron. On peut comparer ce que dit Mr. Rollin des difficultez qui se rencontrent dans tous ces Auteurs ; on trouvera qu'à s'en tenir à ses termes *, le Rhéteur Romain est encore plus difficile que le Rhéteur Grec ; & d'ailleurs, je ne serois pas en peine de prouver que certaines choses considérables qu'il dit à l'avantage du premier **, ne con-

* Voyez les diff. d'Arist. p. 1. & 2. celles de Quint. p. 41.

** p. 4.

(6). Non cogitant | rebus divinis infantibus
concionatores . . . ple- | esse. Préf. p. 21. 22.
rosque audientium in

viennent qu'au second. C'est Aristote en effet, & non Quintilien, en qui l'on trouve *cet ordre, cette suite, cette exactitude à ne point sortir de son sujet ; à proposer ce qu'il va traiter ; à vous avertir du chemin qu'il vous a fait faire, & de celui qui vous reste, sans jamais vous écarter.* Pour la difficulté du Grec *, les traductions l'ont toute levée ; & si malgré la brièveté d'Aristote, il y a encore quelques inutilitez dans son ouvrage, il est plus aisé de les retrancher, & de mettre le reste à la portée des commençans, que d'y mettre Quintilien.

Mr. Rollin trouve (7) Cicéron beaucoup plus propre aux jeunes gens qu'Aristote ; s'il parle des Partitions oratoires, il a raison. C'est une Rhétorique toute faite, telle qu'il la faut dans les Classes, aux exemples près, qui y manquent : & cet ouvrage est une nouvelle preuve que je tire de Cicéron pour établir ma pensée, sur la nature des traitez qui conviennent à une Classe de Rhétorique. L'Orateur Romain instruit lui-même son fils

(7) Magis obuius, | ti longè accommoda-
& ut ità dicam, tra- | tior Tullius p. 2.
stabilis & tenellæ æta-

Quinti-
lian de M.
Rollin.

* P. 2.



QINTI-
LIEN de M.
Rollin.

P. 3.

Sur les 3.
Liv. de l'Orateur.

P. 19.

dans cet écrit, comme il faut instruire un jeune homme. Encore est-il à propos de remarquer que son fils n'étoit point novice dans l'Art, ce qui conclut plus puissamment pour mon opinion. Ce qu'il y a de fâcheux, à mon sens, est que Mr. Rollin parle non pas des Partitions oratoires, mais des trois livres de l'Orateur, & je ne conçois pas comment il a pû dire que cet ouvrage est plus à la portée des jeunes gens, que la Rhétorique d'Aristote. Je ne veux, pour prouver le contraire, que ce qu'il en dit lui-même. A quoi on peut ajouter ce que j'en ai dit d'après les plus fameux Critiques dans mon premier Volume.

J'ai vû aussi avec peine en cet endroit l'expression Latine, pleine de mépris, dont il se sert (8) pour dire *une Classe de Rhétorique, un Maître qui l'enseigne, ou la profession même.* Cela convient-il à un homme qui l'a faite avec tant de gloire, à un homme qui nous donne les ouvrages d'un grand Maître, tout seul capable de la faire respecter, parcequ'il l'a honorée en même temps qu'il s'y est

(8) Non ille, ut è | nâ tetricus dicendi
vili Rhetorum offici- | magister. p. 2.

acquis beaucoup d'honneur, à un homme enfin qui s'attache ensuite, avec ce Maître, à rendre & la profession & les Professeurs aimables & même respectables aux jeunes gens pour l'utilité publique ?

QUINTILIEN de M.
Rollin.

Deux choses me font encore de la peine dans le Quintilien en question, l'une est que les retranchemens qu'on y a faits, ayent paru nécessaires, non seulement pour les commençans, mais pour des personnes respectables, pour des Magistrats, pour lesquels il me semble qu'il n'y a rien de trop fort en matiere de regles. Car, outre les idées qu'ils en ont prises dans leurs premières études, ils ont de plus l'expérience des grandes causes ; ce qui les met bien au dessus & des écoliers & des Maîtres mêmes ; de sorte qu'il faut présumer qu'ils sont à portée de ce qu'il y a de plus difficile. Qui sait s'ils n'entendent pas, par le moien de la pratique, ce qui paroît obscur à un Maître qui n'a que la Theorie ? Ce ne sont pas les difficultez qui arrêtent ces Messieurs dans la lecture de Quintilien ; c'est la longueur de l'ouvrage, qui les rebute, à cause de leurs grandes occupations. Et c'est pour cela même que

QUINTI-
LIEN de M.
Rollin.

M. Rollin ne l'a pas assez abrégé, s'il falloit l'abreger.

La seconde chose qui me déplaît, c'est la maniere dont l'Auteur de l'Edition s'exprime pour caractériser l'éloquence, ou le style de Cicéron; il ne s'exprimeroit point autrement pour donner l'idée d'un faux Orateur, ou d'un Orateur mediocre; il lui donne *de petites fleurs* (9) dans un ouvrage où l'on peut dire *que tout est majestueux*; en quoi il n'a pas pris garde qu'il fait comme celui qui disoit que *Mr. de Turenne étoit un joli homme*.

Je pourrois ajouter que ce qu'il dit sur l'éloquence de la chaire, n'est pas assez démêlé, de sorte qu'il paroît approcher de ce qu'en a dit Mr. du Bois, qui fut réfuté par Mr. Arnaud. Mais comme cela nous meneroit trop loin, je me contente de remarquer qu'il n'a point autant profité du Commentaire de Turnebe, qu'il le pouvoit & qu'il le devoit.

Voilà comment je suis le Brutus de Mr. Rollin; & je serai ravi qu'il soit toujours mon Cicéron.

(9) Tullianæ elegan- | 17. & 20. pour mar-
tiæ flosculis p. 4. ter- | quer la fausse élo-
mes dont il se sert p. | quence.

RUTILIUS LUPUS,

*Contemporain de Quintilien, mais
qui mourut avant lui.*

IL n'est pas possible, quand on voyage long temps, qu'on ne rencontre de mauvais Pays. Parmi les belles contrées que l'on voit, on trouve des Landes & des Bruyeres qu'il faut traverser. Il en est de même dans le compte que j'ai à rendre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique. Nous en avons vû parmi les Grecs, qu'on peut comparer à des terres fort ingrates. Il y en a de même parmi les Latins. Nous nous arrêterons sur chacun le moins qu'il sera possible.

Avec Quintilien dont j'ai parlé, nous avons encore quelques anciens Rhéteurs Latins qu'on a compris dans le recueil * de Mr. Pithou, & qui sont au nombre de quinze. Le Bibliographe anonyme les appelle *les petits Rhéteurs*. C'est assez dire; & ce n'est pas sans fondement qu'il en juge ainsi. Cette qualité leur convient, ou pour

* Latini
Rhetores im-
primez en
1599.
Bibliog.
hist. Polit.
Car. P. 37.

Rutilius. la petitesse de leurs ouvrages , ou pour le peu d'estime qu'ils méritent , ou pour ces deux raisons ensemble.

Le premier des quinze est Rutilius Lupus, qui fut contemporain de Quintilien & qui mourut avant lui. Quintilien (1) le place parmi les Auteurs de son temps , mais qui n'étoient plus lorsqu'il entreprit de composer ses Institutions Oratoires. Cette raison qui pouvoit me déterminer à mettre Rutilius à la tête de ce volume , m'oblige du moins à lui donner la seconde place ; mais après lui , je parlerai tout de suite des autres Rhéteurs qui sont dans le même recueil , pour faire à l'égard de ces Auteurs Latins , ce que j'ai fait à l'égard des Grecs qu'Alde a pris soin de recueillir.

(1) Scripsit de eâdem materiâ non pauca Cornificius... accuratè verò . . . & ætatis nostræ Virginus, Plinius (*senior ille qui, ut memorat ejus nepos, ab incunabulis Oratorem informavit*) Rutilius. Sunt & hodiè clari ejusdem operis Autores . . . sed parco

nominibus viventium. Quintil. Instit. l. 3. c. 1. ad calc.

Rutilius étoit donc mort. Virginus l'étoit aussi, & parce qu'on croit qu'il mourut sous Trajan, on veut conclure que c'est sous cet Empereur que Quintilien écrivit.

L'ouvrage de Rutilius est divisé en deux Livres, & dans chaque Livre il est parlé de vingt figures, soit de pensée, soit de diction, & rien de plus. L'Auteur n'use ni d'exorde, avant que d'entrer en matiere; ni de division, pour partager son sujet; ni de conclusion ou de peroraison, pour prendre congé des Lecteurs. Seroit-ce qu'il eût cru que pour se faire lire, il suffisoit de donner l'idée & des exemples de la *Prosopopee*, de la *Paradiastole*, de l'*Alléose*, de la *Brachyepie*, & de trente-six autres semblables figures? Pour moi, je doute qu'on me pardonniât, si je les rapportois toutes. Je conviens que sous ces noms il nous fait remarquer certaines beautés dans le discours; mais il y a sujet de rire, ce me semble, qu'un homme se soit avisé de faire consister la Rhétorique dans ces merveilleux mystères, dont la connoissance ne sert de rien, ni pour l'invention, ni pour l'arrangement, ni même pour l'élocution. Cependant le Pere Caussin fait profession de copier cet Auteur, & cela, pour donner du prix à l'ouvrage qu'il a lui-même composé, & dont je parlerai en son lieu vers la fin de cet Ouvrage.

Caussin. de
Eloq. sac. &
prof. l. 7.

Rutilius.

—

Instit. Orat.
l. 9. c. 2.

Au reste ceux qui lisent aujourd'hui Rutilius Lupus, en sont quittes à bon marché, de n'y trouver que l'explication de quarantes figures. Il en avoit expliqué bien d'autres, si nous en croyons Quintilien, qui ne le cite guères que pour les figures, & pour marquer son abondance sur cet article. Il y a apparence qu'il en avoit fait plus de deux Livres; ou s'il avoit réduit en un les quatre volumes qu'un Rhéteur de son temps nommé Gorgias, avoit composé sur cette matière, comme Quintilien (2) le remarque, il falloit qu'il l'eût fait bien gros. Mais si quelqu'un par hazard regrette ce qui s'en est perdu, il peut pour se dédommager, avoir recours au Pere Caussin, puisqu'au lieu de quarante figures, ce Pere en compte jusqu'à deux cens, & qu'il ajoute aux figures qu'on trouve dans Rutilius Lupus, celles qu'on trouve encore dans Aquila Romanus, autre admirateur de l'explication des

(2) Multa alia. & in unum suum transfudit, & Celsus videlicet Rutilio accedens, posuerunt Schemata. Quintil. Instit. Orat. l. 9. c. 2. ad calc.

figures, qui va venir sur les rangs.

Rutilius.

N'empêchons pas néanmoins qu'on ne croie que Rutilius avoit fait quelque chose de mieux que ce qui nous reste de lui, qui n'est qu'un Ouvrage fort imparfait (3). On peut fonder cette opinion sur ce que dit Quintilien, que cet Auteur avoit écrit de la Rhétorique avec soin (4). Mais il faudra reconnoître en même temps, que son Ouvrage ne parut point assez exact à Quintilien pour l'empêcher de composer ses Institutions Oratoires. Si ces Auteurs n'avoient rien omis, dit Quintilien (5), ils m'auroient épargné bien de la peine.

(3) Videtur Rutilius
Rutilii liber, ad nos
pervenisse. Auct. Com-
ment. Succinct. in 12.
Quint. lib. p. 119.

Rutilius. l. 3. c. 1.

(5) Qui si omnia
complexi forent, con-
suluissent labori meo.

Quintil. ibid.

(4) Accuratè verò



Aquila
Romanus.

AQUILA ROMANUS,

*Que quelques-uns croient avoir été
encore vivant dans le temps que
Quintilien écrivoit.*

CE que dit Quintilien, que dans le temps qu'il écrivoit, il y avoit encore des Auteurs célèbres qui avoient fait des Traitez de Rhétorique, les uns veulent l'entendre de Tacite à cause qu'on lui attribue le Dialogue sur les Orateurs; les autres l'entendent de Pline l'ancien qui avoit fait un traité pour former un Orateur à le prendre dès sa naissance & le conduire jusqu'à la perfection, comme a fait Quintilien; enfin il y en a qui l'entendent d'Aquila.

Quoi qu'il en soit, Aquila est le second Rhéteur dans le recueil de Mr. Pithou. Il ne traite aussi que des figures de pensée & de diction: mais il n'entre pas si brusquement en matière. Quelqu'un lui avoit demandé un traité de Rhétorique, & comme il n'avoit pas le temps de le faire, en attendant,

dit-il, qu'il le puisse, il envoie à son ami les noms & des exemples des figures. Ne pourroit-on pas dire en admirant son Ouvrage ,

**Aquila
Romanus.**

*Rare & fameux effort d'un esprit sans
pareil ! **

* Vers de M.
Despr. Epit.
au Roi

Pourquoi non ? puisqu'il fait voir, à ce qu'il prétend , que ce sont les figures qui distinguent l'Orateur. Cependant en pareil cas , ce que je voudrois dire à un homme qui me consulteroit, ce seroit , de songer à ne rien dire que de bons sens , & pour cela , de se bien instruire des choses dont il veut parler ; de faire attention aux mouvemens dont la matiere paroît susceptible , & de se revêtir lui-même des sentimens qui conviennent à son sujet ; de soutenir par son discours le caractère d'honnête homme , & de garder les bienséances par rapport à toutes les circonstances. Cela seul, sans autre explication , emporteroit avec soi les figures , & donneroit à un homme une idée plus juste & plus solide de ce qu'il auroit demandé.

Aquila Romanus a cru à propos de prendre une autre route. C'est pour-

Aquila
Romanus.

quoi, après le petit préambule dont je viens de parler, il entre en matière; & conformément au dessein qu'il s'est proposé, il nous explique parmi les figures de pensée ou de diction, *la Prodiorthose, la Leptologie, l'Antisagoge, la Palinlogie, la Symploce*, & autres merveilles de cette nature, qui font toute sa Rhétorique. Il faut avouer qu'il y a des Maîtres de Rhétorique qui sont plus longs que cet Auteur sur les figures; mais ils paroissent moins ennuyeux, parceque du moins ils traitent encore d'autres points de doctrine; au lieu qu'Aquila Romanus ne parle d'autre chose non plus que Rutilius Lupus.

JULIUS RUFINIANUS,

Postérieur à Aquila Romanus, & même à Alexandre le Rhéteur qui vivoit du temps de Marc Aurele.

VOici un troisième Auteur qui est encore dans le goût des deux précédens; c'est Julius Rufinianus qui parle d'Aquila comme d'un homme

qui n'avoit pas tiré tout le secours qu'il pouvoit d'Alexandre le Rhéteur surnommé Numenius. Sur ce pied là, il faut que cet Alexandre ne soit pas celui dont j'ai parlé dans mon premier volume, & qui vivoit du temps d'Antonin & de Marc Aurele; ou Aquila Romanus n'est pas si ancien que Quintilien; ou il y a quelque méprise dans la remarque de Rufinianus. Quoi qu'il en soit, il avoit observé qu'Aquila Romanus n'avoit pas parlé de toutes les figures qu'il avoit trouvées dans le recueil qu'Alexandre avoit fait, & sur cela il a cru devoir y suppléer. Ainsi non seulement il explique ce que c'est que le *Chleiasme*, le *Diasyrme*, l'*Exutenique*, l'*Aganactese*, & je ne sai combien d'autres choses également curieuses; mais il établit encore qu'il y a des figures par tous les cas, par tous les nombres, par toutes les personnes, par tous les genres, & par toutes les propositions. Le voilà donc aux termes de la Comédie*; Savant en Rhétorique par tous les cas & modes imaginables, *per omnes modos & casus*.

Moliere,
dans le Ma-
riage forcé.
T. 3. p. 17. &
26.

Curius
Fortuna-
tianus.

CURIUS FORTUNATIANUS,

*Plus ancien que Cassiodore qui
vivoit au cinquième siècle.*

IL n'en est pas de Curius Fortuna-
tianus comme des trois dont nous
venons de parler. Cet Auteur a fait
une Rhétorique en forme, qu'il a di-
visée en trois Livres, & qui est aussi
longue toute seule, que les trois pré-
cedentes ensemble, lesquelles ne con-
tiennent chacune que douze feuillets
in quarto. Il l'a intitulée *Rhétorique à
l'usage des Classes*. C'est sans doute pour
cela qu'elle est par demandes & par
réponses, comme les Partitions de Ci-
cérone. Le titre donne la qualité de *Ju-
risconsulte* à l'Auteur; mais on l'a cor-
rigé à la main dans l'Exemplaire que
j'ai vû, & à la place on a mis la qua-
lité de *Rhétteur*, sur la foi des anciens
Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

Ce Rhétteur donne des préceptes
sur tous les points dont les Maîtres de

Rhétorique ont coutume de parler, & il paroît avoir profité de ce que Ciceron traite dans ses Partitions, & de ce qu'Hermogène a dit sur la maniere de développer les questions d'une cause. Il n'y a que les mœurs & les passions dont il n'a point donné de préceptes. Au reste c'est un ouvrage instructif & methodique. Si l'on cherche les agrémens dans les préceptes, on n'en trouvera point dans cet Auteur. Son style est didactique & sec, & par conséquent peu propre à donner par lui-même le goût de l'éloquence. Une chose justifie l'Auteur, c'est qu'il n'a travaillé que pour l'usage des Classes, où la beauté des Auteurs qu'on fait lire à la jeunesse, supplée à la secheresse des préceptes qu'on lui dicte.

Curios
Fortuna-
rianus.

Cassiodore trouve cet Ecrivain exact & subtil, digne d'être lû par ceux qui n'aiment pas les Livres si longs ; Il ajoute que Fortunatianus détaille assez bien sa matiere, & qu'il en touche les points necessaires, sans trop s'étendre, & sans trop grossir son ouvrage. Je laisse aux Lecteurs à décider, si parmi les jugemens qu'on a portez de notre Auteur, on doit admettre les trois

Curius
Fortuna-
tianus.

86

LES MAÎTRES

vers (1), qui sont à la tête de son Livre après le titre, & qui disent que pour avoir grande vogue dans la profession d'Avocat, il faut bien savoir les préceptes qu'il nous donne.

(1) Quisquis Rhetorico festinat tramite
doctus

Ad causas legesque trahi, benè perlegat
artis

Hoc opus, & notum faciet per compita
callem.

MARIUS VICTORINUS,

*Qui vivoit au milieu du quatrième
siècle.*

LE Rhéteur qui se présente, étoit un Professeur de Rhétorique qui fleurissoit à Rome, l'an de J. Christ 360. Il fut Précepteur de D. Hubon, & se convertit à la foi dans sa vieillesse. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui le regarde, parceque son Ouvrage qui occupe plus du tiers du recueil de Mr. Pithou, n'est qu'un Commentaire sur les Livres de l'invention de Cicéron, & que par cette raison il n'entre point dans mon dessein.

SULPICIUS VICTOR.

A Juger de l'Ouvrage de ce Rheteur par le titre, c'est quelque chose de comparable à Quintilien, ou du moins à Vossius; puisqu'il l'a intitulé *les Institutions Oratoires*: mais si on en juge par la lecture, c'est moins que rien.

Cependant il fait profession d'avoir rédigé ce qu'il avoit appris de ses Maîtres, & d'avoir suivi la doctrine de Zenon. Il declare en même temps qu'il n'a pas gardé le même ordre, qu'il a retranché des choses inutiles, & qu'il en a suppléé de nécessaires. Au reste il avertit son gendre, nommé M. Silon, que c'est pour lui qu'il a écrit, & non pour le Public.

Il borne les matieres de l'Orateur, comme avoit fait Aristote, & il passe très-legerement sur la division des causes, encore plus sur la disposition, l'élocution, l'arrangement des mots & les bienséances. Tout cela (excepté la division des causes) n'occupe qu'une page. Il reconnoît que la pro-

Sulpicius
Victor.

nonciation ne fait point une partie de l'Art, quoiqu'elle soit une grande partie de l'Orateur. Il ne s'arrête pas beaucoup non plus sur toutes les parties du discours ; il s'étend un peu d'avantage sur la Peroraison que sur les autres ; il en donne la vraie idée, & il en marque tous les usages, ou tous les devoirs. Enfin il est plus long sur les questions de fait, sur celles de droit, & sur celles de nom. Il s'étend de même sur la manière d'y trouver les points qu'il faut traiter, ou les raisons sur lesquelles il en faut juger.

On n'a pas mal fait de conserver ces morceaux de Rhétorique tout imparfaits qu'ils sont. Car dans un Livre où il s'agit de faire le portrait de tous les Maîtres d'éloquence, ceux qui ressembleront à Sulpicius Victor, sont les ombres du tableau.

EMPORIUS.

NOus avons trois Ouvrages d'Emporius. Le premier a pour titre, *de l'Ethiopée & du Lieu commun* ; le second, *du Genre démonstratif*, & le troisième, *du délibératif*. Ce n'est pas

qu'il ne reconnoisse le genre judiciaire ; Emporius ;
mais il n'en a pas voulu parler.

Le style de cet Auteur est vif & nerveux ; & selon toutes les apparences, c'étoit un homme qui savoit. Il fait beaucoup de cas de la matiere de son premier Livre, non qu'elle occupe seule tout l'Orateur ; mais elle exerce le style, & sert de préparation à tout le reste ; parceque le point capital de l'éloquence est de parler soi-même, & de faire parler les autres, chacun dans son caractère. C'est le but & l'idée de l'*Ethopée*.

L'Auteur comprend sous ce mot non seulement l'expression des mœurs, mais encore celle des passions ; & il prétend que mal à propos on distingue l'une de l'autre, quelque différence qu'il y ait entre les passions & les mœurs. Il se fonde sur ce que, dans la passion même, un homme exprime son caractère. Ainsi, lorsqu'Achille gémit, il le fait comme Achille le doit faire. Ainsi Mezence adresse des prières à Enée ; Turnus lui en adresse pareillement ; mais elles sont les unes & les autres dans le caractère du Héros qui les fait. Il ne faut pas s'en étonner : car la passion qui les fait agir,

Emporius.

est une disposition passagère, qui n'efface point la disposition naturelle, ou le caractère des mœurs.

Emporius ne donne que deux préceptes sur cet article : l'un est pour commencer, l'autre est pour traiter son sujet. A l'égard du commencement, il veut qu'on le tire ou des personnes, ou des circonstances. Pour la manière de traiter son sujet, il remarque avec beaucoup de raison, qu'une expression de mœurs ou de passion commence toujours par les choses les plus présentes, pour aller de là à celles qui sont passées, ou à celles, qui doivent arriver.

Sous l'idée des *Lieux communs* cet Auteur comprend les grandes réflexions que l'Orateur fait sur les actions heroïques des hommes illustres, ou sur les crimes affreux des scélérats. Il avertit d'y éviter les phrases usées ; il veut qu'on en trouve de propres, de nouvelles, qui soient courtes, vives & agréables. Il fait voir que c'est un grand agrément de peindre l'air des personnes, leur suite, leurs Partisans, leurs emplois, leurs occupations ; de mettre au jour leurs desseins, de décrire leurs actions, d'en marquer

les événemens , lesquels font d'autant plus de plaisir , qu'ils sont plus nouveaux , ou moins attendus. Tout cela peut avoir lieu dans le genre démonstratif.

Une chose peut faire peine dans l'Ouvrage de notre Rhéteur. C'est que pour donner les especes du style , il dit qu'il y en a trois , qui sont l'Asiatique , le Rhodien & l'Attique , & que c'est par là que nous donnons à chaque discours le caractère qui lui convient à cause du sujet qu'on y traite. Mais ou il se trompe , ou il ne prend pas ces termes dans l'usage ordinaire. Le style Asiatique ne peut passer pour un style qui soit absolument bon , non plus que le Rhodien. Il n'y a que le style Attique qui soit tel , & qui se divise en trois especes , le grand , le simple , & le mediocre.

Dans les préceptes qu'Emporius nous donne sur le genre démonstratif , il y en a qui sont fort-bons , quoique communs ; & il y a aussi des idées particulières , comme quand il ne veut pas qu'on dise que l'éloge d'une chose est dans le genre démonstratif , lorsqu'on ne peut que la louer , & non pas la blâmer ; telle par exemple , qu'est la

Emporius. vertu. Faisoit-il réflexion, lorsqu'il donnoit cet exemple, que Carneade avoit fait le blâme de la Justice ? Il remarque peut-être avec plus de fondement, que les passions peuvent avoir lieu dans le blâme, & non pas dans la louange. Car si dans un éloge vous excitez la compassion pour celui que vous louez, cela est inutile & étranger : Mais si en blâmant quelqu'un vous plaignez ceux qui lui ont donné le jour, ou qui l'ont élevé, c'est un moyen de le rendre plus odieux. Il paroît que sur cela il y a quelque distinction à faire entre les passions. Au reste Emporius n'aime ni la louange ni le blâme qui sont fondez sur la naissance ou sur le nom des personnes, s'il n'y a quelque chose de rare ou de peu commun.

Enfin ce qu'il dit du genre délibératif est de bon sens, mais on le trouve par tout. Il nous renvoie aux Livres des Offices de Cicéron pour apprendre ce qui peut faire le sujet des délibérations ; & ce conseil ne sauroit être que très-utile. Il observe que dans cette sorte de discours, il ne faut ni exorde ni narration, ou que dans l'un & dans l'autre il faut être court. Il

croit que dans tout sujet de délibération, il y a cinq degrés à traiter, ce qu'il y a de *général*, ce qu'il y a de *propre* dans le fait, ce qu'il y a de *personnel*, la *nature du conseil* que nous donnons, & l'*événement* que nous tâchons de prévoir. Il fait l'application de tout cela sur l'affaire de Lucrece, violée par Tarquin, laquelle délibère si elle doit se tuer. C'est ainsi que pour nous mettre en état de pratiquer les préceptes sur le blâme & sur la louange, il en fait l'application sur la conduite de César. Donnons du jour à ce qu'il dit sur le premier exemple, afin qu'on juge de ce qu'il peut dire sur le second.

Lucrece déshonorée par Tarquin, délibère si elle doit se tuer. Tout est particularisé dans cette question, le fait, les personnes, & le projet. On la réduit à une question générale en ces termes : Une Dame respectable doit-elle, pour un affront insigne, dont elle ne peut avoir raison, se porter contre elle-même aux dernières extrémités ? Ou, si elle ne doit jamais se livrer au désespoir ? C'est par cette question générale qu'il faut d'abord commencer, & on la traite en peu de mots.

Emporius.

Après cela, on vient au fait, & l'on examine s'il faut céder à la douleur d'avoir perdu ce qu'on avoit de plus cher, c'est-à-dire son honneur, que notre ennemi n'a attaqué que par envie, & parceque c'étoit un avantage qu'il ne trouvoit point en sa femme : Ou bien, si dans cet affront même, il convient de prendre le parti de se consoler, parceque pour être chaste & irréprochable, c'est assez que la conscience n'ait rien à nous reprocher, que nous n'ayions point consenti, en un mot qu'on nous ait forcé.

Du fait on passe à la personne, & on agit, si une Dame Romaine, telle que Lucrece, fille d'un tel pere, laquelle a toujours témoigné un courage viril, malgré son sexe, & dont on a toujours reconnu l'extrême sagesse, doit se désespérer, parceque le fils du Roi l'a violée ; ou bien, si cette sagesse même & cette vertu qui l'a distinguée des autres, exige qu'elle montre ici de la fermeté & de la grandeur d'ame, en souffrant patiemment une insulte à laquelle sa volonté n'a point eu de part, & qu'on ne peut attribuer qu'à la fureur de celui qui l'a offensée ?

Il s'agit ensuite du projet ; car les

esprits étant ou irritez ou appeaisez par tout ce qui a précédé, on est en état de voir s'il n'y a point d'autre remede ou d'autre consolation, que de se tuer.

Emporius.

En cet endroit, si on lui conseilloit d'exécuter son dessein, on auroit encore à lui dire en général, que la mort est un bien, ou du moins qu'elle n'a rien de mauvais; qu'il ne faut vivre qu'autant qu'on le peut avec honneur; que c'est par cette maxime que beaucoup de femmes généreuses ont terminé leurs jours pour prévenir une infamie, ou pour la finir; qu'il n'y a aucun lieu de craindre que Lucrece manque de courage en cette occasion, après en avoir toujours tant montré. Il faut même lui peindre le genre de mort qu'elle a choisi, comme quelque chose de magnanime; & lui représenter qu'on ne regardera jamais la blessure qu'elle se fera, comme un coup qu'on pût attendre d'une femme: mais que le poignard que les Romains verront teint de son sang, sera éternellement l'objet de leur admiration.

Que si on veut la détourner d'un dessein aussi tragique, que celui de se tuer; on lui représente, que dans cette injure, quelque grande qu'elle soit,

Emporins.

sur-tout par rapport à elle , il y a néanmoins d'autres remèdes ; que la mort est le plus grand de tous les maux ; qu'elle fait horreur à la nature ; que les Dieux mêmes défendent de se la procurer ; qu'une femme doit moins se la procurer qu'un homme ; qu'elle n'est point faite pour manier des armes ; qu'elle ne doit point s'en servir ; d'autant plus qu'il est à craindre qu'elle ne puisse pas résister à la douleur de la blessure qu'elle se fera : Car elle aura d'autant moins la force de mourir , qu'elle saura en elle-même , n'avoir pas mérité la mort ; ce qu'on peut établir sur ce principe , que la constance en pareil cas , est plus difficile pour une femme vertueuse , que pour une autre , qui est en faute , parceque celle-ci s'obstine à mourir par les remords de sa conscience.

Il reste , après tout cela , à faire des conjectures sur les suites. Car il y a , d'un côté , à examiner , si une femme de si grande naissance & d'une si haute vertu , venant à se tuer pour un tel affront , le Public animé d'indignation , entreprendra de la vanger , & comment ? Si le Peuple Romain se portera à chasser les Rois ; & si , par ce moyen ,
Lucrece

Lucrece aura en même temps la gloire & d'avoir fait venger son injure, & d'avoir par occasion, procuré la liberté de sa Patrie.

Emperius.

D'autre côté, il y a aussi à examiner si elle ne donnera point occasion, par sa mort, à de mauvais soupçons & à de mauvaises interpretations, à dire enfin qu'elle se sentoit coupable, parceque la calomnie se déchaîne plus aisément contre les morts : il y a par conséquent à considérer, s'il ne vaut pas mieux qu'elle vive ; & si en continuant à vivre, elle ne sera pas plus en état d'animer son pere, & son mari, à quelque vengeance éclatante, par ses discours, par ses larmes, par sa présence.

L'Auteur dont est question veut qu'on parcoure ainsi toutes ces choses dans l'hypothese délibérative, & il observe que c'est le moyen (quelque mauvais dessein qu'ait l'Auditeur) de l'en détourner sans l'irriter, & sans perdre sa bienveillance, chose si nécessaire dans cette hypothese. Quoi qu'il en soit, je crois que le détail qu'on vient de voir, peut être de quelque utilité.

Aurelius
Augusti-
nus.

AURELIUS AUGUSTINUS.

AU nom que je mets à la tête de cet article, on peut juger que c'est de Saint Augustin dont il s'agit. En effet on lui attribue la petite Rhétorique dont j'ai à parler. Mais pour peu qu'on connoisse le style du Saint, il est aisé de voir que l'Ouvrage n'est pas de lui. C'est très-peu de chose que cette Rhétorique. L'Auteur y donne l'idée commune de l'Art Oratoire, & la division ordinaire des causes, après quoi il se borne à expliquer les règles de l'Exorde, & ne va pas plus loin. Ainsi je n'y ai rien vu qui méritât d'être rapporté, sinon qu'on y tient pour certain ce principe que j'ai marqué ailleurs, *Que l'Orateur ne se mêle de persuader que ce qui appartient au sens commun, & non ce qui est du ressort des Sciences ou des Arts* : Et on prend soin de bien faire concevoir que les choses de sens commun sont celles dont tout le monde se pique de juger, même sans avoir étudié, & sur lesquelles on auroit honte d'avouer son ignorance. Par exemple, qu'on demande, dit-il, ce que pèse telle cho-

se, ou combien elle a de pieds en longueur, on ne rougit pas de l'ignorer; mais qu'on demande si une chose est juste ou non, on se flâte, même sans étude, d'en pouvoir juger. Quoiqu'on puisse penser des exemples que l'Auteur dont est question, donne de ce qu'il dit, il est constant que le principe qu'il regarde comme certain, est en effet, selon Aristote & Cicéron, le premier fondement de la Rhétorique. Je n'ajoute plus qu'un mot, qui est que cet Auteur fait profession de suivre en tout Hermagore, & qu'il se dit disciple de Démocrate. Pour ce qui est de Saint Augustin à qui on attribue son Ouvrage, j'aurai à parler de lui à cause de son quatrième Livre de *Doctrinâ Christianâ* où il donne les règles pour les Orateurs Sacrez, c'est-à-dire, pour les Prédicateurs, & j'en parlerai en effet aussitôt que j'aurai achevé ce qui regarde les petits Rhéteurs.

JULIUS SEVERIANUS.

LE préambule & le titre même de ce qui nous reste de Severianus, donnent une juste idée de son Ouvrage.

ge. Ce n'est qu'un précis des préceptes de Rhétorique, qu'il a tirez des Ouvrages des autres. Si les Maîtres dont il a profité, les ont donnez plus au long, c'est qu'ils ont songé à s'immortaliser, au lieu que lui ne songe qu'à soulager les disciples de l'éloquence, dont rien ne retarde plus les progrès, selon lui, que la multitude des préceptes. Il y a du vrai dans sa pensée, & je suis persuadé qu'un bon abrégé de Rhétorique est une chose très-utile. Mais si en cela je suis de son avis, je ne le suis pas moins en ce qu'il ajoute, que son abrégé n'est bon que pour ceux qui sont déjà bien instruits des préceptes de l'Art, surtout de ceux que Cicéron nous a laissez; d'où il s'ensuit que selon lui-même, il n'a rendu aucun service à ceux qui veulent s'instruire de l'Art Oratoire, & c'est pourtant ce qu'il s'étoit proposé. Ainsi son Livre n'est tout au plus qu'un Memoire pour ceux qui sont déjà instruits, & s'il en faut dire ma pensée, son abrégé ne sauroit jamais être d'un grand usage.

Deux choses m'y paroissent remarquables. L'une est qu'il veut que l'Orateur sache le droit, & néanmoins

qu'il ne le sache point trop, de peur que cette étude ne gâte son style. Il seroit à souhaiter qu'ayant ainsi jugé de ce genre de connoissance, il se fût aussi expliqué touchant la Philosophie. La seconde chose à remarquer, est, qu'il regarde avec Emporius le style *Asiatique* comme un style à imiter, aussi bien que le style Attique, ce qui paroît contraire à la pensée des premiers Maîtres.

R U F F I N.

AL'égard de Ruffin, il a fait deux pages de vers sur les nombres qui font l'harmonie de la Prose. Il y a joint quelques extraits de ce que Cicéron & d'autres ont dit sur la même matiere. Il vaut beaucoup mieux lire ce que Cicéron a dit dans son Orateur, ou ce qu'en a dit Quintilien dans ses Institutions Oratoires, après lesquels je ne vois rien qui approche de ce qu'en a écrit Strébée de Rheims.

P R I S C I E N ,

Qui vivoit au cinquième siècle.

Son Ouvrage est un Livre précisément de la nature de celui d'Aph-

Aurele
Cassiodore.

thone ; & il n'y a rien de particulier à dire de lui , sinon que quelquefois il parle un Latin fort barbare ; au lieu que le Grec d'Aphthone est estimé.

AURELE CASSIODORE,

Sénateur illustre qui mourut l'an 562 , âgé de plus de cent ans.

Cassiodore étoit Secrétaire d'Etat de Theodoric Roi d'Italie. Il mérita tous les honneurs de la République , & exerça seul la dignité de Consul l'an 514. Le mauvais état des affaires , sous le regne de Vitige , le porta à quitter le monde. Il se retira dans un Monastere qu'il avoit fait bâtir à l'extrémité de la Calabre. Il composa un assez grand nombre de Livres , & entr'autres , un *Abrégé de Rhétorique*. Dans cet Ouvrage l'Auteur a soin de remarquer qu'encore qu'on dise ordinairement que l'Orateur doit instruire , plaire & toucher , il n'est pourtant pas également obligé de faire tous les trois. Il lui paroît que le plaisir que procure l'Orateur est une chose de surérogation , qu'on ne doit pas toujours attendre , & qui ne dépend pas toujours de lui , au lieu que personne

ne souffriroit un Orateur qui n'instruïroit pas. (1).

Aurele
Cassiodore.

Il prétend qu'il vaut mieux qu'il y ait du superflu dans la narration, que s'il y manquoit quelque chose de nécessaire ; parceque le superflu peut tout au plus ennuyer, & que le défaut du nécessaire pourroit même être nuisible à la cause.

Je ne dirai rien de plus sur cet Ouvrage, sinon que, comme le titre le dit, c'est en effet un abrégé de Rhétorique, dans lequel l'Auteur touche à la vérité tous les points dont on parle ordinairement dans les traitez de l'Art, mais il les touche d'une maniere trop succinète, & qui n'est pas suffisante.

Après cet abrégé, il y a encore dans le Recueil des Rhéteurs Latins environ trois pages de remarques, tirées non de cette petite Rhétorique, mais d'autres Ouvrages de l'Auteur ; elles ne contiennent rien qui soit digne de considération que les jugemens qu'il y porte de Cicéron, de Quintilien & de Fortunatianus, & c'est de quoi il n'est pas question à présent.

Cassiodore avoit beaucoup de sa-

(1) Nam quis feret, cuerit. Cassiod.
Oratorem, nisi do-

Bede.

voir & en même temps beaucoup de vertu. C'est l'idée que nous en donne le Pere Petau toutes les fois qu'il en parle.

Ration.

Temp. T. 2.

P. 233. 251.

B E D E,

Voyez Moseri art. de Bede.

Dit le Vénérable, Anglois de Nation, de l'Ordre des Benedictins, né en 673. mort en 733. ou 734. quoique le Cardinal Baronius s'efforce de prouver que ce saint homme écrivoit encore en 776.

Nous apprenons de Bede lui même, la raison qui lui fit composer son Livre sur les figures que l'on rencontre dans le style de l'Ecriture Sainte. Son dessein a été de montrer que mal à propos les Grecs se vantent d'être les premiers qui ont inventé ces ornemens du discours, puisque l'Ecriture qui est avant tous leurs Ouvrages, en est toute remplie, & qu'elle a sur les Livres des Grecs non seulement l'avantage d'être d'une plus grande autorité, ou d'être plus utile ; mais encore d'avoir la premiere présenté

l'éloquence aux hommes. C'est pour cela que cet Auteur propose les noms, les définitions & les exemples de toutes sortes de figures, tirez des Auteurs profanes, après quoi il en rapporte d'autres exemples de l'Ecriture. C'est la nature de tout son petit Ouvrage, sur lequel je ne ferai que cette observation, qu'afin que sa Critique contre les Grecs porte coup, il faut qu'ils se soient vantés, non pas d'être les premiers qui ont remarqué les figures, mais qui les ont inventées, & il est difficile à croire qu'ils s'en soient vantés; puisqu'il est visible que ce ne sont pas les préceptes qui ont produit l'éloquence, mais que c'est l'éloquence qui a produit les préceptes. Il faut néanmoins avouer que la vanité des anciens Rhéteurs étoit fort grande; & comme ils convenoient que le génie ou la nature faisoit le Poëte, aussi prétendoient-ils soutenir que c'étoit l'Art qui faisoit les Orateurs; ce qui pourroit appuyer l'opinion de Bede.

ISIDORE.

LE Livre de Rhétorique d'Isidore
(car c'est le titre de l'Ouvrage)

Isidore.

n'est rien moins que ce que promet ce titre. Ce ne sont que trois pages in 4^o. qui ne disent rien que de très-commun , & ne touchent pas la centième partie des choses qu'il faut traiter dans une Rhétorique. Cependant il ne faudroit pas perdre ce qu'il dit , si on ne le trouvoit point ailleurs.

ALCUIN ou ALBIN,

*Qui vivoit au huitième siècle ,
& mourut au commencement
du neuvième , l'an 804.*

Comme quelquefois on dit la *Rhétorique Royale d'Aristote*, en parlant de celle qui paroît faite pour Alexandre : on pourroit dire de même la *Rhétorique Royale d'Alcuin* ; puisqu'il la fit pour Charlemagne , & que c'est même un dialogue entre ce Prince déjà Roi , & ce maître habile , qui étoit venu d'Angleterre vers la fin du huitième siècle , après l'an 770.

M. Bayl. sur
Alc. dans son
Dictionnaire.

Sa grande réputation l'avoit devancé en France. Charlemagne charmé de trouver en lui un Orateur , un Poëte , un Philosophe , un Mathématicien

cien, un Théologien, enfin un homme consommé en toute sorte de Littérature, l'arrêta dans sa Cour.* Alcuin devint comme le Compagnon, & même le Précepteur de ce grand Monarque. Il le fut aussi de Louïs & de Pepin, fils de ce Prince, qui le combla de bienfaits. On l'appelloit ordinairement *le Secrétaire des Arts liberaux*, à cause de ses connoissances. On l'appelloit encore *l'Homme universel*, parce qu'il étoit habile en tout. Il ne l'étoit pas moins dans les affaires que dans les sciences. Le Roi le consultoit fort souvent. Que dis-je ? il fut Conseiller ordinaire de ce Prince, & son Ambassadeur à Rome. C'est lui qui persuada à Charlemagne de fonder *la nouvelle Athène*, c'est-à-dire, selon l'opinion commune, *l'Université de Paris*, l'un des plus beaux & plus solides ornemens du Royaume. Et c'est de-là qu'elle paroît florissante dès le milieu, ou vers la fin du 9^e. siècle (1). Duchesne qui croit que ce furent les Ecoles de la Ville de Tours, lui donne pourtant la gloire d'avoir fait refleurir les

Alcuin
ou Albin.

* Vers l'an
792. ou 793.
Duchesne
Préf. sur Ale.
p. 4.
Ibid.

Duchesne
Ibid. p. 8. &
Epist. nuncu-
pat. ad Ga-
briel. Varium,
Ibid.

(1) Par une lettre de Marin Premier
du Pape Nicolas Pre- vers l'an 882.
mier vers l'an 860. ou

Alcuin
ou Albin.

Voy. Hist.
de l'Univ. du
Boul. T. 1. ad
fin,
* Duchesne.
Ibid. p. 2-

lettres en France, & d'avoir rétabli les Ecoles ruinées.* Un ancien Poëte Allemand, dit dans des vers qu'on a citez, sans le nommer, dans un abrégé de l'Histoire de l'Université, qu'Alcuin fit refleurir les Arts à Paris (2). Il étoit Anglois de nation; divers Auteurs néanmoins le font Ecoffois. Nous apprenons de lui-même qu'il fut élevé à York. Bien des gens le font disciple du vénérable Bede. On montre * par ses écrits qu'il fut élevé & instruit par Egbert Archevêque d'York. Quoi qu'il en soit, c'étoit un fond inépuisable de doctrine, un esprit infini, une pénétration merveilleuse, une douceur charmante, & une facilité admirable à parler de toutes les sciences, & à s'exprimer en toutes les Langues savantes. Il a enrichi l'Eglise de ses Ecrits; il en a fait sur l'Ecriture & sur les Arts liberaux; il en a fait d'historiques. On a tout recueilli en un volume *in-folio*, qui fut imprimé il y a près de cent ans.

And. Duchesne les fit
imprimer en
617.

A l'égard de la Rhétorique, on voit

(2) Quid non Alcuino,
facunda Littera, de-
bes? instaurare bonas
ibi qui feliciter artes

Barbariemque pro-
cul solus depellere
cœpit.

Alcuin
ou Albin.

dans cet Ouvrage un Prince régnant qui descend en quelque façon du trône pour devenir écolier, & qui ne dédaigne pas de s'instruire de l'Art oratoire, persuadé à ce qu'il dit, qu'ayant occasion d'en faire usage tous les jours, ce seroit une honte de l'ignorer. C'est lui d'abord qui interroge son maître; il souffre ensuite que son maître l'interroge, parce que, selon lui, on instruit un homme en l'interrogeant comme il faut, & que l'interrogation n'est pas moins fondée sur le bon sens, que la réponse. C'est un bel exemple pour faire refleurir les beaux Arts! Monsieur le Garde des Sceaux Duvair n'auroit pas mis en ce tems-là, parmi les causes de la chute de l'éloquence, le mépris que les Rois & les Princes faisoient de la Rhétorique.

M. Duvair
dans son Tr.
de l'Eloq. Fr.
imprimée en
1614.

Au reste, il n'y a rien de particulier dans l'Ouvrage dont est question, que ce que je viens de remarquer, excepté qu'à la fin du Livre, le Prince & son Maître s'entretiennent sur les vertus morales, & ne rougissent ni l'un ni l'autre, de raisonner sur des choses si utiles & si nécessaires. Ils n'en disent pourtant rien que de commun, non plus que de la Rhétorique. Peut-

Alcuin
ou Albin.

être n'est-ce point sans raison ; puisqu'il est probable que le caractère du Prince auroit paru moins vrai-semblable , si on lui eût fait dire des choses plus recherchées. Cette simplicité n'empêche pas que l'ouvrage ne soit bon , comme le sont plusieurs autres , dont je parlerai dans la suite, & qui sont écrits en style familier. Charlemagne paroît dans ce livre approuver la doctrine de son Maître. On peut donc compter son suffrage parmi les jugemens des savans , puisqu'il étoit véritablement habile. Mais, sans vouloir contredire le jugement avantageux qu'un si grand Prince a fait de la Rhétorique d'Alcuin , j'aurois voulu qu'un ouvrage où l'on fait parler un Roi, eût été plus achevé & plus poli. J'avoüe néanmoins que quant à la substance des règles, il y en a autant dans ce petit Livre, qu'un Prince en devroit savoir, pourvu qu'il les entendît bien , & qu'il voulût joindre quelque usage aux préceptes.



Aurelius
Cornelius
Celsus.

AURELIUS

CORNELIUS CELSUS,

*Plus ancien que Quintilien, ou du
moins son Contemporain.*

JE ne sai pourquoi, dans le Recueil des Rhéteurs dont je viens de parler, on n'a pas mis Cornelius Celsus, aussi ancien qu'aucun d'eux, puisque Quintilien en a parlé aussi bien que de Lupus. On devoit d'autant plus l'y mettre avec les autres, si on en avoit connoissance, que son Ouvrage est dans le même caractère. C'est un abrégé de Rhétorique, composé par l'Auteur, non pour instruire des personnes qui ne sauroient rien, mais pour servir de mémoire à un homme déjà instruit. (1).

Il veut donc qu'on ait parfaitement étudié l'Art, persuadé que sans cela l'Orateur ne fera jamais rien de

(1) Memento nihil | ingenium tuum mul-
ante tibi esse compen- | ta de Tulliana arte,
dia relegenda, quam | subegeris. Cels.

Aurelius
Cornelius
Celsus.

* Sixtus à
Popma Phry-
sius, qui le fit
imprimer à
Cologne en
1569.

grand (2). Il ne veut point qu'on étu-
die si fort le droit, parce qu'il croit
que cette étude dessèche le style (3).
Il conseille de lire & d'entendre les
Orateurs, de composer, de parler. Il
décide qu'ailleurs on cherche la veri-
té ; au lieu que dans l'éloquence on se
contente du vrai-semblable, ou pour
mieux dire, on n'y vise qu'à la victoi-
re, & pour confirmer sa pensée, son
Commentateur * remarque après Ci-
ceron (4), qu'il n'auroit rien manqué
à la gloire des Gracques, de Saturni-
nus, de Carbon & de plusieurs autres,
s'ils avoient été aussi honnêtes gens,
qu'ils étoient grands Orateurs. Ne
peut-on pas assurer qu'en cela Celsus ne
considère point tant la vraie nature de
l'éloquence, que l'abus que les hom-
mes en font ?

Quoi qu'il en soit, cet Auteur ne re-
connoît d'Orateurs Attiques, que ceux

(2) Sine præceptis nihil subtile, nihil magnificum cogitari potest, Id.

(3) Si se multum juris scientiæ dederit, plurimum de cultu orationis amitteret. Id.

(4) Utinam in Tri-

berio Graccho Caio-
que Carbone talis
mens ad Remp. be-
ne gerendam fuisset ;
quale ingenium ad
benedicendum fuit.
Sed fuit uterque sum-
mus Orator, &c. Cic.
in Bruto.

qui sont extrêmement concis ; ni d'Orateurs Asiatiques que ceux qui sont fort diffus. Il ajoute que les Romains tenoient un juste milieu : mais que l'Orateur habile accommode son style au génie de ses Auditeurs. On peut juger de son principe par ceux que nous avons rapportez , en parlant des premiers maîtres.

Aurelius
Cornelius
Celsus.

Celsus ne dit rien de l'Exorde ; ce qu'il dit de la Narration est commun. Il veut que dans la division on suive ou l'ordre des temps, ou la différence des matières. Il recommande de réduire toujours une cause à peu de chefs , & abandonne le nombre des preuves à la prudence de l'Orateur , selon le besoin de la cause (5) ; mais il conseille de bien prendre garde à ce qui nous est favorable , & à ce qui est contre nous , afin de s'attacher à l'un , & de toucher l'autre avec adresse. Pour la réfutation , il est à propos , selon lui , de grossir , s'il est possible , les prétentions de l'adversaire , pour les rendre ou ridicules ou insupportables , & surtout tâcher de le prendre en contradiction. Il traite la manière d'établir la

(5) Nec quisquam numerum esse præstimet argumentis nitum. Cels.

Aurelius
Cornelius
Celsus.

question, parcequ'il faut l'avoir toujours presente à l'esprit, si nous voulons nous tenir dans de justes bornes. Surquoi son Commentateur cite un avis important de Pline, qui nous dit (6) que le premier devoir d'un Ecrivain est de bien lire le titre de son ouvrage, & de se demander de temps en temps ce qu'il a entrepris, *pour mettre en fait qu'il n'est point long*, s'il ne sort pas de la matiere, & qu'il commence à l'être, s'il s'en éloigne. Voyez-vous, dit-il, combien de vers Homere & Virgile ont employez, l'un à chanter la colere d'Achile, l'autre à chanter les armes d'Enée? ils ne sont longs ni l'un ni l'autre, parcequ'ils exécutent leurs desseins. Je ne dois point oublier de dire que le Commentateur qui a procuré l'édition de Celsus, estime plus ce petit abrégé que

<p>(6) Primum ego officium scriptoris existimo, ut titulum suum legat, atque idem tunc interroget se quid cæperit scribere: sciatque, si materiæ immoratur, non esse longum: longissimum; si aliquid accersit, at-</p>	<p>que trahit. Vides quot versibus Homerus, quot Virgilius arma, hic Æneæ, Achillis ille describat: brevis tamen uterque; quia facit quod instituit. Plin. Novoc. ad Apollinar. l. 5.</p>
--	---

tout autre , parce qu'il renferme & ce que Celsus lui-même & ce que les autres avoient écrit plus au long. Mais il y a un peu de passion dans ce jugement.

SAINT AUGUSTIN,

*Mort l'an de Jesus-Christ 430,
 âgé d'environ 84. ans.*

IL ne s'agit point ici d'une petite Rhétorique qui se trouve parmi les Ouvrages de S. Augustin, & qu'on croit avec raison n'être pas de lui, comme je l'ai déjà dit, * à cause de la différence du style, & parceque c'est un écrit qui ne répond pas à l'habileté de ce Pere de l'Eglise. On la trouve aussi dans le Recueil des Rhéteurs Latins : c'est la raison pourquoi j'en ai parlé ci-devant, lorsqu'il a été question des Auteurs qui composent ce recueil. Mais il s'agit de ce que S. Augustin a véritablement écrit de l'Art oratoire dans son quatrième livre de la Doctrine Chrétienne.

Tom. 1. in
 Append.

* Ci-devant
 P 98.

Son dessein est d'instruire les Prédicateurs sur la manière dont ils doivent parler aux peuples, après les avoir in-

De inveni-
 niendo prius,
 de proferen-
 do postea dis-
 seremus. De
 Doct. Christ.
 l. 4. c. 1.

S. Augustin struits dans les trois livres précédens sur la maniere d'étudier & l'Ecriture, & les veritez qu'ils doivent prêcher. C'est ce qui a fait dire que ce Saint a compris en quatre livres, tout ce qui regarde l'éloquence sacrée, & qu'il y a montré à ceux qui veulent traiter ce grand sujet, la methode qu'ils doivent suivre s'ils veulent réussir, & ne pas égarer leurs disciples.

P. Galefia.
Protonot.
Apostolic.
Epist. Nuncupat. ad Card. Carol. Borrom.
in Rhet. Eccl. Aug. Valerii Episc. Veron. p. 6.
 * Ubi supra
 n. 3.

Il pose * d'abord comme une chose certaine qu'il convient à un Prédicateur de se servir de la Rhétorique. Car, dit-il, *puisque cet Art peut être employé à persuader la verité & la fausseté, seroit-il juste que le mensonge s'en servant pour combattre la verité, la verité ne s'en servît pas pour se défendre contre le mensonge ?*

Ibid. n. 6.

Il décrit après cela le devoir d'un Orateur Chrétien, & lui prescrit précisément ce que prescrivent les Rhéteurs, c'est-à-dire, *d'employer des exordes, des narrations, des preuves, des mouvemens, & par consequent tout ce qui sert à interesser ou à exciter les Auditeurs, les prieres, les reproches, les exhortations, les menaces ; en un mot il donne aux Prédicateurs les régles de Cicéron & d'Aristote, & il est*

non seulement le (1) premier, mais le seul des anciens Auteurs de nôtre Religion, qui leur ait montré qu'ils ne doivent point chercher d'autres routes dans l'éloquence de la chaire. C'est ainsi que s'est expliqué un Auteur du seizième siècle, en donnant au public *la Rhétorique Ecclésiastique* d'Augustin Valerio, Evêque de Verone, toute conforme aux principes de nôtre Saint. Mais le même Auteur remarque qu'il y avoit alors des modernes (2), d'un mérite assez médiocre, & pour ainsi dire, *du second ordre*, lesquels, loin d'imiter S. Augustin, croyoient au contraire se signaler en contredisant les Anciens. Qu'en arrivoit-il ? Premièrement, ils n'avoient pas eux-mê-

(1) Quâ viâ & ratione omnis Ecclesiasticæ doctrinæ suppellex posset ad Rhetoricam dicendi præceptionem & usum accommodari, id è veteribus unus S. Augustinus ostendit solùm, prætereà nemo.

(2) Sunt quidam prætereà recentes, veluti minorum gentium scriptores, qui-

bus ostentandi ingenii sui causa hoc maxime propositum fuit veterum institutis adversari. In illis. . . , eloquentiæ formam fucoco puerili illitam, non naturalem ; tum opus de oratoriâ doctrinâ vario certamine implicitum, repugnandi studio susceptum, diffusillimum cernemus : P. Galef. ubi sup. p. 2.3.

S. Augustin mes , à ce qu'il dit, cette éloquence naturelle dont ils combattoient les préceptes ; En second lieu , ce qu'ils ont dit de l'Art de parler , se trouve embarrassé de contestations inutiles ; on n'y voit que difficulté , que ténèbres , qu'esprit de contradiction , défauts que nous trouverons en quelques Auteurs dans la suite de ce volume. Je n'ai garde d'en accuser l'Abbé Cassagnes. Il a pourtant quelque chose sur cet article qui n'est pas juste , & qu'il est bon de rapporter pour mieux expliquer la doctrine de S. Augustin.

* Préf. sur
les œuvres de
Baiz. p. 36.

» Il y a , si on l'en croit , * entre le
» Prédicateur & l'Avocat , certaines
» différences qu'il est très - difficile
» d'expliquer , parcequ'elles n'ont
» point de rapport à l'ordre qu'on a
» établi dans les regles de l'Art. Il ajout-
» te que certainement l'Eloquence
» Chrétienne est un nouveau monde
» dans la Rhétorique , & que comme
» la découverte des Indes Occidenta-
» les a augmenté la Géographie , il est
» persuadé que si les Anciens reve-
» noient au monde , & qu'ils fussent
» éclairés du Christianisme , ils feroient
» un genre particulier de la Prédica-
» tion. On ne fait , selon lui , auquel

des trois la rapporter , & les deux « S. Augustin
fameux novateurs, Vivés & Ramus, «
qui condamnent la division reçue , «
parcequ'elle ne comprend pas les «
discours de consolation , auroient «
bien plus de raison de la trouver im- «
parfaite à l'égard de ces discours qui «
se font sur les préceptes & sur les «
mysteres de la Religion. Il croit con- «
firmer sa pensée , parcequ'il est visi- «
ble à ce qu'il dit , que si nous en ex- «
ceptons la louange des Saints, l'Orai- «
son Ecclésiastique n'a que faire au- «
jourd'hui , ni du démonstratif , ni du «
judiciaire , ni du délibératif ; puis- «
qu'à proprement parler, les sermons ne «
sont ni des éloges , ni des plai- «
doyez , ni des délibérations. Tout ce «
que nous pouvons faire dans ce dé- «
faut de l'Art , c'est de considerer à «
quel genre la Prédication peut avoir «
le plus de rapport , & c'est celui du «
Barreau , selon lui , parceque le dé- «
monstratif n'est pas assez grave , & «
que le délibératif n'est pas assez ani- «
mé. Tel est le sentiment de l'Abbé
Cassagnes.

Mais quelle idée a-t-on du démon-
stratif , pour ne le pas croire assez gra-
ve ; ou du délibératif , pour ne le pas

S. Augustin

croire assez animé ; ou enfin de la Prédication , pour dire qu'elle n'a point de rapport aux règles de l'Art , & que si les anciens revenoient au monde, ils en feroient un genre de cause particulier ? Le Prédicateur a-t-il autre chose à faire , lorsqu'il traite les mysteres ou les préceptes de la Religion , que ce qu'on doit faire dans tous les discours oratoires , comme l'enseigne S. Augustin , qui est *d'instruire , de plaire , & de toucher* ? La matiere ordinaire du Prédicateur est une *Thèse générale* : Comment pourroit-on en faire *un genre de cause* , puisqu'un genre de cause est un cas particulier ? Supposons que Cicéron revînt au monde , & qu'il fût éclairé des lumieres de la Religion ; on croit qu'il feroit un nouveau genre de Rhétorique pour le Prédicateur ! on se trompe. S. Paul & l'expérience nous apprennent l'usage de la Prédication.

Il s'y agit d'instruire le Peuple, d'exhorter , de détourner, de faire des reproches , d'intimider , de soutenir , de donner de la honte , d'affliger, de blâmer le vice , de louer la vertu. Or que dit Cicéron de l'éloquence dont il a donné des préceptes ? L'Abbé Cassagnes ne pouvoit l'ignorer après la traduction

tion qu'il a faite des trois Livres de l'Orateur. Il n'appartient qu'à l'Orateur, dit Cicéron, de dire avec dignité ses sentimens sur les matieres les plus importantes ; c'est à lui à faire sortir tout un peuple de son indolence en l'animant, ou à le retenir quand il s'emporte. Y a-t-il quelqu'un qui ait ou plus de feu pour porter les hommes à la vertu, ou plus de force pour les détourner du vice ? Qui peut répandre plus d'amertume ou plus d'aigreur dans un discours, lorsqu'il faut décrier les méchans ; ou y semer plus d'ornement & plus d'éclat, quand il s'agit de louer les gens de bien ? Qui est en état de mieux déconcerter la méchanceté des hommes par l'invective ou l'accusation ; ou de consoler avec plus de douceur & de bonté ceux qui sont accablez par l'infortune ? On voit la doctrine de Cicéron ; il faut voir celle de Saint Paul, & ce qu'il demande aux Prédicateurs. Il veut qu'ils soient capables d'exhorter selon la saine doctrine, & de convaincre ceux qui s'y opposent ; de reprendre fortement ; d'exhorter avec une pleine autorité, ou avec douceur.

S. Augustin

1. De Orat.
N. 35.

Tit. 1. 9.

Ibid. v. 13.

Tit. 2. v. 15.

2. ad Timothee
c. 2. v. 24.

S. Augustin. Ce que l'Apôtre dit à Tite, il le dit à Timothée. Il lui dit que c'est à quoi sert l'Ecriture, *qu'elle est utile pour instruire, pour reprendre & pour corriger*, & il le montre par son exemple. C'est donc s'alarmiquer l'esprit, que de se figurer qu'il y a une Rhétorique pour le Prédicateur, autre que celle qui est toute trouvée pour les Orateurs ordinaires. Souvenons-nous une bonne fois, qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas même, dire tout sur l'éloquence, & que quelques choses qu'on puisse dire, il faudra toujours que l'Orateur en supplée par sa prudence. Le tout est de lui donner de bons préceptes généraux. Revenons à Saint Augustin.

Ce Saint Docteur reconnoît qu'il y a des Prédicateurs qui parlent *sagement*, c'est-à-dire, qui ne disent rien que de vrai & de bon, & il ajoute qu'il y en a d'autres qui parlent aussi *éloquemment*. Il conseille aux premiers de se servir beaucoup des paroles de l'Ecriture : mais il enseigne que les seconds sont préférables, parcequ'ils profitent d'avantage à leurs Auditeurs. Les uns & les autres nous présentent un remède salutaire, qu'il est à propos

de prendre, lors même qu'il est à mien: S. Augustin
 mais il est plus avantageux; selon le
 Saint, d'y joindre l'utile à l'agréable,
 pour le faire rechercher plus ardem-
 ment (5).

Une chose peut paroître surprenante.
 Saint Augustin entreprend de former
 l'Orateur sacré par les règles des an-
 ciens, & néanmoins il déclare qu'il
 n'entreprend pas de rebouter les pré-
 ceptes qu'il a voit enseignez dans les
 Ecoles (6). Une de ses raisons est, que
 c'est la l'étude des jeunes gens qui n'ont
 rien de plus sérieux à faire, & qui
 d'ailleurs ont de l'esprit pour les ap-
 prendre facilement; sur quoi il rap-
 porte le sentiment de Cicéron, qui dit
 que si on ne les apprend en peu de temps,
 on ne les apprend jamais. Une autre rai-
 son est, qu'on peut pratiquer les ré-
 gles de l'éloquence sans les avoir ap-
 prises, puisque ceux mêmes qui les
 ont étudiées, les pratiquent souvent
 sans y penser; ce qui fait voir, dit-il,
 que ce n'est pas afin d'être éloquent

N. 1. 41

N. 4

(5) Sumenda sunt & amara salubria: sed salubri suavitate, vel suavi salubritate quid melius? Ibid. n. 8.

(6) Rhetorica, quæ in scholis secularibus & didici & docui... à me non expectentur. Ibid. n. 2.

S. Augustin qu'ils les pratiquent ; mais qu'ils les pratiquent parcequ'ils sont éloquens. Au lieu donc de faire une étude particulière des préceptes de Rhétorique, il conseille au Prédicateur qui veut parler *sagement & éloquemment*, de lire plutôt de beaux discours, d'écouter les personnes éloquemes, de s'appliquer à les imiter. Car si les enfans apprennent à parler, parcequ'ils entendent ceux qui leur parlent ; pourquoi, dit saint Augustin, un Prédicateur ne deviendrait-il pas éloquent, s'il a soin de lire ou d'écouter des discours qui le sont ? Ce n'est pas qu'il croye inutiles les préceptes qu'on donne aux enfans ; mais il estime qu'il faut les apprendre de jeunesse.

N. 2.

Pourquoi donc fait-il espérer des préceptes à des personnes capables de prêcher, si les préceptes ne conviennent qu'à la jeunesse ? Il s'explique, Il renvoye aux enfans les règles les plus communes de l'Art, & qui regardent les figures de pensées, celles de mots, les tropes, les périodes, l'égalité ou l'inégalité des membres du discours, & autres ornemens de diction. Il ne leur renvoye pas de même certains préceptes plus importants & plus diffi-

ciles, qui regardent ou les différens devoirs de l'Orateur, ou la diversité des styles. Au contraire, il s'attache à les expliquer, à en montrer la nécessité, à en donner des exemples. Et quoique, sur cela même, il n'entre pas dans tous les détails possibles; on ne laisse pas de dire qu'il traite cette matière à fond, & qu'il en donne de fort belles règles. C'est à quoi il faut prendre garde, pour ne pas appliquer à toute la Rhétorique, ce qu'il ne dit que de la partie de cet Art, qui est la plus aisée.

Réflex. sur
l'Eloqu. im-
primées chez
Joffe en 1700.
P. 123.

Il passe ensuite à montrer que l'éloquence telle que nous la concevons, n'a pas manqué aux Auteurs Canoniques, & que ce qu'ils ne tenoient point de l'Art, le Saint-Esprit le leur a donné; parcequ'encore que leur sagesse ne recherchât point cet avantage, cet avantage pourtant n'abandonnoit point leur sagesse (7). Cette éloquence en eux ne paroît pas tant que dans les Orateurs ordinaires, par deux raisons :

(7) Neque enim hæc non intentâ in elo-
humanâ industriâ quentiam, sapientiâ,
composita, sed divinâ, sed à sapientiâ non re-
mente sunt fusa & sa- cedente eloquentiâ,
pienter & eloquenter, n. 21.

S. Augustin premièrement, c'est qu'ils ne se sont pas mis en peine de la rendre sensible (8); en second lieu, c'est qu'ils en ont encore une autre, qui se fait beaucoup plus sentir, dont nous dirons bien-tôt quelque chose. Celle néanmoins dont je parle maintenant, brille si fort en une infinité d'endroits, que ceux mêmes qui sont ensevelis dans un profond sommeil, s'en apperçoivent (9). C'est cette éloquence que les ennemis de S. Paul trouvoient dans ses Epîtres, lorsqu'ils en scutoient le poids & la force. Et si cet Apôtre laisse dire d'ailleurs qu'il n'avoit point le talent de la parole, c'est, non pas un aveu que cela fût vrai, mais une modération qui lui fait négliger un reproche, lequel pour avoir peut-être quelque fondement sur la difficulté de parler, ou sur la modestie, n'en avoit néanmoins aucun dans le caractère de ses lettres.

L. 4. de doctr.
Christ. n. 15.
ex 2. ad Co-
rinth. 11. 6.

Ibid. ex 2.
ad Corinth. c.
10. v. 10.

Ib. n. 9. 10.
22.

Mais les Auteurs Canoniques ont encore une autre éloquence, plus grande même que la première, quoi-

(8) *Istâ nostrâ eloquentiâ ita usi sunt per alteram suam, ut nec deesser nec emineret.* n. 10. Non quia non habent, sed quia non ostendant. n. 14.

(9) Et qui stertit, advertit. n. 12.

que sous quelque apparence de bassesse. Elle est toute surnaturelle & divine, aussi-bien qu'obscure & mystérieuse, & elle leur est tellement propre, qu'elle ne conviendrait point à d'autres (10). Après avoir parlé de l'éloquence de ces Auteurs sacrez, après en avoir rapporté plusieurs exemples de l'Écriture, S. Augustin parle de celle qui convient aux Prédicateurs.

Il montre en quoi elle consiste, & il ne propose rien de médiocre, ni rien de confus, mais distinctement ce que Cicéron a donné pour le véritable caractère du parfait Orateur, qui est *d'instruire, de plaire, & de toucher* (11), dont le premier est regardé comme le fondement des deux autres; le second comme un assaisonnement qui retient l'auditeur, & le troisième comme le moyende vaincre & de triompher. Pour instruire, il faut selon le Saint Docteur, beaucoup d'ordre dans le discours, & beaucoup de netteté dans le style. Il marque donc à ce propos, le

Ubiq. n.

(10) Nec ipsos decet alia, nec alios ipsa. n. 9.

(11) Oratoris est docere, delectare, move-

re. Primum est necessitatis, alterum suavitatis, tertium victoriar. Cic. in orat.

S. Augustin

soin qu'on doit avoir de la clarté , & décide qu'elle doit quelquefois faire négliger la beauté même & la pureté du langage.

Quant à la seconde partie de l'Orateur , qui est de plaire , c'est l'effet des agrémens dont le discours est susceptible. Mais ils ne conviennent pas tous au Ministre de l'Evangile : il n'y a que ceux qui sont graves , majestueux ; en un mot ceux qui ont de la dignité.

A l'égard du moyen de vaincre & de triompher , S. Augustin remarque expressément qu'il consiste dans les mouvemens , & dans les passions. Il conseille par conséquent de les employer , il en donne des exemples dans les Livres saints , & nous apprend comment il s'en étoit servi lui même avec succès. Ce qui montre la fausse délicatesse de ceux qui en condamnent l'usage , & ne voyent pas dans leurs vaines subtilitez , qu'ils condamnent les plus grands hommes , & Dieu même qui les a fait parler.

La conclusion est , que l'Orateur Chrétien doit s'exprimer de maniere que l'on comprenne ce qu'il dit , qu'on se plaise à l'entendre ; & qu'on se

tende à ce qu'il veut persuader (12). Il en vient à bout, lorsqu'il employe à propos les différents styles que l'on distingue dans le discours. C'est sur cela que le Saint donne les préceptes. Mais on l'arrête. *Pourquoi, lui dit-on, donner des règles aux Prédicateurs, puisque c'est le Saint Esprit qui doit les conduire ?* Il répond que c'est par la même raison, que, dans nos prières, nous exposons à Dieu nos besoins, quoiqu'il les connoisse. C'est-à-dire que le secours de Dieu n'exclut point l'action de la Créature.

Dans les principes de Cicéron, on varie le style selon la dignité de la matière : mais dans la Prédication tout est grand ; jusqu'à un verre d'eau froide donné à un pauvre par charité ; & néanmoins il ne faut pas y employer le même style. *Il n'y a rien de petit, dit Saint Augustin, dans les choses dont le Prédicateur doit parler ; il ne doit pas néanmoins toujours parler des grandes choses d'un style sublime. Il doit user du style simple, lorsqu'il enseigne ; du médiocre, quand il loue ou qu'il blâme ; du sublime, quand il s'agit de faire*

(12) Ut audiatur inobedienter. Ib. n. 30. intelligenter, libenter,

S. Augustin

N. 304

N. 350

S. Augustin *pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui y sentent de l'éloignement. Car il leur faut des paroles qui les enlèvent, ou les remuent fortement pour les soumettre à l'Évangile. Ainsi le simple, selon le Saint, consiste à employer des termes propres à faire comprendre ce qu'on enseigne; le médiocre, à employer des expressions brillantes; le sublime à en employer de fortes & de véhémentes. Et quoiqu'on puisse allier, dans ce dernier, la beauté avec la force, comme on les concilie, par exemple, dans les armes d'un soldat; il est pourtant vrai de dire que l'une est différente de l'autre. Sur cela viennent en foule des passages tant de l'Écriture que des Pères, choisis avec beaucoup de discernement, pour expliquer cette variété de style, si nécessaire au Prédicateur. Au milieu de tant de préceptes, ce qui semble briller d'avantage, ce sont ces excellentes réflexions; Que chaque style a en sa manière, la vertu d'éclairer l'esprit, celle de lui plaire. Et même celle de le faire obéir; Que l'on souffre plutôt la longueur dans la style simple, que dans le sublime; Qu'on ne doit pas croire qu'un*

N. 61.

N. 56.

N. 51.

N. 53.

discours soit d'un genre sublime, parce S. Augustin
 que l'Auditeur y fait des exclamations ;
 L'agréable & le fin du style simple, les
 ornemens du style mediocre peuvent avoir
 cet effet : au lieu que le sublime saisit tel-
 lement, qu'ôtant l'usage de la voix, il
 ne laisse que le pouvoir de pleurer. Et
 c'est ce que Saint Augustin dit lui être
 arrivé à Césarée de Mauritanie.

Cette idée n'est point particuliere
 à Saint Augustin. On la trouve dans
 des Auteurs plus anciens. *Comptez*,
 dit un homme sage, dans Aulu-Gelle,
 que l'Auditeur n'est point touché, tant
 qu'il applaudit à un discours. L'Orateur
 est un Medecin. Met-il la main où
 est le mal ? touche-t'il aux blessures de
 l'ame ? la honte, l'étonnement, le repentir,
 le silence de ceux qui l'écoutent, en sont la
 veritable preuve ; s'ils s'évaporent en
 loüanges & en acclamations, tout le dis-
 cours n'a fait que flatter l'oreille, il n'a
 point pénétré jusqu'au cœur. C'est un Phi-
 losophe qui parle ainsi, & qui demande
 ce catactère dans un discours moral,
 qui attaque le vice, ou qui recomman-
 de la vertu. A combien plus forte rai-
 son doit-on le demander dans les dis-
 cours d'un Orateur Chrétien, qui ne
 doit avoir en vûë que le salut des ames.

A. G

S. G. L.

S. Augustin

Mais quoique tous ces grands effets semblent ne dépendre que du discours, qui met la vérité dans un beau jour, qui la fait écouter avec plaisir, qui la rend touchante (13), Saint Augustin remarque pourtant que la bonne vie donne plus de poids à ce qu'on dit, que la plus grande Eloquence. Il ajoute que ceux qui vivent mal ne laissent pas d'être utiles à leurs Auditeurs, quand ils prêchent sagement & éloquemment; mais qu'ils se nuisent à eux-mêmes, sans doute parcequ'ils font ce qu'ils condamnent.

Une chose que je puis dire, est qu'outre le poids que la bonne vie donne au discours, (ce qui ne fait rien à l'éloquence considérée en elle-même) il est constant que le discours même tire de la disposition du cœur une force merveilleuse; parceque la vertu inspire du courage à l'Orateur, qu'elle lui élève l'ame, qu'elle lui fournit de grands sentimens, & même de grandes pensées. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages de Saint Augustin pour s'en convaincre.

On peut juger que ce Saint exigeant

(13) Ut veritas pateat, ut veritas moveat, ut veritas placeat, n. 16.

du Prédicateur la pratique des vertus , lui recommande* de s'adresser souvent à Dieu par la priere. Mais à quoi on ne s'attendoit pas , il ne croit point qu'un honnête homme soit blâmable pour prendre & pour prononcer les sermons d'un autre plus habile que lui. *Il n'est point, dit-il, voleur ou plagiaire pour cela ; puisqu'on ne peut donner ce nom qu'à ceux qui prennent ce qui n'est point à eux. Or, quand un homme est religieux observateur de la parole de Dieu, cette parole lui appartient par tout où il la trouve.*

S. Augustin

* N. 63.

N. 62.

Voilà à mon sens, la véritable Rhétorique du Prédicateur. Je ne m'arrête point à observer quelque différence qu'il y a entre les principes du Saint sur le sublime, & ceux de Longin ou d'Hermogène, persuadé que si cela fait quelque chose à l'exactitude de la doctrine, il ne fait rien à l'usage qu'en doivent faire ceux que le Saint a voulu instruire. A quoi je crois qu'il faut faire attention, c'est qu'il ne leur permet point de rien mépriser de ce qui entre dans l'Eloquence que les grands Maîtres ont enseignée, quoiqu'il les dispense d'en apprendre les préceptes les plus communs, s'ils

S. Augustin

ne les ont appris de jeunesse. Le Saint Docteur leur montre cette Eloquence dans les Auteurs sacrez , quoiqu'ils n'ayent point songé à s'en servir , non plus que les premiers Orateurs qui ont été avant les règles. Il leur découvre encore dans ces Auteurs une autre Eloquence , mais qui ne convient qu'à eux , en sorte que de prétendre les imiter , ce seroit pecher contre une des principales règles de l'Art , qui veut que *le discours convienne à celui qui parle*. On peut imiter ce qu'ils ont de semblable à l'Eloquence artificielle , mais il ne faut pas s'attendre à l'avoir comme eux par infusion , non plus que leurs lumieres ; il faut les acquérir ; ce qui n'empêche pas qu'on ne les demande à Dieu. Enfin Saint Augustin fait connoître à ses Lecteurs que malgré la difference des matieres saintes & des matieres profanes , l'Art n'a point d'autres préceptes à donner pour les unes que pour les autres ; ce qui est un excellent éloge de la doctrine des anciens Maîtres sur l'Art Oratoire.

Il s'est fait divers Ouvrages dans ces derniers temps , qui ont quelque rapport à celui dont je viens de par-

ler. Dans les uns la doctrine de Saint Augustin a été attaquée , ou par hazard , ou à dessein : dans les autres elle a été justifiée & défendue. De la premiere espece il y a d'un côté la Préface de Mr. du Bois de l'Academie Françoise sur la Traduction des sermons de Saint Augustin ; de l'autre côté il y a quelque chose des Ouvrages du P. Lamy Benedictin , qui voulut relever le sentiment de Mr. du Bois foudroyé par un fameux Docteur de Sorbonne. De la seconde espece il y a les Réflexions de ce Docteur sur l'Eloquence, dont je me suis beaucoup servi dans cet article ; il y a quelques lettres de Monsieur l'Evêque de Soissons au P. Lamy ; il y a encore deux Ouvrages que j'ai faits aussi par occasion contre ce Pere. Il suffit , je crois , d'avoir désigné ici tous ces Ouvrages pour en parler en leur lieu.

Imprimées
chez Josse par
les soins du
P. Bouhours.
en 1700.

Imprimées
dans le même
Volume.

Traité de la
verit. Eloq.
chez David.

Reflex sur la
Rhétor. chez
Thiboust.



George de
Trébizon-
de.

GEORGE de TRÉBIZONDE,

Né en Candie , mort en 1486.

Jug. des sc.
T. 2. part. 2.
pag. 80. c. 3.
310. & T. 3. p.
347. c. 813.

Monsieur Baillet qui parle de Geor-
ge de Trébizonde en deux en-
droits , parmi les Grammairiens & par-
mi les Traducteurs Latins , rapporte sur
les Traductions de cet Auteur, & sur son
humeur, des témoignages qui lui sont
fort désavantageux. Il ne me convient
point de les réfuter, parceque je les sup-
pose justes ; ni même de les rapporter,
excepté quelques lignes, parcequ'il n'y
a que cela qui regarde sa Rhétorique,
dont il est ici question, & sur laquel-
le je ne dois pas laisser d'exposer les
jugemens qu'on en a faits, encore qu'ils
ne conviennent pas avec ce qu'on
dit de ses Traductions.

Prol. in Phot.
& apud Morh.
T. 2. l. 5.

En effet sa Rhétorique est un Ou-
vrage dont André Schoth fait beau-
coup de cas. Peu s'en faut que, sur cet
article, il ne le préfère à tous les Mo-
dernes. Il nous assure qu'elle fut ad-
mirée de tous les Savans.

Il y a lieu de croire qu'une chose
contribua à lui attirer cette approba-
tion générale , c'est l'état où étoit

alors non seulement l'Eloquence , mais encore la Rhétorique. L'Auteur * nous apprend lui-même que la première étoit entièrement abandonnée ; & à l'égard de la seconde , il dit que les Maîtres qui l'enseignoient ne disoient pour tous préceptes que des Livres remplis d'extravagances , au lieu des bons Originaux Grecs ou Latins.

Cependant il ne faut point s'imaginer que cet Ouvrage n'ait dû sa gloire qu'aux défauts qui se trouvoient dans les autres de même espèce. Les Critiques le jugeoient très-estimable par lui-même. Quelle merveille , dit Mr. Morhof , qu'il fût si fort estimé , ou que Thrithème l'eût trouvé si beau ? puisque c'est un composé de ce qu'il y a de meilleur dans Aristote & dans Hermogène , & que par l'un l'Auteur y supplée ce qui manque à l'autre ?

Cela revient à peu près , à l'idée que George de Trébizonde donne lui-même de sa Rhétorique , lorsqu'il fait profession de ne rien dire que ce qu'il a traduit des Grecs. Je dis à peu près ; parcequ'il fait encore profession de suivre Cicéron , & de tirer les préceptes qu'il donne , non seulement des

George de
Trébizon-
de.

* Trapez. p.
1.2.

Morhof.
T. 2. l. 6. p. 250
n. 9.

Trapez p. 232

Id. p. 233

George de
Trébizon-
de.

Livres de Rhétorique de cet Orateur, mais encore des réflexions qu'il a faites sur ses Harangues , à propos de quoi je puis dire qu'il fait fort bien l'analyse de la harangue pour Milon.

Id. p. 78. 232.

Trapez. L. 3.
p. 2. ob. &c.

Pour ce qui est des Rhéteurs Grecs , il paroît sans comparaison suivre bien plus Hermogène , qu'Aristote. Il ne fait fort souvent que le traduire & il ne s'en cache pas , comme je l'ai déjà dit ailleurs. Il fait quelque changement dans l'ordre des matieres , mais il garde le fond de la doctrine. Son meilleur Livre est le troisième où il explique fort bien toutes les manieres de raisonner qui conviennent à l'Orateur. Il estime particulièrement la methode d'Hermogène , pour profiter de la richesse d'un sujet ou pour en cacher la sterilité. Il ne doute point que ce ne soit par là , qu'ont brillé les anciens Orateurs , dont l'Eloquence , dit il , se conserve dans leurs Livres depuis tant de siècles , malgré les révolutions des Empires , & des Etats où ils ont fleuri. Ils avoient l'Art de découvrir tout ce qu'il y avoit à dire sur un sujet , soit pour ne choisir que ce qu'il y avoit de plus beau &

de plus fort , soit pour profiter de tout & ne rien omettre , renfermant tout néanmoins en peu de mots avec une brieveté merveilleuse : ou bien , si la matière fournissoit peu , ils sa-voient traiter ce peu avec tant d'Art , l'amplifier , & le tourner si bien , qu'en le présentant sous diverses faces , ils sembloient dire diverses choses , ou alléguer diverses preuves , lorsqu'ils n'en alléguoient qu'une.

Il est vrai que cet Auteur n'égalé point les Originaux qu'il s'est proposé : mais il en approche. Ses préceptes sont bons & solides, fondez sur la raison & sur l'expérience. Son style est clair, net, & assez concis. Ainsi je ne conçois pas qu'on ait voulu parler de la Rhétorique , lorsqu'on a dit qu'il n'a pu retenir son babil , & si j'avoue que c'est de cet Ouvrage même , qu'un autre Critique a parlé , lorsqu'il a porté un jugement semblable du Trapezontin , je ne conviens pas de même que le jugement soit juste.

Car outre que le Trapezontin est modeste & sans affectation , il ne donne des exemples qu'à propos , & il les donne d'une juste longueur. Il imite si bien Hermogène , il explique si bien

George de
Trebizon-
de.

M. Huet. d.
Clar. Interp. l.
2. p. 180.

M. Baill. T.
3. p. 249.

Lud. Vivex.
de Trad. Disc.
p. 482.

George de
Trébizon-
de.

Cicéron, comme ce Rhéteur a expli-
qué Démosthène, qu'on pourroit l'ap-
peller sans difficulté l'Hermogène La-
tin ou Cicéronien.

Paul. Jov.
Hog. 25.

Ce n'est pas l'idée assurément qu'
en donne Paul Jove, lorsqu'il dit que
*dans les commencemens on avoit pris le
Trapezontin pour un habile homme ,
même quand on vit ce qu'il avoit tra-
duit d'Aristote , d'Eusèbe & d'Hermo-
gène ; Mais il me semble que c'est l'i-
dée qu'en donne la lecture de son Ou-
vrage. Et comme on ne peut discon-
venir , selon Mr. Baillet , que cet Ar-
teur n'ait eu du savoir , je crois que s'il
a su quelque chose , c'est sur-tout la
Rhétorique en général , & les prin-
cipes d'Hermogène.*

Jug. des sc.
T. 2. P. 80.

Trap. Préf.
Qu 5. L. P. 454.

Trap. p. 338.

Il estime aussi beaucoup Aristote ,
de sorte qu'on ne peut croire qu'il ait
eû ce Philosophe en vûe dans la cen-
sure qu'il porte contre ceux qui en
traitant des passions par rapport à la
Rhétorique , descendent dans un trop
grand détail. Il prétend qu'il faut être
ignorant en cet Art , pour s'arrêter à
chercher *le nombre & la nature* des pas-
sions, comme si cela étoit d'un grand
usage à l'Orateur. Cette censure ne
peut tomber que sur ceux qui deman-

devoient sur ces deux points une exactitude Physique ou Métaphysique. Aristote ne la demande point ; loin de la demander , il déclare par-tout qu'elle ne convient point à la Rhétorique. En effet sans qu'on nous définisse une passion , seulement à l'entendre nommer , nous sentons ce que c'est ; & si on nous dit le moyen de la faire naître ou de la réprimer , nous concevons parfaitement le précepte , & sommes en état d'en venir à l'usage & à la pratique.

George de Trébizonde.

Aux jugemens que j'ai rapportez sur cet Auteur , je crois devoir ajouter le témoignage que lui rend une Epigramme manuscrite que j'ai trouvée à la tête de l'exemplaire que j'ai lu.

Elle est de Math. Parma. 1491.

*Qui cupis eloqui penetrabilia nosce e
facit.*

Arpinnumque tuâ fingere voce virum :

Nos docet Archigrahus solers Tra-

pazuntius artem :

Hoc Duce Rareni , nempe Disertus

erit :

C'est-à-dire , voulez-vous connoître les mystères de l'Eloquence , & devenir un autre Ciceron ? C'est l'Art que nous enseigne un des plus grands Maîtres , le Trapezontin. Suivez les

George de
Trébizon-
de.

préceptes, & vous ferez éloquent. En Voilà assez pour faire connoître cet Auteur, & il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail d'une doctrine que nous avons déjà vue en parlant d'Aristote & d'Hermogène. Je remarquerai seulement qu'entreprenant de traiter les divers caractères du discours selon les principes du dernier, il croit que la chose est plus difficile pour lui, qu'elle ne l'a voit été pour l'ancien Rhéteur, parce qu'il se voit le premier qui ait traité cette matière en Latin; au lieu qu'avant Hermogène, beaucoup d'autres l'avoient traitée en Grec. A cela j'ajoute sa pensée sur la Philosophie. Il la regarde comme la mère des beaux Arts, de manière néanmoins que quand on la traite sans Eloquence, elle n'est propre qu'à énerver le talent de la parole & à dessécher l'esprit (1). J'en dirois autant de celle qu'on traite éloquentement, si c'est d'une Eloquence puerile, affectée & mal entendue.

(1) Philosophia quidē quā omnes liberales artes continentur, si dicendi suavitatem prius succum asperitate variā sit, omnem rationis gravitatem infringit atque conciliat; totumque ingedendi suavitatem prius succum asperitate variā sit, omnem rationis gravitatem infringit atque conciliat.

ANTOINE LULLE

DE MAJORQUE,

*Professeur de Théologie à Dole, vers
la fin du quinzième siècle.*

ON reconnoît d'abord au nom d'Antoine, que ce n'est point ici Raymond Lulle, fameux par sa méthode impertinente, où il a prétendu donner l'Art de parler de tout sur le champ, & qu'on a fort bien défini l'Art de parler sans jugement de ce qu'on ne fait point. Celui dont est question, étoit pourtant de Majorque aussi bien que l'autre ; & vivoit du temps de Rodolphe Agricola, d'Erasme, de Strébee, de Sturmius & de Ramus. Il fait mention de Raymond Lulle, qu'il regarde ou comme son parent ou du moins comme son compatriote, & il le qualifie même de Saint. Antoine ne enseignoit les lettres saintes à Dole, d'où la peste l'ayant obligé de sortir, il se retira à la campagne avec l'Evêque de Bezançon, qui le sollicita d'achever dans cette retraite & dans le loisir qu'elle lui procureoit, ces

Divus Ray-
mundus nos-
ter ... Lullius.
Pag. 275. 276.

Ant. Lull.
in Proem.

Antoine
Lulle.

qu'il avoit commencé depuis longtemps sur l'Art Oratoire. C'est l'occasion, comme il le raconte lui-même, qui lui fit mettre son Ouvrage en état de paroître, & il l'a intitulé *sept Livres touchant le Discours*.

A ce titre l'Auteur ou le Libraire a ajouté qu'on explique dans ces Livres non seulement tout Hermogène, mais presque généralement tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de la Rhétorique. C'est le jugement qu'en a porté Mr. Morhof, soit qu'il s'en soit formé cette idée en le lisant, soit qu'il s'en soit rapporté à l'inscription du Frontispice. Ce qui feroit croire qu'il l'avoit lû, c'est qu'il dit encore, que cet Ouvrage est écrit avec beaucoup de soin, & que Vossius s'en est beaucoup servi dans la composition de ses Institutions, quoiqu'il l'ait souvent réfuté.

Si je n'avois vu ce Traité, j'aurois cru, sur la maniere dont en parle Mr. Morhof, que c'étoit un Recueil des préceptes de tous les Maîtres, semblable à celui qu'Aristote, comme j'ai dit, avoit composé. J'ai reconnu à la lecture, que c'est proprement la Rhétorique d'Hermogène avec quelques autres

Morhof. T. 2.
L. 6. p. 246. B.
10.

Dans ma
Préf. p. 9.

autres préceptes, tirez principalement d'Aristote & de Cicéron. Pour ce qui est de Quintilien & de Longin, il n'a eû garde d'en prendre beaucoup de chose, puisqu'il n'en fait pas grand cas. Il trouve que le premier donne à connoître les défauts qui peuvent se trouver dans un discours, & qu'à l'égard des beautés de l'Eloquence, il a plutôt eu intention de faire voir qu'il les connoissoit, que de nous les apprendre, ou de nous en montrer le chemin (1). Et quoiqu'il fasse plus de cas de Cicéron, quoi qu'il reconnoisse que ce grand homme a étudié l'Art toute sa vie & qu'il le savoit fort bien, il croit néanmoins qu'il l'a encore mieux pratiqué, qu'il ne l'a enseigné : soit que dans ses discours, la force de génie conduisist cet Orateur à quelque chose de plus parfait que ce qu'il dit dans ses préceptes ; soit que dans ses préceptes, il se soit laissé aller à admirer des choses qu'il ne pratiquoit point dans ses Harangues. En un mot, on nous dit que ses *Ouvrages sur la Rhétorique sont plus longs qu'*

Antoine
Lulle.

Ant. Lull.
in Proœm. p.
13. 105.

(1) Vicia quæ in di- tutes præcipere aut
cende committi pos- | docere, sed nosse vi-
sunt, notavit ; nec vir- | deri voluit.

Antoine
Lulle.

Ant. Lull. p.
13. 106.

Id. p. 8. 9. 46.

ils ne sont utiles. Il n'en faut pas d'avantage pour faire concevoir qu'on n'a garde de trouver dans cet Ecrivain tout ce que les Grecs & les Latins ont dit de l'Art Oratoire , comme le dit Mr. Morhof.

Le premier Livre apprend à fixer les questions avec les principes qui les font naître, & contient une dissertation sur les diverses mœurs des hommes selon les âges, les Pays, ou les conditions. Le second explique la maniere de prouver ou d'établir ce qu'on avance sur une question. L'Auteur y a joint la maniere de faire connoître les mœurs avec les préceptes qui regardent le genre délibératif, & le démonstratif. Le judiciaire fait la matière du troisième Livre. C'est là qu'il détaille toutes les parties du discours. L'Elocution & ses ornemens occupent tout le quatrième, excepté qu'il traite de l'arrangement des mots & de l'harmonie, dans le cinquième. Il emploie le sixième à expliquer les idées ou les différens caractères du discours, & le septième à parler des bienséances, d'où il prend occasion de marquer ce qui convient aux Orateurs, aux Philosophes, aux Historiens & aux Poètes.

Id p. 140.
Designatione,
notatione,
signis &c.

Id. p. 157.

L. 2. p. 173.
ad 178.

Ib. p. 178. ad
fin. lib.

L. 3. p. 186,

Il n'y a personne qui ne reconnoisse la l'esprit & la méthode d'Hermogène. Aussi l'Auteur fait-il profession de le suivre, de l'imiter, de l'admirer, enfin de ne s'en écarter qu'en peu de chose & malgré lui. De telle sorte qu'on peut assurer que quiconque connoît l'un, connoît aussi parfaitement l'autre sur tous les points que je viens de toucher. On trouve de même dans l'un & dans l'autre l'Art de polir & de fortifier les raisonnemens. A la doctrine d'Hermogène, il joint celle d'Aristote, touchant les passions & les mœurs; & quoiqu'il soit un peu trop court sur les premières, & trop étendu sur les secondes il est pourtant vrai de dire qu'il entend très-bien les unes & les autres. Il est aussi parfaitement au fait dans ce qu'il dit sur le genre délibératif & sur le démonstratif. Il reconnoît (2) très-sensément qu'on ne peut entreprendre de donner des règles de la Mémoire & de la Prononciation, qu'on ne dise *bien des choses également superflues & puériles*. Il n'hésite point à dire que la connoissance de la Nature qui donnoit tant d'avan-

Antoine
Lulle.

Ant. Lull.
P. 124.

Ant. Lull.
pag. 229.

Ant. Lull.
P. 254.
Id. P. 85.

Id. P. 17.

(2) Utriusque tractatio multa admittit tam supervacua quam etiam puerilia.

Antoine
Lulle.

Id. pag. 17.

Id. pag. 168.

Id. p. 165.

tagé à Periclès dans ses discours, n'étoit que *la science des mœurs*, laquelle le mettoit en état d'accommoder ce qu'il disoit au caractère de ceux à qui il avoit à faire (3). Il inculque un avis important, qui est *que pour être en état d'étaler de grandes veritez avec pompe & avec force, dans l'occasion, il faut avoir lû toutes sortes d'Auteurs, s'être fait de grands principes, avoir pris la peine de les traiter & de les mettre par écrit, enfin en avoir retenu l'esprit & même les termes*. Il exhorte à le faire par l'exemple des grands hommes, qui ont suivi cette méthode, sans quoi ils ne seroient jamais parvenus à un si haut point de gloire. Je laisse d'excellentes choses qu'il dit contre tout ce qui est affecté, ou contre la longueur des préceptes, ou sur la nécessité (quand on a du génie pour l'Eloquence) d'en venir incessamment à l'usage qui vaut mieux que toutes les règles. Et en tout cela, on ne peut nier qu'il ne paroisse homme non seulement qui fait, mais qui a du goût,

(3) *Mentis ac demeritis rationes considerans, Virtutes proponabat. per orationem, sicuti Medici alimentum præscribunt.* Id. pag. 85.

qui a pris de la peine dans ce qu'il a fait & qui a puisé dans de bonnes sources. **Antoine Lulle.**

Ce qui semble un peu démentir cette idée que nous avons de son goût, ce sont ses longueurs dans ses préceptes sur l'Exorde, sur la Narration, & presque généralement sur tout, excepté sur quelques points de doctrine que j'ai marquez ci-devant. Il paroît particulièrement que sur le chapitre des figures (22), il est aussi long, ou peu s'en faut, que Vossius, ou que le Pere Caussin. Je ne conçois point comment il n'a point évité ce défaut, après avoir remarqué, à ce qu'il prétend, que Cicéron est trop long; que dis-je? après avoir senti lui-même que des préceptes aussi diffus que les siens sont plus propres pour la spéculation que pour l'usage, & qu'il n'en faut pas tant aux personnes qui ont de la disposition pour l'Eloquence.

Mais ce qui à mon sens, dément encore plus ce bon goût que je lui trouve d'ailleurs; & ce que je n'aurois jamais cru si je ne l'avois vû de mes yeux; c'est qu'il a cru, que pour expliquer les principes des questions Ora- toires, il falloit qu'il traitât des *Universaux* & des *Catégories d'Aristote*.

L. 3. P. 126.

B. 4.

Id. p. 160.
& 261.Id. p. 22.
& c. 34. 35. & c.

Antoine
Lulle,

Barbara,
Celarent, Da-
rri &c.

Id. p. 40.
46. 149. 150.

des *Oppositions*, des *Equipollences*, & des *Conversions* des propositions; de la *nature*, des *espèces*, des *figures* & des *modes* des *syllogismes*; des *règles communes* à toutes les figures, de *celles qui sont propres* à chacune, & des vers inventez pour désigner tous les modes des Syllogismes. Et ce qui met le comble à tout cela, c'est qu'il a cru devoir donner, dans une Rhétorique, les quatre règles d'Arithmétique, & même quelques règles d'Algèbre.

Après des traits de cette nature, dignes de son Parent ou de son Compatriote Raymond Lulle (j'entends pour l'usage qu'il en fait, & non pour la substance des choses,) je ne crois pas devoir m'arrêter au jugement qu'il fait de Longin, d'autant plus qu'il n'est pas possible qu'il y ait des personnes qui soient de son avis. Il dit en un endroit que *cet Auteur s'est imaginé avoir trouvé l'Art du sublime*; Il dit ailleurs que tous les préceptes de ce fameux Critique sur cette matière, regardent toute l'Eloquence, & non le sublime seulement; même (4) qu'il en donne quelques préceptes, qui sont

(4) Exigua quædam & puerilia. Id p. | 432.

petits & puériles ; & que la maniere dont il l'a défini ne vaut rien ; Longin, dit Antoine Lulle, définit le sublime ce qui plaît toujours & par toutes ses parties, comme si les Bucoliques de Virgile, les Offices de Cicéron & les Ouvrages de Platon n'avoient pas l'avantage de plaire de cette sorte. Mais ce Critique trouve Platon répréhensible, je laisse à d'autres le soin d'examiner s'il a raison. Ainsi parle l'Auteur dont est question. Il est aisé de lui répondre que Longin n'a pas défini le sublime par l'avantage seulement de plaire, mais par celui de nous élever l'ame, ce qui ne convient ni à toutes les Bucoliques de Virgile, ni à tous les Offices de Cicéron. Pour ce qui est de Platon, ce n'est pas Longin seul qui l'a trouvé répréhensible ; mais Denys d'Halicarnasse & plusieurs autres qui l'ont repris très-justement, puisqu'il ne faut que le lire pour y découvrir en quelques endroits le style fleuri & badin dont on l'accuse, sans parler de choses de plus grande conséquence, & très contraires aux bonnes mœurs. Mais comme Antoine Lulle trouve mauvais que Longin ait censuré Pla-

Antoine
Lulle.

Antoine
Lulle.

ton en quelque chose, c'est une marque qu'il juge ce Philosophe irrépréhensible. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il trouve *jolie la comparaison* que ce Philosophe a faite de l'Eloquence avec l'Art d'assaisonner les viandes. Je remarquerai néanmoins qu'il n'est point lui-même, en cela, du goût de Platon, puisque ce Philosophe compare avec l'Art d'assaisonner les viandes, non pas *l'éloquence en général*, ou celle qui présente la vérité & la vertu aux Auditeurs de la manière la plus persuasive, mais une *Eloquence scélérate*, qui ne songe qu'à *flatter les hommes dans leurs passions*. En sorte qu'il ne passeroit point que cette comparaison soit jolie dans l'étendue qu'Antoine Lulle lui donne. Deux choses peuvent encore nuire à l'idée avantageuse qu'on a d'ailleurs de cet Auteur. La première sont les applaudissemens qu'il se donne à lui-même sur ce qu'il dit des tropes, des figures de Rhétorique & de celles de Grammaire. Il croit (5) en parler d'une manière qui montre qu'il est ami des Muses & d'Apollon. Comme si c'étoit une

(5) Non infenso, | Musis. L. 4.
arbitror, Apolline &

matiere bien difficile. La seconde est l'assurance qu'il dit avoir que son Livre, tel qu'il est, sera utile au Public, & le mépris qu'il marque pour ceux qui y trouveront à redire. Ce ne pourront être, à ce qu'il croit, *que de petits Grammairiens, & quelques demi-Savans*. Pour lui, il connoît certainement l'utilité qui en doit revenir au Public.

Antoine
Lulle.

28. Id. p. 13.

Je finis cet article en remarquant qu'il y a encore de cet Auteur un Livre touchant les exercices qui conviennent à ceux qui commencent. C'est un Ouvrage de la nature de celui d'Aphrone, & qui pour cette raison a aussi le même titre. C'est-à-dire que ce sont des préceptes sur quelques parties du discours, sur lesquelles il veut qu'on fasse d'abord travailler les jeunes gens. Il fait grand cas de cette sorte d'exercices; Il croit que c'est un des moyens les plus sûrs, pour acquérir le talent de parler de tout sur le champ. Cette idée revient à celle que le Pere Menestrier a eue du petit Livre d'Aphrone. Il semble, à entendre ces deux Auteurs, que les Progymnasmes soient autre chose que des préceptes extraits des Rhétoriques

Progymnas-
mata Rhetorica.

P28-74

Arrolne
Lulle.

ordinaires. Quoi qu'il en soit, une chose choque l'esprit du Lecteur dès l'entrée du Livre de Lulle. C'est qu'après avoir donné ses vûes sur l'Exorde, il passe de là à la Pêroraison, & il ne fait point réflexion que pour s'exercer sur la Pêroraison, il faut nécessairement avoir fait un discours, & qu'il soit question d'y mettre une conclusion laquelle doit être une suite naturelle de tout ce qu'on a dit auparavant. Il est vrai que l'Exorde doit aussi être tiré du fond de la cause; cependant il ne présuppose pas si absolument un discours déjà achevé. Il suffit qu'on ait une idée générale du sujet, pour composer l'Exorde.

Pour les jugemens qu'on a portez de cet Ouvrage, je me contente de remarquer qu'on y voit une Epigramme à la louange de l'Auteur par un Medecin de ses amis nommé Jean Maritor, qui le compare ou le préfère *aux Jardins des Pheaqtes, au miel du Mont Hymette, aux parfums de Saba, & à toutes les fleurs de la Grèce.* Ce sont certainement des hyperboles poétiques qu'on aura de la peine à concilier avec le mélange de bien & de mal qui se trouve dans son Ouvrage.

HERMOLAUS BARBARUS,

*Noble Venitien , né en 1454.**mort en 1493.*

C Et Auteur fit de si grands progrès dans les études, qu'il fit des Livres à l'âge de dix-huit ans. Les Emplois publics dont il fut chargé de bonne heure, ne l'empêchèrent pas de cultiver avec ardeur les belles Lettres. Il fut envoyé par les Venitiens à l'Empereur Frideric, & à Maximilien son fils, Roi des Romains; & cette députation, loin d'arrêter sa plume, lui fournit de quoi soutenir le personnage d'Auteur; puisqu'il publia la harangue qu'il récita devant ces deux Princes, non pas telle qu'il l'avoit prononcée; mais, comme il le déclare lui-même, telle qu'il l'avoit préparée. Il y changea, en la prononçant, sur l'avis que les courtisans lui donnèrent, d'être court. L'avis fut donné à propos, parceque l'étude des belles lettres fleurissoit alors en Italie, & que les Ambassadeurs de ce pais-là se plaisoient à faire de longues harangues, parées de tous les ornemens de la Rhétorique. Il

Voyez M.
Bayle dans
son Dict. T. 3.
P. 470. &
suiv.

A. Bruges
en 1486.

Herm. Barb.
Epist. ad Ca-
rondelet. in-
ter Ep. Poli-
tiani 45. l. 12.

**Hermolaüs
Barbarus.**

**M. Bayle ubi
supra, p. 471.**

**Dans la
Tréf. de son
Pompon.
Mela apud
Gesnerum
Bibl. f. 317.
vo.**

**Præfat. in
Plin. in usum
Delphini.**

fallut même reduire à une les deux harangues qu'Hermolaüs & son Collègue avoient préparées; & comme il fallut faire l'abregé & la réduction en une heure & demie , on peut juger de la présence d'esprit d'Hermolaüs, qui surmonta heureusement toutes ces difficultez. Il fit encore d'autres Ouvrages très-considérables, soit dans la suite, soit dans le même tems. Il avoit dessein de traduire toutes les œuvres d'Aristote, & il dit dans l'une de ses Epitres dédicatoires, que l'exécution de ce dessein étoit déjà fort avancé. Ce qu'il a fait sur Pline, est ce qui lui a donné plus de réputation. Il corrigea dans cet Auteur plus de cinq mille passages, & par occasion il en rétablit trois cens dans Pomponius Mela. Il n'a pas manqué de Censeurs à l'égard de ce beau travail, non plus qu'à l'égard de ses autres Livres. On a prétendu que sur Pline, il a trop lâché la bride à ses conjectures, & à sa memoire, à l'occasion de quoi Pintianus le poussa très-rudement. Ceux qui, comme le Pere Hardouin, lui pardonnent les défauts de sa memoire, ne lui pardonnent pas ses coups de témérité, & disent fort librement qu'il se mêla de corriger

plusieurs choses qui n'étoient point fautes, mais qui passoient son intelligence : qu'il est vrai que dans plusieurs éditions de Pline on a eu de grands égards pour les corrections d'Hermolaüs, puisqu'on les a fourrées dans le texte ; mais il est vrai aussi qu'on a dit que ce prétendu Medecin de Pline lui avoit fait plus de playes qu'il ne lui en avoit guéri. M. Bayle qui rapporte les paroles latines du Pere Hardouin, ajoute qu'il ne laisse pas d'être persuadé que le travail d'Hermolaüs sur l'Histoire naturelle de Pline, est digne d'admiration, vû le grand nombre d'Auteurs qu'il lui falut consulter, & le peu de tems dont il eut besoin. L'Auteur dit lui-même que vingt mois lui suffirent pour cela : il rompoit la glace aux autres ; il trouvoit Pline dans un très-mauvais état, & semblable à une terre qui a été long-tems inculte, & comme il dit, à un logis pestiferé, ou infesté des Lutins. Volaterran a voulu dire que c'étoit une occupation peu convenable au caractère d'Hermolaüs, à cause que le Pape Innocent VIII. l'avoit nommé au Patriarchat d'Aquilée. Sa pensée, dit M. Bayle, a été condamnée très-justement, tant

Hermolaüs
Barbarus.

M. Bayle
ubi sup. p.
471. 6.

In Epilogo
Operis p. 428.
Edit. Basil.
1534.

L. 21. P. 777.

Hermolaüs
Barbarus.

Ubi sup.
p. 472.

parce qu'Hermolaüs s'étoit engagé dans ce travail avant que d'être homme d'Eglise, que parcequ'il seroit à souhaiter que plusieurs Prélats fissent de semblables fautes. Vossius ajoute que Plin ne faisoit pas négliger au Patriarche les fonctions Episcopales : & M. Bayle aime mieux dire que les Vénitiens n'ayant pas voulu qu'il acceptât cette dignité, il ne déroboit rien à ses fonctions Patriarchales.

Voss. de
Philosophia.
p. 8.
Apud aut.
Schott. Bibl.
Hisp. p. 333.

Pour ce qui est de ses autres Livres qu'on a aussi confurez, sa version de Themistius, célèbre Paraphraste d'Aristote, n'est point fidele, au jugement de Vossius ; & si l'on s'en rapporte à François de Escobar, Hermolaüs dans sa version de la Rhétorique d'Aristote, a témoigné qu'il n'entendoit pas assez le Grec. Outre cette version, il composa encore cinq Livres de Rhétorique, & ces deux Ouvrages ainsi que plusieurs autres du même Auteur n'ont vû le jour qu'après sa mort, & par les soins de Daniel Barbarus son petit neveu.

On trouve le Grec d'Aristote, & la version d'Hermolaüs imprimez en 1551. avec un ample Commentaire de Martin Borrhais : on ne voit point cet-

tainement si c'est le Commentateur ou l'Imprimeur qui a voulu mettre ensemble ces deux Ouvrages , il est très probable que c'est le Commentateur ; quoi qu'il en soit , cet assemblage me fait croire qu'on estimoit la version d'Hermolaüs encore soixante ans après sa mort ; & cette version en elle même, jointe à l'estime qu'on en faisoit , me laisse dans un préjugé favorable pour sa Rhétorique en cinq Livres , que je n'ai pas vûë. Ajoûtons, par occasion, que Wolfius bon Juge en cette matiere faisoit cas de l'Ouvrage de Borrhaüs , comme il paroît par une piece de Vers qu'il composa à sa loüange , & qu'on a imprimée à la tête de son Commentaire. Ce que je ne remarque qu'afin que le jugement avantageux qu'on a porté de Borrhaüs , fasse honneur en même temps à Hermolaüs Barbarus.

Hermolaüs
Barbarus.



Erasme.

ECCELESIASTES,
S I V E
CONCIONATOR EVANGELICUS,
P E R
DESIDERIUM ERASMUM
 Roterodamum.

*C'est-à-dire , le Prédicateur ,
 ou l'Orateur Evāngelique ,
 par Erasme 1535.*

ERasme dit que ce ne fut pas sans peine qu'il se porta à composer son *Traité du Prédicateur*, quoique, sur une promesse peu sérieuse qu'il en avoit donnée, on le sollicitât sérieusement de toutes parts d'exécuter sa parole. Outre les difficultez de l'Ouvrage, il craignoit l'envie. Les disputes avec les Novateurs étoient en leur force : il y avoit souvent de l'abus dans les instructions qu'on faisoit au peuple : on les couvroit du voile de la Religion, & c'étoit s'exposer que d'y trouver à redire. Quelque danger qu'il y eut à toucher une corde si délicate;

l'Auteur néanmoins travailla à ses recueils, lesquels d'abord l'occupèrent fort long-temps ; & lorsqu'il voulut enfin faire choix de ce qu'il avoit amassé de meilleur, le ranger, lui donner la forme ; alors il fut souvent interrompu dans son travail, soit à cause de l'étendue & de la variété de la matiere, soit à cause de ses indispositions ou de ses affaires. Et voilà à quoi il faut attribuer, selon lui, les défauts de liaisons, les redites, le peu d'ordre, ajoûtons les longueurs qu'on rencontre quelquefois dans un ouvrage qui sembloit ne rien souffrir que d'achevé.

Il s'y agit d'un ministère qui convient par excellence au Fils de Dieu, parcequ'il est la parole du Pere, mais que le Diable usurpe quelquefois, parcequ'il est son ennemi. C'est par cette raison, entr'autres, que la Prédication est la source, ou du salut, ou de la perte des hommes. Celui qui s'en acquitte dignement, conduit les Fidèles à leur terme ; celui qui en abuse, les jette dans le précipice : & sans en abuser jusqu'à ce point, on peut en diminuer beaucoup le fruit, ou faute de bien savoir ce qu'il faut prêcher, ou faute

Erasmus.

de le bien dire. Au fond , quel Art , quelle prudence ne faut-il point à un homme qui parle du respect dû aux Magistrats , de l'observance des Loix , de l'amour de la paix , de l'aversion qu'on doit avoir pour la guerre , de la fuite des plaisirs , de l'union dans les familles , de l'obéissance des enfans , de la sainteté du mariage , de l'amitié mutuelle , des devoirs des parens , de la bonne foi dans le commerce , de la fidélité des serviteurs ou des ouvriers , de l'humanité des maîtres , en un mot de la charité qui comprend tous les devoirs de la vie ?

* Epist.
Nuncupat. p.
2. d'une Edit.
d'Anvers in
octa. de 1535.

• p. 76.

Telle est la fin du Prédicateur , & par conséquent , tel est , en quelque façon , l'objet de celui qui lui donne des règles. Erasmus a divisé les siennes en quatre Livres. * Le premier montre l'excellence & la difficulté du ministère , la pureté & le courage nécessaire au Prédicateur , le fruit qu'il peut faire , la récompense qu'il en retire. Au milieu de ces leçons , on en trouve pour tous les Ecclesiastiques , & même pour tous les fidèles ; * on y en trouve pour les Evêques qui étoient originairement les seuls ministres de la parole ; on y

trouve pour les Rois * & pour tous les Princes. Veulent-ils connoître leurs devoirs ? l'Auteur les montre clairement exprimez dans l'Ecriture. Veulent-ils les remplir ? ils n'ont qu'à faire ce qu'il dit. La lettre & la figure des livres saints , les faits & les maximes n'y tendent qu'à les instruire. Tout n'y respire que l'union, la charité, la gloire de Dieu, le salut des ames, la science des Ecritures. Et si ce sont des choses qu'on a rebattuës cent fois , il faut, dit-il, les rebattre encore, puisqu'on les néglige , ou qu'on les oublie.

On devine donc aisément ce qu'il demande au Prédicateur. En effet , comme c'est un principe certain que la parole a deux sources, l'esprit & le cœur ; afin qu'elles concourent à la prédication , d'un côté l'Orateur à besoin de science, de lumieres, de jugement, de prudence, de discernement : d'autre côté il a besoin d'une grande droiture , d'un grand courage , d'un grand zele ; sans parler , & de l'autorité que tout cela lui procure, laquelle doit être jointe à une grande modestie ; & de l'amour de son état , ce qui suppose un extrême éloignement des affaires du monde. Par ces principes il

Erasme.

*Pag. 82.

Ap. 7. ad. 14.

Erasme.

exclut du ministère les enfans, c'est-à-dire ceux qui sont trop jeunes ; les esprits volages ; ceux qui se répandent dans le monde, les ignorans, les gens qui croient qu'il n'y a rien de si aisé que d'expliquer au peuple la Loi de Dieu ou les mystères, ou qui s'imaginent qu'il ne faut, pour remplir cet emploi, qu'un peu de hardiesse, pour ne pas dire d'impudence ; enfin & à plus forte raison, ceux dont la vie n'est point édifiante ; puisque la parole du cœur est la première vertu du ministère, sans laquelle il n'a ni le zèle, ni la fermeté nécessaire, ni la vraie science du salut.

Reckerman. On sent la beauté de cette doctrine, & néanmoins un habile Auteur Allemand l'a omise dans sa Rhétorique sacrée. Sa raison est, que c'est là un point de Morale, & non pas une partie de l'Art Oratoire. Ne doutons pas que ce ne soit par le même endroit que le Père Gody trouvoit trop longs tous les Traitez qu'il avoit vus touchant l'éloquencé de la chaire. A retrancher cette partie de l'Ouvrage dont nous parlons, on l'abregeroit de plus du quart. On le pourroit d'autant plus, qu'on n'écrit point pour des enfans, quand

on écrit pour les Orateurs Evangeliques. Il faut leur supposer déjà de l'âge, de la vertu, de l'étude. Et quand même on voudroit élever un Prédicateur à le prendre dès sa première jeunesse, ce seroit encore assez de lui recommander en un mot l'amour de l'Ecriture Sainte, pour puiser tout ensemble dans cette source & la Foi, & la Morale de l'Evangile.

C'est pour faciliter cette étude, que l'Auteur dans son quatrième Livre, propose fort au long au Prédicateur une méthode qu'on peut suivre. Elle consiste à ranger tout ce qu'on lit sous certains chefs, afin de le retrouver plus aisément au besoin. Si nous supposons un esprit tout neuf, ce grand détail est assez bon pour l'instruire; autrement il ne fait qu'allonger les préceptes. On peut dire même qu'il n'appartient point à l'Art & que l'Auteur auroit pu le retrancher, comme ont fait tant d'autres Maîtres qui ont parlé de l'éloquence de la chaire. Il y a lieu néanmoins d'excuser Erasme sur ce qu'il voyoit alors beaucoup de gens ignorans & présomptueux, à qui ce détail donnoit à connoître combien ils étoient éloignez de ce degré de

Erasme.

science & de perfection, où ils doivent être ; Outre qu'il faut toujours se souvenir qu'il ne nous presente pas son Ouvrage comme achevé, mais comme un amas des materiaux qui devoient servir à le faire.

L. 2. p. 134.

Une raison encore a porté peut-être cet Auteur à traiter d'une maniere si diffuse, ce qu'il traite dans son premier & dans son quatrième Livre. C'est que, selon lui, quand un homme a reçu de Dieu les avantages & les qualitez dont il parle dans le premier, il n'a plus grand besoin de longs discours sur les règles de l'Art. Cette situation d'esprit & de cœur lui fournit sans qu'il y pense, non seulement les pensées & l'expression ; mais encore tous les tons de voix aussi bien que tous les gestes : & cela, par ce grand principe ; *Que l'interieur de l'homme se produit, & se manifeste dans son exterieur.*

Ib. p. 135.

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que l'Art soit inutile, dans le sentiment d'Erasme : Au contraire il veut que l'Orateur sacré ait eu soin dès sa jeunesse ; non pas d'en épuiser la connoissance, mais du moins de s'en instruire, aussi bien que de la Logique ;

parceque l'étude de ces deux Arts, & le soin qu'on prend de s'y exercer, donne une facilité & pour la parole; & pour le raisonnement, que la Grace perfectionne, & ne dédaigne pas de faire servir aux desseins du Saint Esprit. Il se trouve d'heureux génies qui n'ont pas besoin des règles, mais ils sont rares. Ils seroient même plus seurs dans ce qu'ils font, & le feroient plus aisément, s'ils avoient étudié les préceptes; non que l'Orateur y fasse attention dans le temps de la composition; mais il agit par l'habitude qu'il a acquise lorsqu'il y pensoit. Le discours est un édifice; quand on commence à le bâtir, il faut des estayes, quoiqu'on les ôte, lorsqu'il est bâti. Ce que j'explique par cette comparaison, Denys d'Halicarnasse l'explique par une autre. Il l'emprunte de ceux qui apprennent à écrire, ou à tracer les lettres: ils ne songent plus aux préceptes du Maître Ecrivain, lorsqu'ils se sont fait une habitude de les suivre. Mais la comparaison d'Erasme n'est ni moins belle ni moins propre. *Un jeune homme, dit-il, qui commence à peindre, prend les proportions au compas; a-t'il travaillé quelque temps?*

Erasme.

ib. p. 136.

Erafme:

il ne les prend plus qu'à la vûë. Il y a plus. Car ce qu'il veut quelquefois donner pour grand, il le fait paroître tel quoiqu'il le peigne en racourci; & sur un même plan il montre aux yeux & des enfoncemens & des saillies. Ce sont les mystères de son Art, qui, sans tromperie, peut ne pas donner les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'elles paroissent; & il est bon de remarquer qu'elles paroissent bien différentes selon la maniere dont on les regarde, d'en haut ou d'en bas, de loin ou de près, de côté, de front, ou par derriere. C'est, à mon avis, une image toute naïve de l'Eloquence (1).

(1) Id accidit in Rhetoricâ quod & in picturâ. Qui exercentur ad Artem pingendi, circino explorant membrorum symmetrias. Verùm ubi jam præceptis & usu collegerint habitum, melius absque circino pingunt, quod majoris sit artificii efficere, ut membra quædam minora videantur, quàm revera sint, rursum quædam subscdere

aut prominere videantur, quæ nec subsidunt, nec prominent. Hoc enim agit artificis prudentia, ut res exprimat non quales sunt, sed quales apparent intuitibus. apparent autem diversa specie è propinquo aut è longinquo, ex alto aut ex imo, à latere tergo aut à fronte contemplantibus. Ib. pag. 137.

Avertissement

Avertissons néanmoins qu'Erasme veut que son Orateur soit tout-à-fait sobre dans l'étude des deux Arts qu'il lui propose , qui sont la Rhétorique pour la beauté du discours , & la Dialectique pour la justesse du raisonnement. Il pense de même des autres Arts , ou si l'on veut , des autres études , telles, par exemple , que le Droit Canon, dans lequel le nombre des Auteurs & de leurs Livres, la diversité de leurs opinions, la confusion des matieres découragent les plus hardis. Il en est de même , selon lui , des Rhéteurs ; le nombre , tant en Grec qu'en Latin , en est infini ; parceque chacun a voulu être Auteur de quelque chose ; & ce qui est encore pis , & cause plus d'embarras , il y en a qui renversent l'ordre ou changent les noms des choses , pour paroître avoir inventé : ce qui a été , selon notre Auteur , la passion dominante de Quintilien (2).

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici , peut n'être regardé que comme un préambule aux préceptes que l'Auteur veut donner à l'Orateur Evangelique. Si on veut savoir à quoi se re-

(2) Quod insigniter | no. Ib. p. 143.
studio fuit Quintilia-

Erasme.

p. 140. & 145.

duisent ces préceptes , il lui prescrit
premierement l'étude de la Grammaire ; en second lieu , celle des Langues qui ont rapport à son ministère , & particulièrement de la Langue du País. Le Prédicateur , selon lui , doit l'apprendre à fond , & pour cela , il faut qu'il soit élevé parmi des gens qui parlent bien , qu'il assiste aux discours publics , qu'il entende les sermons. Ce n'est pas assez. Il y doit faire ses remarques , & les écrire ; voir si l'Exorde étoit bien pris ; si la division étoit convenable & amenée ; si les difficultez y étoient bien éclaircies ; si les passions y étoient bien touchées ; si les passages de l'Ecriture y étoient bien expliquez ; s'il y avoit dans le discours des pensées curieuses & solides ; ou enfin , s'il y avoit quelque chose à reprendre. Que si un jeune homme n'est point encore en état de faire lui-même ces observations , il faut l'y aider , pourvu néanmoins qu'on ne lui inspire ni la licence de la censure , ni le mépris des personnes , qui pour manquer en quelque chose , ne laissent pas d'être d'ailleurs très-respectables.

Ces avis sont utiles : mais , outre

l'avantage qu'on peut en tirer en les pratiquant, ils servent en même tems à nous découvrir le point de vûe de l'Auteur, & la juste idée qu'il faut se faire de son Ouvrage. Je crois voir, sans qu'il le dise, qu'il l'a composé sur le modèle de Quintilien, & qu'il a voulu faire pour l'Eloquence de la Chaire, ce que cet ancien Rhéteur avoit exécuté pour celle du Barreau. Il a soin des mœurs, comme lui; il prend comme lui, l'Orateur en quelque façon dès le berceau; il regle, comme lui, & sa conduite & ses études; il est de même fort diffus; il marque, à son exemple, les bons Livres qu'on doit lire avec plus de soin; Peut-être enfin a-t-il eû, aussi bien que lui, cette ambition qu'il y reprend, de paroître Auteur de ses règles. Car il a profité des meilleurs Maîtres; il donne leurs préceptes; il les donne fort au long; & néanmoins il cite peu les Auteurs où il a puisé.

Cependant il faut reconnoître que sur les préceptes communs que nous ont laissé les Payens, il donne des exemples que les Payens ne pouvoient pas lui fournir. Ajoutons qu'il ne se vante pas de donner des règles nou-

Érasme.

velles: il ne dit point que les préceptes des Anciens ne soient que pour le Barreau, ou même qu'ils ne servent guères; il a laissé cette vanité, & en même temps cette injustice, à des Auteurs de notre siècle.

P. 145. &c.

Une preuve qu'il n'est point dans cet égarement, ce sont les Livres qu'il conseille d'étudier. Outre les Peres de l'Eglise, Démosthène & Cicéron sont ses Heros pour la Diction; Aristotele est aussi pour la méthode; Platon pour l'Art de s'insinuer dans les cœurs & pour l'adresse à mettre une vérité dans son jour. Il fait le même honneur à Tite-Live tant pour la sagesse & l'éloquence qu'on voit par-tout dans ses Harangues, dans ses conseils ou dans ses avis, que pour les mœurs oratoires dont j'ai parlé si souvent, & qui font pareillement un des beaux caractères de Virgile. Il donne le même rang à Tacite pour les sentences, à Sénèque pour le sel à rendre le vice ridicule, enfin à Plutarque pour la Morale, qui est si belle dans cet Auteur que Saint-Basile, selon lui, & S. Chrysostome en ont tiré de grands avantages.

Quelque avancez que nous soyions

dans notre Auteur, nous n'avons proprement rien vu encore de Rhétorique. Nous y avons appris à vivre, à étudier, à parler, & il s'agit de l'Art de persuader les veritez Evangeliques. C'est sur quoi il avoue que Saint Augustin a écrit ; mais il prétend deux choses : l'une, que ce Pere de l'Eglise n'a pas tout dit ; & l'autre, que quand même il auroit tout dit, les changemens de temps lui laissent encore la liberté de traiter la même matiere, quoiqu'il ne soit pas en état de le faire d'une maniere si polie.

P. 149.

Il ne se soucie point que l'on convienne qu'il y a un Art de prêcher, pourvu qu'on avoue qu'on peut en donner des règles. Il paroît même incliner à croire que ces règles ne font point un Art : mais sa raison est peu solide. *Comment, dit-il, concevoir un Art qui soit nuisible si on ne le cache ?* Il faut répondre que l'Orateur n'a pas toujours besoin de cacher l'Art ; Saint Augustin & Démosthène en certains lieux de leurs discours, ont fait profession de vouloir être éloquens : & d'ailleurs, dans la Peinture même & dans la Sculpture, la perfection de l'Art est de se cacher si bien, qu'on puisse

P. 149.

Erasme.

s'y tromper, & le prendre pour la Nature. Quoi qu'il en soit, *la méthode* de prêcher, si l'on ne veut point dire *l'Art*, n'est autre chose que la Rhétorique même qu'on applique d'une manière convenable aux veritez de la Religion. Aussi est-ce tout ce que fait notre Auteur, à l'exemple de Saint Augustin.

P. 154. 155.

Ce qu'il a de propre sur ce sujet, c'est de marquer les défauts que la simplicité du Prédicateur, & l'ignorance où il est de la matière qu'il doit traiter, ou de la manière de s'y prendre, introduit quelque-fois dans les sermons. Tels sont ceux qui provenoient de l'attachement qu'on avoit pour la Scholastique; Tels sont les contes comiques, & quelque-fois scandaleux, que certains Prédicateurs ont mêlé dans leurs discours, tantôt pour divertir l'Auditeur, & tantôt pour réveiller son attention. Les moins blâmables ressembloient à celui que fit Démosthène de deux païsans qui prirent querelle pour savoir lequel des deux avoit droit de se tenir à l'ombre d'un asne que l'un avoit loué à l'autre, parceque, disoit-il, il n'avoit pas loué l'ombre. C'est ainsi, dit Erasme, qu'

un Prédicateur qu'il avoit entendu , raconta comment une femme se lava le visage avec de l'eau de fumier , précisément sur la défense que lui en avoit fait son mari pour éprouver sa curiosité. Ces moyens de plaire ne conviennent point en présence des Autels. Les railleries n'y conviennent pas non plus : si néanmoins on comprenoit l'Ironie sous ce terme , il faudroit l'excepter , puisqu'on en trouve d'excellens exemples dans l'Ecriture & dans les Peres.

P. 157.

Erasme ne croit point que les préceptes communs touchant l'Exorde , la Narration , la Division , la Preuve , & la Réfutation , servent de grand-chose à l'Orateur Evangélique. Ils lui apportent néanmoins quelques lumières , à ce qu'il dit. Cela se contredit un peu ; encore plus ce qu'il dit devant & après de l'utilité des préceptes. Il ne faut pourtant pas le presser sur cet article , puisque son Ouvrage n'est point achevé. Ce qui l'a trompé sur l'Exorde , c'est que les matieres de la Religion sont fort intéressantes ; il conclut de là que les Exordes y sont inutiles ; La conclusion n'est bonne qu'en certains cas ; En d'autres il faut

Erasme.

se contenter de dire que les Exordes doivent être courts.

Ibid.

P. 156.

La coutume de commencer par un texte étoit récente du temps d'Erasme, & néanmoins comme il le remarque, il y en a des exemples dans S. Basile, dans S. Leon, dans S. Chrysostome, & dans Origène. Il est à propos que le texte soit un précis du sermon, & qu'il soit tiré de l'Evangile ou de l'Epître qu'on veut expliquer. Cependant cela n'est pas nécessaire; il suffit qu'il vienne au sujet. On peut même, à ce qu'il dit, se passer de texte à l'exemple des Anciens, & entr'autres, à l'exemple de S. Pierre dans le discours qu'il fait aux Juifs le jour de la Pentecôte. La grande règle est d'édifier, & par conséquent, de ne point omettre le texte dans les occasions où cette omission pourroit faire peine. Elle ne m'en feroit point en certains cas; mais le sermon de S. Pierre, selon moi, ne peut servir d'exemple que pour un discours fait sur le champ.

Les histoires & les paraboles, selon notre Auteur, conviennent fort aux Exordes, si l'on en cherche la raison, on verra qu'elles gagnent l'attention: Et cela revient à la règle générale,

qu'il a pourtant dit n'être pas d'un grand usage. *Dans ces histoires & dans ces paraboles il faut observer*, dit-il, *les règles de la Narration, & sur-tout, l'expression des mœurs.* Ne donne-t-il pas lieu de conclure, qu'il en faut toujours revenir aux préceptes ordinaires ? Il n'y a sorte d'Exordes dont Erasme ne donne des exemples, même de ceux qui paroissent faits sans préparation. Sur cet article il paroît puiser ses préceptes dans les sources d'Hermogène ; & s'il ne le dit pas, c'est, ou qu'il n'a pas crû nécessaire d'en avertir, ou qu'il n'a pû donner à l'Ouvrage la forme qu'il vouloit lui donner.

Erasme.

P. 162. ad
calc. & 163.

L'usage de la Salutation Angelique après l'Exorde ne s'est point encore introduit en Italie ; Erasme dit qu'il étoit nouveau parmi nous dans le temps qu'il écrivoit ; & il ne fait qui en est l'Auteur. Mais comme cette Salutation est une louange, aussi bien que les paroles des Anges dans le Cantique *Gloria in excelsis*, il auroit mieux aimé qu'on eût introduit l'usage d'une prière, qu'on auroit ordinairement adressé à Dieu, d'autres fois aux Saints, ou à la Sainte Vierge, selon le sujet.

Erasme. On peut croire que c'est dans cet esprit que le jour du grand Vendredi on invoque la Sainte Croix. Quoi qu'il en soit, la manière dont Erasme (3) s'exprime sur le point dont il s'agit, donne à penser que d'abord, lorsque cette coutume s'introduisit, le Prédicateur ne récitait précisément que les paroles de l'Ange avec celles de Sainte Elizabeth; Et comme l'usage présent y joint la prière qui les accompagne, je juge que d'autres personnes qu'Erasme firent la même réflexion que lui; & en conséquence, apportèrent, par cette addition, un temperament qu'Erasme même auroit approuvé, puisqu'il reconnoît que les prières Chrétiennes sont ordinairement accompagnées de louanges.

Par exemple, Deus cuius proprium est misereri, &c. qui vivis & regnas &c.

Il n'est point inutile de savoir que la Division dans les discours a ses inconvenients & ses usages, aussi bien que ses difficultez, puisque de toutes celles que Cicéron a employées, il n'y en a qu'une (4) que tout le monde loue;

(3) Admonito populo ut invocent beatam Virginem nihil petunt ab eâ, sed tantum salutant verbis

Angeli & Elizabeth.

Eras. l. 2. p. 176.

(4) Illa partitio citra exceptionem laudata pro Muræna; In-

au lieu que toutes les autres sont, ou vicieuses, ou du moins douteuses. L'Art des propositions est aussi très-difficile, selon Quintilien, aussi bien que selon Erasme. Pour réussir à les trouver, il faut beaucoup faire attention sur les circonstances du sujet qu'on veut traiter, & particulièrement considérer ce qu'on pourroit nous objecter dans le dessein que nous avons; par exemple, ce qu'on pourroit nous opposer contre la pratique du jeûne, ou contre l'amour de la virginité que nous voulons recommander. On reconnoît sur cet article, qu'Erasme n'ignoroit point les préceptes d'Hermogène: On le voit encore, par l'estime qu'il fait des *propositions subsidiaires*, que l'Orateur avance par surabondance, comme lorsqu'un Prédicateur dit, *Quand même vous ne seriez pas Chrétiens, &c.* ou, *Quand même vous seriez tous Payens, &c.* Ainsi que Cicéron a

P. 211. 213.
216. 217.

<i>telligo, judices, tres totius accusationis partes fuisse, & ea- rum unam in repre- hensione vita, alte- ram in contentione dignitatis, tertiam in criminibus ambitus</i>	<i>esse versatam: Nihil lucidius, nihil super- fluum; universam complectitur causam; ab adversariis autem subministratur. Eras. à p. 177. ad 183,</i>
---	---

Erasme.

dit , Mais quand même Milon l'auroit tué de gayeté de cœur, &c. Ces propositions subsidiaires , quand elles sont mises en un beau jour , rendent l'Auditeur plus traitable sur la proposition principale , dont il faut toujours faire son fort , sur-tout dans le Plaidoyé.

P. 183. 189.
209.

Pour donner le moyen d'établir les propositions , il parcourt les lieux propres du genre délibératif & du Panegyrique auxquels il rapporte tous les sermons ; c'est par cette considération qu'il entre dans le détail de toutes les especes de discours que Denys d'Halicarnasse a comprises sous ces deux genres, & c'est dans cette source qu'Erasme a puisé sa doctrine. Il n'exclut pourtant pas le judiciaire, lorsqu'il s'agit de répondre aux Hérétiques , aux Schismatiques , & aux Juifs. Il parcourt aussi les lieux communs aux trois genres : mais il y est trop diffus , & lui-même l'a senti. On peut croire néanmoins que comme il fournit par tout des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres , son travail peut être d'usage. J'en dis autant des exemples qu'il donne sur les Passions , dont il montre la nécessité dans les sermons , parceque l'unique fin de l'Eloquence

P. 322.

Evangelique n'est presque que de toucher le cœur. Je ne puis pas cependant ne pas remarquer qu'il s'y étend trop, & qu'encore qu'il fasse profession d'être court, il fait de grandes digressions, des contes, des histoires tantôt touchant Robert de Lice, & tantôt touchant Jérôme Savanarola. Il n'est pas moins diffus sur les figures; mais, ce qui est à sa louange, il en marque & l'usage & le lieu; A quoi j'ajoute qu'en le lisant avec attention, il paroît ou se défier du Lecteur, ou vouloir tout dire, ou ne point s'apercevoir de ses longueurs, ou enfin, sentir que sa méthode est fort amusante.

Sur quoi il est fort succinct, c'est sur l'arrangement des mots & des choses; il parle de la mémoire, comme j'en ai parlé si souvent. A l'égard de la Prononciation, ce qu'il en dit, ne sont presque que les préceptes de Quintilien, qu'il applique au Prédicateur. Il en est de même de l'Amplification, de l'agrément du discours, & de sa véhémence.

Je laisse tout ce qu'il dit sur les divers sens de l'Ecriture; sur l'obligation de reconnoître le sens figuré, & néan-

Erasme.

Ou Savonarrolle, Dominicain, fameux Prédicateur, brûlé vif à Florence en 1490. au mois d'Avril. Voy. Mezer. abreg. T. 4. P. 327.

Erasme.**P. 482.****Philipp. 1.****P. 490. 492.
497.****L. 7. 288. n. 2.**

moins de s'attacher au sens littéral. Son dessein est de marquer la prudence nécessaire au Prédicateur pour ne point s'égarer. Cela l'oblige d'un côté à s'étendre fort sur les Allegories , & de l'autre à rapporter les règles que donnoit sur cette matiere un Donatiste , nommé Ticonius , que S. Augustin estimoit beaucoup pour son grand esprit , quoiqu'il abhorrât ses erreurs. Et pour montrer encore mieux la sagesse ou le ménagement qu'il faut garder dans la Prédication , il montre celui que Démosthène gardoit dans ses harangues , & il le met en parallele , tant avec celui que garda S. Pierre dans le discours qu'il fit aux Juifs le jour de la Pentecôte , qu'avec celui que S. Paul garda , en parlant dans l'Aréopage. Ce sont trois excellentes analyses , que néanmoins leur longueur m'empêche de rapporter.

M. Morhof nomme Erasme le premier parmi ceux qui ont écrit de la Prédication. Il auroit dû nommer d'abord S. Augustin , & lui donner la louange qu'il donne à Erasme & à Schraderus , d'avoir montré que les préceptes d'Aristote , c'est-à-dire , les règles que les Payens nous ont laissées,

suffisent à tous les Orateurs sacrez ou profanes , puisqu'ils ne doivent differer entr'eux que par les differens sujets qu'ils ont à traiter. M. Morhof ajoute, qu'on trouve en effet l'idée & la pratique de ces préceptes dans les Ouvrages des Peres ; Que la barbarie avoit introduit une autre sorte de sermons ; mais que la connoissance des belles lettres les a bannis ; Qu'inutilement voudroit-on exclure l'éloquence de la chaire , puisqu'on la trouve dans saint Paul & dans tous les Livres Saints ; Que l'éloquence est un art divin, quoique ce soient les Payens qui en ont donné les règles ; Que beaucoup d'Auteurs en ont voulu prescrire d'autres , mais qu'ils n'y ont pas réussi ; Qu'ils se sont tous égarez dans des idées de methodes vaines & semblables à celles de Raymond Lulle ; Enfin qu'ils se sont autant écartez les uns des autres, qu'ils s'écartoient des routes ordinaires, auxquelles l'experience a toujours fait reconnoître qu'il falloit enfin revenir.

Au témoignage de M. Morhof, je joins celui de Keckerman qui dans sa Rhétorique Ecclésiastique , dit qu'Erasme dans son Traité du Prédicateur, a ou mieux écrit que les autres sur

Scurmius. cette matiere , ou contribué à leurs succès , outre que c'est lui qui leur a fait naître l'envie de la traiter (5).

STURMIUS ,

Né en 1507 , mort âgé de plus de quatre-vingts ans , Auteur de plusieurs Ouvrages sur la Rhétorique.

M. Bayl.
dans son
Dict. art de
Sturm.

IL ne faut pas confondre Jacques Sturmius , de l'une des plus nobles familles de Strasbourg , avec Jean Sturmius , dont j'ai à parler dans cet article , plus jeune que l'autre d'environ 18. ans , & fils d'un homme de médiocre condition. Il naquit à Strasbourg l'an 1507. Il y étudia d'abord ; ensuite à Liège , & en dernier lieu à Louvain , où il enseigna deux ans , après quoi il vint enseigner à Paris : mais y étant en danger à cause des nouvelles opinions qu'il avoit goûtées , il se retira dans son païs , où les Magistrats l'appelloient pour le mettre à

(5) Erasmus omnium in hoc genere vel excitavit & adiuvit. Keck. in Praef. Rhet. Eccl.
studia vel superavit

la tête de leur Collège. Il le rendit célèbre, en fut fait Recteur pour toute sa vie, & lui obtint de l'Empereur Maximilien II. le titre d'Académie. Il entendoit fort bien les humanitez, écrivoit en Latin fort purement, & enseignoit avec beaucoup de methode. Il fut chargé de plusieurs députations en Allemagne ; il s'acquitta de ces emplois avec beaucoup d'honneur & de vigilance. Il vécut environ 81. ans.

Parmi les Ouvrages qu'on lui donne, il y en a qui lui font honneur. Tel est son Traité de l'Elocution (1), qui est divisé en quatre Livres, si l'on en croit le titre ; mais qui n'en a que trois, qui comprennent tout ce que l'Auteur promet dans la distribution de sa matiere.

Cet Ouvrage n'est proprement qu'un Commentaire sur les idées d'Hermogène, très-ample, très-entendu, & très-méthodique. Aussi dans le consentement que l'Auteur donne à un de ses amis de faire imprimer son Ouvrage, ne manque-t-il pas de dire lui-même, qu'il a mieux distribué sa matiere, & qu'il l'a expliquée par un plus

P. 11. & 12.
item. p. 434.
& 435.

Le 20. Octobre 1575.
l'Ep. Dedic.
est de 1576.

(1) De universâ ratione Elocutionis, libri quatuor.

Sturmius.

grand nombre d'exemples , qu'on ne l'avoit encore fait. Il est vrai pour les exemples , qu'il ne les épargne point ; à l'égard de la distribution de son sujet , il ne suit pas le plan de son Auteur , il s'en fait un particulier , où il rappelle aux mêmes idées générales les principes d'Aristote, d'Hermogène, & de Cicéron , qu'il préfère à tous les Maîtres de Rhétorique.

Je ne rapporte rien de ses préceptes ; ce sont ceux de ces grands Maîtres : j'observe seulement qu'on reconnoît dans cet Ouvrage , tout ce qu'on a dit de l'habileté , du soin , de l'exactitude de Sturmius. On y voit son goût , son discernement , son érudition prodigieuse , sans qu'on puisse l'accuser de trop charger ses Lecteurs , parce qu'il se contente d'indiquer les exemples , d'une manière fort succinte , & qu'il n'a point la passion de les rapporter tout au long.

Le premier Livre traite *des pensées & de leurs ornemens* ; le second explique *les différences des mots, & des figures de diction* ; le troisième parle *des Périodes & de leurs membres*. Mais comme on a dit qu'Aristote avoit réduit la Rhétorique à l'*Invention* , on

pourroit dire de même que Sturmius rappelle tout à *l'Elocution*, puisque dans le *Traité* qu'il en a fait, il parle des *preuves*, de *l'amplification*, & d'autres choses qui n'appartiennent point à l'expression.

Mon sentiment est, que c'est un Livre à lire & à étudier, si l'on veut avoir une parfaite intelligence d'Hermogène, & se délivrer de la confusion que peut mettre dans nos idées, la différence que nous trouvons dans les *Traitez* des plus grands Maîtres.

Gaspard Laurent à qui nous devons une Traduction Latine, & un bon Commentaire sur Hermogène, reconnoît qu'on a obligation à Sturmius, d'avoir le premier enseigné à ses Disciples la Rhétorique de cet ancien Rhéteur, comme on est redevable à François Porte, d'avoir le premier corrigé le Texte avec beaucoup de choix. Il ajoute qu'il ne se seroit pas avisé de rien faire sur cet Auteur Grec, si Sturmius avoit lui-même donné au Public ce qu'il en avoit dit dans ses leçons : mais que nous n'en avons que ce qu'en a pu recueillir son Disciple Jean Cocin, ainsi qu'on le voit par sa Préface ; ce qui l'a autorisé à travail-

* Epist.
Nuncup. p. 1
& 2.

Sturmius. ler tout de nouveau sur ce sujet, sans qu'à cet égard on puisse aucunement le blâmer, puisqu'il rend justice à ceux qui lui ont aplani le chemin.

Quelque bon que soit l'Ouvrage de Gaspard Laurent, il me paroît que celui de Sturmius va de pair avec le sien, & qu'il se fait lire avec plaisir; en sorte que celui qui l'a fait imprimer, a été plus heureux dans cette édition, que dans celle qu'il a faite encore de ce que Sturmius avoit dicté sur la Rhétorique d'Aristote. Je ne trouve rien de fort louable dans cette dernière, que le papier & le caractère.

F Voyez le premier vol. de cet Ouv. article d'Aristote, à la fin.

C'est ainsi que le *Traité touchant la maniere de rétablir l'Eloquence*, ne contribue point non plus à la gloire de notre Auteur. Il y use souvent de redites inutiles, & il paroît même quelquefois se contredire. Il y remarque que Crassus dans Cicéron demande bien des choses à un homme qui aspire à la gloire d'Orateur, le génie, l'éducation, les regles, la science, les belles lettres, la connoissance de la langue, la lecture, l'usage, la memoire, l'assiduité au travail: il donne sur cela ses pensées; mais je crois pouvoir dire que Junius a mieux traité que lui

toutes ces différentes parties.

Sturmius.

Son Commentaire sur les Partitions Oratoires de Cicéron est un bon Livre. C'est sans doute cet Ouvrage, avec le Traité de l'Elocution, qui lui ont attiré les louanges que Schoth lui a données. Ce Critique le met au nombre de ceux qui ont suivi dans leurs préceptes la méthode d'Hermogène. Il ajoute que les Auteurs de ce genre sont rares, & néanmoins que l'Allemagne en compte deux, *Sturmius & Erythrée*.

Sturmius a fait aussi une Traduction des quatre Livres d'Hermogène, qui ont pour titre *De l'Invention*, avec un Commentaire pour les rendre plus intelligibles. La Traduction me paroît bonne aussi bien que le Commentaire, excepté qu'il est de beaucoup trop long. Car pour faire entendre Hermogène, non seulement il en explique les mots & les pensées, mais il supplée ce qu'il croit que l'Auteur a omis, & il y joint des exemples de Démosthène & de Cicéron, dont il fait des Analyses fort longues. Ce n'est pas tout, dans cette explication il veut traiter toutes les règles de l'Art. C'est donc sur cela, selon moi, que doit tomber la censure que le Chancelier Bacon a

Sturmius. faite de Sturmius, quand il dit (2) que cet Auteur a mis un soin excessif & même infini à expliquer, & les regles d'Hermogène, & les Harangues de Cicéron. Elle ne peut convenir à ce qu'il a fait sur les idées, Ouvrage également utile & agréable.

* Ubi supra
p. 7. & 8.

N'oublions pas un grand éloge que Gaspard Laurent donne encore à Sturmius. * Car ayant établi la difference du Maître de Rhétorique & de l'Orateur ; il ajoute que personne parmi les Grecs n'a été en même temps l'un & l'autre ; que Cicéron l'a été parmi les Latins : mais qu'on peut dire que Sturmius l'a été parmi les Allemands. Il est vrai selon Gaspard Laurent, qu'on ne donne la qualité d'Orateur, qu'à ceux qui outre le talent qu'ils ont de parler, sont de plus en place pour l'exercer. Mais cet avantage ne manqua point à Sturmius ; puisqu'il fut plusieurs fois député vers différentes Puissances, auprès desquelles il put, avec caractère, faire usage de son éloquence.

(2) Tunc Sturmius in Cicerone Oratore & in Hermogene Rhetore infinitam & anxiam operam contempsit. Bac. de Augm. scient. l. 1. p. 41.

JACQUES LOUIS STREBÉE
DE RHIMS,

Contemporain d'Erasme, & Précepteur des Neveux du Cardinal le Veneur, qui étoit Evêque de Lisieux.

SI les personnes passionnées pour l'Eloquence, veulent s'instruire des règles de l'Art dans les Ouvrages de Cicéron, on peut dire qu'ils ont beaucoup d'obligation à Strébée. Il seroit difficile, ce me semble, de faire rien de meilleur que ses Commentaires, soit sur les trois Dialogues, soit sur le Livre de l'Orateur. Ce n'est pourtant pas de quoi il s'agit ici. Ils doivent avoir place parmi les Commentateurs; mais il est question d'un Ouvrage qu'il a lui-même composé touchant l'Elocution, & dans lequel il traite particulièrement *du choix & de l'arrangement des mots* (1).

L'Auteur nous apprend qu'il fit cet Ouvrage à ses heures perduës, & cependant rien ne peut être ni plus poli ni mieux entendu. Ce qui le porta à

1. Epist. Dec.
P. 1.

(1) De Electione & rum.
Collocatione verbo-

Strébéc.

écrire , fut le désir de chasser la barbarie qui s'étoit introduite parmi ceux qui parloient Latin. Il n'y en avoit pas un entre mille , qui parlât cette langue avec la pureté , la clarté , & l'harmonie qui lui sont propres. Les plus savans mêmes n'avoient nulle idée de toutes ces choses. Il avoüe néanmoins que la connoissance des beaux Arts sembloit renaître ; & comme il vouloit y contribuer , il entreprit d'enseigner aux jeunes gens comment se forme le style , quels Auteurs sont à imiter ; comment il faut choisir ses termes ; de quelle maniere il faut les ranger , en un mot, comment il faut s'exprimer.

Il s'étend sur les différences des termes , matiere fort ample, au jugement de Cicéron, (2) qui s'est pourtant contenté de la désigner , sans la traiter , non plus que Quintilien , ni aucun de ceux qui sont venus ensuite ; il mêle par tout des exemples avec les préceptes ; il développe la nature & le rapport des syllabes ; il fait sentir ce qui produit l'harmonie dans le discours , aussi bien que ce qui fait les différens

(2) Est enim locus | usque verborum.
latè patens de natura | Cic.

styles;

styles ; & il croit pouvoir se flatter , si-
non de dire quelque chose de plus so-
lide que les autres , du moins de s'ex-
pliquer mieux , & de traiter sa matiere
plus à fond.

Il fait voir pourquoi de tant de per-
sonnes qui se mêlent d'écrire , il y en
a si peu qui s'entendent au choix des
mots & à leur juste arrangement. Ils
n'ont point d'habiles Maîtres , ils pui-
sent dans de mauvaises sources , dans
des recueils de formules , d'élégances,
de mots & de phrases (3). Ils ne vont
point aux originaux ; ils ne composent
pas avec soin , & faute d'intelligence ,
ils tombent dans une mauvaise affecta-
tion de transposer les mots , en des oc-
casions mêmes où l'ordre naturel vau-
droit beau coup mieux.

Strébée croit encore qu'il faut com-
mencer la Rhétorique par les préce-
ptes de l'Elocution , parceque c'est aux
Maîtres à fournir la matiere , & la ma-
niere de la traiter , aussi-bien que la dis-
position & l'ordre. Outre que l'ordre
est plutôt un effet de l'esprit & de la
prudence , que des regles. L'inven-
tion de même est une chose de sens

* Id. p. 22.

(3) De formulis , de | &c. nihil Cicero. nihil
officinis , de epithetis Quintil. &c. Stréb. p. 9.

Strébée.

commun ; & elle vient avec la prudence & avec le jugement, à force d'entendre parler, de lire, de conférer, de s'entretenir & de composer.

Après ces préambules l'Auteur s'attache à donner, par des préceptes, & par des exemples, une juste idée de toutes les différences des termes, selon qu'ils sont honnêtes ou contraires à l'honnêteté, bas ou sublimes, propres ou figurez ; enfin selon qu'ils sont graves, sonores, barbares, rustiques, inutiles ; ou qu'ils ont de la douceur & autres semblables caractères. Tout cela est expliqué dans le premier Livre de Strébée, d'un style qui fait plaisir, & qui n'est ni trop long, ni trop concis ; mais pur, clair, noble, vif, élégant, & majestueux en même temps ; & d'une manière qui ne laisse rien à désirer.

Je dis la même chose de la seconde Partie de son Ouvrage, où il traite de l'arrangement des mots. Il fait observer quelles sont les lettres, voyelles, ou consonnes, qui ont entr'elles du rapport, qui se concilient aisément, ou qui se heurtent & s'entrechoquent, ce qui rend la prononciation plus douce ou plus rude. Il joint l'explication de

tout ce qui rend le discours harmonieux, & il suit par tout les principes de Cicéron & de Quintilien, quoiqu'il traite son sujet avec plus de soin & avec plus d'exactitude. Il prouve qu'il y a des nombres dans la Prose, & qui sont plus difficiles que ceux qui entrent dans les vers. Il remarque que Thrasymaque les observa le premier, & qu'Isocrate les polit. Fol. 93. verso.

Il parle en habile homme & de la Periode & des Styles; il réduit ceux-ci à trois, quelque différence qu'il y ait dans les Lettres missives, les Pannegyriques, les Eloges, les Délibérations, les Harangues, les Plaidoyez, les Annales, les Histoires, les Apologues, Fables, Apophthegmes, Commentaires, Remarques, Interprétations, Préceptes d'art, Comédies, Tragédies, Mimes, Satires, Bucoliques, Georgiques, Epigrammes, Odes, Vers Heroïques. Cette différence, selon lui, ne multiplie point les styles, comme la différence qui distingue les hommes, ne fait pas que les hommes soient de différente espèce. L'Auteur parle ensuite des styles vicieux, & il en dit tout ce qui s'en peut dire.

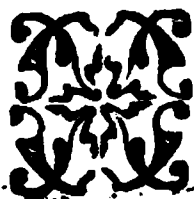
Ce qu'il y a de particulier, il ne goût-

Strébée.

toit point la Poësie Françoisë, à cause qu'elle est toujours sujette à la rime. Il reconnoît néanmoins que ce qui lui déplait dans nos vers, fait quelquefois une beauté dans la Prose latine, & il le goûte dans cette langue, à cause qu'on l'y employe rarement. Au reste sa maniere d'écrire & de s'énoncer est par-tout noble, harmonieuse & proportionnée à sa matiere. Ses préceptes sont solides, les exemples courts, faciles, choisis avec jugement. En un mot, son Livre est un Ouvrage utile à quiconque veut écrire en Latin, ou parler cette langue, comme les meilleurs Auteurs l'ont parlée.

Maf. Palzst.
Sryli Rom.

Strébée a fait aussi un Abbregé de Quintilien, que je n'ai pas vû. Le P. Masene marque beaucoup d'estime pour les Ouvrages de cet Auteur.



PIERRE JEAN

NUGNEZ,

En Latin

NUNNESIUS,

*De Valence en Espagne, Professeur
de Rhétorique à Barcelone.*

LE Censeur de Livres qui a donné son approbation à Nugnez, lui donne * en même temps des éloges magnifiques. C'est, selon lui, un homme rempli de toutes sortes de sciences, qui entend parfaitement bien le Grec & le Latin, & qui s'est acquis une haute réputation à professer la Rhétorique. Il dit encore que le fond de son Livre est solide, & que les maximes y sont aussi importantes, que les expressions en sont belles & élégantes.

* Nunnes. in
Cens approb.

Il paroît que cet Auteur a été en grande estime parmi les gens de sa nation. André Schot, * comme nous l'avons vû sur Hermogène, en fait beaucoup de cas, & on ne doit point croire que les loüanges qu'il lui donne, soient un effet seulement de leur amitié. Car

* Proleg. in
Phot.

Nugnez.

ce qui prouve que les Espagnols esti-
moient fort Nugnez , c'est qu'il fut ap-
pellé à Barcelone, pour y enseigner l'E-
loquence & la langue Grecque, & qu'
on l'y engagea par une grosse pension.

* Morhof.

T. 2. l. 6. p.
252.

M. Morhof, * de qui je tiens le fait
que je viens de rapporter , & qui le
tenoit de Miréus , n'avoit point vû la
Rhétorique de Nugnez. C'est un Ou-
vrage divisé en cinq Livres. La Pré-
face roule sur les Disciples de trois
Maîtres célèbres , Isocrate , Aristote ,
& Hermagore. Dans le corps de l'Ou-
vrage l'Auteur suit particulièrement
la méthode d'Hermogène. L'estime
qu'il faisoit de ce jeune Rhéteur , lui
fit chercher l'occasion de le mettre en-
tre les mains de tout le monde, par une
Traduction Latine , qui fût du carac-
tère , non pas des versions ordinaires,
mais de celle que Cicéron a faite des
Livres des Offices de Panétius. C'est
ce qu'il a exécuté en substituant des
exemples Latins , tirez des bons Au-
teurs de cette langue , aux exemples
Grecs de l'original ; dans lequel il a
d'ailleurs , changé, ajouté , ou retran-
ché bien des choses , sans néanmoins
en troubler l'ordre, qui lui paroît très-
propre , soit pour apprendre les pré-

ceptes, soit pour en faire un Traité. Nugne 2: Il s'est servi, en tout cela, des lumieres qu'il pouvoit encore tirer des plus grands Maîtres, sur-tout de ceux qu'Hermogène a suivis, ou des Auteurs qui ont expliqué ses préceptes par des Commentaires. C'est le fondement des éloges qu'André Schot a donnez à Nugnez, comme étant du petit nombre de ceux qui parmi les modernes ont suivi la méthode d'Hermogène.

C'est en effet selon les principes de ce Rhéteur, que Nugnez, dans son premier Livre, ramasse les préceptes les plus convenables à la jeunesse, en quoi il prend un soin qu'Hermogène n'avoit pas pris. Dans son second Livre, il donne comme lui la maniere de fixer l'état ou la question d'une cause; dans le troisiéme, il donne les préceptes de l'invention; dans le quatriéme, il explique les préceptes de l'Elocution & des divers caractères du discours. Enfin, il veut donner, dans le cinquiéme, la méthode de mettre tous les préceptes en usage. Ainsi on peut dire que c'est une exacte copie d'Hermogène; que quiconque connoît & sait bien l'un, peut se flatter de connoître & de

bien favoir l'autre ; & par conséquent, qu'après ce que j'ai dit de cet ancien Rhéteur , il ne me reste rien à dire de la doctrine du Moderne.

JEAN LOUIS VIVEZ

*De Valence en Espagne , mort
en 1541.*

Juges des sc.
T. 2. Part. 1. p.
277. part. 2. p.
161. T. 3. pag.
87.

Monsieur Baillet parle de Vivez en plusieurs endroits de ses Ouvrages , & remarque qu'au jugement de quelques Critiques , cet Auteur avoit de la solidité , de l'Erudition, de l'Eloquence , de la vivacité d'esprit & de la piété : mais que d'autres l'accusent d'orgueil & de malignité dans ses censures , & trouvent qu'il parle avec autant d'assurance ou de présomption , que s'il étoit sur le trépied , ou que ce fût un homme descendu exprès du Ciel pour nous instruire. On pourroit excuser la vanité dans un Auteur qui ne diroit rien que de bon, & qui seroit seur de ce qu'il avance ; mais Henry Estienne dont Mr. Baillet semble embrasser le sentiment , témoigne que Vivez n'est pas toujours

T. 2. part. 1.
P. 277.

fort judicieux dans la Critique , & qu'il suit assez souvent sa passion & ses préjugés dans les jugemens qu'il porte des Auteurs.

Vivez.

Dans tous ces divers caractères , il est question de Vivez considéré comme un Critique ou comme un Grammairien. Mr. Morhof qui en parle comme d'un Maître de Rhétorique , dit qu'il n'est pas moins estimable que George de Trébizonde , & qu'encore qu'il se fût appliqué tard à l'étude , il ne laissa pas en peu d'années de faire des Ouvrages très-doctes & très-exacts. Il met de ce nombre ceux qui reviennent à mon sujet , c'est-à-dire une Rhétorique en trois Livres , & le quatrième Livre du Traité que l'Auteur a fait *touchant la maniere d'enseigner les sciences*. Il y a apparence qu'au lieu de ce Traité , Mr. Morhof a voulu dire celui *de la Décadence des Arts* ; puisque c'est là qu'au Livre quatrième , l'Auteur , comme le dit Mr. Morhof , parle *de la chute de l'Eloquence & des moyens de la rétablir* , sur quoi il ne dit que peu de chose dans son Traité touchant la maniere d'enseigner les sciences.

Morh. T. 2.
l. 6. pag. 256.
n. 20.

A la lecture de ces Ouvrages , il m'a

Vivez.

paru que Vivez avoit en effet beaucoup d'esprit, & qu'il étoit d'un grand travail ; deux avantages, avec lesquels on va loin en peu de temps. Aussi parle-t-il d'une infinité de choses, & il en parle en homme qui pense, & qui s'exprime noblement. Il produit souvent de lui-même, il profite aussi de ses lectures ; mais il donne très-souvent ce qu'il a lû, pour des inventions nouvelles, & quelquefois les prétendues découvertes ne sont pas les meilleures choses du monde. Enfin je n'y trouve pas ce qu'il faudroit, pour mériter les éloges que Mr. Morhof lui a donnez.

Le premier Livre de sa Rhétorique roule sur le choix des mots, sur leur arrangement, & leur son ; sur le son des lettres ; sur l'usage qu'on fait des mots dans le propre ou dans le figuré ; sur les diverses figures, soit qu'elles soient dans les pensées, soit qu'elles ne consistent que dans les termes, ce qui comprend les Tropes, les répétitions des mêmes mots, & les allusions d'un mot à un autre qui lui ressemble. Il ajoute à cela des réflexions sur le nombre & sur l'harmonie, sur les Périodes & sur les parties qui les composent ; En un

mot , il donne dans ce Livre , des préceptes sur l'Elocution. Mais après tout , il n'en dit rien que ce qu'on en avoit déjà dit avec plus d'ordre , plus de méthode , & plus de netteté que lui.

Vivez.

Cependant il nous représente dans ce Livre & dans le second , la Rhétorique des Anciens comme perdue , & il se représente lui-même , tantôt comme un homme qui va tâcher de relever l'Eloquence , non pas tant par le rétablissement des anciens préceptes , que par la découverte de quelques nouvelles règles ; tantôt comme un homme qui va recueillir quelques restes des anciennes Rhétoriques , de la même manière qu'on ramasseroit les ruines d'un grand édifice ; à quoi néanmoins il ne croit pas pouvoir suffire , parcequ'il s'agit des Ouvrages d'un nombre infini de grands esprits , qui avoient composé des Livres sur l'Art Oratoire.

*Dès l'entrée
du 1. & du 2.
l. de sa Rhét.*

Ibid.

C'est ainsi que cet Auteur a l'habileté de concilier je ne sai quel air de modestie avec une des pensées les plus vaines que l'on puisse concevoir , qui est de se faire passer pour le Restaurateur de la Rhétorique. Ce que dit Vivez , est tout ce qu'il auroit pu dire si nous avions perdu tous les Livres.

Vivez.

des anciens Maîtres , comme nous avons perdu la Rhétorique d'Isocrate, & qu'il en eût ramassé les fragmens, comme on pourroit en ramasser quelques-uns de ce Rhéteur. Mais sur quel fondement a-t-il pû parler comme il parle , tandis que nous avons les Ouvrages d'Aristote , d'Hermogène , de Cicéron & de Quintilien ? Certainement si la Rhétorique des Anciens étoit un Edifice , dont Vivez a ramassé les ruïnes , on peut dire que c'est lui qui a bien voulu le renverser pour en ranger les matériaux d'une autre façon. Mais comme avec cela cet Edifice subsiste toujours , il y auroit lieu d'examiner s'il a fait quelque chose de mieux. Sans entrer néanmoins dans cet examen , on voit clairement le jugement qu'il en faut faire , puisque personne n'a suivi sa méthode. Outre qu'on peut dire qu'il se condamne lui-même , lorsqu'il assure (1) qu'il a rougi de son entreprise. Il a raison d'en avoir honte , non pas en ce qu'il prétend avoir réfuté les Anciens , quand il les a cru dans l'erreur ;

(1) Me ipsum, si merd pudit. Viv. p.
 qua fides est, suscep- 324.
 ti hujus mei sapenu-

car cela est toujours permis : mais en ce qu'il ne leur fait point honneur de ce qu'ils ont dit de plus excellent , & que le supposant perdu , il l'a donné comme une chose dont il étoit lui-même l'Auteur. Il va plus loin. Il prétend que les Anciens, pressés d'en venir à l'usage de la Rhétorique, ne se sont pas mis en peine d'en connoître la nature, l'objet, les bornes , & la fin ; que tout ce qu'ils ont avancé sur ces points de doctrine, ils l'ont dit au hasard ; qu'ils n'ont rien dit (2) que de confus sur les bienséances , & qu'on ne sauroit faire usage de leurs préceptes sur cet article, quoiqu'il avoüe qu'un Maître habile peut ramasser beaucoup de choses sur cela, dans Cicéron, dans Quintilien, dans Hermogène, & dans le Trapézontin. Il n'y a personne , je crois , qui ne trouve, comme moi , toutes ces propositions fort-extraor-

Vivez:

P. 394.

(2) *habebitur ratio dicentis, audientis &c. De quibus, nisi ego fallor, perturbata confusaque est olim à majoribus nostris præceptum, minimeque ad usum congruenter. Possunt*

tamen à sedulo Institutore multa colligi ex Cic. Quintil. Hermog. Trapez. Lud. Viv. de Trad. Disc. p. 482. &c. voy. le 1. Vol. de cet Ouv. pag. 308.

Vivez.

dinaires ; & qui ne juge que si Vivez en a rougi , il n'en est pas pour cela plus excusable ; puisque ce n'est pas en rougissant qu'on doit éviter le blâme , mais en fuyant ce qui merite d'être blâmé (3).

P. 489.

Non seulement ces propositions sont contraires à la verité , & à la justice qu'on doit aux premiers Maîtres ; elles le sont les unes aux autres. Il en est de même de celles qu'il fait sur la Rhétorique. Il dit d'un côté que quiconque étudie cet Art , ne doit point trop s'y attacher , à cause de l'abus qu'on en peut faire , & parce qu'on peut être tenté d'en abuser ; Raison qui lui fait avancer , *que nous n'avons point du tout besoin du genre judiciaire , à cause des fraudes & de la malice qui lui sont propres.* Il dit ailleurs que plus les hommes sont corrompus , plus les personnes sages & vertueuses doivent apprendre la Rhétorique , qui a tant de pouvoir sur les esprits pour les détourner du mal & pour les porter au bien. C'est ainsi qu'il trouve mauvais que

P. 492.

P. 490.

(3) Non enim pudendo , sed non faciendū id , quod non decet , impudentia nomen effugere debemus. Cic. 1. de Orat. n. 121.

Quintilien ait prétendu que la Rhétorique ou l'Eloquence s'étend à tout , tandis que lui-même ne lui donne pas moins d'étenduë. Il accuse Aristote d'être sur ce point de l'avis de Quintilien : & c'est une erreur de fait, qu'il ajoute à tant de contradictions. Une autre erreur de Vivez , mais qui consiste dans la doctrine , c'est de croire que *l'Invention & la Disposition* ne sont non plus deux parties de Rhétorique , que la *Memorie & l'Action* ; en sorte que l'Elocution seule , selon lui, appartient à l'Art , & qu'il n'appartient qu'à l'usage & au bon sens de nous apprendre le lieu , le tems , & la maniere de dire les choses. Cela est formellement opposé à la pensée de Longin , qui dit que l'Art contribue au sublime , en nous marquant l'usage qu'il en faut faire , & il ne seroit pas mal-aisé de montrer que Longin n'est pas seul de ce sentiment. Ce que notre Auteur dit de l'Invention , est néanmoins très-bon en un sens , c'est-à-dire , en ce qu'il croit que sur les affaires de la vie , c'est l'esprit , l'usage , la prudence , la réflexion qui rend l'Orateur fécond à trouver les preuves ou les pensées dont il a besoin. Il ne faut point ôter à Vi-

Vivez.

P. 128.

P. 396.

Traité du
subl. c. 3.

Vivez.

vez la gloire d'avoir ramassé dans son second Livre, tous les rapports qu'on trouve entre le Discours & l'Homme, & qui font attribuer au premier ce qui semble ne convenir qu'à l'autre, comme *la bonne grace, les nerfs, l'embonpoint, la maigreur*, & autres choses semblables. Mais c'est un fait certain qu'il n'y a pas un de ces rapports, que Vivez ait découvert le premier ; c'est un autre fait certain qu'il ne donne aucun précepte, à l'occasion de ces rapports, que les Anciens n'ayent donné ; ou s'il hazarde de dire quelque chose de nouveau, il ne se montre pas toujours aussi habile qu'il seroit à souhaiter, comme je l'ai déjà fait entendre. Par exemple, les Anciens ont dit que l'Orateur doit *instruire, plaire & toucher* ; au lieu de *plaire*, Vivez veut qu'on dise, *retenir* ; parceque, dit-il, on *retient* les Auditeurs, lors même qu'on les fait *pleurer*, ou qu'on les remplit de *crainte*, ce qui n'est point un *plaisir*, puisque ce n'est pas un mouvement agréable. (4) Mais Terence a eu raison de dire qu'il y a des gens qui

(4.) Faciunt intelligent. Teren.
figendo ut nihil in-

pour trop faire les habiles , font voir qu'ils n'y entendent rien; Et sur le point dont il s'agit, on peut assurer que Vivez est du nombre. Il montre en effet qu'il n'avoit ni vû par lui-même, ni remarqué dans les Auteurs, ni enfin reconnu sur le Théâtre, ou par la lecture des Tragédies, que les passions les plus tristes, la colère, la compassion, la crainte & la douleur, sont accompagnées d'un veritable plaisir.

Cet Ecrivain ne se dément point dans son troisiéme Livre. Il entreprend de parler des diverses manieres, non pas de *persuader*, ou de *divertir*; mais d'*instruire*: Il trouve premierement que les préceptes sur cette matiere sont fort rares dans les Auteurs, & qu'ils sont pourtant fort nécessaires. Il distingue après cela trois manieres d'instruire, la *Description*, la *Narration*, & l'*Explication des Arts* ou de leurs préceptes. Ce qui est une division assez extraordinaire. Il comprend sous les Descriptions, les representations animées & les images sensibles, sur lesquelles il faut convenir qu'il fait une remarque de très-bons sens, qui est, que ce sont les hommes habiles & les Génies heureux qui fournissent les images les

Vivez.

Viv. p. 136.

Vivez.

plus justes, & qu'elles servent merveilleusement à aider notre Intelligence. Pour ce qui est des Narrations, il en distingue de plusieurs sortes : celles que fait un Historien, sont pour instruire; celles que fait l'Orateur, sont pour persuader; celles des Apologues, sont pour signifier quelque chose d'une manière mystérieuse, & celles des Poètes, pour divertir. Il donne des règles pour toutes ces espèces, en quoi il oublie les bornes qu'il s'étoit prescrites de ne parler que des manières d'instruire; comme en se prescrivant ces bornes, il avoit oublié le but principal de son Ouvrage, qui est de donner l'Art de persuader; je ne sai à quoi il pense, quand il dit que la Narration Oratoire est pour persuader, & non pour instruire. Je conçois encore moins son dessein, lorsque dans une Rhétorique, outre la manière d'enseigner les Arts, il donne celle de faire des Paraphrases, des Abrégés, des Commentaires & des versions.

Viv. p. 138. Un seul trait suffit pour montrer que cet Auteur n'avoit ni le goût ni le jugement bien sûr en matière d'Eloquence. Il fait plus de cas de la Narration du second Livre de l'Eneïde, où

le Poëte décrit au long l'embrasement de Troye , que des trois mots qui l'expriment si vivement au commencement du troisième Livre (5), *par la raison*, dit-il, *qu'un long discours touche d'avantage*. C'est-à-dire qu'il n'a pas vû que ce ne sont point là deux choses à mettre en parallèle, pour préférer l'une à l'autre ; parceque chacune est faite pour sa place, où elle est excellente, & ne cède en rien à l'autre dans la sienne. Vivez fait un meilleur usage de son goût, lorsqu'il admire la hauteur du cheval de Troye exprimée en aussi peu de mots (6) que l'embrasement de cette Ville. Cet exemple devoit lui faire reconnoître, que *la brieveté en son lieu*, comme l'a remarqué Cicéron, *a son mérite dans l'Eloquence* (7).

Pour conclure ce qui regarde cet Auteur, il me paroît que sa Rhétorique est un vrai cahos, où il n'est pas possible d'apprendre les règles de cet

(5) Et campos ubi | est in aliquâ parte dis-
Troja fuit. Virg. Æn. | cendi. Cic. de Clar.
3. init. | Or. n. 50. Brevitas

(6) Demissum lap- | Oratoris magna laus
si per funem. Æn. 2. | in sententiâ. Id. 3. de

(7) Brevitas laus | Leg. n. 40.

Art, si on les ignore. Quelque ordre qu'il semble y vouloir garder, ce n'est qu'un amas de passages qu'il semble avoir ramassez, sous différens lieux communs. Il met, à la verité, divers titres qui marquent son ordre prétendu, mais on y trouve sous l'un, ce qui doit être sous l'autre. Sur quoi je le comparerois à Montagne, s'il ne nous égaroit, comme on l'a dit de ce dernier, que pour nous conduire dans des pais plus beaux, que ceux qu'il nous avoit d'abord promis.

OMER TALON,

T. 6. Hist.
in Catal. Vir.
illust.

*Mort en 1562, selon du Boulay,
& qui avoit imprimé en 1548.*

Et Auteur étoit du Vermandois, ainsi que Pierre de la Ramée, autrement dit Ramus, dont il étoit si grand ami qu'ils se traitoient l'un l'autre de frere. Il a composé un petit Traité de Rhétorique, qu'il a intitulé les *Institutions Oratoires*, & il le dédia à l'Université de Paris. L'Épître Dédicatoire est datée de l'année 1544 mais l'édition la plus ancienne que

q'en aye vûë, n'est que de l'année 1548. Omer Taa-
 Est-ce une seconde édition ? ou bien, si lon.
 la premiere fut retardée de quatre ans
 après l'acceptation de la dédicace ? Je
 ne sai qu'en dire. L'Ouvrage est un
 petit *in-octavo*, d'environ quatre-
 vingts pages, & il ne roule que sur la
 diction, dont il montre que la beauté
 consiste, ou dans les mots considerez
 séparément, ou dans les mots pris en-
 semble. A les prendre séparément, ils
 sont, ou sonores, ou durs à la prononcia-
 tion, ou agréables & doux, ou nouveaux,
 ou dans le propre, ou dans le figuré.
 A les considerer unis ensemble, il en ré-
 sulte une harmonie dont l'Auteur expli-
 que la nature. Il joint à cela l'explica-
 tion des figures de mots, & des figu-
 res de pensées. Il traite des différens
 styles, des bien-séances dans le dis-
 cours, de la modération qu'il faut gar-
 der dans les ornemens. Il avertit qu'il
 faut du génie dans l'Eloquence, qu'il
 y faut des préceptes, & encore plus
 d'exercice. Il observe que l'exercice
 consiste à composer & à parler ; ce
 que chacun pouvant faire, ou en sui-
 vant son propre génie, ou en se for-
 mant sur quelque modèle, il indique
 les Auteurs qu'il est bon d se propo-

Omer Talon.

Joann. Piscator. In memoriam. ad Lect. Edit. Hannover. 1631.

scir. Il s'exprime par-tout en bons termes. Son style est pur, élégant & naturel, il a de l'ordre & de la conduite. Je ne vois rien de plus propre aux jeunes Etudians, pour commencer à leur donner le goût de la belle Elocution, qui est selon d'habiles gens, la première chose qu'il faut leur montrer en fait d'Eloquence; parceque c'est aux Maîtres à leur fournir d'abord la matière. C'est donc un Ouvrage qui peut parfaitement convenir dans la seconde Classe, c'est-à-dire, celle qui précède la Rhétorique. Jean le Pescheur en dit plus que moi, dans l'édition qu'il en a procurée, environ soixante ans après, & qu'il a enrichie de Scholies ou petites notes. Il témoigne que de son temps beaucoup de Maîtres mettoient cet Ouvrage entre les mains de leurs Disciples, & qu'il méritoit cet honneur. C'est le juger propre non seulement à la seconde Classe, mais à la première; car c'est des Maîtres de celle-ci, que parle le Critique que je cite.

La Rhétorique d'Omer Talon étant telle que je la représente, on ne doit point être surpris que l'Université de Paris en eût agréé la Dédicace, ni que dans une Requête qu'elle présenta au,

Parlement, après sa dernière réformation, elle l'a nommé parmi les grands Hommes qui se sont rendu célèbres dans ses Ecoles par la profession des lettres (1).

Omer Talon.

Du Boulay pareillement, au huitième siècle de l'Université, le met au nombre des Hommes Illustres qu'elle a produits, & veut qu'on juge de son mérite par sa Rhétorique.

T. 6. Hist.
in Catal. Vir.
illust.

Il est certain que cet Ouvrage, en ce qu'il contient, est absolument dans le goût des anciens Maîtres; & il y a lieu de s'en étonner, à cause que Ramus, ami de l'Auteur, s'étoit si fort attaché à décrier Aristote, Cicéron & Quintilien. Il y a lieu aussi d'être surpris que Ramus lui-même parle, comme il fait, de cet Ouvrage. Car dans un Avis au Lecteur, que le Pescheur a inséré à la tête de son Edition, il assure qu'on trouve abondamment dans Omer Talon, tout ce qu'Aristote, Isocrate, Cicéron & Quintilien ont dit sur la Rhétorique. A quoi il ajoute que cet Auteur n'a

(1) Fabros, Stapulenses, Vatablos, Daresios, Gallandios, Turnebos, Auratos, Lagabinos, Talcos, &c. Universit. Parisiens. in Libell. Suppli. ad Augustiss. Senat.

Omer Talon.

*pas seulement puisé dans les Ecoles des Rhéteurs , mais encore dans les Ouvrages des Orateurs & des Poètes , & ce qui est sur-tout loüable en lui , c'est qu'il a tout mis dans un bel ordre. Ce témoignage n'est pas moins glorieux aux anciens Maîtres , qu'à Omer Talon ; Ramus s'étoit-il reconcilié avec eux ? Point du tout. Il parle ainsi , parcequ'il réduisoit toute la Rhétorique à l'Elocution , qui est uniquement ce que son ami a traité , & ce que Ramus loüe en lui : On voit , dit-il , dans ce Traité , la grace des tropes , les agré-
 » mens des figures de mots , la forme des figures de pensées , l'efficace
 » ou la vertu de la voix , les charmes de la prononciation ; en un mot une
 » vive image de l'Eloquence , de la main d'un nouvel Apelle , qui nous
 » met en état , par ce moyen , & de
 » connoître l'art des grands Hommes , & de l'imiter dans nos discours. Ce
 » n'est pas tout. Il dit encore que si on
 » prenoit cette methode de l'enseigner , on verroit bien-tôt un aussi
 » grand nombre d'Orateurs , que de
 » Grammairiens , & que si on prétend
 » qu'il y a quelque chose qui manque
 » à cette Rhétorique , on s'en désabusera*

sera en lisant ses Dissertations sur Cicéron & sur Quintilien. «

Omer Talon.

Il s'ensuit selon Ramus, que les hommes sont bien aveugles, de négliger des avantages & si grands & en même temps si faciles ; puisqu'on peut apprendre cette Rhétorique en moins de trois mois. Mais ne croyons pas tout ce qu'on nous dit. Les Analyses que Ramus a faites de plusieurs Harangues, montrent, comme je le dis en parlant de lui, qu'il n'entendoit point assez l'art d'enseigner l'éloquence ; & sans aller si loin, pour faire voir qu'il parle quelquefois au hazard, on pourroit ici demander où est-ce qu'il avoit vû *les Préceptes d'Isocrate*, pour dire qu'on les trouve dans Omer Talon ? Car nous n'avons plus la Rhétorique de cet ancien Rhéteur. Mais ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Il vaut mieux observer que nôtre Auteur même, aussi-bien que Ramus, croyoit qu'Aristote, Cicéron & Quintilien ont confondu la Rhétorique avec la Dialectique, à cause qu'ils ne l'ont pas bornée comme lui, à *l'Elocution*, & à la *Prononciation*, & qu'ils y font entrer les préceptes de *l'Invention*, de la *Disposition* & de la *Me-*

Omer Talon.

Andemar.
Talaus. Edit.
Paris. 1562.
Epist. ad Card.
Lethar.

moire, dont il ne dit rien. C'est ainsi qu'il s'explique, non dans le corps de son Ouvrage, on l'en auroit moins estimé : mais dans une Epître au Cardinal de Lorraine, où il avoüe que ce qu'il dit sur les deux points qu'il a traitez, il le tient des anciens Maîtres, & qu'il n'a fait que le ranger à sa maniere.

Voilà donc comment d'un côté, il est dans le goût des Anciens ; & comment de l'autre, il est pourtant du sentiment de Ramus, dont je ne sai s'il suivoit la méthode dans l'Analyse des Harangues, laquelle consiste à en compter les figures ; ce qui est, à mon sens, une chose fort ridicule.

Ramus ne se trompe pas moins, lorsqu'il croit que les retranchemens qu'Omer Talon fait à la Rhétorique, sont un moyen de multiplier les Orateurs. Car, pour ne point donner, parmi les préceptes de cet Art, ceux qui regardent *l'Invention & la Disposition* ; il ne dispense pas pour cela de les apprendre ailleurs, c'est-à-dire, parmi ceux de la Dialectique, à laquelle ils appartiennent, selon lui ; & puisqu'on n'est point Orateur, qu'on ne les ait appris, le chemin de l'Eloquence demeure toujours également long.

Je trouve encore deux Auteurs qui donnent dans l'idée de Ramus & d'Omer Talon, Jean le Pescheur, dont j'ai déjà parlé dans cet article, & Paul Frisius. Non seulement ils approuvent les retranchemens en question, ils voudroient encore qu'ils fussent plus grands. Le premier soutient entr'autres choses, qu'on ne peut apprendre la prononciation que de vive voix, en quoi je crois qu'il a raison. Mais je crois aussi, comme je le remarque ailleurs, que la Rhétorique a son Invention propre, outre celle qui lui est commune avec la Dialectique. Elle a aussi sa disposition particuliere; parce qu'elle se propose, non seulement de convaincre l'esprit, comme la Dialectique; mais de déterminer la volonté. A l'égard de Frisius qui a fait la *Comparaison de la Rhétorique de Melancthon, tant avec la Logique de Ramus, qu'avec la Rhétorique de notre Auteur*, il remarque une chose singuliere, qui est, que quelques uns ont crû qu'il n'y a jamais eu d'Omer Talon autre que Ramus lui-même déguisé sous ce nom fait à plaisir, pour se dérober à l'envie, & pour louer lui-même ses propres Ouvrages avec plus de profusion.

Omer Talon.

Ubi supra.

*Imprimée à
Francfort en
1600.*

Omer Talon.

γαλλός

Frisius n'a garde de donner dans cette imagination, que l'on fondeoit sur l'Etymologie du nom de *Talon* en le faisant venir d'un mot Grec qui signifie *Rameau vert*. Il croit que l'artifice n'auroit point réussi à Ramus dans Paris. Ajoutons que l'histoire de l'Université détruit absolument cette vision, puisqu'on y voit Omer Talon qui en 1534 prête serment entre les mains du Recteur nommé de Mery.

VALENTIN ERYTHRÉE

1548.

IL paroît par les Ouvrages d'Erythrée, que cet Auteur avoit été disciple de Sturmius, qu'il eut toujours beaucoup de veneration pour lui, & que charmé de ses préceptes sur l'Eloquence, il fut porté du même zèle à procurer l'avancement ou la perfection de cet Art. Le rôle néanmoins qu'il soutient n'est point égal à celui de son Maître, parcequ'il ne travaille, pour ainsi dire, qu'en second, pour répéter ce qu'il lui entend dire, pour l'inculquer d'autre façon, ou enfin pour le rendre plus facile.

En effet Sturmius avoit composé un Commentaire & des Dialogues sur les Partitions Oratoires de Cicéron , & il avoit rapporté dans ces Ouvrages les principes & d'Aristote & d'Hermogène. Qu'a fait Erythrée ? Il a réduit en tables les principes de son Maître & des guides qu'il avoit suivis ; En quoi il profita si bien du travail de Sturmius , qu'il crut devoir lui demander la permission d'en user de la sorte , ce qu'il obtint par une lettre qu'il a mise à la tête de son Ouvrage.

Sturmius avoit aussi travaillé sur Hermogène ; il avoit entre autres , comme j'ai dit , commenté les Livres sur les idées , & montré la conformité de sa doctrine avec celle d'Aristote & de Cicéron : Erythrée a voulu de même entrer avec lui dans cette carrière. Il a fait trois Livres sur l'Elocution ; Il y suit l'Orateur Romain , il y suit Hermogène , comme il l'avoue lui-même ; & s'il ne fait point en même temps mention d'Aristote , c'est que ce Philosophe ne s'est point arrêté à ce qu'Erythrée a voulu traiter à fond dans les deux premiers Livres de son Ouvrage. Ce sont les Perodes & leurs différentes parties , ce qui

Erythrée. fait la matiere de son premier Livre ; ce sont les figures de mots & de pensées , qui font la matiere du second. A l'égard du troisiéme, c'est l'élégance & la noblesse du discours qui en font le sujet ; & l'Auteur s'y propose d'expliquer sur ces deux articles la doctrine contenuë dans le quatriéme Livre de la Rhétorique à Herennius , de sorte que c'est à proprement parler un Commentaire sur ce Livre.

On voit la raison pourcequoy André Schott , a mis Erythrée avec Sturmius , au nombre de ceux qui ont suivi la méthode d'Hermogène. C'est peu néanmoins de dire sa méthode, il falloit dire encore sa doctrine , du moins sur les points qu'il a traitez. On peut ajouter qu'il la suit avec intelligence , parcequ'il entend la matiere , mais c'est avec de si grands détails, que je les crois capables de rebuter bien des personnes, & qu'ils demanderoient un soin infini, s'il falloit s'y assujettir. Au reste l'idée seule de ses Ouvrages montre assez qu'il n'est nullement à propos d'en rien rapporter ; mais elle montre en même temps , qu'ils peuvent fournir des lumieres à ceux qui étudient les Originaux.

LA RHÉTORIQUE
DE PIERRE
DE COURCELLES,

De Candes en Touraine 1557.

Cette Rhétorique ne contient rien de remarquable que le style même, soit de l'Auteur, soit des Ecrivains dont il emprunte ses exemples tant en prose qu'en vers. On sent, dans cet Ouvrage, que notre Langue commençoit dès lors à se perfectionner ; mais on y voit aussi qu'elle étoit encore loin de sa perfection, comme on peut en juger par tout ce qu'en ont dit Mr. Duvaür, Mr. le Vayer, & Mr. Charpentier. On y reconnoît en même temps, que l'Auteur avoit quelque lecture des bons Originaux, & que s'il ne les avoit pas approfondis sur certains points, sur d'autres il étoit allé plus avant que le commun des Modernes, ce qui est particulièrement vrai du genre judiciaire. Il ne touche point ce qui regarde l'harmonie de notre Langue ; & ceux-là

De Courcelles.

n'en seront pas surpris, qui auront lû ce qu'en dit l'Abbé Cassagnes; puisque cet Academicien attribué à Balzac la gloire de l'avoir le premier remarquée. Pour moi, je trouve dans un Ouvrage plus ancien, d'environ vingt ans, que celui de Courcelles, qu'il y a eû des Maîtres, dès ce temps-là, qui l'ont recommandée. C'est un Ecrit imprimé en 1540. lequel a pour titre, *la maniere de bien traduire d'une Langue en autre*, DAVANTAGE, *de la Ponctuation de la Langue Françoisse*, PLUS, *des accens d'icelle*. Cet Ouvrage n'est pas d'un ignorant. On le doit à Etienne Dolet, natif d'Orleans, Auteur encore d'un Livre intitulé *l'Orateur*. Ses règles touchant la Traduction, sont, que le Traducteur entende la matiere; qu'il sache & la Langue de son Auteur, & la sienne; qu'il ne prétende pas rendre mots pour mots, ni vers pour vers ou ligne pour ligne; qu'il suive l'usage & ne fasse guères de mots nouveaux. A l'égard de l'harmonie, il en fait sa dernière règle en ces termes, qu'on ne sera pas fâché de voir avec l'Orthographe de l'Auteur.

» Venons maintenant, dit-il, à la
» cinquiesme reigle, que doibt observer

ung bon Traducteur, laquelle est de si «
grand' vertu, que sans elle toute com- «
position est lourde, & mal-plaisante. «
Mais qu'est-ce, qu'elle contient ? «
Rien autre chose que l'observation «
des nombres Oratoires : c'est assa- «
voir une liaison, & assement des «
dictions avec telle douceur, que non «
seulement l'ame s'en contente, mais «
aussi les oreilles en sont toutes ravies, «
& ne se faschent jamais d'une telle «
harmonie de Langage. D'yceulx nom- «
bres Oratoires je parle plus copieu- «
sement en mon Orateur : parquoy «
n'en ferai-je ici plus long discours. «
Et derechef avertirai le Traducteur «
d'y prendre garde. Car sans l'obser- «
vation des nombres, on ne peut être «
émerveillable en quelque composi- «
tion que ce soit : & sans yceulx les «
Sentences ne peuvent estre graves, & «
avoir leur poids requis & legitime. «
Car penses-tu, que ce soit assés d'a- «
voir la diction propre & élégante «
sans une bonne copulation des mots ? «
Je t'advise, que c'est aultant que d'ung «
monceau de diverses pierres précieu- «
ses mal-ordonnées : lesquelles ne peu- «
vent avoir leur lustre, à cause d'une «
collocation impertinente. Ou c'est «

De Cour-
celles.

» aultant, que de divers instrumens mu-
 » sicaux mal conduits par les Joüeurs
 » ignorantz les tons & mesures de la
 » Musique. En somme, c'est peu de la
 » splendeur des mots, si l'ordre & la
 » collocation d'yceulx n'est telle qu'il
 » appartient. En cela sur tous fut jadis
 » estimé Isocrate Orateur Grec, &
 » pareillement Démosthène. Entre les
 » Latins Marc Tulle Cicéron a esté
 » grand observateur des nombres. Mais
 » ne pense pas, que cela se doibve plus
 » observer par les Orateurs, que par
 » les Historiographes. Et qu'ainsi
 » soit, tu ne trouveras César, &
 » Saluste moins nombreux que Cice-
 » ron. Conclusion quant à ce propos,
 » sans grande observation des nom-
 » bres ung Auteur n'est rien; & avec
 » yceulx il ne peut faillir à avoir bruit
 » en Eloquence, si pareillement il est
 » propre en diction & grave en Sen-
 » tences & arguments subtils, qui sont
 » les points d'ung Orateur parfait &
 » vrayement comblé de toute gloire
 » d'Eloquence.

Rappelons ici, à l'occasion de l'har-
 monie, un endroit de mon premier
 volume, qui regarde cette matiere.
 » J'ai dit que Denys d'Halicarnasse

s'applaudit , principalement sur la démonstration sensible qu'il donne d'une chose , qui est un paradoxe , de son propre avou , & qui consiste à dire que la prose de Démosthène n'a tant de force & tant de charmes , que parcequ'elle ressemble à de très-beaux vers , sans tomber dans le vice de faire des vers en prose ; & que la Poësie d'Homere n'est si digne d'admiration , que parce qu'elle a l'air d'une belle prose , sans être néanmoins prosaïque. J'ai ajouté qu'on ne sauroit disconvenir qu'un pareil paradoxe bien montré , ne fasse voir la grande pénétration de l'Auteur qui le démontre ; mais que sans autre démonstration , une comparaison le rend facile à concevoir. Lors , dis-je , qu'on se promene sur terre , on aime le bord de l'eau ; & lorsqu'on se promene sur l'eau , c'est un plaisir de voir la terre. Il est aisé de faire l'application.

Sur cela , les Messieurs qui composent la Société Littéraire de la Haye , se sont expliqués en ces termes : *Pour nous , nous avouons ingénument que nous ne sommes pas assez éclairés pour com-*

Tom. 5. du
Journ. Litt.
P. 315.

De Cour-
celles.

T. 6. 2. part.
p. 363.
ibid. 373.

de, un paradoxe qu'il s'agit de démontrer.
De mon côté, dans la lettre que je me suis donné l'honneur de leur écrire, & qu'ils ont inserée toute entière dans leur Journal, j'ai promis de leur donner quelque éclaircissement. Le voici.

Ces Messieurs sont plus éclairés qu'ils ne pensent ; & ils n'ont besoin ni de démonstration, ni de similitude pour comprendre le paradoxe de Denys. Leur modestie a beaucoup de part dans ce qu'ils en disent ; peut-être y a-t-il encore quelque inattention, aussi bien que dans ce que j'ai dit moi-même. Mais si nous y faisons reflexion, eux & moi, nous concevrons aisément, que la prose de Démosthène, dès qu'elle est nombreuse, ressemble à des vers : qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, (posé d'ailleurs le choix des mots,) que parcequ'elle est nombreuse : & par conséquent, qu'elle n'a tant de force & tant de charmes, que parcequ'elle ressemble à des vers. C'est la pensée de Cicéron dans son Orateur (1). *Les foudres de Démosthène*

(1) Cuius non tam | torta ferrentur. Cic. in
vibrarent fulmina il- | Orat. ad calc.
la, nisi numeris con-

n'auroient point tant de force, ou tant d'éclat, sans les nombres qui les accompagnent. De Courcelles.

Nous concevrons de même qu'une Poësie, remplie d'ailleurs de pensées & d'expressions convenables, n'est parfaitement belle, que parce qu'elle est si aisée, que les paroles n'y paroissent aucunement avoir gêné le Poëte pour faire la mesure, mais y sont si naturellement placées, qu'à dire la chose en prose, on ne les placeroit point autrement. Or avoir cet air aisé, c'est ressembler à de la Prose, sans avoir d'ailleurs rien de prosaïque. Donc elle ne sera si belle, que parce qu'elle ressemblera à de la prose, aux termes que je l'ai dit. En un mot, toutes choses égales, la prose nombreuse est la plus belle : il en est de même de la Poësie aisée, toutes choses d'ailleurs égales.

Le paradoxe donc n'a dû paroître paradoxe ni à ces Messieurs, ni à moi : & si nous y avions fait attention, nous ne l'eussions regardé, ni eux, ni moi, comme ayant besoin de démonstration ; mais comme une chose aisée à concevoir pour tous ceux qui ont une juste notion de la belle Prose & de la belle Poësie.

De Cour-
celles.

Je l'ai traité de *paradoxe*, parceque Denys le regarde comme tel ; & il le pouvoit alors regarder ainsi, parceque la chose étoit, sinon nouvelle, du moins encore assez peu connue. Et aujourd'hui même la maniere de l'énoncer, lui donne l'air de paradoxe.

Quelle qu'elle soit, Denys la démontre, non par la voye que j'ai prise, qui consiste en raisonnement : mais par une autre plus sensible, (raison pourquoi j'ai donné la qualité de *sensible* à sa démonstration.) Car ce qu'Horace fait pour prouver qu'il n'est point Poëte dans ses satyres, mais qu'Ennius l'est dans ses vers, en dérangeant les mots de part & d'autre, & présentant au Lecteur ce qui en résulte ; Denys le fait sur des exemples de Démosthène & d'Homère. Il montre, dans celui-là, des pieds & une cadence qui le conduisent presque à des vers : il montre, dans celui-ci, un arrangement de mots, tel qu'il auroit pu l'avoir, s'il eût voulu parler en prose.

J'ai omis dans mon Ouvrage la démonstration de Denys, tant parcequ'elle est trop longue pour un abrégé comme le mien, que parceque les choses qu'il rend sensibles, ne peuvent

l'être en nôtre langue.

De Court-
celles.

J'ai eu recours à ma similitude, que j'aurois peut-être jugé inutile, si j'avois pensé que la chose étoit claire d'elle-même pour ceux qui savent la Rhétorique ; mais j'aurois pu la regarder toujours comme agréable par l'idée des objets qu'elle présente. Peut-être aussi est-elle assez juste, & j'ai vu des gens qui l'ont trouvée telle, pour marquer deux choses opposées, qui s'évitent l'une & l'autre ; & qui pourtant veulent s'approcher. *Il est aisé, ai-je dit, d'en faire l'application.* Veut-on que je la fasse ? Lorsqu'on se promène sur terre, on aime le bord de l'eau, mais on seroit fâché de tomber dedans ; lorsqu'on se promène sur l'eau, c'est un plaisir de voir la terre, mais on ne voudroit point que le bateau allât s'y briser. Ainsi quand on parle en prose, on cherche l'agrément des vers, sans en vouloir faire ; & quand on parle en vers, on cherche l'air aisé de la prose, & néanmoins on ne veut point être prosaïque. Quoi qu'il en soit, je consens que ceux qui n'approuveront pas cette comparaison, la mettent au nombre de celles que donnent quelquefois les Poëtes, non pour expliquer ce qu'ils

De Cour-
celles.

ont dit , puisqu'il n'a pas besoin d'explication ; mais pour amuser le Lecteur , & qui , à cause de cela , n'ont pas toujours un rapport exact à la chose proposée.

N'en faisons point à deux fois ; j'ai encore promis d'expliquer ce que j'ai dit en parlant d'Hermogène. Que cet Auteur réduit la methode de trouver les argumens aux circonstances du lieu , du temps , de la maniere , des personnes , des causes & des faits ; & que , selon lui , ce n'est pas prouver la chose que nous avançons , de dire qu'elle est honnête , utile , agréable , ou legitime ; parceque ce ne sont point là des argumens , au jugement d'Hermogène ; mais des propositions qui ont besoin de preuves. Sur cela ces Messieurs font leurs reflexions. *Il nous paroît , disent-ils , que cet endroit est bien obscur , ou bien que ce qu'on y veut dire , n'est guères raisonnable.*

Il me semble que la chose n'est ni méprisable , ni obscure. J'entreprends , par exemple , dans un discours , de traiter *du merite de la Poësie* , & je veux montrer *qu'il est grand* , c'est ma proposition. Je le montre , 1°. par l'utili-

te qu'elle apporte ; 2°. par *l'honneur* qu'elle procure ; 3°. par *le plaisir* qu'elle donne. Ce sont là , non trois preuves , mais ma proposition générale mise en *trois parties* , ou divisée en *trois propositions particulières* , qui ont toutes besoin de preuves. Nous dirions aujourd'hui que ce sont *les trois points* du discours : & la plupart des Maîtres d'Eloquence disent que ce sont *trois chefs de la question*. Ainsi Wolfius , sur Démosthène , observe que cet Orateur veut prouver *qu'il faut faire la guerre à Philippe* , & qu'il traite *un, deux , ou trois chefs* , la *facilité* de la faire , l'*utilité* , la *gloire* qui en reviendra. Il regarde *ces chefs* , non comme *des preuves* , mais comme *des propositions que l'Orateur doit prouver*. Et qu'est-ce en effet que tout cela , sinon *la division* , qui certainement n'est pas une preuve. C'est le langage presque de tous les Maîtres , lequel ne paroît ni obscur , ni déraisonnable , non plus que ce que j'en ai dit.



LA RHÉTORIQUE
DE BARTHELEMI
CAVALCANTE
GENTILHOMME FLORENTIN,
Seconde Edition à Venise 1559.

C E que je devrois dire de la doctrine de Cavalcante, je l'ai dit en parlant des Anciens Maîtres où il a puisé. Il composa son Ouvrage pour le Cardinal de Ferrare, qui voulant s'instruire à fond de l'Art Oratoire, le pria, ou de lui traduire la Rhétorique d'Aristote, ou de lui en composer une autre. Le premier parti, quelque difficile qu'il fût, étoit pourtant le plus aisé, mais il étoit en même tems le moins propre à satisfaire aux desirs de cette Eminence. Cavalcante, par ce moyen, ne lui auroit pas présenté, comme il le pouvoit dans un Livre de sa façon, ce que tant d'Auteurs avoient dit de curieux sur cette matiere, depuis Aristote. Il choisit donc le second parti, malgré la difficulté, non seulement de ramasser en un corps ce qui étoit répandu en un si grand nombre

d'Ecrivains , mais encore de les concilier entr'eux , dans la variété de leurs sentimens , ou de leurs méthodes. Cavalcant.
te.
Ajoûtons qu'il se donna ainsi le moyen, & de suppléer ce qu'on peut désirer dans Aristote , & d'allier ensemble les deux idées dont le Cardinal lui laissoit le choix , je veux dire , de traduire en quelque sorte le Philosophe , & néanmoins de produire quelque chose de nouveau.

En effet , quoique son Ouvrage soit comme la quintessence de la doctrine des bons Maîtres , il l'est sur-tout de celle d'Aristote. Premièrement , à parler en général, c'est, selon Cavalcante, au jugement d'Aristote (1) qu'il faut s'en tenir ; c'est la méthode de ce Philosophe , la plus excellente de toutes sans contredit , qu'il faut suivre en toute occasion. Après cela en particulier , & sur-tout dans la matiere présente (2) Cavalcante marche si bien sur les traces d'Aristote , que tantôt il traduit son texte avec toute la fidélité

(1) Aristotele , il qui giudicio, & la cui rettissima via nel trat- tare di qualunque ma- teria debbiamo sequi-		tare. pag. 80. (2) Aristotele , il- quale in tutto questo discorso ho sequitato. p. 55.
---	--	---

Cavalcan-
te.

qu'on peut attendre d'un interprete, & tantôt s'il y fait quelque changement, c'est pour l'accommoder autrement à son dessein. Cela va quelquefois à dire d'une maniere plus étendue, ce qu'Aristote avoit dit d'une maniere trop concise; & quelquefois, à marquer précisément & en termes formels, ce que le Philosophe n'avoit exprimé qu'en général, ou avoit plutôt donné à entendre, qu'il ne l'avoit proprement dit. D'autres fois, Cavalcante éclaircit ce qui est obscur; ou bien, ce qu'Aristote suppose dans la Rhétorique, parcequ'il l'a traité ailleurs; notre Auteur le traite expressément dans la sienne, parcequ'aucun Ecrivain Toscan ne l'avoit encore traité.

Son attachement pour le Philosophe paroît entre autres, dans tout ce qu'il dit de la Nature de l'Art & de ses parties, dans les détails qui regardent les lieux propres à chaque genre de cause; dans ce qu'il enseigne touchant *les Sentences ou pensées spirituelles*, matiere délicate entre les mains d'un Italien, & propre, s'il ne suit pas un bon guide, à le faire donner dans l'écueil des *Concetti* ou des

brillans qu'on reproche à cette Nation. **Cavalcante**

Cet attachement paroît encore **ce.**

plus dans la doctrine des passions. C'est sur cela que Cavalcante admire & l'exactitude , & l'étendue , & la méthode du Philosophe. A l'égard de la méthode ; il la trouve telle, qu'on ne peut selon lui s'en écarter que par vanité ; & qu'il n'y a point de raison qui puisse obliger à chercher une autre route. Pour ce qui est de la doctrine ; on ne peut en omettre aucune partie , sans nuire beaucoup aux Lecteurs. Aussi ne se contente-t-il pas de la suivre, il en rapporte toute la substance (3) :

Aux passions , je puis ajouter les mœurs , & assurer sur cet article, que Cavalcante entend très-bien , & la matiere , & la verité de ce qu'en dit Aristote , & la fausseté de ce que Quintilien a dit de ce Philosophe , & la dif-

(3) Et in questa parte non solo seguirò, ma referirò quello, ché n'ha detto Aristotele , il piu sostantivamente , & cum maggiore chiarezza ch'io potrò. Percio che egli ha di questa materia, si esquisita- mente, si ampiamente, & in maniera tanto diversa da gli altri Autori trattato, che non m'é parso di poter pretermettere alcuno de i suoi precetti senza gran danno de i Lettori, &c. L. 4. P. 175.

Cavalcante.
te.

ficulté néanmoins de bien prendre en quelque chose la pensée de l'Auteur Grec, laquelle vient de ce qu'il traite des mœurs en divers lieux ; qu'il faut rassembler les idées ; expliquer ce qu'il y a d'obscur ; concilier ce qu'il y a de contraire ; donner à tout un ordre qui satisfasse ; enfin comparer sa doctrine, sur ce point, avec celle de Cicéron, de Quintilien, d'Hermogène, & de Denys d'Halicarnasse, lesquels ne diffèrent pas peu entr'eux, aussi bien que d'Aristote.

Dans le goût que Cavalcante avoit pour ce Philosophe, il ne faut pas s'étonner s'il a reconnu que la Rhétorique à Alexandre n'étoit pas du même Auteur (4). Peut-être, en cela aussi-bien qu'en beaucoup d'autres choses, s'est-il conduit par les lumières de Victorius son compatriote, lequel, assez peu d'années avant lui, avoit travaillé sur la Rhétorique d'Aristote, comme j'ai dit, non pas en Italien, mais en Latin. Quoi qu'il en soit, il ne donne pas tellement son estime à

(4) L'Autore della Rhetorica ad Alessandria, l'Autore dico, perciò che io non l'attribuisco ad Aristotele, benchè ella ne riporti il nome. p. 169 & 170.

ce Philosophe , qu'il n'en reserve une partie pour Longin , pour Démétrius , pour Denys d'Halicarnasse , pour Ciceron , pour Quintilien , & sur tout pour Hermogène , dont il a pris toute la doctrine , touchant les idées ou les caractères du discours ; parceque sur cette matiere, cet Auteur a plus de netteté , plus d'étendue , plus de justesse qu'aucun autre de tous ces Auteurs ou Grecs ou Latins. Il trouve néanmoins deux choses dans ses Ouvrages ; l'une que quelques-uns de ses préceptes ne peuvent gueres s'exprimer aussi commodément en Toscan , qu'ils s'expriment en Latin , ou en Grec ; l'autre qu'il y a des connoissances si subtiles (5) qu'elles sont plus propres à montrer l'esprit , la pénétration , le travail enfin de l'Auteur , qu'à procurer de grands avantages aux disciples de l'éloquence. On peut, sur cela, lui opposer d'autres Auteurs , qui ne sont pas de son sentiment.

Cavalcan-
te.

(5) Alcuni suoi precetti non si possono così bene accomodare in questa lingua, come nella Greca , & nella Latina ; & alcune sue considerazioni sono tanto minute ,

che è pare , che può tosto lode d'acutezza d'ingegno & di diligenza all'autore , che grande utilità à i lettori portino. L. 5. p. 329. & 330.

Cavalcante.
—

Il me reste à dire un mot & du style de Cavalcante , & de l'ordre qu'il a gardé. Pour le style, il ne se picque de l'avoir , ni fort travaillé , ni fort orné , mais pur & clair , tel que la raison , dit-il , & l'exemple d'Aristote , montrent qu'il doit être dans ces sortes de Traitez. Il avertit néanmoins qu'ayant à parler quelquefois de choses jusqu'alors inconnues en sa langue , (dans laquelle , à ce qu'il dit , il n'y avoit eu encore ni Maître d'Eloquence , ni Orateur ,) il a été forcé d'emprunter des termes Grecs ou Latins , tant parcequ'il n'en trouvoit pas d'Italiens qui les exprimassent , ou qui fussent déjà reçûs , que parcequ'il ne vouloit pas se donner la liberté d'en inventer de nouveaux , sinon lorsqu'il lui paroîtroit qu'on le pouvoit faire commodément. En quoi , comme lui-même le remarque ; il s'est réglé sur l'exemple des Latins , qui ont emprunté bien des mots Grecs ; & il les a aussi imitez dans le soin qu'il s'est donné d'expliquer les mots qu'il emprunte de l'une ou de l'autre langue.

A l'égard de l'ordre qu'il a gardé , la Rhétorique est divisée en sept Livres , dont le premier explique toute la nature

ture de l'Art , & tout le plan de son **Cavalcan-**
 Ouvrage ; le second explique tout ce **te.**
 qui regarde l'invention ; le troisième,
 les divers moyens de persuader, & sur-
 tout les argumens artificiels ; le qua-
 trième , les passions , les mœurs ,
 & les preuves que l'art ne four-
 nit point à l'Orateur ; le cinquième,
 ce qui regarde l'élocution , l'arrange-
 ment , & la prononciation : bien en-
 tendu que jusques-là, il prétend ne
 donner que des préceptes généraux.
 De sorte que dans le sixième livre, il
 entreprend d'en faire l'application sur
 l'Exorde & sur la Proposition ; comme
 dans le septième, il entreprend de la
 faire sur la Confirmation , la Réfuta-
 tion , & la Peroraison.

Quelque arbitraire que puisse être
 assez souvent l'arrangement des ma-
 tières de Rhétorique , je ne puis pour-
 tant douter qu'on ne trouve peu na-
 turel celui que Cavalcante a suivi. A
 cela près , il y a lieu , à mon sens , de
 féliciter la Toscane d'avoir en lui un
 Auteur qui a assez bien pris les règles
 & les idées des premiers Maîtres, pour
 faire honneur & au pays en général ,
 qui lui a donné naissance , & à sa pro-
 pre famille , qui est encore des plus

Cavalcante.

distinguées à Florence, & à l'Eminentissime Protecteur qui le fit travailler. Ajoutons encore à sa gloire, qu'avec les Maîtres d'Eloquence que j'ai citez, il paroît aussi posséder très-bien Cicéron, Démosthène, Tite-Live, Thucydide, Isocrate, & beaucoup d'autres excellens Auteurs, dont il rapporte des exemples traduits en sa langue; que Bernardus Bernardi le cite souvent avec éloge dans son Thésor de Rhétorique, qui est un Dictionnaire des termes de cet Art, ainsi que je le dis ailleurs. On peut donc, je crois, ajouter foi à ce que dit le Libraire, dans un Avis au Lecteur, qu'une première édition qu'il avoit faite de l'Ouvrage de Cavalcante, fut épuisée en très-peu de temps, quoiqu'il en eût tiré un assez bon nombre d'exemplaires. Je ne rapporte point les éloges qu'on lui donne dans des vers, Italiens, Grecs, ou Latins, imprimez à la tête de la Rhétorique, parceque ce n'est gueres dans ces sortes de pieces, qu'il faut chercher les idées qu'on doit se faire des Ouvrages.

Voy. Voss. In-
 sit. Orat. l. 3.
 c. 6. p. 341. Pos-
 sevin Bibl. T. 2.
 l. 18. c. 9. Teiff.
 Ed. de 1715. p.
 99.

J'observe en finissant cet article, que j'aurois dû citer Cavalcante, en parlant des Auteurs originaux, dont

il a si souvent dit sa pensée ; mais je ne savois pas encore s'il y avoit un Cavalcan-
 te.

Je ne l'ai sçu que depuis, & je dois la connoissance de cet Auteur, ainsi que de beaucoup d'autres, à Mr. Hobey Professeur de troisième, au College de la Marche, qui fait honneur à sa profession, autant par ses belles manieres, que par son habileté. C'est donc par son moyen que le Lecteur rencontre du moins ici ce que j'aurois dû lui donner dans le premier volume de mon Ouvrage.

PHILIPPE MELANCTHON,

Né à Brétten au Palatinat du Rhin, le 16 Février 1497, mort à Vvitemberg, le 19 Avril 1560, âgé de 63 ans & deux mois ; Auteur d'une Rhétorique en deux Livres, qui a pour Titre, Elementorum Rhetorices libri duo.

NOus avons admiré la Rhétorique d'Hermogène dans le premier volume, parceque c'est un excellent Ouvrage, d'un Auteur de dix-huit.

Melan-
thon.

Teissier ad-
dit. aux Elog.
T. 1. p. 188.

Dict. de
M. Bayl. T. 2.
art. de Me-
lanth. p.
2090. B.

ans. Si nous en croyions Mr. Teissier, nous aurions lieu d'admirer celle de Melancthon, comme étant d'un Auteur presque aussi jeune, & qui n'avoit qu'un an de plus. Mais M. Bayle nous arrête. *Mr. Teissier*, dit-il, *a pris la dix-neuvième année du seizième siècle, (1) pour la dix-neuvième de l'âge de Melancthon.* De sorte que ce jeune Auteur, né trois ans avant ce siècle, avoit vingt-deux ans lorsqu'il publia sa Rhétorique, & vingt-trois, lorsqu'il donna sa Dialectique.

Cela fait quelque différence de temps ; cependant comme il y a lieu de croire que Melancthon fut d'ailleurs Auteur imprimé dès l'âge de vingt ou vingt-un ans, c'est par cette considération que Mr. Baillet l'a mis au nombre des Enfans célèbres par leurs études ou par leurs écrits, & Mr. Bayle trouve qu'il étoit fort digne de cet honneur. Il ajoute que le chapitre que Mr. Baillet lui a donné, est fort curieux : On y voit qu'à l'âge de treize ans il dédia à Reuchlin son Précepteur,

(1) Anno decimo nono, evulgavit Rhetoricam, sequenti Dialecticam, vicesimo quarto Grammaticam, aliis deinde alia. Melch. ada m. invit. Theol. p. 331.

une Comédie qu'il avoit composée tout seul ; & nous voyons dans Mr. Bayle, que la même année il fit apprendre à ses camarades une espèce de Comédie, de la façon de Reuchlin même , & la fit représenter avec tout l'agrément possible , en l'honneur de son Précepteur , & pour le divertir. J'admire donc, sur cet article , le silence de Mr. Colomiés , qui dans ses petites notes sur Quintilien , a donné une liste de quelques personnes célèbres par leur science dès leur bas âge , & dans ce nombre n'a pas songé à mettre Melancthon. Ce qui est d'autant plus surprenant , qu'il l'a nommé dans cette liste , pour confirmer ce qu'il y dit d'Henri Estienne.

Melancthon.

Paul Colomes. Κριμνα. lit. p. 233. 236.

On admire encore plus la multitude des Ouvrages de Melancthon. Il est, dit-on , étonnant que parmi beaucoup d'autres occupations , il ait pu écrire autant de Livres qu'il en composa. Le nombre en est prodigieux , mais il ne les polissoit pas ; & comme il voyoit que ses Ouvrages , quoiqu'il n'y mît pas la dernière main , & que même il les donnât au Public assez imparfaits , étoient néanmoins utiles à la jeunesse , il prit plutôt le parti d'en

Diét. p. 2096.

Melan-
thon.

Ibid.

*M. Bayl. &
M. Baillet,
ubi suprà.*

*À la tête de
sa Rhétorique.*

faire imprimer beaucoup, que celui d'en perfectionner un petit nombre. C'étoit, dit Mr. Bayle, préférer à sa propre gloire l'utilité du prochain. On peut croire aussi, ajoute-t-il, que l'heureux génie qu'il avoit reçu de la nature, lui donnoit quelque confiance, que ses productions seroient estimées sans le secours de la lime. Il est assez constant que Melancthon fut un des plus sages & des plus habiles hommes de son siècle; mais ce que j'ai dit sur la foi d'autrui, de l'ordre qu'il garda dans l'édition de sa Rhétorique & de sa Dialectique, ne paroît pas s'accorder avec ce qu'il en dit lui-même dans une lettre. *Il y a deux ans, dit Melancthon, que je publiai ma Dialectique, & je la dédiai à Mr. votre Père, pour la mettre entre vos mains, & celles de vos compagnons d'étude; & voyant le progrès que vous faites dans cet Art, je vous envoie ma Rhétorique, à cause que ces deux Arts sont tellement liez, qu'il vaut mieux les étudier tous deux à la fois, que séparément.*

On peut supposer, & je ne m'y oppose pas, qu'il ne parle point en cet endroit, de l'édition de sa Rhétorique, comme de celle de sa Dialectique.

Dans cette lettre, dira-t-on, il n'est question que d'un simple envoi. Je le veux. Mais Melancthon, dans la suite même de sa lettre, après avoir rendu compte des motifs qui le portèrent à composer sa Dialectique, rend compte aussi des raisons qui lui firent composer sa Rhétorique. C'étoit entr'autres, pour montrer la liaison de ces deux arts, & parceque, ajoute-t-il, on ne peut bien entendre les préceptes du premier, qu'en les comparant avec ceux du second; ce qu'il infinuë encore dans le corps même de son Ouvrage. Cela ne semble-t-il pas montrer en tout sens, l'ordre qu'il garda non seulement dans la composition, mais encore dans l'édition de ces deux Ouvrages? Il s'ensuivroit que s'il composa sa Dialectique à 23 ans; il en avoit 25 lorsqu'il composa sa Rhétorique. Quoi qu'il en soit, une autre raison l'avoit porté à donner sa Logique; c'est que ceux qui faisoient profession de l'enseigner, n'exécutoient rien moins que ce qu'ils faisoient espérer. *Je ne puis, dit-il, accuser les Maîtres ordinaires d'Eloquence, comme j'ai accusé les Maîtres ordinaires de Logique.* Il semble par ces paroles

C. 3. p. 42.

Melanc-
thon.

M. Bayl. ibid.
p. 2093. 2094.
dans les NO-
tes.

qu'il étoit plus content des premiers que des seconds , mais la raison qu'il ajoute paroît détruire cette idée. *C'est, dit-il , qu'il n'y a d'autres Maîtres de Rhétorique que Cicéron & Quintilien , qui l'emportent sur tous les Grecs , dont nous avons vu les écrits.* Avoit-il vu la Rhétorique d'Aristote ? il y a apparence , puisqu'il étoit grand Péripatéticien , & qu'il avoit tant travaillé à expliquer la Logique , la Morale & la Physique de ce Philosophe. Il est donc difficile de concevoir pourquoi il décide si généralement contre les Grecs , & je ne sai si c'est là de quoi nous faire juger qu'il étoit bien instruit de cet Art.

Tout cela néanmoins est susceptible d'un bon sens. Les Maîtres ordinaires de ce temps-là expliquoient ou Cicéron , ou Quintilien , & par cette raison , ils paroissoient irrépréhensibles ; Quintilien d'ailleurs & Cicéron lui paroissent les seuls Maîtres de Rhétorique , & l'emporter sur tous les Grecs , parce qu'ils ont plus d'éloquence.

On peut d'autant plus admettre cette interprétation , que ce qu'ajoute Melancthon , dans la suite de sa lettre , est d'un homme aussi sage qu'éclairé.

Car comme il n'avoit composé la Dialectique que pour mettre les jeunes gens en état de lire Aristote ; de même son intention, en composant la Rhétorique, n'étoit que de les aider non seulement à lire, mais à étudier avec soin les deux Maîtres qu'il nous propose. Dans ce dessein, il représente les difficultez & les avantages de la Rhétorique. Les préceptes de cet Art, à ce qu'il dit, semblent frivoles, ou pueriles, & ils sont néanmoins très-utiles. Ils sont même nécessaires, & dans l'Etat & dans la Religion, pour l'explication des plus grandes affaires, pour l'administration de la justice, pour la défense de la vérité. Ils le sont aussi pour lire avec fruit tout ce qu'on lit, pour juger non seulement des Ouvrages, mais des choses qu'on y traite. C'est par là qu'il en faut juger, & non par l'opinion de quelques petits esprits, qui la bornent à ce qui est de leur portée, à faire une lettre de quelques lignes, ou un Poëme de quelques vers : la Rhétorique, dit-il, est une source féconde, non seulement d'éloquence, mais encore de sagesse.

Il faut convenir que ces idées sont dignes des plus grands Maîtres. Aussi

Melanc-
thon.

*Il répète la
même chose au
c. 5. p. 58.*

C. 1. p. 29.

Melanc-
thon.

l'Auteur avoue qu'on les trouve par tout dans Cicéron. Mais ce n'est encore que le Préambule de son Ouvrage. Il est divisé en deux Livres. Le premier traite de l'*Invention* & de l'*Ordre*, le second ne parle que de l'*Elocution*. Il croit qu'on ne peut guères donner des préceptes touchant la mémoire. Et à l'égard de la prononciation, elle est, dit-il, toute autre aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois, &, par cette raison, il faut s'en instruire par l'usage & par l'imitation.

Cet Auteur a une chose particulière : aux trois genres de causes ordinaires, il ajoute le *Didactique* en faveur de ceux qui instruisent le Peuple & qui lui expliquent l'Ecriture. On ne peut blâmer un homme qui voudra sur cela appliquer les préceptes généraux & en donner des exemples particuliers : mais pourtant il est visible que le genre Didactique a lieu dans les trois autres & qu'il y est compris. En sorte qu'en le séparant, l'Auteur oublie la Logique, laquelle néanmoins lui fournit tous les préceptes qu'il croit convenir à ce genre ; &, ce qui est fort utile, il fait l'application de ces préceptes avec beaucoup de méthode sur

C. 6. P. 63.

des points de Religion & de Morale, qui sont d'usage ; sur la vertu en général, sur la Pénitence en particulier, sur la Foi, &c. dont il veut qu'on explique la nature, les parties, les causes, les effets, les vertus qui y ont du rapport, les vices opposez. C'est sur de pareils exemples, qu'il fait voir ailleurs les moyens de développer les grandes veritez qui font la force & l'ornement de l'Eloquence, & il ajoute la maniere de s'en servir. A l'égard du genre judiciaire, il remarque (2) que nos Avocats sont plutôt des Jurisconsultes que des Orateurs. Il est pourtant difficile de croire que la proposition ait été universellement vraie de son temps ; encore plus, qu'elle le soit aujourd'hui.

Melanc-
thon.

P. 64.

C. 23. P. 265.

Il établit combien il importe, non seulement de savoir trouver, en chaque affaire, la proposition principale qui fait l'état de la cause ; mais encore de la démêler dans toutes sortes d'Ouvrages, même dans l'Ecriture Sainte, à quoi selon lui, il faut beaucoup accoutumer les jeunes gens. Heureux si

C. 9. p. 80. 81.

(2) *Esti imago quæ tamen causas agunt
dam veteris artificii Jurisconsulti. c. 8. p.
reliqua est, in foro 77.*

Melanc-
thon.

P. 180.

dans la Religion, il n'eût point abandonné la voye de ses Peres ! le Livre même dont est question se sent de ses égaremens dans un des points capitaux qui nous divisent des Novateurs ; & le Sacrifice de la Messe , selon lui, n'est point un Sacrifice.

Ne l'écoutons qu'en ce qu'il a de bon , & quant à présent bornons-nous à ce qui regarde la Rhétorique , son jugement y paroît dans les préceptes qu'il donne sur l'Invention. Il veut qu'ils soient courts , (3) parceque c'est la connoissance des matieres , c'est l'usage qui doit fournir les preuves & les pensées , & sur-tout , les veritez générales, lesquelles sont le fruit ou de la réflexion , ou de la connoissance de la Morale , du Droit , de la Religion. Il ajoute les préceptes sur les passions , & il y suit les grands Maîtres , Aristote , Cicéron , Quintilien. Tant il est vrai qu'après eux on ne peut rien dire de nouveau !

Si Melancthon est court dans les

<p>(3) Ego non admodum opus esse longioribus præceptis in hac parte judico : nam viâ quâ in cognita , potest res , non in libel-</p>	<p>lis Rhetoricis quærendæ erunt , sed tum à communi prudentiâ , tum ex aliis artibus sumendæ. pag. 266.</p>
--	--

préceptes sur l'Invention, il l'est encore plus dans ceux qui regardent l'arrangement, dont néanmoins il fait connoître l'importance par cette considération, *que la parfaite connoissance d'un Ouvrage ou d'une cause dépend de celle qu'on peut avoir de l'ordre que l'Auteur y garde*, & il observe fort à propos, que la prudence, l'occasion, le bien de la cause prescrivent l'ordre qu'il y faut tenir.

Melanc-
thon.

C. 25. p. 292.

A l'égard de l'Elocution qui fait la matiere du second Livre, il observe qu'on ne peut la négliger sans négliger en même temps & l'ordre même, & toute la belle Litterature; Que dis-je sans montrer de l'indifférence pour les pensées. Veut-on connoître cette verité, il ne faut selon lui, que considérer que l'Elocution sert à marquer le prix des choses, & qu'il est naturel de le marquer: que les Peintres (4) dans leurs tableaux ont des lumieres & des ombres, qu'ils ont des enfoncemens, qu'ils ont des faillies, comme les Architectes dans leurs Ouvrages, ou des reliefs comme les Sculp-

(4) Pictores effi- | magis emineant &
ciunt ut alia videan- | sint excitatoria. pag.
tur depressiora, alia | 304.

Melan-
thon.

teurs ; enfin que ceux qui font profession de mépriser l'Elocution , veulent néanmoins paroître éloquens , & feroient bien fâchez de mal parler, parceque rien ne marque mieux le dérangement de l'esprit, que le dérèglement du discours (5). Il ajoute que rien ne fait plus de plaisir que la beauté de la diction ; que le soin qu'on en prend adoucit les mœurs , qu'elle les fait connoître , que mal-à-propos la regarde-t-on comme un fard ou comme une affectation , puisque les Maîtres ne l'approuvent , qu'autant qu'elle est naturelle.

Une diction de ce caractère n'est pas seulement ornée & convenable au sujet, elle est aussi également pure & intelligible. C'est par là que la Grammaire est le principe de l'Eloquence. On apprend d'elle les mots d'usage : il est permis néanmoins d'en faire de nouveaux, non dans les choses anciennes, mais dans les nouvelles, comme il est arrivé dans l'établissement de la Religion , & comme il arrive dans l'établissement des Etats. A cela près Melancthon blâme la licence &

(5) Certissimum in- | mentis monstruosa
dicium monstruosa oratio.

la barbarie des termes dans certains Arts, laquelle est cause, dit-il (6), que ces termes ne laissent dans l'esprit aucune idée de verité.

Melan-
thon.

Notre Auteur à l'occasion des figures & sur-tout de l'Allegorie, parle des divers sens de l'Ecriture Sainte, qui sont le *Litteral*, le *Moral*, l'*Allegorique*, & l'*Anagogique*, pour nous apprendre & ce qu'il en faut penser, & l'usage qu'on en doit faire. Cette matiere considerée en elle-même, est fort utile aux Orateurs Sacrez; elle comprend les veritez fondamentales; elle comprend les divers sens du texte Sacré, & la maniere de s'en servir. C'est sur quoi doivent s'étendre ceux qui donnent des régles aux Prédicateurs.

C. 1. p. 361.

Melanethon reduit les sens de l'Ecriture à deux. Il veut qu'on s'attache au *Grammatical*, qui est le même que

<p>(6) Nostris temporibus satis magna laus est facultatem grammaticè loquendi consequi, pauci reliquas orationis virtutes addere possunt, ut videlicet figuris utantur non ineptis, aut in-</p>	<p>tempestivis, aut magna cum gravitate & magna vi aliquid amplificent. In his eloquentia claudicat... his moribus, rerum veritas novitate verborum amittitur. p. 309. 310. 311.</p>
---	--

Melanc-
thon.

le *Litteral* & l'*Historique*. Il veut beaucoup de sagesse & de modération dans l'usage du figuré. Il souhaite que ce qu'on établit par ce dernier, soit encore appuyé d'ailleurs par de bonnes autoritez. Au reste, il convient qu'on trouve, dans les faits historiques, la figure des plus grandes veritez : mais qu'en se servant de ces allégories & de ces allusions pour rendre le discours plus vif & plus agréable, il faut le fortifier de raisonnemens dont les conséquences soient justes, & dont les principes soient les veritez primitives fondées sur des textes formels. Cela suppose que l'Orateur ou le Théologien sache parfaitement la Religion & ses parties (7), surtout, qu'il n'ignore pas que la Morale se rapporte au Decalogue & à l'Evangile, au reglement de la conscience, & au gouvernement civil & politique. Quant au fond de la Religion, on sait que c'est le regne de Jesus-Christ, la Pénitence, la Grace, la Foi,

(7) Non est cuiusvis | Christianæ doctrinæ
videre allegorias, aut | capitum... afferunt in
ubi deceant; sed qui | loco adhibitæ & gra-
habeat perfectam co- | tiam & lucem.
gnitionem istorum |

l'Esperance, la doctrine de la Croix, la priere, les devoirs de la Charité; Melanc-
thon.

A propos des allégories, l'Auteur ap- P. 370.

prouve fort qu'on mette dans toutes les Eglises l'image de Saint Christophe; mais il croit qu'elle n'est qu'une allégorie qu'il explique assez au long, persuadé que dans les parties de cette statuë, on trouve une image de tous les devoirs du Christianisme. Monsieur le Tourneux en retenant la verité de l'histoire, n'exclut point l'allégorie.

Ann. Chrét.
T. 9. 25. Juil-
let.

Les images, dit-il, où Saint Christophe est représenté comme un homme fort & puissant qui porte Jesus-Christ sur ses épaules, ne sont peut-être que des figures symboliques de la grandeur de son ame, qui étant pleine de Jesus-Christ, a marché avec assurance au travers des eaux, c'est-à-dire des afflictions & des tentations de cette vie, par la grace de celui qu'elle portoit au dedans d'elle. En cela, comme en tout, le Lecteur voit que c'est des Auteurs Catholiques tel qu'étoit Mr. le Tourneux, & non pas de Melancthon, qu'il faut apprendre ce qu'on doit suivre & pratiquer. Et quand on m'opposeroit, ce que je crois vrai, qu'Augustin Valère, Historien de Saint Charles Borromée,

Melan-
thon.

Evêque de Verone & Cardinal , dans sa Rhétorique sacrée a profité de Melancthon sur le point dont je parle , qui regarde les sens figurez du texte sacré , il est aisé de concevoir que tout ce que cet Auteur avoit de bon sur cet article , il le tenoit de la doctrine de l'Eglise.

N'oublions pas de dire que Melancthon traitant des figures après les tropes , au lieu de suivre la division ordinaire , qui distingue celles de diction & celles de pensées , aime mieux dire qu'il y a des figures de Grammaire dans lesquelles il rapelle encore les tropes ; qu'il y en a de pensées , qu'il y en a qui contribuent à la force du discours. Tel est dans ses principes , l'Art de réduire les faits aux questions & aux lieux communs. Telle est l'amplification qui se tire des lieux dialectiques , qu'il parcourt tous à cette occasion , comme pour démentir ce qu'il avoit dit de leur inutilité sur l'Invention ; Il y ajoute l'usage des sentences , les descriptions , les transitions. Mais sont-ce là des figures ? Quoi qu'il en soit , il regarde les préceptes de la Période comme une chose qui appartient à la Grammaire , & consacre son der-

C. 15. 16.

P. 141.

nier chapitre qui est assez court, à traiter de la différence des styles, de leurs caractères & de l'usage qu'on en doit faire. Rien n'est plus glorieux à Cicéron, que les éloges que cet Auteur lui donne dans les dernières pages de son Livre, mais ce n'est pas ici le lieu de les rapporter.

Melanc-
thon.

P. 346. 349.
550.

Je finis donc ce chapitre en remarquant que la Rhétorique de Melancthon, très-courte d'elle-même, est devenue fort longue par les questions & les Scholies que Crusius y a ajoutées pour l'expliquer : preuve certaine de l'estime qu'il en faisoit. Ce Crusius étoit un Professeur de Tubinge, lequel composa cet Ouvrage pour l'usage de ses disciples & l'imprima en 1563. Il paroît homme habile qui avoit étudié les Originaux Grecs & Latins, & qui savoit les Lettres saintes & profanes. Il faut convenir que son Ouvrage est bon & instructif. On peut le voir sur ce qu'il dit de l'Art qu'il faut quelque fois apporter dans la confirmation & dans les preuves. Et si j'ajoute qu'il est un peu long, c'est une vérité qu'il a lui-même reconnue, puisqu'il a marqué par-tout, ce qu'il croyoit suffire à la jeunesse, & qu'il laisse même la

In Prolegom.
P. 12.

liberté d'en retrancher encore ce qu'on jugera à propos pour s'accommoder à la portée des apprentifs.

CORNEILLE VALERE.

1567.

JE trouve une Rhétorique de Corneille Valere d'Utrecht, dans le goût des Partitions oratoires de Vossius, & qui étant plus courte, n'en est peut-être pas moins utile. Elle est méthodique, claire, en bons termes, tirée des bons Auteurs. Pour la rendre plus aisée, l'Auteur y réduit ses préceptes en tables, aussi l'a-t-il intitulée *Tables de Rhétorique*. Il explique ensuite ses règles plus au long. Un Religieux de l'ordre des Hermites de S. Augustin, nommé *Nicaise Braxius*, voulant la rendre encore plus facile, en a mis le précis des préceptes en vers semblables à ceux de la petite Rhétorique de Farnabe. Enfin elle est accompagnée de notes marginales, qui me paroissent bonnes & judicieuses. De sorte que je ne vois rien de méprisable dans cet Ouvrage. Et s'il ne développe pas assez les finesse de l'éloquence, les

ressorts des passions , l'art d'exprimer les mœurs , ou de fortifier le discours , du moins il contient assez bien les règles les plus ordinaires.

Valere.

FRANCOIS ROBORTEL ,

De la Ville d' Udine, dans le Frioul,
mort en 1567.

Morhof le
dit de Pa-
douë.

RObortel fut un célèbre Professeur de Rhétorique à Venise. Le Senat le choisit , pour enseigner cet Art à Padoüe. C'est lui qui le premier a tiré Longin de la poussiere. On assure qu'il étoit très-savant & très-éloquent , & en même temps très-vain & très-orgueilleux. Il traita avec un grand mépris non seulement ses égaux , mais même ses supérieurs. Il ne tint pas à lui que Sigonius, Muret, Henri Estienne & plusieurs autres ne devinssent l'objet de la risée publique, Il n'en eut pas moins la réputation d'homme de beaucoup d'esprit & fort attaché aux principes des anciens.

Rob. Ep.
Dedic.

Morhof. T.
2. l. 6. p. 245
n. 11.

On ajoute un fait humiliant pour un homme de son humeur & de son caractère ; c'est que s'étant signalé souvent par des actions publiques , il

Robertel.

demeura court à l'Oraison funébre de Charles - Quint, il ne put même en achever l'Exorde : cet événement fit tant d'impression sur lui, qu'il ne fut plus en état de parler en public. C'est un accident qui peut arriver à l'Orateur le plus modeste, & à ceux qui se croient le plus assurez de leur mémoire.

A l'égard des Ouvrages qui m'engagent à parler de lui, il en a fait un entr'autres sur *l'Art de parler*, (1) ou si l'on veut, *sur l'Art oratoire*. L'idée qu'on nous en donne est, qu'en y traitant particulièrement des figures, il les rappelle à leurs principes, & à certains chefs ; qu'il y montre la différence de la diction oratoire d'avec la diction poétique ; qu'il y fait le catalogue de toutes les figures ; qu'il les a recueillies des Auteurs Grecs & Latins, & qu'il les distribue par classes, selon nos idées & nos passions, lesquelles, selon lui, sont les véritables sources des figures.

Moithof. *ibid.*

Voilà à peu près ce que Mr. Moithof a dit de cet Ecrivain. J'ajoute, pour le mieux faire connoître, que son Ouvrage est tout rempli des plus beaux

(1) De artificio dicendi.

desseins du monde, & de merveil-
 leuses découvertes, inconnues jusqu'a-
 lors, si on en croit l'Auteur.

Robortel.

Un de ses plus beaux desseins, &
 peut-être le principal de tous, est de
 terminer un grand procès entre les
 Orateurs & les Maîtres des arts & des
 sciences. Je ne sai si ce procès s'étoit
 alors échauffé plus que de coutume :
 mais comme on y accusoit les derniers
 d'avoir un style barbare, on y accusoit
 aussi les premiers d'être *de grands di-*
seurs de rien. Que fait Robortel pour
 étouffer cette guerre civile dans la Ré-
 publique des Lettres ? Il prétend faire
 voir que les Philosophes doivent être
 Orateurs, & qu'ils le peuvent sans pei-
 ne ; il prétend montrer que les Ora-
 teurs, à leur tour, doivent être Philoso-
 phes, & que rien ne leur est plus aisé.
 Les premiers, selon lui, n'ont qu'à
 prendre du style oratoire ce qu'il y a de
 convenable aux matieres philosophi-
 ques, & les seconds n'ont qu'à faire en-
 trer dans les discours oratoires, ce que
 les Philosophes disent de plus beau. Et
 il promet d'en donner la clef, ce que
 personne n'a fait avant lui. Il distingue
 à cet effet dans le discours la matiere &
 les formes, il ne dit pas la forme ; il en

Robort. Ep.
 Dedic.

Idem Ibid. &
 Disp. 1. 2.

Robort.
 Disp. 1.

Robortel.

distingue plusieurs ; & leur plus grand nombre dans le discours est ce qui en fait la plus grande beauté.

A l'égard de la matiere , ou elle appartient aux arts & aux sciences , & c'est ce qui fait les Philosophes , les Jurisconsultes , les Théologiens , les Géomètres , les Medecins , les Architectes , qu'il prétend rendre Orateurs : ou bien , elle est détachée des arts & des sciences ; & c'est ce qui fait les Orateurs. Jusques là , Aristote ne parleroit pas mieux. Voyons la suite. Il s'y agit *des formes*. Elles consistent, selon lui , en ce que le discours est , ou *continu & sans Dialogue* , ou *interrompu* par maniere de Dialogues ; ou bien en ce qu'on y *pose des principes* , qu'on y *raisonne* , que par *des Epithètes* on y *marque la qualité des choses* ; ou enfin , en ce qu'il y a *quelques changemens dans l'usage des expressions* : Ce qui n'est pas , à ce que dit l'Auteur , une petite chose à connoître. Et pas un des Anciens n'en a parlé , non pas même Aristote , par *une lâcheté* ou par *une insensibilité surprenante*. Mais il y a encore trois ou quatre formes. La premiere consiste à *s'énoncer simplement & sans marquer de passion* ; La seconde,

Id. Disp. 2.
fol. 9. &c.

à s'énoncer en marquant quelque passion, &c'est la véritable fin des figures, à quoi les Anciens, selon l'Auteur, n'ont pas pris garde. La troisième consiste dans l'arrangement des mots ; & la quatrième dans les nombres & dans les cadences. Voilà ses grands principes : en voici l'application pour rendre Orateurs les Maîtres des sciences.

Pour être éloquent, selon l'Auteur, en quelque matière que ce soit, il n'y a qu'à donner au discours les formes convenables au sujet que l'on traite. Comme donc un Orateur est Orateur, s'il prend toutes les formes dont on vient de parler, parceque les matières qu'il traite en sont susceptibles ; de même les Maîtres des arts & des sciences seront aussi Orateurs, s'ils prennent celles qui conviennent aux sujets dont ils parlent : car elles n'y conviennent pas toutes. Ils peuvent parler *continûment*, ou en *Dialogue* ; ils peuvent *poser des principes* ; ils peuvent *prouver* ce qu'ils avancent. Il ne leur convient pas de *marquer les qualitez des choses par des Epithètes* ; ni de *mêler des passions* dans ce qu'ils disent ; ni de *faire des changemens* dans l'usage des expressions ; ni de se soucier de

Robortel.

Idem. Disp. 2.
fol. 15. verso
ad calcem.

Robortel. *l'arrangement des mots, ni des cadences.* Ainsi, selon Robortel, que les Maîtres des sciences se servent des termes de leur art, où il le faut ; cela ne fait rien : pourvû qu'ils parlent d'ailleurs poliment & d'une manière populaire ; ç'en est assez : les voilà de vrais Orateurs. Je laisse, dit-il, aux
 » Philosophes l'usage des termes qui
 » leur sont propres ; ils en sont les Au-
 » teurs : il est impossible de les leur
 » ôter ; ces termes d'ailleurs sont ex-
 » pressifs ; ils disent mieux ce qu'on
 » veut dire que ne feroient de longues
 » circonlocutions Ciceroniennes. Je
 » ne leur demande pas non plus d'or-
 » nemens. Je suis seulement d'avis,
 » qu'à leurs termes près, ils parlent
 » Latin comme on parloit à Rome
 » dans le bon siècle, sans que leur sty-
 » le sente ni le François, ni l'Italien,
 » ni l'Allemand. Si les Philosophes,
 » ajoute Robortel, refusent ces avan-
 » tages, & ne se rendent à ces condi-
 » tions, je ne vois pas qu'on puisse se
 » dispenser de les traiter de fous &
 » d'impudens. En effet, il les en quit-
 » te à bon marché, après qu'ils ont dé-
 » fendu si long temps une aussi mauvai-
 » se place que la barbarie du style qu'il
 » leur reproche.

Robort. Tit.
 Quomodo
 sermo Philo-
 sophicus, &c.
 à la fin du
 Livre.

Mais ce qui montre qu'il ne tient qu'à eux d'être Orateurs à ce prix là ; ce qui montre la merveilleuse solidité de la méthode de Robortel, c'est la définition qu'il donne de l'Eloquence. Il dit que *c'est un talent dont la Nature nous fait present, mais que l'Art & l'exercice fortifient, lequel nous met en état d'exprimer nos conceptions avec les formes convenables au sujet, en dialogue, ou autrement, tantôt d'une maniere populaire, tantôt d'une maniere qui ne l'est pas ; afin d'instruire, ou afin de persuader.* C'est-à-dire qu'il accommode, par caprice, l'idée de l'Eloquence aux manieres des sciences, & non pas les manieres des sciences à l'idée de l'Eloquence ; En quoi il ressemble à un Prédicateur, qui pour ôter la contrariété qu'il y a entre la Morale, & les passions des hommes, assujettiroit la Morale aux passions, & non pas les passions à la Morale. Et Robortel débite toute cette doctrine du plus grand serieux du monde, quoi qu'il ne pût rien dire de mieux, s'il avoit eu envie de s'en divertir.

Ce qu'il dit après cela sur la seconde partie de son entreprise, n'est pas moins plaisant. Il s'y agit de montrer comment l'Orateur, dans ses discours,

Robortel.

Disp. 2. de
form. ligne
12. & Disp. 7.
lig. 1.

Robortel. doit faire usage de la Philosophie.

Rob. Tit.
Quomodo
sermo Philo-
sophicus, &c.
à la fin du Li-
vre.

» Il faut, dit-il, pour cela, que ce qu'un
» Philosophe débite en se servant d'un
» style qui lui convient, l'Orateur le
» débite aussi en un style qui lui soit
» propre; & qu'aux formes du discours
» que le Philosophe a par lui-même, il
» ajoute celle qu'il doit avoir de plus.
Par exemple, le premier dit en gé-
néral & simplement, *Que le bonheur*
consiste à vivre selon la vertu; Un Ora-
» teur dira; Maudits soient ceux qui
» ternissent la gloire de Claudius. Car
» ce grand homme s'étant exposé pour
» sa Patrie & pour ses amis, étant bra-
» ve de sa personne, laborieux, ap-
» pliqué, modeste, liberal, doux &
» affable, qui peut ne le pas estimer
» heureux, ou ne le pas regarder com-
» me un beau modèle à proposer? ô
» le Heros! ô le grand homme!
» Qu'ils cessent, ces méchants, qu'ils
» cessent de le décrier, &c. C'est ainsi
que, selon Robortel, l'Orateur tour-
ne à son usage la Philosophie morale.
Il fait espérer aussi quelque exemple
pour nous montrer comment l'Ora-
teur fait usage de la Physique. S'il
avoit tenu sa parole, nous aurions,
sans doute, vû quelque chose de beau!

Peut-être s'en est-il dispensé, parce-
qu'il s'est ressouvenu de son premier
principe, que *l'Orateur ne traite point
ce qui appartient aux Arts & aux scien-
ces, mais seulement ce qui a rapport
aux actions des hommes & à la Morale.*

Mais le fort de Robortel est sa doc-
trine sur les figures. Tout ce que les
Anciens en ont dit, est selon lui plein
de confusion. Il comprend dans ce ju-
gement Rutilius, Quintilien, Rufinien,
Aquila, Cicéron. Il prétend qu'il faut
savoir les noms de toutes les figures,
& leur convenance avec les lieux de
Rhétorique. Il les distribue par classes,
par rapport aux passions, qui en sont
la source, & qui en doivent régler
l'usage. Par exemple, on vous a appelé
Traître de la Patrie ; rien n'est plus
convenable que de repousser cette inju-
re, par tout ce qu'il y a dans votre con-
duite, qui y repugne, à *repugnantibus* ;
rien n'est aussi plus convenable que
la figure *d'imprécation*, qui est très-
propre à la colère, que doit produire
un si grand outrage. C'est pourquoi
il faudra dire : *Puisses-tu perir mal-
heureusement, impudent, qui m'appel-
les Traître, lorsque je me sacrifie pour
la Patrie !*

Robortel.

Id. ibid.
depuis le
feuillet 18.
jusqu'au 50.
&c.

Ep. Dedic.
pag. 4. ad cat-
egors, &c. Con-
fusè traditæ
sunt.

Robortel.

Telle est la doctrine de Robortel, qui travaille à la confirmer par l'application qu'il en fait à quelques Harangues de Cicéron , & à quelques Odes d'Horace , dans lesquelles il observe que ces Auteurs ont choisi telle figure de pensées , tel lieu de Rhétorique , telle figure de mots , & autres choses semblables. Est-ce là l'homme qui a voulu exposer à la risée les hommes les plus savans de son siècle ? Rien n'étoit plus aisé que de l'y exposer lui-même ; & si quelqu'un ne l'a pas fait , il faut , ou qu'on ne s'en soit pas mis en peine , ou qu'on se soit laissé étourdir par cet air de confiance , & de supériorité qu'il se donne. Je ne touche ni à son esprit ni à son éloquence , quoique je ne conçoive pas comment elle pouvoit être naturelle , puisqu'il s'y prenoit d'une manière si machinale. Je dis seulement qu'il a pris les préceptes de travers ; que ce n'est point en cherchant quelle figure , ou quel lieu nous convient , qu'on fait un discours éloquent ; mais sans songer à ces observations de l'art , c'est en pensant à ce que le bon sens demande de nous ; parceque l'éloquence est une chose de sens commun. Ainsi Robortel

a paru dire quelque chose, & n'a rien dit ; il a paru attaché aux anciens, & il est visible qu'il ne l'étoit pas. Il est vrai que M. Morhof lui rend ce témoignage, & même qu'il le distingue par là d'un autre Auteur nommé Patrice, qui a pris, dit-il, des routes nouvelles. Mais il est certain que Robortel abandonne aussi la methode des Anciens, & qu'il prétend avoir mieux trouvé qu'eux ; ou s'il paroît ne les pas contredire, c'est parcequ'il leur prête ses propres pensées, pour leur faire dire des choses auxquelles ils n'ont jamais songé. D'où je conclus que ses efforts, ses promesses, sa vanité n'aboutissent à rien. J'ajoute que son Livre est tel, que peu de gens, à mon sens, peuvent avoir la patience de le lire. Je ne l'aurois pas eüe moi-même, ni celle d'en faire un précis, si ce n'eust été qu'il a de la réputation. Cette raison néanmoins n'a pu m'obliger à rapporter ce qu'il dit du style poétique, il en parle aussi habilement que du style oratoire. Il a fait un autre Ouvrage sur la Rhétorique, qui, par bon-heur, est peu de chose pour la grosseur du volume, aussi-bien que pour ce qu'il comprend. C'est une es-

Robortel. pèce de discours qu'il fit à Pise, sur les Livres de l'Invention de Ciceron, pour expliquer les qualitez de l'éloquence. C'est un Livret de vingt-quatre pages indouze. Je crois qu'il est bon de faire connoître les Ouvrages extraordinaires qui se sont faits sur la Rhétorique, afin qu'il ne prenne envie à personne d'en faire de semblables, puisqu'il y a des gens, même aujourd'hui, qui croient qu'on ignore encore la vraie maniere de devenir éloquent. Mr. Baillet parle de Robortel parmi les Critiques Grammairiens. On peut voir dans le chapitre qui le regarde, des jugemens plus désavantageux à sa memoire, que tout ce que j'ai dit ici.

Jug. de sc.
T. 1. part. 2.
p. 204.



LA RHÉTORIQUE ECCLÉSIASTIQUE D'AUGUSTIN VALERIO,

*Evêque de Verone , & Cardinal,
qui a fleuri vers la fin du seizième
siècle : cette Rhétorique a été
imprimée à Paris en 1575.*

J'Ai annoncé cette Rhétorique en parlant de S. Augustin. L'Auteur étoit de Venise , & il y enseigna la Philosophie Morale. Il entendoit bien la langue Latine , & la parloit élégamment & facilement , mais il avoit de la peine à s'exprimer en sa langue naturelle. Ses mœurs étoient fort édifiantes , & il s'acquitta des devoirs de l'Episcopat en bon Pasteur. Il fut créé Cardinal par Gregoire XIII. Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie excommuniée par Paul V. lui causa la maladie dont il mourut. Il a fait entr'autres Livres une Rhétorique sacrée, divisée en trois Livres , intitulée la *Rhétorique Ecclesiastique* dans l'exemplaire dont je me suis servi , citée sous

Cidevant

P. 117.

Keckerman
dans sa Pref.
dit que Valere
a composé sa
Rhet. sur le
modele d'Ari-
stote.

Nicius Ery-
thr. Pina-
coth. 1. p. 170.
171.

Valerio.

Discours sur
l'Hist. de la
vie des Saints.
p.

Mr. Bayle
dans son
Dict. art. de
Valerio.

ce titre par M. Baillet ; & sous celui de *Rhétorique Chrétienne* , selon Mr. Bayle , par le Mercure Galant du mois de Decembre 1695.

L'Auteur du Mercure, (1) & après lui les deux Auteurs que je viens de nommer , rapportent de cette Rhétorique une chose remarquable , qui concerne les Martyrologes , mais que je n'y ai pas trouvée, soit que la *Rhétorique Ecclésiastique* & la *Rhétorique Chrétienne* soient deux Ouvrages différens , ce que j'ai de la peine à croire ; soit que l'édition que j'en ai vuë , soit imparfaite , encore qu'elle me paroisse fort complete. Quoi qu'il en soit , une des causes des fausses legendes des Martyrs , selon nôtre Auteur, (à ce qu'on dit ,) a été la coûtume qui s'observoit autrefois en plusieurs Monastères, d'exercer les jeunes Religieux par des amplifications latines qu'on leur proposoit sur le martyre de quelque Saint ; ce qui leur donnant la liberté de faire agir & parler les Tyrans & les Saints persecutez , en la maniere qui leur paroissoit la plus vrai-semblable, leur donnoit lieu en même

(1) P. 78. Dans | porte toute entiere, &
une lettre qu'il rap- | qui commence p. 75.

temps de composer sur ces sortes de sujets, des especes d'histoires bien plus remplies d'ornemens & d'invention que de verité ; mais quoiqu'elles ne méritassent pas d'être fort considérées, celles qui paroissent les plus ingénieuses & les mieux faites, ne laissent pas d'être mises à part ; en sorte qu'après un long-temps se trouvant avec les manuscrits des Bibliothèques des Monasteres, il étoit fort difficile de discerner ces jeux d'esprits, d'avec les histoires véritables des Saints. On avoit cependant que ces pieux écrivains étoient excusables, en ce que n'ayant eu d'autre dessein que de s'exercer sur de saintes matieres, ils n'avoient pu prévoir la méprise qui est arrivée dans la suite : de maniere que si la posterité s'est trompée, c'a été plutôt l'effet de son peu de discernement, qu'une preuve de leur mauvaise intention. Voilà, encore un coup, une observation que je ne trouve point dans la Rhétorique d'Augustin Valerio. J'en trouve seulement une idée dans le Traité d'Érasme, dont j'ai parlé.

Erasm. in
Ecclesiaste
P. 194.

Le pieux Prélat dont est question, enchérissant sur Quintilien, me recon-

Valerio.

noît point de véritables Orateurs hors de la Religion chrétienne , dépositaire de la vérité & de la vertu. Loin des visions bizarres de ceux qui voudroient bannir l'Eloquence de la chaire , il en établit la nécessité , & n'a pas de peine à la prouver ; puisque l'éloquence sacrée est l'art de traiter les choses du salut , que son devoir est d'inspirer la Religion & la piété , que sa fin est de conduire les hommes à la vie heureuse de l'autre monde. Il soutient que la perfection de l'Orateur sacré ne dépend pas du succès. En effet le grand succès du Prédicateur est que ceux qui l'ont entendu , disent comme les Juifs qui avoient entendu les Apôtres , *Que faut-il que nous fassions ?* Et c'est l'Ouvrage du Saint-Esprit. Que le Prédicateur l'invoque à l'exemple de S. Dominique , *qui trouvoit* , disoit-il , *dans le livre du S. Esprit* , (2) tout ce qu'il avoit à dire. Le travail néanmoins & l'exercice sont nécessaires au Prédicateur , aussi-bien que la prière ; & il doit sur-tout s'attacher à prendre un style populaire , tel que S. Augustin le prescrit , c'est-à-dire , intelligible ,

L. 4. de Doct.
Christ. c. 4.

(2) In libello caritatis Sancti.
tatis, in libello Spiri-

agréable, plein de grands mouvemens. Valerio.

La matiere des Prédications le demande. Il s'y agit de ce qu'il faut ou faire ou éviter, esperer ou craindre, rechercher ou fuir, louer ou blâmer. En traitant ces grands sujets, on peut tomber dans des abus, Valerio les fait connoître. Il ne veut point qu'on loue trop les vivans. Il ne veut point qu'on suive sans reserve ce que les Payens ont prescrit touchant l'amplification, quoiqu'à les bien prendre, ils n'en disent que ce qu'il en dit lui même. Il explique la Dialectique par des exemples tirez de l'Ecriture & des Peres. Il ne veut, comme Aristote, que l'Enthymême & l'exemple dans les preuves de son Orateur. Bref, on ne peut nier que tout ce qu'il dit dans son premier Livre, sur tous les points que je viens de marquer, ne donne des vûes très-utiles au Prédicateur, & pour le fond & pour la forme de ses discours, & ne lui indique les sources où il doit puiser, lesquelles sont en général toutes les connoissances divines & humaines, & plus particulièrement, l'Ecriture, la Tradition, les Conciles, les Peres, & tous les bons Ecrivains Catholiques.

L. 1. c. 22.
fol. 15. verso.

Valerio.

L. 2. c. 1. fol.
37. recto.

Ibid. c. 2.

Ibid. c. 3.

Les mouvemens ou les passions sont la matiere du second Livre. L'Auteur y suit la doctrine d'Aristote, de Ciceron, & de S. Augustin. Il veut que le Prédicateur soit intérieurement touché, & pour cela, qu'il soit bien plein de son sujet, qu'il lise les discours forts & pathétiques, tels que sont les Livres des Prophetes, & qu'il invoque l'Esprit Saint, sans lequel on ne peut rien. Il réfute les Stoiciens qui ne vouloient point de passions; & établit que la source de tous les bons mouvemens dans le discours, ne peuvent être que l'amour de Dieu, l'amour réglé de soi-même, & l'amour du prochain, qui comprend l'amour réciproque des parens & des enfans, du mari & de la femme, des frères & des sœurs, de tous les hommes qui sont frères.

Sur tout cela notre Auteur a par tout un caractère d'homme grave, habile dans la connoissance de l'Art, savant dans les matieres que le Prédicateur doit traiter, zélé pour la pieté & la Religion, qui aime & veut faire aimer le jeûne, la misericorde, la crainte de Dieu, la retenue, les joyes & les consolations saintes, l'attachement à

son état. Il touche tous ces articles dans sa Rhétorique, & il y entre dans le détail de tout ce qui distingue les hommes, pour nous apprendre à leur parler d'une manière qui leur soit propre. Ainsi ou l'on peut le suivre, ou, sur ses idées, se faire aisément une autre route. Quelque parti que l'on prenne, il faut convenir que ce n'est pas sans raison qu'on a présenté cette Rhétorique comme un Ouvrage du caractère de ceux de Thucydide, c'est-à-dire, comme un Ouvrage où le nombre des pensées égale celui des mots.

Dans le troisième Livre, il s'agit de l'Elocution; d'abord il en montre l'importance, ensuite les défauts où les Prédicateurs peuvent tomber faute d'esprit, ou de prudence, ou d'habileté. Il en veut sur-tout à la présomption qui fait oublier l'invocation fréquente du Saint-Esprit; il en veut au défaut d'action, qui rend l'Orateur insupportable. Il conseille d'avoir un Maître pour s'y former, & en général de consulter d'habiles gens, pour ne rien dire qu'à propos. Il demande la pureté du langage & la clarté encore plus, un usage prudent & des métaphores & des autres figures, sans

Valerio.

L. 3. fol. 101.
recto.

Ibid. c. 40.

C. 42.

trop s'affujettir jamais aux nombres du discours. Il ne s'amuse point à faire le dénombrement des figures, il veut qu'on les apprenne par l'usage, & renvoye à ceux qui en ont parlé. Il ne laisse pas d'en fournir des exemples, qu'il tire des Peres ou de l'Ecriture. Il propose l'imitation des discours éloquens, comme un moyen de devenir Orateur. Il demande les mœurs oratoires, mais il ne paroît pas entendre assez ce que c'est. Il les fait consister seulement dans un extérieur qui réponde à la doctrine, comme l'extérieur d'un Capucin répond à son discours quand il préche la pénitence; mais c'est dans le discours même que ces mœurs doivent paroître. Il demande un grand jugement pour ne rien dire de faux, pour se tenir dans de justes bornes, pour ne point flatter, pour ne choquer personne, pour ne point faire d'invective imprudente contre le Clergé, pour traiter chaque genre d'instruction, par exemple l'Homelie, selon son caractère. Il recommande au Prédicateur de bien connoître les mœurs du pays, & de garder beaucoup d'ordre dans ses discours, suivant les principes d'Aristote, de Cicéron, de

Quintilien & de Cornificius dans sa Rhétorique à Herennius. Enfin il touche en Maître tout ce qui est capable d'orner ou de fortifier la diction, & il le touche toujours d'une manière convenable au Ministre de l'Evangile. Valerio.

Cet Ouvrage fut d'abord imprimé à Verone, & ensuite à Milan avec une Epître Dédicatoire au Cardinal Charles Borrhommée, ami de Valerio. L'Auteur de l'Epître attribue à ce Saint Cardinal, la gloire d'avoir le premier conçu le dessein d'une Rhétorique Ecclesiastique, & d'en avoir même couché le plan sur le papier. Mais comme il ne pouvoit l'exécuter à cause de ses grandes occupations, il engagea son ami à ce travail. La difficulté étoit grande, tant du côté des préceptes qu'il falloit donner, que du côté de la matière où il falloit les appliquer. A l'égard des préceptes, il falloit prendre son parti dans ce grand nombre de Maîtres, dont les uns sont si longs, les autres si courts, & qui se contredisent quelquefois les uns les autres, pour ne pas parler de ceux qui se contredisent eux-mêmes, ou qui paroissent se contredire, parcequ'ils traitent toutes choses d'une manière problématique. De-là

P. Galefinius
Protonot.
Apostol.

Valerio.

**Epist. Nun-
ciat. p. 10.**

P. 10. 11.

P. 1. & 2.

l'Auteur de l'Épître Dédicatoire conclut que les préceptes ordinaires ne peuvent servir à la Prédication : mais non seulement il se trompe, il est contraire tout à la fois & à son Auteur & à lui-même, puisqu'il établit le mérite de Valerio, sur ce qu'il a suivi les préceptes d'Aristote. A l'égard de la matière, pour y bien appliquer les règles de l'Art, il falloit savoir parfaitement la Morale & les Mystères de la Religion, peut-être même la controverse. Tous ces obstacles ne rebutterent point Valerio, à qui le Saint Cardinal Charles Borromée s'étoit adressé, parcequ'il le connoissoit très-capable d'exécuter son dessein. En effet, il avoit la science de l'Écriture & des Peres : il étoit fort versé dans la Rhétorique & dans les belles lettres, enfin sa réputation pouvoit rendre son Ouvrage aussi recommandable que le sont les Tableaux des bons Maîtres.

L'Auteur de l'Épître Dédicatoire ne nie point que des Écrivains Modernes n'eussent voulu traiter le même sujet, mais, ou il laisse aux autres à juger s'ils s'en sont bien acquittez ; ou il dit qu'ils égarent & embrouillent leurs Disciples ; sur quoi j'ai rapporté ses

paroles en parlant de Saint Augustin, le seul, selon l'Auteur de l'Épître, que l'Evêque de Verone ait pû suivre. C'est à l'exemple de ce Saint, si nous en croyons cet Auteur, & en suivant les principes d'Aristote, que l'Evêque a recueilli tout ce qui pouvoit servir à l'Orateur Sacré, qu'il a tout mis dans un bel ordre, & qu'il l'a traité avec soin. S'il est court dans l'expression, il paroît tout plein de sens. Il traite toutes choses, non pas comme un Interprête, mais comme un Auteur Original; en sorte que chaque précepte est une matière d'une grande méditation & d'un long usage. Ainsi autant qu'on a d'obligation à ceux qui ont donné une méthode pour faciliter l'étude de la Théologie, autant en doit-on avoir à l'Evêque de Verone, qui nous a donné le moyen de faire revivre l'Eloquence des Peres.

Ne refusons point à ce Prélat la gloire qu'il a encore meritée en réduisant tout son Ouvrage en tables d'une manière également courte & méthodique pour la facilité de ses Disciples. Il y a joint trois discours adressez aux Clercs de son Séminaire. Dans le dernier il leur expose les qualitez que doit avoir un Maître pour montrer l'E-

Valerio.

loquence à de jeunes Ecclesiastiques ; & quoiqu'il ne parle pas de lui-même, on voit aisément que ce sont les qualitez qu'il avoit, telles que nous les avons ci-devant marquées. Dans le second il leur expose la méthode qu'il avoit suivie dans son Ouvrage, & qui est celle d'Aristote. Dans le premier il leur recommande l'esprit de la priere, l'innocence de la vie, l'étude, l'application & l'exercice. Au milieu de tout cela il dit deux choses qui ne sont pas dans la dernière exactitude. La première est, que la Rhétorique qu'il a voulu donner, n'est ni cette fausse Rhétorique si fort blâmée par Platon, ni même la véritable que ce Philosophe a tant vantée, mais quelque chose de plus excellent. La seconde est, qu'il ne faut pas traduire le titre de son Livre par celui de *la Rhétorique du Prédicateur*, parcequ'il n'a pas prétendu donner des règles à ceux qui sont dans l'exercice de la Prédication. A l'égard de la première, ce seroit se tromper de croire que l'Evêque de Verone l'ait dit par vanité. Rien n'est plus éloigné de son caractère. Ce qui l'a trompé, c'est la dignité de la matière, qui met en effet le Prédicateur

fort au dessus de l'Orateur ordinaire. Valerio.

Quant à la seconde , on peut croire que c'est un trait de modestie, lequel n'empêche pas que son Ouvrage ne soit en effet *la Rhétorique du Prédicateur*, puisqu'il peut & corriger ceux qui manqueroient dans leur ministère, & former ceux qui veulent se rendre capables de prêcher. Que s'il a voulu encore mettre ses Ecclesiastiques en état de faire des Instructions plus familières, c'est une extension qui ne peut nuire à l'idée que je donne de son Ouvrage.



R. P. FR. LUDOVICI
 GRANATENSIS,
 SACRÆ THEOLOGIÆ PROFESSORIS,
 Ordinis Sancti Dominici
 RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ,
Seu
 DE RATIONE CONCIONANDI
 LIBRI SEX.

*C'est-à-dire, la Rhétorique Eccle-
 siastique, ou l'Art de prêcher en
 six Livres. Par le R. P. Louïs
 de Grenade de l'Ordre de Saint
 Dominique, 1576.*

Diâ. de
 Mor. voyez
 Louïs de
 Gren.

M. Nicolas
 Joseph Binet.

Personne n'ignore le mérite de Louïs de Grenade, ni l'estime qu'on fait en général de ses Ouvrages. Moreri remarque entr'autres qu'ils font l'admiration des Savans, & la consolation des personnes de piété. Il ne s'agit présentement que de sa Rhétorique, laquelle autant qu'il me paroît, a d'abord été composée en Latin, quoiqu'un Auteur de notre temps dise l'avoir traduite de l'Espagnol en François.

On peut, selon ce Traducteur, distinguer trois sortes de personnes qui lisent les Livres ; ceux qui se proposent d'acquérir de l'érudition, ceux qui veulent se former à bien juger du caractère des Ecrivains, & ceux qui prétendent se mettre de ce nombre, & y tenir leur place avec succès. Il y a aussi, selon lui, trois sortes de bons Auteurs. Les uns nous remplissent l'esprit de choses solides, les autres nous donnent des règles pour connoître la bonne ou la mauvaise manière de parler & d'écrire, & les autres nous peuvent guider par leur exemple, & nous servir eux-mêmes de modèle. Tous ces avantages, au jugement du même Traducteur, se rencontrent si bien dans Grenade, que chacun y peut trouver son compte.

Louis de Grenade.

Avis de ce Traduct. p. 8.

Ibid.

Quant au premier continue-t-il, son érudition est si vaste & si belle, qu'elle l'a mis au dessus des plus grands hommes de son temps, en sorte qu'un des Savans les plus illustres de ce dernier siècle n'a point craint de dire à sa louange, qu'il ne lui manquait que l'antiquité, pour être au rang des premiers Peres de l'Eglise.

Quant au second, il n'y a point, dit-

ib. p. 9.

Louïs de
Grenade.

il encore , de genre d'éloquence ou de belle maniere d'écrire & de parler, dont ce grand homme n'ait donné des règles , mais des règles si justes , si certaines & si bien fondées sur la nature, sur la raison & sur la verité , que toutes celles qui en sont différentes, ne peuvent être qu'absolument mauvaises. Il n'a pas seulement écrit d'excellentes règles , c'est toujours le Traducteur qui parle ; il ne les a pas seulement rendu plausibles & aisées par des exemples choisis & recherchez avec soin , mais , ce qui met le comble à sa gloire , il les a aussi pratiquées de la maniere la plus parfaite , & il s'est ainsi donné lui-même pour modèle , ce qui est le dernier des trois avantages que nous venons de lui attribuer.

P. II.

Enfin on nous assure pour constant que la Rhétorique de Grenade n'est pas le moindre de ses travaux ; que c'est au contraire le plus parfait de ses Ouvrages , & sans contredit son chef-d'œuvre. Il n'en a point fait , dit-on, qui soit si instruisant en son genre , ni en même temps mieux écrit ; & il ne s'en voit point qui renferme un si grand nombre de choses à proportion de son étendue , ni qui donne tant de préceptes

préceptes pour l'Eloquence Chrétienne, ni qui soit bon plus capable de servir non seulement de règle, mais de modèle. Tout y est éclairci & expliqué par des exemples de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Eglise, si rares, si recherchez, & pleins de pensées si justes & si solides, que quand elles nous auroient été laissées sans ordre & sans suite, nous ne manquerions pas de les recueillir avec estime comme de riches diamants, qui sans avoir été polis ni mis en œuvre, ne laisseroient pas d'avoir leurs prix.

Quelle estime ne devons-nous pas faire d'un Ouvrage où ces choses si précieuses se trouvent travaillées avec industrie, & comme transformées par une main savante en des images animées, qui nous éclairent l'esprit, nous édifient, & nous fortifient l'ame, en même temps qu'elles nous enrichissent la memoire ? C'est en un mot une Rhétorique entiere & vraiment Chrétienne qui est également bien conçue & bien exécutée, & où les mystères de l'Art sont découverts & exposez dans un si beau jour, que l'on peut dire véritablement, que la destinée de l'Eloquence des Orateurs Evangeli-

Louis de
Grenade.

P. 18

Loüis de Grenade. ques est heureuse en ce point, quel homme du monde qui l'a portée le plus haut, l'ait aussi enseignée lui même.

Ainsi ce que le P. Rapin avoit dit de l'Eloquence en général à la gloire de Cicéron, le Traducteur le dit de l'Eloquence des Prédicateurs à la gloire de Loüis de Grenade. Il est certain que cet Auteur, comme il le dit lui-même, s'est proposé de traiter de l'Invention, de la Disposition, de l'Elocution, enfin de la Prononciation du sermon, mais sur-tout, de cette dernière partie & point du tout de la Memoire, parcequ'elle est un présent de la Nature. Pour ce qui est de l'Invention, il renvoye l'explication des Lieux à la Dialectique, il laisse au Prédicateur, pendant toute sa vie, le soin de se faire un thrésor de choses & de pensées, pour répondre à cette parole de Jesus-Christ, laquelle dit que *le Serviteur fidèle tire en même temps de son thrésor des choses nouvelles & anciennes.* Il ne faut pas, selon lui, attendre à s'instruire, lorsqu'il faut prêcher; il faut le faire auparavant, & pour cela, lire sur-tout l'Ecriture, entendre les Prédicateurs, faire des Recueils, sans quoi il y aura de grands vuides dans

Ep. Dedic.

pag. 2.

lib. p. 3.

Préf. p. 2.

L. c. 7.

toutes les Prédications. Mais sur cela il croit avoir bien diminué le travail des Orateurs Evangeliques par la publication de ses sermons.

Loüis de
Grenade.

Préf. p. 8.

Il veut aussi le diminuer sur l'Elocution & sur l'Action, qui sont les parties principales de l'Eloquence de la Chaire à cause des Auditeurs; Car les plus belles choses ne sont rien, si la diction ne prend les esprits; & la beauté même de la Diction n'a point de force sans l'action. C'est pour cela qu'il donne des règles sur ces deux points importans ainsi que sur les passions.

Il tire ces règles des Auteurs profanes, parcequ'il n'y a point d'autre Rhétorique que celle qu'ils ont laissée. Tout ce qu'il a pû faire, ç'a été de tirer ses exemples des Peres & des Prophetes; encore n'a-t-il pû se dispenser d'en mêler même des Auteurs payens, parcequ'on peut les imiter lorsqu'on traite des matieres saintes.

Préf. p. 4.

S'il rapporte beaucoup d'exemples, c'est qu'il n'écrit pas pour des enfans, & qu'une personne qui a quelque âge, s'instruit mieux par l'étude & l'imitation des discours éloquens, que par des préceptes. C'est pourquoi il propose, dit-il, quelquefois de fort beaux exem-

Ib. p. 5.

Loüis de
Grenade.

ib. p. 3.

ples sur lesquels il n'a point donné de règles, & c'est ce qu'il pratique en effet dès l'Epître Dedicatoire. Au reste il soutient qu'on ne peut se passer de ces secours, à moins qu'on ne soit inspiré de Dieu, comme les Apôtres & les Prophetes, ou qu'on n'ait un esprit transcendant, ce qui est fort rare, & qui est même un cas où l'on réussira toujours mieux avec les secours de l'Art, qu'en suivant une Eloquence purement naturelle. Il ajoute que c'est une chose indigne, qu'on aspire sans étude, sans méthode, sans préparation à un ministère aussi difficile, aussi saint, & aussi nécessaire à l'Eglise que celui de la Chaire, & qu'il est encore plus indigne qu'on y aspire par des vûës profanes, & sans avoir les vertus Chrétiennes & Morales, sans lesquelles il est impossible de s'en acquiter comme il faut. Ces veritez sont la matiere du premier & du second Livre.

Etij.

En traitant de la preuve dans ce dernier, l'Auteur mêle beaucoup de choses qui regardent les expressions & les ornemens, soit parceque c'est son objet principal, comme il le déclare, soit parcequ'on ne peut guères

séparer les pensées d'avec les expressions. C'est là qu'il fait deux observations qui lui sont propres. L'une est, qu'au lieu que l'Avocat s'élève du particulier au général, ce qu'on appelle monter de l'hypothèse à la thèse, à cause qu'il veut établir les faits sur des maximes : le Prédicateur au contraire descend du général au particulier, ou de la thèse à l'hypothèse, parce qu'il veut des détails. L'autre observation est, que les Sentences conviennent plus à la Chaire qu'au Barreau, par la raison qu'il s'y agit de la conduite de la vie.

Loüis de
Grenade.

C. 12.

Deux choses excitent la passion, la grandeur de l'objet & sa présence. C'est pourquoi l'Amplification & les Descriptions sont nécessaires lorsqu'il est question d'émouvoir. L'idée ou plutôt l'image que nous nous formons des objets, & les mouvemens qui nous agitent nous mêmes sont alors d'un très grand usage, & principalement, si c'est le Saint-Esprit qui nous anime. C'est en général ce que l'Auteur dit des passions. En particulier, il fait profession de suivre Aristote, qu'il regarde comme le premier Maître sur le témoignage de Cicéron. Il joint à cela

L. 3.

P. 203.

Lotis de
Grenade.

les figures , sur lesquelles il s'étend fort dans son cinquième Livre , après avoir parlé dans le quatrième , tant de la narration , que des sens figurez de l'Ecriture , & des diverses especes de Sermon. Il traite aussi avec soin de la diversité des styles ; & ce qui est fort à sa gloire , il suit les principes de saint Augustin , qui avoit suivi Cicéron.

Peu s'en faut que Grenade ne s'étende autant sur la prononciation que sur les figures. Il encherit du moins sur Quintilien & sur Cornificius , qui de son aveu , se sont le plus étendus sur cet article. Et comme Cornificius s'étoit porté à le traiter en avouant que c'étoit une matiere difficile , & qu'on croyoit même impossible d'en donner des préceptes ; Grenade s'y porte à son exemple , persuadé d'y réussir , *parceque , dit-il , un Auteur François avoit réussi à coucher par écrit dans un Traité de la Chasse , les cris qu'il faut faire aux chiens pour s'en servir.*

L. 6. p. 430.
431.

Sur ce principe il marque l'importance de l'action, & établit que la prononciation doit être exacte , claire , ornée, & que cela dépend de la bonté , de la force , de la beauté & de la douceur de la voix. Il faut , dit-il , la regler,

de maniere qu'elle convienne au sujet , à l'exposition , à l'amplification , au raisonnement , aux passions. Il parle ensuite du geste , dont il montre les défauts , aussi-bien que ceux de l'action ; & par tout ce que j'ai dit sur ces deux articles , après les plus grands Maîtres , on peut juger du fruit que les lecteurs peuvent retirer de toutes les peines qu'il se donne.

Mais à tout ce que le Traducteur de Grenade dit à l'avantage de cet Auteur , & qui est fondé , comme on voit , sur ce qu'il a puisé ses préceptes dans les bonnes sources , je crois devoir ajouter qu'il faut lui attribuer encore une partie des loüanges que je donnerai dans la suite au P. Gody Benedictin , qui me paroît avoir suivi l'ordre , la methode & les principes de Grenade , principalement en ce qu'il dit sur l'amplification , soit lorsqu'il en parle selon des principes qui paroissent lui être propres , soit lorsqu'il en parle conformément aux principes de Quintilien.

Ne privons pas encore notre Auteur de deux loüanges : l'une que lui donne Keckerman , lorsqu'il assure que Grenade est docte & éloquent ,

Loüis de
Grenade.

Avis du
Trad. P. 9.

l'autre que son Traducteur ajoute
aux précédentes que j'ai déjà rappor-
tées. Pour bien comprendre , dit-il ,
le veritable merite (de Grenade dans
sa Rhétorique ,) il faut considerer
que la théorie en ces sortes de choses
est plus aisée que la pratique ; & que
s'il y a du merite à bien juger , il y
en a sans doute encore plus à meri-
ter l'estime de ceux qui jugent bien :
ce qui ne se doit pas entendre seule-
ment de ceux qui ne sont que specta-
teurs des travaux de l'esprit , mais de
ceux encore qui entrent dans la lice.
Il n'est rien de plus ordinaire alors que
de prêcher contre ses propres princi-
pes , & l'on remarque en effet très-
souvent, que ceux qui sont les mieux
instruits de l'art , sont les moins
exacts à le suivre , soit qu'ils man-
quent de capacité pour en faire une
juste application , soit qu'ils aiment
mieux s'abandonner à leur esprit ,
que se laisser conduire à leur juge-
ment. C'est cependant ce qu'on ne
trouve point dans Grenade. On voit
au contraire dans tous ses Ouvra-
ges , que si l'on vouloit écrire ou par-
ler sur les matieres qu'il y traite , il
faudroit s'y prendre avec la même

adresse, & user des mêmes tours de « pensées & d'expressions, afin de join- « dre l'agréable à l'utile, & de plaire « comme lui en instruisant. »

Louis de
Grenade.

Je ne dis rien du mérite de la Traduction de l'Ouvrage dont je parle, parceque je ne l'ai point assez examinée. L'Auteur dit qu'il s'est particulièrement appliqué à la rendre la plus nette & la plus juste, & en même temps la plus facile & la plus agréable qu'il lui a été possible, afin qu'elle puisse être lue avec plaisir & avec profit. C'est là le but qu'il s'est proposé & où il a tâché d'arriver. Mais ce n'a pas été sans de grandes difficultez, qui l'ont souvent arrêté, & qu'il n'a pu surmonter que par une application & un travail de près de trois ans entiers. Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que le style de cette Traduction pouvoit être plus correct, & qu'il auroit fallu, selon moi, traduire en François les exemples que le Traducteur a laissez en Latin.

Ibid. p. 12.

C'est peu que le Traducteur ait loué si fort notre Auteur : M. Morhof observe qu'entre les Ecrivains Espagnols, il n'y en a point qu'on vante davantage, qu'on le préfère même à

L. 6. c. 4. de
Rhet. atque
Orat. sacris.
p. 300.

Louïs de
Grenade.

De Carthagi-
ne *fati*us est
filere quàm
pauca dicere.
Salust.

Bracharenfis.

Rap. Reflex.
sur l'Eloq.
pag. 70. in
quarto.

tous, que Don Nicolas Antonio lui applique cette pensée de Saluste, *qu'il vaut mieux n'en rien dire, que de le louer mediocrement*, qu'il a eu l'approbation de toutes les nations, & que Dieu a donné aux hommes, en la personne de cet Auteur, le modele de la sagesse & de l'éloquence, dont a besoin le Ministre de l'Evangile, pour s'acquitter avec plus de facilité d'un emploi si mal aisé, & néanmoins si nécessaire à l'Eglise. Deux choses particulièrement font connoître le talent de Grenade, la version de ses sermons en plus de neuf langues, & les dignitez qui lui furent offertes, mais qu'il n'accepta pas : c'étoient, l'Archevêché de Bragues, auquel il fut nommé par Catherine Reine de Portugal, & mere du Roi Sebastien; & le Cardinalat, auquel Sixte-cinq voulut l'élever. Et ce qui ne lui fait pas peu d'honneur, le P. Rapin le propose à ses Lecteurs, comme le modèle des Orateurs sacrez.

» Sans s'amuser, dit ce Pere, à cher-
» cher des desseins & de la matiere
» dans les modernes qui ont imprimé
» leurs sermons, où l'on trouve rare-
» ment dequoi profiter, Dupont &
» Grenade pourroient suppléer à ce

défaut. Ce sont deux grands origi-
naux pour fournir des fons , aux dis-
cours , qu'on a à faire sur notre Re-
ligion , & sur les veritez chrétiennes «
qu'on a à traiter. «

Loüis de
Grenade.

L'exemplaire que j'ai vu de sa Rhé-
torique n'est que de 1611. mais Mr.
Morhof observe qu'elle fut d'abord
imprimée à Lisbonne en 1576. & à
Cologne en 1578.

PIERRE DE LA RAME'E,

*Vulgairement dit Ramus, fameux
Professeur du seizième siècle.*

LA grande réputation de Ramus,
& sa singularité ne permettent pas
de le passer sous silence. Il étoit fils
d'un homme qui gagnoit sa vie à la-
bourer , & il fut le jouët de la fortu-
ne , d'abord dans la dernière misère
& réduit à être valet dans le College
de Navarre ; ensuite se distinguant par
son progrès prodigieux dans les étu-
des , tantôt dans l'élevation , tantôt
dans l'abaissement. Son coup d'essai,
après un cours de Philosophie de trois
ans & demi , fut de s'engager à sou-

Ramus.

tenir le contrepied d'Aristote. Le succès lui enfla le cœur, & ce qu'il n'avoit fait d'abord, ce semble, que par une saillie d'esprit, & pour prendre les premiers degrez avec plus d'éclat, il le fit d'une maniere plus serieuse & plus vigoureuse par des Ouvrages qui excitèrent de grands troubles dans l'Université de Paris. Cela fit un procès au Parlement. Le Roi l'évoqua au Conseil, & donna des Juges aux Parties, qui étoient Ramus & Antoine de Govea. Ce dernier eut tout l'avantage ; les livres de Ramus furent interdits par tout le Royaume, avec défenses à l'Auteur de plus enseigner la Philosophie. Ses ennemis firent paroître leur joye avec un éclat surprenant. Les Princes les plus fastueux ne font point tant de fracas après la prise d'une grande Ville. La Sentence fut publiée en Latin & en François, dans toutes les rues de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où on la put envoyer. On fit des pieces de Théâtre avec un grand apparat, dans lesquelles Ramus fut bafoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudissemens des Aristoteliciens. Tout cela se passa l'an 1543.

L'année suivante la peste fit du ravage dans Paris, & dissipa presque tous les Ecoliers du Collège de Prêles : mais Ramus s'étant laissé persuader d'y enseigner, attira bien-tôt beaucoup d'auditeurs. La Sorbone voulut le faire chasser de ce Collège, & ne put en venir à bout : il fut maintenu dans la Principalité de cette Maison par Arrêt du Parlement. Il trouva un si bon Patron en la personne du Cardinal de Lorraine, qu'il obtint de Henri II. la main-levée & de sa plume & de sa langue l'an 1547. & la Chaire de Professeur Royal en Philosophie & en Eloquence quatre ans après. Le Parlement de Paris l'avoit déjà maintenu dans la liberté de joindre des leçons de Philosophie avec celles d'Eloquence. Cet Arrêt avoit mis fin à plusieurs persécutions que Ramus & ses Ecoliers avoient souffertes. On les avoit chicanez en plusieurs manieres, & devant les Juges Academiques, & devant les Juges civils. Dès qu'il se vit Professeur Royal, il se sentit, dit-on, un nouveau zèle pour perfectionner les sciences, & il y travailla avec plus d'ardeur, malgré la haine de ses ennemis qui n'étoient jamais en repos, & qui,

Ramus.

Juillet 1551.

Ramus.

si l'on en croit l'Auteur de sa vie, prirent même pour une matiere de procès en crime d'innovation, la maniere dont lui & ses Collegues prononçoient la lettre Q. Ils la prononçoient comme on la prononce par tout aujourd'hui en Latin, ses ennemis au contraire vouloient qu'on la prononçât comme on la prononce en François, & croyoient la chose si importante, qu'ils avoient voulu dépouïller un Beneficier de ses revenus, pour n'avoir pas parlé comme eux. On croit qu'il auroit succombé sans le secours des Professeurs Royaux, mais ils allèrent à l'Audience, & représentèrent vivement à la Cour l'indignité d'un tel procès, où les Oracles de la justice, dont l'emploi étoit de donner le véritable sens de la Loi, s'abbaissoient à discuter des subtilitez de Grammaire; de sorte que l'Accusé fut absous. Ramus néanmoins fut obligé de disparoître, & pendant ce temps-là sa Bibliothèque fut pillée au College de Prêles. Il rentra en possession de ses emplois en 1563. après la paix entre Charles IX. & les Protestans. En 1567. la guerre civile recommençant, il fut encore obligé de quitter Paris, & y revint peu

de mois après , parceque les troubles se pacifièrent. Sur la crainte néanmoins de les voir recommencer, il demanda permission au Roi d'aller voir les Academies d'Allemagne. Il l'obtint, il fit ce voyage en 1568. & reçut par tout de fort-grands honneurs. Il revint en France après la troisième guerre l'an 1571. & périt misérablement au massacre de la S. Barthelemi. C'étoit un grand Orateur , qui parloit fort bien la langue Latine ; homme universel , rempli de belles qualitez morales , désintéressé, sobre, chaste, craignant Dieu. Il étoit aussi zélé pour la Religion Prétenduë Reformée, opiniâtre & contredisant. L'on veut même qu'il ait dérobé à Vivés ses inventions. On peut s'en convaincre par la conformité de la doctrine de l'un avec celle de l'autre ; & c'est l'idée que nous en donne le P. Rapin , aussi-bien que Keckerman. Les paroles du premier suffiront ici. Ramus, dit ce Pere, « pensa détruire l'Université de Paris « dans ces derniers siècles , par cet esprit de dispute : car pour combattre « les faux Peripateticiens , il attaqua « les véritables : & pour rétablir la « paix de l'Ecole , il en devint le per- «

Keckerm. in
Prælog. Lo-
gicis Tract. 2.
P. 127. Litt.
G. H. 1.

Ramus.

» turbateur. C'étoit un savant hom-
 » me, hardi à décider : mais naturel-
 » lement brouillon, lequel ne copia
 » Laurent Valle & Louis Vivés, deux
 » grands critiques des siècles précé-
 » dens, que pour s'ériger en Novateur.

Rap. Refl. sur
 la Phil. n. 25.
 Teiff. Ed. de
 Leyd. p. 414.

La nouvelle édition de Mr. Teiffier ajoute qu'après la mort de Talon, Ramus s'attribua sa Rhétorique, comme s'il en eût été l'Auteur, (ce qui surprend fort Nancel, qui a écrit la vie de Ramus,) & la raison qui le faisoit agir ainsi, à ce qu'on prétend, est que ce savant homme ayant composé une réponse à l'invective que Turnebe avoit publiée contre lui, la fit imprimer sous le nom de Talon son ami, pour lui faire honneur. Ce qui nous donne à concevoir qu'il cherchoit à se dédommager de la gloire dont il s'étoit privé pour en revêtir Talon. On peut voir quelques observations dans le chapitre de Talon, capables de détruire ce fait, ou qui le rendent très-difficile à croire.

Quoi-qu'il en soit, il y a beaucoup d'autres choses à dire touchant Ramus, on peut les voir fort au long dans sa vie, soit de la composition de Freigius, soit de celle de Banosius, ou

en abrégé dans Mr. Bayle ; il y en a aussi quelques particularitez dans Brantôme & dans M. Teissier , où l'on trouve aussi le Catalogue des Livres que Ramus composa. Il y en a deux entr'autres , qui ont rapport à mon sujet , l'un a pour titre , *Distinctiones Rhetoricae in Quintilianum* , & l'autre est intitulé , *Rami Schola Rhetorica*.

Il y a d'excellentes choses dans tous ses Ouvrages , mais qui après tout rentrent dans les principes généraux : aussi y en a-t-il de fort particulieres , qui d'abord paroissent d'autant plus surprenantes , qu'il nous renvoye aux principes de Rhétorique d'Omer Talon , lesquels néanmoins en eux-mêmes ne contiennent rien que de commun. Mais on en découvre ensuite la raison , qui est , que Ramus n'attribue à la Rhétorique que l'élocution , la seule chose que Talon ait traitée , & qu'il renvoye à la Logique l'invention des preuves , la forme qu'on donne aux argumens , enfin la disposition & l'arrangement. Il ne fait pas réflexion que l'Art Oratoire differe, en tout cela, de la Logique, quoique ces deux arts ayent ensemble beaucoup de rapport : car enfin tout argument bon en Logique , ne

Ramus.

Memoire des
Hommes Illustres. T. 2.
P. 55.

Addit. aux
Elog. T. 1.
P. 373. Scé.

Voyez l'article
d'Omer Talon
p. 219. de ce
volume.

Ramus.

l'est pas de même en Rhétorique; & il n'y a pas de doute que l'arrangement de l'Orateur demande bien un autre art, qu'une Dissertation.

Cet Auteur me paroît merveilleux, sur-tout en deux choses. L'une est de croire qu'il est fort utile de rappeler tous les argumens aux lieux de Rhétorique, & aux regles que les Philosophes donnent des syllogismes : Et c'est apparemment de quoi Keckerman la voulu blâmer, quand il a dit que *Ramus avance mal-à-propos qu'il faut chercher l'usage de la Logique dans les Orateurs & dans les Poëtes* ; l'autre est de compter, dans une Harangue, combien de fois chaque figure y est mise en usage. C'est ainsi que dans la premiere Catilinaire il remarque jusques à *quatre-vingt Metaphores, cinquante Metonymies, vingt Synecdoches, six Ironies*. A quoi revient le soin qu'il prend aussi d'observer qu'il y a *trois argumens tirez de la cause efficiente, quinze des similitudes, cinq définitions, sept divisions, & autres semblables; qu'il y a trois syllogismes de la premiere figure, sept d'une autre sorte, & ainsi du reste*. Comment un homme de bon sens a-t-il pu se mettre dans

Ubi supra
p. 120.

l'esprit , que ce fût là découvrir l'art dans un discours , & comment n'a-t il pas senti le ridicule qu'il y auroit qu'un Orateur se crût fort éloquent , parcequ'il auroit mis dans ses Harangues un nombre égal de figures, comme s'il ne pouvoit pas être très-méprisable , même avec un plus grand nombre d'ornemens ! C'est pourtant là ce que ce grand homme appelloit joindre la Philosophie à l'Eloquence. C'est par ce moyen, selon lui, que Cicéron est devenu éloquent , & non par la voye que cet Orateur nous a montrée dans ses livres de Rhétorique , dans lesquels (1) on ne trouve presque rien , ni du jugement , ni de l'esprit de Cicéron , mais les idées des Rhéteurs qu'il avoit eu pour Maîtres , & surtout d'Aristote ! Je n'ai garde de rejeter l'usage de la Logique , je la crois même plus utile que bien des Philosophes ne la croient , & néanmoins je conçois que rien n'est plus bizarre que la methode de Ramus , parcequ'il

(1) In Rhetoricis | strorum , Aristotelis
Ciceronis præceptis | maximè artes propo-
nihil ferè Ciceronia- | sitæ sunt, &c. Distinct.
ni ve judicii, vel in- | Rhet. p. 11. 18.
genii esse, sed magi- |

Ramus.

ne faut presque conduire l'Orateur que par des voyes de sens commun. Et je n'hésiterois guères à avoüer que la Rhétorique est capable de corrompre l'esprit, comme il s'est trouvé des Auteurs qui ont voulu le soutenir, si elle n'avoit point d'autres secrets à nous apprendre pour nous conduire à l'Eloquence.

Aussi le Chancelier Bacon trouve beaucoup de choses à redire dans la methode de Ramus, quoiqu'il avoüe qu'il y a du bon. Et Keckerman qui reconnoît que notre Auteur a rendu de grands services à l'Eloquence, parcequ'il s'est fort étendu sur les regles de l'élocution, & qu'il a composé d'excellentes pieces, dit en même temps qu'il lui a bien fait du tort, lorsqu'il a retranché les passions de la Rhétorique.

Ubi supra
p. 126. Litt.
F. G. H.

Ecoutons un moment Ramus lui-même, pour le connoître. Comment parle-t-il d'Aristote, de Cicéron, & de Quintilien ? On ne trouve qu'obscurité, selon lui, dans la Logique du premier, & les préceptes qu'il y donne sur l'Invention, la Disposition & l'Elocution, sont environnez de nuages. Ce Philosophe y confond la Rhé-

torique avec la Dialectique (2). Il y borne celle-ci aux disputes de l'Ecole. Cicéron ne réussit pas mieux dans la Rhétorique : ce n'est par-tout qu'obscurité ; & cet Orateur y réduit l'Eloquence aux contestations du Barreau (3). Quintilien répand dans ses Institutions Oratoires les ténèbres d'Aristote & de Cicéron ; il y en ajoute de nouvelles (4). Non content d'y confondre aussi-bien qu'eux, la Logique & la Rhétorique, il y fait entrer la Grammaire, la Philosophie, la Politique & d'autres Arts qui ne conviennent aux Orateurs qu'en supposant que ce sont des hommes d'Etat ; Enfin l'estime qu'on a pour ces hommes

(2) Dialecticæ & Rhetoricæ artes ab Aristotele confusæ sunt. Ram. Epist. Nuncupat. ad Cardin. Lotharing. in Rhet. distinct. in Quintil. pag. 1.

(3) Cicero Aristotelicas inventionis, dispositionis, imo verò etiam elocutionis tenebras ferè omnes ad Rhetoricam transtulerat, & ex duabus ar-

tibus unam confuderat, eamque ità confusam ad litigiosam civilium causarum formulam traduxerat. Ibid. p. 2.

(4) Ecce autem Aristotelis & Ciceronis Dialecticam & Rhetoricam perturbationem Quintilianus sequitur, majorem etiam ex seipso comminiscitur, &c. Ibid. pag. 2.

Ramus.

célèbres , n'est qu'un effet de la pré-
 „ vention. Quoi ! se dit Ramus à lui-
 „ même, n'avoient-ils donc aucun me-
 „ rite ? Telle est l'objection : Voici la
 „ réponse. Aristote avoit de l'esprit,
 „ il étoit habile ; il rangeoit bien ses
 „ connoissances ; il les appuyoit de rai-
 „ sons solides. Cicéron aussi avoit de
 „ la pénétration , de l'abondance , de
 „ l'ordre , il avoit l'Elocution belle ,
 „ ainsi que l'Action ; il n'y eut jamais
 „ homme si éloquent , & il n'y en aura
 „ jamais ; Ses Ouvrages en sont une
 „ preuve , & tous les Historiens l'atte-
 „ stent. A l'égard de Quintilien , il y
 „ auroit de l'impudence à lui donner
 „ tant de loüanges. C'est un homme
 „ qui fait un peu la plaidoirie (5). Les
 „ exemples qu'il donne de ses précep-
 „ tes sont quelquefois utiles & bien
 „ choisis : mais son Elocution , qui est
 „ ce qu'il a de plus beau , est fort infé-
 „ rieure à celle de Cicéron. Cicéron
 „ est un Auteur de l'âge d'or , pour la
 „ pureté , pour l'élégance , pour l'har-
 „ monie ; Quintilien n'est qu'un Au-
 „ teur de l'âge de fer ; & quoiqu'il

(5) In eo civilis ad | quædam prudentia ,
 causas agendas facul- | exempla quædam uti-
 tatis commonstrata | liter collecta. Ib. p. 3.

« soit disert pour son siècle, il n'est
 pourtant que disert, comme on l'é-
 toit en ce temps-là. Ainsi, ce que Ci-
 ceron a dit de Thucydide comme d'un
 Auteur trop ancien & qui ressemble à
 du vin trop vieil ; Ramus le dit de
 Quintilien comme d'un Ecrivain trop
 récent, & qui ressemble à du vin de
 pressoirage ; *il ne pourroit pas l'imiter,*
quand même il le voudroit, & il ne le
voudroit pas, quand même il le pourroit.
 Après tout, continuë Ramus, que
 Quintilien, Ciceron & Aristote soient
 tels qu'on voudra, il ne s'ensuit pas
 qu'on doive se mettre à genoux de-
 vant eux (6), les regarder avec des
 yeux idolâtres, les croire excellens
 en tout, parcequ'ils ont excellé en
 quelque chose. Il s'agit ici de l'Art
 Oratoire ; il s'agit de la Dialectique ;
 j'avoüe qu'on leur doit l'Invention
 de ces deux Arts, ou qu'ils en ont
 recueilli les règles ; j'avoüe qu'ils s'y
 sont acquis beaucoup de réputation,
 & que s'ils avoient mis seulement

(6) An tamen qui
 anâ aut pluribus vir-
 tutibus excelluerint ,
 protinus eos omnibus
 excellere est necesse !

protinus omnibus in
 rebus necesse est non
 homines , sed Deos
 existimare, &c. Ibid.
 p. 4.

Ramus.

» autant de mois à les choisir & à les
 » ranger, que j'y ai employé d'années,
 » il y auroit & plus d'ordre & plus de
 » vérité dans ce qu'ils nous ont laissé.
 » Mais il ne faut que les lire (7) ; tan-
 » tôt ils manquent de justesse, & tan-
 » tôt d'ordre ou de conduite. Rien de
 » pareil dans les règles que je donne.
 » Elles sont vrayes ; elles sont rangées.
 » Pourquoi ? je ne m'en tiens point à
 » l'autorité qui peut tromper ; je con-
 » sulte & les lumieres de la raison, &
 » l'experience. Ecoûtez-moi, Esprits
 » justes, Esprits libres de préjugez &
 » de passions ! Ecoûtez-moi, & ne
 » vous rendez qu'à l'évidence (8). Je

(7) At res ipsa de-
 monstrat multa ab
 his Doctoribus qui-
 dem cumulata esse,
 sed non satis æstima-
 ta ... non satis apto
 ordine disposita ; ...
 Hæc eadem nostris
 institutionibus & ve-
 rè judicata & rectè
 esse collocata confir-
 mo . . . Aristotelis ,
 Ciceronis, Quinrilia-
 ni fallaces sunt artes
 & confusæ : nostræ
 veraces & distinctæ...

Non abutor testimo-
 niis hominum, qui
 mentiri possunt, sed
 constantis & natura-
 lis usûs, usûs, inquam,
 veritate & rerum ex-
 perientiâ confirmo.
 p. 4. summâ constan-
 tique rationis ope ni-
 timur. p. 2.

(8) Adeste, Diale-
 ctici omnes quicum-
 que verè & constan-
 ter judicare possitis,
 repellite amorem,
 odium, præjudica-
 prétens

prétends vous démontrer que Quintilien n'a sû, ni ce qu'il disoit quand il a défini l'Orateur l'*Homme de bien* qui a le talent de persuader ; ni ce qu'il faisoit quand il a marqué les parties qui le composent , ou qu'il les a rangées pour les traiter.

C'est Ramus qui se peint ainsi. Mais afin qu'il ne manque rien à l'idée qu'il nous donne de lui-même, il ne suffit pas d'avoir vû le procès qu'il intente à Quintilien, ou la maniere dont il l'intente ; il est à propos de voir encore quelques-uns de ses moyens. Quintilien , dit-il (9) , a regardé la

Ramus.

ram opinionem , & quantum firma ratio convincet , tantum æquis animis accipite ... Adversus Quintilianum mihi propono atque instituo , ut oratorias ejus institutiones non legitimè descriptas esse doceam. *Ramus. Introductio Distinct. Rhet. in Quint.* Oratoris definitionem vanitatis plenam, veritatis inane esse. p. 6. partem partim fal-

sam , partim ineptam &c. pag. 7.

(9) *Moralis Philosophia non est pars Rhetoricæ , ut putat Quintilianus. pag. 2. Dialecticæ sunt Inventio , Dispositio , memoria : Rhetoricæ tantum Elocutio & Actio. p. 13. Non solum tria sunt genera causarum ; quia sunt quæstiones innumerales quæ nullâ horum generum parte contineantur. p. 15.*

Ramus.

Morale comme une partie de la Rhétorique ; & la Rhétorique se borne à l'Art de bien dire. Quintilien croit que l'Art de bien dire a cinq parties, qui sont *l'Invention, la Disposition, l'Elocution, la Memoire, la Prononciation* ; & l'Art de bien dire n'en a que deux, qui sont *l'Elocution & l'Action* ; parceque les trois autres appartiennent à la Dialectique. Quintilien croit qu'il faut distinguer trois genres de causes ; & outre que cette division est inutile, il y a bien des discours qui semblent ne revenir à aucun des trois genres. Enfin, il distingue trois ou quatre parties dans le discours ; & il y faut distinguer *l'Invention, la Disposition, l'Elocution, la Memoire & l'Action*, & non pas *l'Exorde, la Proposition, la Confirmation, & la Peroration*.

Le croiroit-on que le Ramus du seizième siècle, sur de pareils fondemens, eût pû entreprendre de faire tant de fracas ! Mais le fracas qu'il a fait a cessé, & les grands hommes qu'il attaquoit, jouissent, malgré ses atta-

Dico partitionem | aut etiam plures par-
 hanc Orationis in | tes explodendam esse.
 quatuor aut quinque | pag. 21.

ques, de la gloire dont ils jouïssent.
C'est un avis aux Ramus de tous les
siècles.

F. LAURENTII
A VILLAVICENTIO
DE FORMANDIS
SACRIS CONCIONIBUS,
Sive de Interpretatione Scripturarum
Populati,
LIBRI TRES.

C'est-à dire, *Maniere de composer
les Sermons, divisée en trois Li-
vres. Par Villavicius. 1579.*

LAurent Villavicius étoit né à
Xerès dans l'Andalousie. Il fut Re-
ligieux de l'Ordre de Saint Augustin,
& acquit le degré de Docteur en Théo-
logie dans l'Université de Louvain. Il
fut ensuite Prédicateur du Roi d'Espa-
gne Philippe second, & fleurit, à ce
qu'on assure, jusqu'en 1581.

Sa qualité de Prédicateur d'un si
grand Roi, fait présumer qu'il étoit
habile; & le Traité, divisé en trois Li-

vres , touchant la maniere de composer les Sermons , ne contient rien qui soit contraire à cette idée. Il y établit sur des principes solides , que quatre choses sont nécessaires à l'Orateur Evangelique ; la *Doctrine* , la *vertu* , l'*esprit du ministère* , la *vocation*. A ces quatre points , il fait revenir tout ce qu'on peut raisonnablement demander dans le ministre de la parole , c'est à-dire , l'habileté , la prudence , l'Art , le ménagement , la force , le zèle , enfin toutes les qualitez surnaturelles , dont on a besoin pour réussir dans la Prédication ; il appuye ce qu'il dit , de raisons fortes & de bonnes autoritez qu'il tire , avec intelligence , & de l'Ecriture , & des Peres , dont il paroît avoir fait une grande étude. Il passe de là aux parties du Discours , dont il parle fort pertinemment , ainsi que de deux points importants qui font l'excellence de l'Orateur , ce sont l'*Amplification* & les *mouvemens*. Tout cela ensemble fait la matiere du premier Livre. Le second traite des divers genres de causes qui se présentent à traiter dans le ministère de la parole ; & sans s'arrêter à la division reçûe dans les Ecoles , comme peu convenable à l'Orateur

Evangelique, Villavicentius s'arrête à ce que dit Saint Paul, que *l'Ecriture est propre à instruire les hommes ; à les reprendre ou à les refuter , à les corriger , & enfin à les consoler* , ce qui fait quatre sortes de causes Evangeliques selon l'Auteur, & une cinquième espèce composée de celles-là. On peut ne pas condamner qu'il suive sur cela ses idées ; mais aussi peut-on remarquer , afin qu'il ne jette aucune confusion dans les nôtres , qu'à parler selon l'usage , tout genre de cause est un cas particulier , qu'on nomme hypothèse , & que ce qui n'a point ce caractère , est , non un genre de cause , mais une *Thèse* générale. Tel est tout ce que traite un Prédicateur , excepté quand il fait le Panégyrique de quelque Saint. Ce sont donc des *Thèses* qu'il traite & non pas des Hypothèses. Il est pourtant vrai que les questions générales se rapportent aux questions particulières ; & comme Aristote rapporte à chaque Hypothèse certaines propositions universelles , on peut aussi y rapporter les Thèses que traite le Prédicateur , mais non pas dire que ce soient proprement des Hypothèses ; sur quoi néanmoins , tou-

Villavi-
centius.

tes choses bien expliquées, je ne trouve point du tout mauvais que chacun parle ainsi qu'il le jugera à propos. Cela ne vaut pas la peine de nous arrêter d'avantage. Observons plutôt que l'Auteur traite séparément chacune de ces espèces, qu'il en donne de bonnes règles, qu'il en indique de beaux exemples, qu'il parle de tout avec dignité, qu'il ajoute à ses règles particulières des avis généraux, très-utiles aux Prédicateurs, pour s'acquitter dignement de leur ministère. On peut mettre au nombre de ces avis le dernier chapitre du second Livre, où il propose les ménagemens avec lesquels Saint Augustin même veut qu'on prêche le mystère de la Grace & de la Prédestination. C'est au ch. 22 du second Livre du Don de la Persévérance que Saint Augustin a donné ces grandes règles. A l'égard de Villavicentius, il achève dans le troisième Livre de son Ouvrage ce qu'il avoit à dire sur la Prédication. Cela se réduit *aux divers sens de l'Ecriture, à la manière dont il faut se conduire dans les endroits de l'Ecriture, qui sont difficiles & embarrassans; enfin à l'usage qu'on peut faire des Auteurs profanes dans les discours Evangeliques.*

On voit par tout ce que je viens de dire , que l'Ouvrage en question fait beaucoup d'honneur à son Auteur , puisqu'on peut le mettre au nombre des bons Livres qui se sont faits sur ce sujet , & qu'on y remarque les trois qualitez nécessaires à quiconque veut parler avec succès du ministère de la Chaire ; premierement une juste connoissance de la matière que le Prédicateur doit traiter ; en second lieu une idée suffisante des règles générales de l'Art Oratoire ; enfin l'habileté de les appliquer à l'Eloquence Sacrée. Mais il reste à examiner si cet Auteur est véritablement Villavicius ; & c'est une question que je ne suis point en état de démêler.

Car si je présume que cet Ouvrage est de lui , parcequ'étant un grand Prédicateur , il a été capable de le faire , je trouve d'un autre côté Mr. Bayle qui dit que Villavicius s'est fait Auteur à bon marché, & que *quelques-uns de ses écrits ne lui avoient coûté que la peine d'ôter, des Ouvrages d'autrui, ce qui ne sentoît pas assez le Catholicisme.* On n'est pas certain , ajoute Mr. Bayle , que même de cette façon, il ait eu part à tous les autres

T. 3. de son
Dict. Art. de
Villavic.

Villavi-
centius.

Ouvrages qui lui ont été attribués.

Ce que Mr. Bayle ne dit qu'en général dans l'article de Villavicentius, il le dit ailleurs en propres termes, de l'Ouvrage dont est question. C'est dans ses notes sur l'article d'Hyperius, célèbre Ministre qu'on prétend que Villavicentius a volé. On rapporte le témoignage de plusieurs Auteurs qui disent qu'il lui vola l'Ouvrage qui a pour titre *de ratione studii Theologici*, & il y a deux de ces Auteurs qui l'accusent de lui avoir aussi volé la Rhétorique dont nous parlons. Ces deux Auteurs sont Valere André & Nicolas Antonio, qui assurent que Villavicentius se servit de tout ce qu'il y avoit de bon dans les deux Ouvrages d'Hyperius pour en composer deux autres sur la même matière (10). Comme je ne suis point en état de juger de ce vol pour n'avoir pas le traité d'Hyperius sur la Prédication, je me contente de dire que Mr. Bayle observe que ce

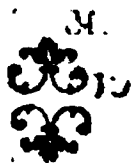
T. 2. p. 1563.
dans les notes.
Col. 2.
lig. 4.

(10) Quidquid boni habent ejusdem (Hyperii) *deformandis sacris concionibus* libri duo deque rectè formando studio Theologico libri iv. id in suos similis argumen.

ti libros transtulit Laurentius à Villavicentio. Ex Ord. Augustin. Doct. Theol. Lovani. *Val. And. in Bibl. Belg. p. 49.*
N. Ant. Bibl. Hist. T. 2. p. 9.

Traité n'a que deux Livres, & que celui de Villavicentius en a trois; & je reconnois en même temps, que cette différence ne conclut rien. Quoi qu'il en soit, Villavicentius, selon Mr. Bayle, le publia à Anvers en 1565. l'Edition que j'en ai vûë, est de 1570. Il y paroît que l'Auteur l'a composé bien du temps après le séjour qu'il avoit fait en Flandre; on y voit aussi ce qui le lui fit entreprendre. Ce fut, à ce qu'il dit, l'état pitoyable où étoit alors la Prédication. Ajoutons que l'empressement qu'on montre à le revendiquer, est un préjugé qu'il est bon. Et en le supposant d'Hyperius, on pourroit examiner si Villavicentius auroit cru pouvoir s'appliquer ce que dit S. Augustin, qu'un homme qui prend les Sermons d'autrui, n'est point plagiaire. L'esprit de la Loi, ne pourroit-il s'étendre aux Sermons & à l'art de les faire.

Villavi-
centius.



R. P FRANC. DIDACI
STELLÆ, HISPANI, ORDINIS
REGULARIS OBSERVANTIÆ,
DE
MODO CONCIONANDI
LIBER.

*C'est-à-dire, Traité de la maniere
de prêcher, par le P. François
Didace de l'Etoile, Cordelier
Espagnol, de l'étroite Obser-
vance.*

J'ai trouvé cette Rhétorique dans
un même volume, avec celle de
Grenade, imprimée la même année à
Cologne & chez le même Imprimeur.
Mr. Morhof dit qu'elle l'avoit été à
Salamanque en 1576.

L'Auteur, sans autre préambule,
commence par établir, que le Prédi-
cateur doit être vertueux & habile;
& autant qu'on peut en juger par la
lecture de son Ouvrage, c'étoit un
Homme qui prêchoit d'exemple. Il lui

donne quelques avis pour le conduire dans ses études , & lui recommande de lire la Sainte Ecriture , non par extraits , ou par le secours des Concordances , mais dans les originaux , tout de suite & plus d'une fois , en s'attachant à la lettre & au sens moral ; plutôt qu'à l'anagogique & à l'allégorique , quoiqu'il n'en désapprouve aucun , excepté où le Prédicateur prêteroit ses imaginations au S. Esprit. C'est pourquoi il fait connoître les défauts où tomboient les anciens Sermonnaires en moralisant , & par tout ce qu'il en dit , il paroît qu'il avoit vû de grands abus dans la Prédication.

Au soin général de s'instruire à fond de l'Ecriture , il veut que l'Orateur sacré joigne la pureté d'intention , & le soin particulier d'étudier le texte sur lequel il doit prêcher ; c'est-à-dire , ou l'Evangile ou l'Epître du jour. Il lui en montre le moyen , & lui propose une maniere de le traiter qui lui est propre , belle , excellente , & qui brille , non par la beauté frivole des paroles , mais par l'éclat de la matière. Il prend un *texte* ; il pose ensuite une *maxime* , qui en est comme une conséquence , ou comme le fruit &

Didace de
l'Etoile. :

C. 8. p. 566.

C. 9.

Didace de
l'Etoile.

l'explication ; il l'appuye d'une *similitude* , tirée des choses naturelles ; le confirme par quelque *beau trait* de l'Ecriture ; y rapporte un *fait historique* , qui en est comme une seconde image ; *réprimande* ceux qui violent sa maxime ; & il soutient cette réprimande par quelque *nouvelle autorité*. Afin de varier , non seulement il laisse la liberté de changer l'ordre de ces parties , d'en diminuer le nombre , de s'étendre plus ou moins sur chacune ; il le conseille même , & observe qu'ayant à faire trois ou quatre sorties , pour ainsi dire , de cette sorte , dans chaque point , il est à propos de les tourner diversement , & de garder les plus longues & les plus vehementes pour la fin. Il ajoute , que pour mieux réussir , l'Orateur doit savoir sa langue , être abondant en expressions , écrire ses discours , rendre son style correct , écouter les discours publics , posséder l'art qu'il lui propose & qui consiste , comme on vient de voir , à traiter la *morale* , les *similitudes* , les *autoritez* , les *textes* , les *faits historiques* , enfin les *exhortations* ou les *réprimandes* , dans lesquelles viennent les *mouvements* , après qu'il a bien éta-

bli sa doctrine. C'est la methode de S. Chrysostome, selon l'Auteur, il reconnoît aussi qu'elle est conforme aux préceptes de Rhétorique ; c'est en effet la méthode d'Hermogène. Ces corrections doivent être vives, mais prudentes ; elles ne doivent scandaliser personne, si ce n'est que le désordre fût contagieux & exorbitant, comme celui des Pharisiens. Il faut alors hausser la voix à l'exemple de J. Christ, afin que la verité se soutienne ; & le Prédicateur doit persévérer à reprendre les pecheurs, ne fût-ce que pour empêcher leurs crimes de se répandre, & de se communiquer. Mais qu'il ne paroisse que du zèle dans ses discours, & non de l'humeur, ou de la passion, ou de la vengeance. Il faut pour cela, qu'il y ait de la politesse, & jamais d'injure, pas même contre un Hérétique, selon notre Auteur, qui veut encore qu'on ne reprenne jamais nommément le Clergé, sinon en particulier.

Didace de l'Eroile.

C. 10. p. 575.
& 592.

Matt. 23.
Marc. 6. Luc.
21. Jean. 5.

Un moyen encore, selon lui, d'enrichir une Prédication composée suivant sa méthode, c'est, aussi-tôt après la *maxime*, de jeter dans le discours *une idée*, & du malheur de ceux qui ne

P. 602. 603.
&c.

Didace de
l'Étoile.

font pas ce qu'elle enseigne , & du bonheur de ceux qui le font ; de soutenir ces idées par des comparaisons , des autoritez , des exemples : enfin , d'adresser la morale à des personnes de différentes conditions , aux Chrétiens en général , aux artisans , aux serviteurs , aux bourgeois , aux gens de guerre , à la noblesse , aux puissances & à ceux qui gouvernent. Pour rendre cela plus intelligible , il faut un exemple.

Ainsi sur ce texte , *Je suis touché de compassion pour ce peuple , parcequ'il y a trois jours qu'ils ne songent tous qu'à me suivre & à m'écouter* : La maxime est qu'il faut persévérer , si l'on veut mériter l'attention de Dieu. Le Prédicateur ajoute que tous nos maux ne viennent que du défaut de persévérance. C'est de-là que vous n'avez
 » ni piété , ni goût pour la Religion ,
 » ni plaisir dans les choses spirituelles.
 » Aspirez-vous , mes chers frères , à
 » ces avantages , persévérez. Com-
 » ment attendez-vous que Dieu vous
 » regarde , si vous ne l'écoutez qu'en
 » passant , si vous succombez , si vous
 » vous découragez , & n'avez pas la
 » patience d'attendre qu'il ait parlé ?
 » Que puis-je faire pour vous , dit le

Seigneur ? vos propos, vos résolutions, « *Didace de*
votre bonne vie, passent comme la ro- « *l'Etoile.*
sée du matin, ou comme un nuage, «
Vous n'avez point de consistance ! «
Chrétiens, entendez-vous le Sei- «
gneur ? l'entendez-vous, gens de «
guerre ? C'est pour vous que Dieu «
parle : *Que puis-je faire ?* Vous en- «
tendez ma voix, vous sentez mes «
inspirations, vous formez des des- «
seins, mais vous reculez aussi-tôt : «
Que puis-je faire ? Vos bonnes œuvres «
passent aussi vite que la rosée ? Et vous, «
serviteurs, qui paroissez dans vos «
peines n'avoir d'autre ressource que «
votre Dieu ; qui rentrez en vous «
même, qui priez, qui gémissiez de- «
vant moi ; tout le bien que vous fai- «
tes, toutes vos bonnes actions s'é- «
vaporent de la même manière : *Que*
voulez-vous que je fasse ? Dois-je «
vous donner le secours que vous de- «
mandiez, après que vous avez si-tôt «
cessé de le demander ? Mais vous, «
Grands du monde, qui ne songez «
qu'aux plaisirs de cette vie, vous qui «
n'êtes occupé que du soin de votre «
grandeur, & de votre gloire : *Que* «
ferai-je pour vous ; puisque, loin de «
persévérer dans la prière, à peine «

Didace de
l'Etoile.

» commencez-vous , que les soins &
» les inquiétudes du monde , comme
» des épines , étouffent la parole que
» vous entendez. Mon Seigneur &
» mon Dieu ! de quels avantages ne
» nous privons-nous pas nous mêmes ,
» faute de persévérer ? C'est vous , ô
» vérité , qui l'avez dit : *Qui persévè-*
» *rera , sera sauvé.* Voilà l'arrêt , mes
» chers freres ! voilà notre sort , en
» voilà la décision. Mon Dieu , que
» dites-vous , après cela , d'en voir si
» peu qui persévèrent , & que ne fe-
» rez-vous pas pour punir l'inconstan-
» ce des hommes ? Josué envoie as-
» siéger une Ville , il fait pour cela un
» détachement : Mais quoi , un sol-
» dat s'avise de prévariquer ! Quelle
» est la suite de son inconstance ? L'ar-
» mée manque son entreprise , les
» Juifs sont repoussez & mis en fuite ;
» Josué déchire ses vêtemens ; il pleu-
» re & gemit devant Dieu ; *Que faut-*
» *il que je fasse , s'écrie-t-il , pour re-*
» *parer cette perte ?* La sentez-vous , ô
» Chrétiens , la suite de votre incon-
» stance , & de votre infidélité ? Tou-
» tes vos forces sont ruinées ! Le Fils
» de Dieu déchire , ou laisse déchirer
» son propre corps , & non pas les yé-

temens; il meurt sur la croix , moins « *Didace de*
 de ses tourmens que de douleur pour « *l'Etoile.*
 vos pechez ! O Chrétiens , si vous «
 la sentiez cette douleur , pour vous «
 même ; cette douleur qu'il sentit de «
 la prévarication de Judas , ou cette «
 joye qu'il eut du fruit & de la persé- «
 vérance des autres Disciples ! Lequel «
 des deux , mes chers freres , choisi- «
 rez-vous ? Voulez-vous affliger no- «
 tre divin Maître , en succombant à «
 la tentation & aux épreuves qu'il «
 vous envoie ? voulez-vous lui don- «
 ner la joye de vous couronner ? Il «
 vous a montré l'exemple de la con- «
 stance : Je vous en benis , ô mon «
 Dieu , qui avez tant souffert pour «
 moi ; Que je meure plutôt que de ne «
 vous pas imiter. Non , mes chers «
 freres , ne croyez pas qu'il vous laisse «
 toujours souffrir : attendez seule- «
 ment trois jours : *Il y a trois jours* «
qu'ils m'écontent , il est juste que je «
 les soutienne par ma grace. Tels sont, «
 Chrétiens auditeurs ! tels sont les «
 fruits qui couronnent la persévérance. »

En cet exemple , que j'ai traduit
 avec un peu de liberté , on distingue
 aisément le *texte* ; la *morale* ; le *mal-*

Didace de
l'Etoile.

heur de ne la suivre pas ; le bon-heur de la suivre ; les divers états qui la violent : la similitude qui explique leur nonchalance ; l'autorité qui la confirme , la passion de J. Christ qui en est un effet fort touchant ; la joye de la persévérance , prouvée par des exemples ou faits historiques , enfin un retour à la morale , qui a d'abord été proposée. Toutes choses qui paroîtroient plus belles dans l'Auteur , si sa diction étoit plus Latine.

Il propose deux autres manieres de mettre une verité importante dans son jour. La premiere est , d'avancer d'abord son texte. *Il y a trois jours qu'ils attendent , & j'en suis touché de compassion ; d'ajouter ensuite la morale. Il est necessaire de persévérer , pour mériter la faveur de Dieu ; il faut tenir pour certain , que l'inconstance , que l'infidelité est une source d'un nombre infini de maux ; d'avancer que c'est une verité que l'Ecriture nous enseigne ; d'avoir un fait historique propre à montrer le malheur qu'apporte le mépris de la doctrine que l'on prêche , & de le raconter tout entier. Par exemple , Dieu appelle Loth , & l'avertit de se retirer lui & sa femme , pour se*

sauger. Mais quoi ? elle entend du bruit , elle succombe à la foiblesse du sexe ; elle regarde après elle , & elle est changée en une statue ; & encore aujourd'hui elle attire les bêtes qui aiment le sel. Il faut ensuite montrer les maux qu'on doit craindre. Qu'attendez-vous, ô Chrétiens ! qui ne persévèrez pas ? Dieu vous tiroit de Sodome, vous obéissiez : vous étiez dans la voye de Dieu ; un peu de bruit vous étonne ; vous regardez derriere ; Que deviendrez-vous, sinon un cœur de pierre , ou une masse stérile , &c. Cette amplification demande une autorité qui la soutienne ; Dieu n'a-t-il pas raison de vous dire , que ferai-je pour vous ? vos bonnes œuvres sont un nuage qui se dissipe , c'est une rosée qui passe. Du malheur qu'attire la négligence , il faut passer au bon-heur qui récompense la fidélité , & le prouver par quelque fait historique , qui sera aussi suivi & d'une amplification qui montre la grandeur de ce bon-heur , & d'une autorité de l'Ecriture , qui servira à la confirmer. Par exemple , Vous avez dû persévérer : Persévérons , mes chers freres , & considérons la couronne qui nous attend. Jacob lutte avec un Ange , & il ne veut

Didace de
l'Etoile.

Didace de point le quitter : Retire-toi, lui dit l'Etoile.

Je ne vous quitterai point, répond Jacob, si vous ne me benissez auparavant. Ainsi il lutte toute la nuit, jusqu'à l'aurore ? Et alors victorieux, il reçoit la bénédiction. C'est le prix de la persévérance, il reçoit la force, il reçoit une nouvelle lumière. . . Et Jesus-Christ ne l'a-t-il pas dit ? Celui qui persévéra sera sauvé. On revient enfin de nouveau à la Morale proposée & au texte ; Persévérons, afin que nous recevions la couronne, afin que nous recevions ce pain que le Fils de Dieu donna au peuple qui le suivit.

La seconde manière que l'Auteur propose encore, a beaucoup de dignité. Elle veut qu'après la maxime, on mette d'abord une autorité, qui en montre la certitude : qu'après cette autorité on forme un raisonnement, & que ce soit elle qui le fournisse ; que l'argument soit suivi d'un fait historique qui le confirme, après quoi on met deux ou trois textes qui soient comme des similitudes touchées d'un style léger & rapide. Les reproches paroissent ensuite, & ils sont fondés sur l'autorité, sur le raisonnement, & sur l'exemple, ou sur le fait histori-

que, qui ont précédé. Ajoutons qu'on Didacé de
l'Etoile.
tourne ces reproches de maniere qu'il

paroisse que c'est Dieu qui les fait. On finit par un exemple de la vertu qu'on prêche, après lequel on revient à la Morale. Voici de quelle maniere l'Auteur conçoit que toutes ces parties peuvent se succéder les unes aux autres. La maxime est *qu'il est nécessaire de persévérer, si on veut se rendre digne des graces que nous demandons.* L'autorité qui la prouve est le texte ; *Je suis touché de compassion pour ce peuple, parcequ'il y a trois jours qu'ils me suivent.* Le raisonnement qu'on appelle du moins au plus, sera : *Dieu exigeoit des Israélites cette persévérance, pour leur accorder une nourriture temporelle ; combien plus doit-il l'exiger pour des graces inestimables, pour une récompense infinie ?* Le fait historique pourroit être l'histoire de Loth & de sa femme. Voici deux ou trois textes qui pourroient suivre en maniere de similitude : *C'est ainsi que le liêt de Salomon, figure de notre cœur, étoit gardé par soixante hommes, afin que le Roi seul en approchât.* C'est dans ce sens que S. Paul dit, *Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ.* C'est ainsi que

**Didace de
l'Etoile.**

*les Hebreux benissent Dieu , d'avoir
noyé l'ennemi qui vouloit les ramener en
Egypte. Dieu vouloit qu'ils persévérassent , afin de les conduire dans la Terre
qu'il leur avoit promise. Insensés que
nous sommes ! comment jugeons-nous que
Dieu peut ne nous pas demander cette
constance pour nous conduire dans le
Ciel ? On ajoute les reproches en ces
termes : Faut-il s'étonner si Dieu se
plaint de la legereté de son peuple ? Que
puis-je faire pour vous , dit le Seigneur,
vos bonnes œuvres disparaissent comme
un nuage. La couronne n'est due qu'a-
près le combat. Voici enfin un exem-
ple de la vertu proposée , & le retour
à la Morale : Il faut persévérer com-
me Job ; quand même Dieu sembleroit
me vouloir ôter la vie , j'espérerai en lui.
C'est mes chers freres , le modèle de no-
tre persévérance ; plutôt mourir que de
reculer , &c.*

Il ne m'auroit pas été possible de
donner une idée claire de ces différen-
tes méthodes de l'Auteur , sans en
rapporter des exemples. En les rap-
portant néanmoins je ne prétends pas
garantir la justesse de toutes les Par-
ties qui les composent. Je dis seule-
ment qu'il me semble que ces métho-

des seront toujours belles , quand elles seront bien exécutées ; qu'elles font honneur à l'Auteur qui les propose , & qu'elles sont très-difficiles , à moins qu'on n'ait une grande connoissance de l'Ecriture. Au reste la dernière a plus de dignité que les autres , selon l'Auteur , à cause que le sens littéral de l'Ecriture y domine , & que les raisonnemens , appelez *du moins au plus* , l'enrichissent. S. Paul semble en fournir l'idée dans la première Epître aux Corinthiens. On peut voir les divers moyens que l'Auteur donne pour les rendre toutes plus faciles & plus parfaites ; comme aussi ce qu'il dit sur diverses choses importantes : c'est-à-dire sur les *Divisions* qui de son temps avoient cessé d'être en usage , & que lui-même croit être contraires à l'Art & à la raison ; sur les *Exordes* & leurs différences ; sur le *soin de fuir les questions curieuses* , difficiles , ou dangereuses ; sur les *vices ou les vertus* dont on doit principalement traiter ; enfin sur la *prudence* ou sur la *modération* nécessaire au Prédicateur.

Il parle aussi des *agréemens* du Sermon , lesquels , selon lui , ne doivent jamais consister dans la raillerie , mais

Didace de
l'Etoile.

C. 9. v. 24. &c.

C. 20. p. 615.
&c.

C. 21.

C. 22.

C. 23.

Didace de
l'Etoile.

dans le style , dans les bienséances , dans les pensées , dans le choix des mots , dans des tours nouveaux & touchans , dans la beauté des similitudes , dans la justesse des paraboles , dans les tons & dans les gestes , qui doivent varier selon qu'on instruit , qu'on explique un fait , ou qu'on tâche d'émouvoir.

É. 23. p. 667. Il n'oublie point de recommander au Prédicateur de ne pas raisonner en Dialecticien , & de ne pas compter ouvertement ses raisons par première & seconde ; de ne point se louer lui-même , ni se plaindre , ni se défendre ; de ne point vanter ses découvertes ; d'éviter les manières de parler extraordinaires , de ne point se formaliser de ce qu'il a peu d'Auditeurs ; de ne point croire facilement les rapports , de n'offenser ni les particuliers ni les Ordres , ni les Compagnies.

É. 37.

É. 38.

Enfin il donne quelques avis pour les occasions où la mémoire vient à manquer , & pour celles où il nous échapperoit quelque proposition fautive. Il en donne aussi quelques-uns touchant les Panegyriques. Il ne veut point qu'on s'étende sur les louanges des Saints , mais qu'on imite l'Ecriture qui

qui les loüe en peu de mots ; il recommande de n'en rien dire que de vrai & de propre , & de n'y point omettre la Morale. Pour tout le reste il renvoye à la Rhétorique.

Didace ~~22~~
l'Etoile.

Mr. Morhof fait mention de notre Auteur, lorsqu'il parle des Prédicateurs & de ceux qui ont écrit pour les soulager dans les fonctions de leur ministère. Il regarde son Commentaire sur Saint Luc, comme un grand trésor dont on peut se servir très-utilement & dont il assure que bien des gens se servent en effet avec succès. Ajoutons qu'il est glorieux à son Ordre, qui est des plus considérables dans l'Eglise, & qu'il a produit tant de grands hommes en tout genre, d'en avoir un parmi ceux-là, tel que notre Auteur, lequel a eu, il y a déjà près de cent-cinquante ans, un goût pour l'Eloquence, qui semble pouvoir encore être approuvé par les personnes délicates de notre siècle, & qui a joint à cette connoissance de l'Art Oratoire toutes les belles qualitez d'esprit & de cœur, dont on trouve, à chaque pas, des preuves dans son Ouvrage. Il ne faut point oublier de dire que Keckerman, dans sa Rhétorique Ecclesiastique, le

Polyhist. T.
a. l. 6. c. 4. §
263. n. 10.

met au nombre des Auteurs Catholiques qui ont le mieux traité cette matière, témoignage considérable dans la bouche d'un Calviniste, prévenu contre les Moines, dont il blâme dans le même Livre, la manière de prêcher.

MATTHÆI DRESSERI R H E T O R I C Æ

INVENTIONIS, DISPOSITIONIS ET ELOCUTIONIS
LIBRI QUATUOR

Illustrati quàm-plurimis exemplis, Sacris & Philosophicis.

C'est-à-dire, *la Rhétorique* DE
DRESSERUS, *reimprimée par*
les soins de l'Auteur en 1584.

DE la manière que Mr. Bayle, dans son Dictionnaire, cite, après Melchior Adam, la Rhétorique de Dresserus, il n'y a point de justesse dans le titre qu'il donne à cet Ouvrage, comme ceux qui entendent le Latin, peuvent en juger, s'ils se donnent la peine de le lire au bas de cette page(1).

(1) *Rhetorica in- | me. si on disoit en*
ventionis, dispositio- | François, la Rhétori-
nis, elocutionis, illu- | que de l'Invention,
strata &c. C'est com- | de la disposition; &

& de le comparer avec le véritable titre que j'ai mis à la tête de cet article, mais ce n'est pas à quoi je m'arrête. Il est plus à propos d'observer que Dresserus est un des habiles Maîtres que l'Allemagne ait produit, & qu'il s'est fait un nom considérable parmi les Savans. Il avoit été Disciple de Luther & de Melancton, & son Ouvrage se ressent des nouvelles opinions, ne fût-ce que par le dogme de la *justice imputative*, qu'il y insinue en quelques endroits. A peine eut-il atteint l'âge de vingt-trois ans, qu'il fit en son particulier des leçons de Rhétorique. Après avoir régenté quelque temps à Erford, sa patrie, & capitale de la Thuringe, il fut appelé à Jène pour y remplir la chaire de Professeur en Histoire & en Eloquence, à la place de Lipsé; il fut ensuite Principal du College de Misne; enfin il obtint dans l'Académie de Leipzig la chaire de Professeur d'Humanité. Il s'y déclara fortement contre la doctrine de Ramus & contre ceux qui la suivoient; c'est tout dire, il la traitoit de monstre horrible. Il mourut à Jène de l'Elocution; au lieu de dire, l'inven-

L. L. P. 167
&c.

tion, la disposition &
l'Elocution Oratoire.

Dresserus. Leipfic le cinquième jour d'Octobre
1607 âgé d'environ 72. ans.

Voyez Mr.
Bayle. Dans
son Dict. art.
de Dress.

Les différens postes qu'il remplit, sont je crois, une preuve qu'il étoit habile, & son Ouvrage ne la dément pas. Les *Prolégomenes*, pour parler comme lui, c'est-à-dire, le discours préliminaire qu'il y a mis à la tête, ou valent seuls une Rhétorique, ou en font un bon abrégé. Ils sont conçus en forme d'Axiomes, qui montrent que l'Auteur avoit lû les bons Originaux; il paroît pourtant s'éloigner d'eux sur deux points, & avoir besoin de modification sur un troisième. Ce dernier regarde la *Prononciation*, Dresserus y veut de la *lenteur*. Peut-on admettre son sentiment sans restriction? il n'y a point d'apparence, surtout, si on se souvient de l'idée qu'Homere donne de la grande Eloquence (2); & de l'usage que les Orateurs en ont fait. A l'égard des deux autres points, dans l'un; l'Auteur donne trop d'étendue à l'objet de l'Eloquence, puisqu'il y comprend les *Mathématiques*, la *Physique* & la *Mede-*

Proleg. pag.
17. & 18.

ib. p. 5.

(2) Fundebat Ora- | bus parem, Senec.
tionem imperu & co- | ex Hom. I. 9.
piâ hybernis imbri-

cine ; & la moindre chose qu'on puisse dire sur cela , c'est qu'il y faut apporter l'explication que j'ai touchée en parlant de Cicéron : Dans l'autre point , il confond les mœurs réelles & les mœurs Oratoires, qui néanmoins sont bien différentes, comme ailleurs il paroît le reconnoître. A cela près, on trouve dans ces Prolégomenes les *raisons* qui doivent porter à l'étude de l'Eloquence ; la *manière* dont il faut s'y prendre ; les *connoissances* qu'il faut acquérir ; les *Livres* qu'il faut lire , soit , pour apprendre les *réglés* de l'Art , soit pour en avoir des exemples, soit pour s'instruire des *matieres* ; on y voit la *méthode* de les lire avec fruit ; les *caractères* louables du discours ; les *défauts* qu'il faut éviter. Ajoutons que ce qu'il dit sur ces articles , est fondé assez généralement & sur le bon sens, & sur des autorités qui marquent de l'érudition & du choix : Mais que néanmoins , le tout est écrit d'un style plus convenable à un traité qu'on dit être dans une Classe , qu'à un Livre qu'on met entre les mains de tout le monde par l'impression.

A l'égard du Corps même de son Ouvrage ; Il est divisé en quatre Li-

Dresserus.

Ibid. p. 13.

L. 3. p. 699.

Dresser.

vres ; Le premier & le troisième contiennent des exemples aussi-bien que des préceptes ; Le second & le quatrième ne contiennent que des exemples , celui-ci sur l'Elocution , celui-là sur toutes les Parties , soit de la Rhétorique , soit du discours , dans tous les genres de causes , dont il augmente le nombre à l'exemple de Melancton. Ainsi , au lieu qu'ordinairement on n'en admet que trois , le Judiciaire , le Délibératif & le Théorique , il y ajoute *l'Instruction* à cause du grand besoin qu'on en a & de l'usage qu'on en fait , tant dans les Prédications , que dans les sciences. Il suit en cela le sentiment de ceux qui ont cru que la Prédication demandoit un genre de Rhétorique inconnu aux Anciens. Saint Augustin , comme je l'ai remarqué , & beaucoup d'autres habiles gens , sont d'un avis opposé. Il est même aisé de juger que la manière de traiter les sciences ne regarde point la Rhétorique , soit parceque les ornemens n'ont pas lieu dans ces Traitez ; soit parceque s'ils y ont lieu , les préceptes généraux suffisent , pour s'en tirer avec succès.

Quoi qu'il en soit , l'Auteur accom-

mode à son idée les exemples de ses préceptes. Ces exemples par conséquent ; sont des sujets de sermons & de traités de Philosophie, aussi-bien que de Plaidoyez, de Délibérations & de Panégyriques ; ce sont des sujets de lettres, de disputes, ou de contestations, desquels il fait comme l'anatomie, pour montrer de quelle manière il voudroit qu'on les tournât, ou les points qu'il voudroit qu'on y fît entrer ; Ce sont aussi des Discours ou des Ouvrages tout faits, tantôt de la façon, tantôt de la composition de quelque autre ; & il en fait l'analyse pour en découvrir les beautés. En ce genre il propose des Evangiles, des Epîtres, des Pseaumes, d'autres endroits des Livres Saints, quelques endroits des Peres, plusieurs Harangues de Cicéron, ses Livres des Offices, le Dialogue de l'amitié, quelque chose des Tusculanes. Il y a dans tout cela beaucoup de profusion aussi-bien que dans les préceptes. Ce qui ne peut pas contribuer, selon moi, à faire estimer son Livre ; Car enfin écrivoit-il pour l'usage des Classes ? il ne faut à des écoliers, ni tant de règles, ni tant d'exemples, ni tant de sujets de composition ; il leur faut

quelque chose de plus court. Ecrivoit-il pour le Public? il faut quel que chose de plus léger, de plus poli, de plus agréable, en un mot, moins d'érudition qu'il n'en a répandu par-tout en general, & en particulier sur les figures. On ne peut pourtant pas douter qu'il n'y ait des gens à qui cette érudition fera plaisir, & qu'à leur égard la Rhétorique de Dresserus ne soit un fort bon Livre. Que si à ce que j'en dis de moi-même, je n'ajoute point les jugemens que d'autres peut-être en ont portez, c'est que je ne les connois pas. Je ne connois cet Ouvrage que parcequ'il est cité dans quelques notes que j'ai vûës sur Quintilien, & par la lecture que j'en ai faite ensuite.

FRANÇOIS PATRICE

Mort en 1597.

*Edit. de Lion
de 1681. T. 2.
sur Patrice.*

*Dict. de Bayl.
sur Patrice.
Thuan. l. 119.
p. 817.*

MR. Moreri parlant de François Patrice dit que ce fut un excellent Philosophe & un des plus savans hommes de son siècle, qu'il étoit né à Venise & qu'il professa la Philosophie à Padoüe & à Rome. Mr. Bayle a mieux aimé suivre Mr. de Thou qui raconte

que Patrice ayant professé 17. ans à Ferrare fut attiré à Rome par Clement VIII. Selon cet Historien , Patrice étoit né non à Venise , mais à Clisse ville d'Istrie sur les terres des Vénitiens , il a composé un Ouvrage en 4. Tomes *in folio*, divisez en 69. Livres , quoique le Frontispice n'en promette que 50. *Il y traite les questions les plus sublimes de la Physique & de la Méta-physique ; & cela, sur des hypothèses tout à fait extraordinaires ; il debite bien des Paradoxes*, mais non pas sans faire paroître une profondeur de génie digne des loüanges que Mr. Morhof lui a données. Aussi ce Livre fut-il censuré à Rome & l'Auteur obligé de se re-tracter.

Patrice.

Bayl. Ib. p.
2320. Lettre 7.
& 2322. col. 1.

Morhof T. 2.
l. 6. p. 245. n.
12.

Entre les Ouvrages de Patrice, Moreri en cite un qui a pour titre *nouvelle Rhétorique*, Mr. Morhof lui attribue *des Dialogues Italiens* sur la même matière , imprimez en 1560. Je ne dirai rien de ces deux Ouvrages , parceque je n'ai pû les trouver. Mr. Morhof ne fait pas non plus ce que contiennent les Dialogues qu'il n'a pas vûs. Il qualifie l'Auteur *le plus habile des Italiens*. Mais il avertit que c'étoit un homme qui aimoit les nouveautez , non seu-

Ubi supra

Patrice.

lement dans les sciences, mais encore dans les Arts, & dans la Poétique ou l'Art Oratoire aussi-bien que dans la Philosophie. C'est ce qui lui a fait dire que Patrice a pris une autre route que Robortel; sur quoi l'on peut voir ce que je dis dans l'article qui regarde ce dernier.

Les deux Dictionnaires remarquent que Patrice eut beaucoup d'ennemis, parcequ'il se déclara fortement contre la doctrine des Péripatéticiens. Rien ne prouve mieux à quel point il leur étoit opposé dans les Arts, que son Ouvrage sur la Poétique divisé en deux Décades, dans la première desquelles il agit, dit-on en Historien; dans la deuxième en Disputeur qui fait suer Aristote. C'est une particularité que le P. Rapin n'a pas remarquée en parlant de cet Auteur & de ce Livre, ce qui fait dire à Mr. Bayle que ce Pere, selon les apparences, ne connoissoit guères cet écrit. Quoi qu'il en soit, il y a lieu de juger que Patrice dans sa nouvelle Rhétorique & dans ses Dialogues sur cet Art, si ce sont deux Ouvrages différens, comme j'ai dit, s'écarte aussi bien de la doctrine d'Aristote, que dans sa Poétique & dans sa Philoso-

Bayl. ibid.
col. 1. ex Lorenz. Crass.
Elog. T. 1. p. 62.

Le P. Rapin
cité par Mr. Baillet T. 1.
sur les Poët. n. 1062. p. 43.

phie. Le génie & le caractère de l'Auteur, le titre de *nouvelle Rhétorique*, & le témoignage de Mr. Morhof, ne permettent pas d'en douter. La question seroit de lire l'Ouvrage, pour voir s'il y agit aussi *en Disputeur* capable d'embarrasser Aristote, ou s'il lui arrive ce que je crois qu'il est arrivé à tous ceux qui en s'éloignant des sentimens d'Aristote sur l'Art Oratoire, ont prétendu faire mieux que ce Philosophe. Pour moi, je ne conçois pas qu'on puisse renverser des principes, je ne dis pas approuvez de tous les bons Maîtres, mais sur lesquels sont fondez les Ouvrages de tous les Orateurs.

MELCHIOR JUNIUS,
de Vvitemberg,

*Professeur de Rhétorique à Strasbourg, imprimé en 1591.
mort en 1604.*

IL y a deux Ouvrages de Melchior Junius sur la Rhétorique, la *Méthode d'acquérir l'Eloquence*, & la *Manière de se concilier les esprits*. Un

P. vj

*Moreri sur
Jun. Melch.
Adam, vie des
Philos. Alle-
mans.
Methodus
Eloq. Com-
par. Argent-
1591. in oc-
tav.*

Junius.

Anim. Con-
cil. & mo-
vend. Ratio.
Arg. 1596. in.
octav.

autre Livre de cet Auteur , intitulé *Ecoles de Rhétorique* , ne parle que de *l'Art de faire des lettres*. Aussi l'a-t-on r'imprimé sous ce second titre , qui lui convient mieux. Je ne dirai rien de l'Analyse qu'il a faite des Harangues de Cicéron , sinon que c'est un Ouvrage de la nature de celui du P. du Cygne.

Morhof. T. 2.
l. 6. p. 246.

Meth. Eloq.
comp. c. 2.

La méthode d'acquérir l'Eloquence, est un Livre fort court. Sa brièveté n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de choses très-utiles : c'est le jugement qu'en a porté Mr. Morhof. J'ajoute que tout l'Ouvrage me paroît plein de bon sens & bien écrit. L'Auteur veut y montrer le chemin que Démosthène & Cicéron ont tenu pour parvenir à la gloire de l'Eloquence. Ces Hommes Illustres avoient reçu , pour cela , de grands talens de la nature ; ils étudièrent les préceptes ; ils se remplirent des connoissances nécessaires à l'Orateur ; ils se formèrent sur de bons modèles ; ils s'exercèrent beaucoup à écrire & à composer ; ils cultivèrent leur memoire ; ils s'appliquèrent à acquérir les avantages de la déclamation. Voilà le chemin qu'il nous faut prendre , si nous avons les

mêmes dispositions , sans quoi tous nos soins , & tous nos efforts sont inutiles. De sorte qu'il faut se connoître, selon Junius , avant que de s'engager dans une si grande entreprise.

Junius.

Ibid. c. 3.

Une marque qu'un homme est né pour être Orateur , c'est d'avoir de l'esprit , de l'imagination , de l'ordre, des expressions , de la memoire , de la grace , de la force & de la voix ; c'est d'aimer la gloire & le travail ; c'est d'avoir une honnête hardiesse , jointe à beaucoup de modestie , tant pour ne point se flatter sur ses Ouvrages , que pour éviter les trop grands airs dans l'action. Les qualitez contraires sont une preuve qu'on n'est point propre à l'Eloquence.

Il y a un temps pour discerner les esprits ; la difficulté est de le connoître. Les uns donnent d'abord bonne esperance , & ils ne la soutiennent pas. Les autres se déclarent plus tard , & ils vont plus loin , non seulement qu'on n'esperoit , mais même qu'on n'auroit osé désirer. Hermogène à dix-huit ans étoit un prodige ; à vingt-deux ou à vingt-quatre , ce n'étoit plus rien. Démosthène eut de grands obstacles à vaincre ; un travail opiniâtre les sur-

Junius.

monta. L'âge de vingt-ans paroît à l'Auteur un bon âge pour juger & des forces de l'esprit & de celles du corps, non pas, je crois, qu'il veuille qu'on attende jusques-là, pour s'exercer à l'Eloquence, mais pour embrasser la profession d'Orateur.

Il ne suffit pas d'avoir des talens, il faut encore les cultiver. Il faut surtout nourrir le génie, il faut l'animer. Un heureux naturel s'élève & se fortifie par les loüanges. Il est à propos de lui en donner, aussi-bien qu'à ce qu'il fait. Un cheval veut être flatté ; & il n'y a que de vils animaux qui se conduisent par les coups. Que ce soit donc les récompenses & non les peines, qui réveillent les Elèves de l'Eloquence. La présence des bons chevaux anime même les mauvais, à plus forte raison leurs pareils. C'est à l'émulation que Thucydide, Démosthène, & Cicéron furent redevables de leurs progrès.

Les longues veilles & un trop grand travail accablent l'esprit. Il a besoin & de se reposer pendant la nuit, & de se délasser quelquefois pendant le jour. Il doit aimer la tempérance, parce que les excès de bouche l'abrutissent ;

& même, en général, la vertu est d'autant plus nécessaire à un homme d'esprit, que les plus grands Génies se portent aux plus grands vices.

Junius.

Mais quand même on n'auroit pas reçu de la nature, tous les avantages qui sont à souhaiter, le soin & l'application viennent à bout de bien des choses; & il y en a qui croient qu'il y avoit plus de travail que d'esprit dans Démosthène.

Jun. ibid.

Comme il faut des préceptes pour se conduire dans l'étude de l'Éloquence, il faut recourir aux Ouvrages des Maîtres. Les abrégés de Rhétorique ne sont pas trop du goût de Junius. Il fait cas néanmoins des Partitions de Cicéron; mais il veut qu'on aille aux sources, qui sont les autres Livres de Rhétorique de cet Orateur, ceux d'Aristote, de Quintilien, & d'Hermogène, celui de Démétrius. Il les faut lire avec prudence, n'en prendre que le nécessaire, & en venir à l'usage.

c. 4

Outre la Grammaire & la Rhétorique, l'Orateur doit encore savoir la Dialectique, la Morale, la Jurisprudence, la Politique, même la Physique, pour s'en servir comme Périclès & Anaxagore. Il doit ajouter à ces

Junius.

connoissances l'Histoire Sainte, l'Ecriture, l'Histoire profane, la lecture des Orateurs & des Poëtes, le commerce des habiles gens.

Ibid. c. 14.

Personne ne paroît avoir mieux traité de l'Imitation que Junius. Il en marque les avantages & les compare avec ceux de l'Art & du Génie. Elle sert à imprimer les préceptes, & diminuë la peine de la composition : elle corrige les défauts de la nature & en perfectionne les bonnes qualitez.

La vraye maniere d'imiter, est de prendre, non pas les mots, mais l'esprit de son Auteur ; c'est de se former de pareils desseins, & un ordre semblable ; c'est d'exprimer la force de ses raisonnemens ; c'est de le représenter dans l'Action. On ne doit se proposer que les Modèles les plus excellens, ou plutôt ne s'en proposer qu'un, & néanmoins profiter de tous. Ce que l'on prend de son Modèle, il faut le cacher, de maniere qu'il n'y ait que les habiles qui le voyent. On en vient à bout, lorsqu'on a l'adresse de l'abréger, de l'amplifier, d'en changer l'ordre, d'y ajouter ou d'en supprimer quelque chose ; & c'est ainsi qu'on se copie aussi soi-même, sans qu'il y pa-

roisse. L'Auteur qui nous propose sur cela l'exemple de Cicéron, en est lui-même, dans tout son Livre, un bon exemple.

Junius:

La composition est au dessus de tous les préceptes. Mais comme elle est fort difficile, Junius veut qu'on en applanisse les difficultez par le choix, premierement des matieres les plus propres & les plus aisées ; secondement, du lieu & du temps le plus commode ; ensuite, par l'ordre qu'on y observe, par la modération qu'on y garde, & par la maniere soit de corriger nos propres Ouvrages, soit de corriger ceux des autres.

Les matieres qu'on choisit pour s'exercer, doivent sur-tout être d'usage & abondantes. Le lieu le plus propre, Ibid. c. 16. c'est la retraite ; le temps le plus convenable, c'est le matin. Il faut néanmoins, selon Junius, s'accoutumer au bruit & au tumulte. Pour ce qui est de l'ordre de la composition, il faut connoître, méditer, & même digérer son sujet, avant que de se mettre à le traiter. Dans la correction d'un Ouvrage c. 17. c. 18. Junius nous renvoye aux régles d'Horace. Elles consistent à ajouter, retrancher, transporter, tourner d'une

Junius.

autre façon ; ce qui demande du temps & des soins, & même les avis de gens habiles & sinceres. Il est à propos néanmoins d'éviter certains excès où l'on peut tomber à force de polir un Ouvrage. Quand c'est un Maître qui corrige les compositions de ses Elèves, il a besoin en même temps de beaucoup de prudence & de beaucoup de modération. Il doit avoir égard à l'âge, au génie, & aux forces ; il doit pousser les uns, il doit retenir les autres. Il n'est pas à propos de relever toutes les fautes qu'il remarque. Il doit louer bien des choses, & s'il ne peut pas dire que l'Ouvrage de son Disciple est bon, il faut qu'il dise du moins qu'il y a esperance qu'il fera bien. Ce qui suppose qu'un jeune homme marque en effet quelque envie de bien faire.

Ch. 20.

Junius n'a oublié ni la *memoire* ni l'*action*. Mais après tout que nous dit-il de l'une & de l'autre ? Que le matin & le soir sont le temps le plus propre pour exercer la premiere ; qu'on l'aide en lisant bien ce qu'il est question d'apprendre. *Il faut* ; dit-il , *le bien concevoir*, en *connoître* l'art, *prononcer à haute voix*, s'accoutumer à *suppléer*

ce qui nous échappe, ou si l'on est encore jeune, s'assujettir à apprendre exactement & mot pour mot. Pour la prononciation, il nous dit qu'il faut la varier ; mais il veut que quelqu'un nous écoute, pour nous avertir de nos défauts, & que nous écoutions ceux qui parlent bien, afin de les imiter.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de l'autre Traité de Junius, touchant la maniere de se concilier les Esprits, & d'exciter les Passions. C'est un Ouvrage d'un tiers plus gros que celui dont je viens de parler, & divisé en deux parties, l'une & l'autre d'un fort grand détail. Dans la première, l'Auteur expose tout ce qui peut contribuer à bien entendre l'art d'exprimer les mœurs, & il donne du jour à ce qu'en dit Aristote, par le moyen de ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans Cicéron. Dans la seconde, il parcourt toutes les Passions, sans suivre l'ordre qu'avoit suivi ce Philosophe ; en quoi peut-être n'a-t-il pas mieux fait. Mais ce qui d'un autre côté, le rend plus agréable & plus instructif, c'est que tout son Ouvrage consiste moins en préceptes qu'en exemples, comme il le déclare lui-même par le titre de son

Junius.

Anim. Con-
cil. & mo-
vend. Ratio,
non tam
summor. Ma-
gistror. prae-
ceptis quam
exemplis ve-
terum tradi-
ta.

Morh. T. 2. l.
6. P. 246.

Morhof. ibid.

livre, & il les tire non seulement de Cicéron, mais encore des Auteurs Grecs, qu'il traduit néanmoins en latin. Mr. Morhof croit cet Ouvrage fort utile à ceux qui veulent se former dans l'Eloquence sacrée ou profane. Il est constant que dans l'une & dans l'autre, les mœurs & les passions sont d'une grande conséquence.

Il ne faut pas oublier de dire en finissant, que Junius fut Disciple de Sturmius, & qu'on dit qu'il fut moins éloquent que son Maître, mais en récompense plus habile dans la connoissance de l'art, & en même temps plus propre à instruire la jeunesse.

FRANÇOIS PANIGAROLA,

*Auteur Italien, mort environ l'an
1594. & imprimé en 1609.*

PAnigarola, ou, comme d'autres l'écrivent, Panicarola; étoit de l'Ordre des Freres Mineurs (1), parmi lesquels il fut illustre : première-

(1) Minore Offer- | tre de son Modo di
vante, c'est ainsi qu'il | compose una Pre-
se qualifie dans le ti- | dica.

ment par ses Prédications ; en second lieu , par ses Ouvrages de Rhétorique, enfin par l'Episcopat auquel il fut élevé. Sa qualité d'Evêque ne fait rien à mon sujet : mais on lit dans Erythrée le cours qu'eut ce Prédicateur , combien il fut goûté , les Ambassades que le Pape & les Villes lui envoyèrent. Rien n'étoit , ni plus fleuri , ni plus pur , ni plus élégant , ni plus peigné que son style. Il avoit un esprit infini, une mémoire prodigieuse , l'action belle. Ses affectations cependant lui ôterent toute sa force : les plus sages se mocquoient de lui, ou s'indignoient tacitement, de le voir ainsi courir après les mignardises , ou les beautés frivoles de la diction. Aussi le Critique que j'ai cité , ne lui donne-t-il que l'art de *plaire* , comme il donne celui d'*instruire* à Tolet , & celui de *toucher* à Lupus. C'est-à-dire que c'étoient-là trois Orateurs , qu'on auroit pu comparer , le premier à Hortensius , le second à Cotta , le troisième à Sulpicius ; Et il auroit fallu , pour ainsi dire , les paitrir ensemble , pour en faire un Orateur parfait. Erythrée avoüé néanmoins que Panigarola , ayant été fait Evêque sur la fin de ses jours , prit un

Panigarola.

style plus convenable à sa dignité. C'est une preuve qu'il auroit dû changer plutôt, pour soutenir la dignité de la matiere.

**¶. 2. de Scrip-
 tor. non Ec-
 clefiast. Mor-
 hof. l. 7. p.
 290. n. 5.**

Gadius a dit deux choses de cet Auteur ; l'une, qui peut également se rapporter, & à ses Prédications, & à ses Ouvrages de Rhétorique, est, qu'*il a mis la reforme dans l'Eloquence de la Chaire* ; l'autre qui ne peut avoir rapport qu'aux derniers, est, qu'*il a élevé un magnifique édifice sur les fondemens de Démétrius.*

La premiere pensée de Gadius peut regarder ce que Panigarola a fait sur la Rhétorique, parceque le dessein de ces Ouvrages est de former le parfait Prédicateur ; la seconde s'y rapporte certainement, puisque c'est par l'explication de l'ancien Rhéteur, que le nouveau tache de venir à bout de son dessein. Cela paroît par le titre de son livre, qui porte que c'est *le Prédicateur, ou Démétrius le Phalerien, avec la Paraphrase, le Commentaire, & les Dissertations ou Discours Ecclesiastiques de Messire François Panigarola, Evêque d'Asti, & qu'on trouve dans cet Ouvrage les préceptes & les exemples que cet ancien Auteur proposoit*

aux Grecs, réduits à l'usage des Italiens ; & l'Eloquence des Auteurs profanes, accommodée à l'Eloquence Sacrée de nos Orateurs ou de nos Ecrivains Ecclesiastiques (2).

Panigara.
rola.

C'est lui-même qui dans un petit opusculé à part, nous fait remarquer ce Titre, comme expliquant très-clairement la nature de son grand Ouvrage, je dis *grand*, parcequ'il y a de quoi faire deux *in-quarto* fort-raisonnables ; & il explique dans le même opusculé l'économie de ce grand Ouvrage, pour montrer qu'elle répond parfaitement à son titre. Je propose dit-il, en premier lieu, & article par article, le texte de l'ancien Rhéteur traduit en Latin par Victorinus. A ce texte je joins une Paraphrase, c'est-à-dire une version plus libre, en Lan-

Dans l'Opusculé qui a pour titre *Questioni secolari*, che potranno servire per proëmio allo Parafrase &c. T. 8. del ben parlare. p. 18. & 19. de l'Opusculé.

(2) Il Predicatore, ovvero Demetrio Falereo Dell' Eloquione. Con le Paraphrase, e Commenti, e Dissertioni Ecclesiastiche, Di Monsignor F. Francesco Panigarola vescovo d'Asse. Ove vengono i precetti, e gli esempi, che già su-

rono dati à Greci, ridotti chiaramente alla pratica del ben parlare in Prose Italiane, e la vana Eloquione de gli Autori profani accommodata alla sacra Eloquenza de' nostri Diaconi, e Scrittori Ecclesiastici.

Panig-
rola.

gue Italienne ; afin que par la comparaison même de ces deux choses, on reconnoisse que la dernière vaut mieux pour des Italiens, puisqu'on y traduit les exemples proposez dans l'Original, ce que le Latin ne fait pas ; ou qu'on y en supplée d'équivalents, si l'on ne peut les traduire sans leur faire changer de nature. La Paraphrase est suivie de deux sortes d'explications fort amples. Les unes ont le titre de *Commentaires* ; & les autres, celui de *Dissertations*, ou, pour parler comme l'Auteur, de *Discours Ecclesiastiques*, dont il donne la différence. Par ses *Commentaires*, il éclaircit des traits d'histoire contenus dans l'Original ; il explique, ou il établit le sens de l'Auteur ; il en confirme les règles, tantôt par des raisonnemens, & tantôt par des exemples ; Par ses *Discours* il propose encore les mêmes règles, mais plus digérées ; ou pour mieux dire, il change, si on l'en croit, une doctrine toute humaine en une doctrine céleste. Car il y raisonne en *homme d'Eglise* (3), au lieu que dans ses Commen-

Ubi sup. p. 19.
Et dans l'O-
pus. intitulé
Questioni Ec-
clesiastic. p.
32.

(3) Nel Discorsi Ec- Ecclesiastica, del qua-
clesiastici, del prece- le nella Parafrase &
to ragioneremo alla secolare. sacra stato
taires

raires il raisonne *en homme du monde* ; ce sont ses termes , & il les explique. RaISONNER en homme d'Eglise , c'est ne plus citer que des Ecrivains Sacrez ou Ecclesiastiques, David, S. Paul, S. Augustin : RaISONNER en homme du monde ; c'est ne citer que des Ecrivains profanes , Virgile , Ciceron , Boccace même , puisque c'est *une necessité indispensable* , à ce qu'il dit , de le citer , dumoins autant que les censures Ecclesiastiques le permettent , lorsqu'on parle de ce qui regarde la Langue Italienne. Or allier l'Apôtre avec Ciceron dans un même paragraphe , ce seroit mêler le Saint avec le profane ; selon l'Auteur ; & l'allier avec Boccace , ce seroit même un sacrilege (4).

Panigara.
rola.

Telle est la delicateſſe de notre Au-

trattato. Quest. Eccl. p. 51.

(4) Religione , e riverenza verſo le coſe ſacre , ci hà fatta fare queſta ſeparatione , ne ci haurebbe potuto dar l'animo di frammettere inſieme Virgilio , e David , e Cicerone , e Paolo : Tanto più che nell' Italiene coſe haven-

do noi havuta inclinabile neceſſità del valerci delle coſe del Boccacio , quanto da Eccleſiaſtica cenſura viene permeſſo , e queſte eſſendo molte volte jocoloſe , e rilatte , veramente ſe con le ſaore l'haveſſimo miſchiate , un ſacrilegio ci ſarebbe paruto , di fare. Quest. Eccl. p. 52.

Q

Panigara.
 —————

teur ; Fausse délicatesse à parler généralement ; & en même temps délicatesse mal soutenue , quand même on la supposeroit juste & bien fondée. Premièrement elle est *fausse*, généralement parlant ; parcequ'on peut fort bien allier , & des préceptes & des exemples tirez des Auteurs profanes, comme de Virgile & de Cicéron, avec d'autres tirez des Auteurs Sacrez, sans crainte de mêler le Saint avec le profane ; puisque Saint Paul & Saint Augustin en ont quelquefois usé de la sorte. Secondement , elle est aussi mal soutenue, cette délicatesse ; quand même elle seroit bien fondée. Car l'Auteur ayant fait conscience d'allier ensemble l'Apôtre & Boccace dans un même article , comment n'a-t-il pas fait difficulté de les allier dans un même Livre ? N'est-ce pas comme si dans un même Temple, il dressoit en même temps deux Autels, l'un sous l'invocation d'un Saint , & l'autre sous celle d'un homme indigne ? Ce qu'il ajoute pour se justifier de l'avoir cité, n'est pas mieux pensé. C'est , dit-il, *une nécessité indispensable de citer Boccace , quand il est question de montrer les beautés de la Langue Italienne !*

Certes cette Langue est bien mal-heureuse, de n'avoir que cet Auteur pour montrer ses beautez lorsqu'il ne s'agit que d'Eloquence de la Chaire. Mais n'est-ce pas, que même sans y penser, on cherche à plaire en le citant, & qu'on s'imagine ne le citer que pour montrer les beautez de l'Italien ? Assurément on peut dire qu'il y a bien de l'illusion parmi les hommes, comme il y a beaucoup de corruption.

Panigarola reconnoît, comme on l'a vû dans les paroles que j'ai rapportées, qu'il y a beaucoup d'endroits lascifs dans Boccace. Ajoûtons que Petrarque même, ami de ce dernier, a aussi reconnu que ces endroits avoient besoin d'indulgence (5), & que voulant les excuser, il n'a pû le faire que sur l'âge de l'Ecrivain, sur la nature des matieres, & sur le caractère des personnes qui liront un tel Ouvrage. Etrange excuse ! Elle donne au moins à entendre qu'il en est de cet Auteur,

(5) Si quid lascivix | rum levitas & eorum
liberioris occurreret, | qui lecturi talia vide-
excusabat ætas tunc | bantur. Dict. de Mr.
tua, dum id scribe- | Bayle art. de Bocc.
tes... ipsa quoque re-

Paniga-
rola.

comme de Petrone & d'autres sembla-
bles, dont je ne me ferois pas un scrupule de rapporter quelque bel endroit sans leur faire l'honneur de les nommer; mais dont je ne voudrois pas citer les infamies, sous prétexte que je les citerois séparément, ou pour quelque cause innocente. Je dis la même chose de Boccace, qui malgré la licence de ses contes, & malgré *l'Index* qui l'a censuré, est pourtant, à ce qu'on dit, entre les mains de tout le monde, parceque les Italiens y trouvent la plus grande délicatesse de leur Langue.

A quoi bon cette digression ? Pour montrer ce qui n'est pas hors de propos, que la délicatesse de notre Auteur sur cet article, tient un peu du raffinement qu'on trouve dans les *Concetti* des Italiens, qui est encore un défaut dont on doit se donner de garde en lisant Panigarola ; car il n'en est pas exempt. Je trouve aussi un peu de raffinement dans la raison qu'il apporte de ce qu'il a si fort travaillé sur
» Démétrius. Cet Auteur Payen, dit-il,
» avoit témoigné une grande estime
» pour les Livres Saints du peuple de
» Dieu ; puisqu'il porta Ptolémée Phi-

Quest. Ec-
clesiast. p. 51.

ladelphie à en demander une version « qui est celle des Septante ; Et peut- « être Dieu a-t-il voulu qu'un Ecrivain « de son peuple fît honneur en revan- « che aux Ouvrages de cet Auteur , « selon la pensée de Saint Augustin , « qui dit , que les vertus Morales des « Payens ont reçu de Dieu des récom- « penses temporelles. Ne valoit-il pas « mieux s'en tenir à dire que le style & les préceptes de Démétrius peuvent être utiles aux Prédicateurs ?

Paniga-
rola.

Quoi qu'il en soit, outre l'Ouvrage dont j'ai parlé, il y a encore quatre Opuscules du même Auteur ; & on les trouve dans le huitième Volume du Recueil qui a pour titre , *Del ben parlare.*

Le premier contient diverses questions sur le style qu'un Prédicateur doit se faire parmi les différentes Dialectes qui sont en usage dans différentes villes d'Italie. Et Panigarola décide ces questions tant par des circonstances particulières, où le Prédicateur peut se trouver ; que par les règles générales que les Maîtres de l'Art ont prescrites.

Le second contient d'autres questions touchant Démétrius le Phalé-

Paniga-
rola.

rien, & le Livre qu'on lui attribué. Il dit & sur l'un & sur l'autre beaucoup de choses que j'ai dites dans mon premier Volume : mais il soutient fortement que l'Ouvrage est de l'Orateur Démétrius, natif de Phalére. Il fait valoir (comme on peut se l'imaginer) toutes les raisons qui favorisent son opinion, & il tâche de répondre aux objections. Il assure entr'autres, que le style (6) du Traité en question est tel que Cicéron a peint celui de l'Orateur Démétrius. Cela est bien éloigné de ce que j'ai dit dans mon premier Volume, où j'ai voulu établir que le Démétrius que nous avons n'est point le Phalérien, parcequ'il n'a pas les caractères que Cicéron donne au dernier. Comment s'accorder sur cet article ? Panigarola lui-même, dans son troisième opuscule, me fournit de quoi le réfuter. Car faisant l'Eloge du Traité de l'Elocution, il en représente le style sans y penser, tel que je l'ai peint, & tout opposé à cette idée que Cicéron donne de l'Orateur Phalérien; il le représente, dis-je, éloigné de

(6) Ma dipiù, lo sti- | ne, che era quello di
le è per à punto tale, | Demetrio. Quest. Se-
quale diceva Cicero- | col. p. 4.

toute vanité (7), de toute ostentation de toute affectation, de toutes beautés recherchées, tel en un mot qu'un Orateur Evangelique auroit pû lui-même se caractériser. Rien n'est plus propre à me confirmer dans mon sentiment : parceque si l'on compare ce portrait que Panigarola fait de Démétrius, avec celui que Cicéron fait du Phalérien ; on verra que le Ciel n'est pas plus éloigné de la terre.

Panigarola.

Le troisième Opuscule contient diverses questions touchant l'Eloquence des Prédicateurs, pour savoir s'ils doivent être éloquens, comment ils doivent le devenir, quels préceptes ils doivent prendre, ou quels Maîtres ils doivent choisir, & autres choses de cette nature.

Enfin le quatrième est une *maniere de composer un Sermon*. L'Avant propos qu'il y a mis, est adressé à ses Confrères & Disciples, & est datté du pre-

A la fin du
S. T. Del ben
parl. p.

(7) Così è nemico | troppo elaborati, che
d'ogni vanità, & | in vero poco di più
ostentatione, e così | haurebbe in questo
in ogni luogo ci pro- | fattopotuto insegnar-
hibisce la soverchia | si qual si voglia Dor-
isquisitezza, e ci ri- | tor Ecclesiastico,
corda il non mostrarli | Quest. Eccl. p. 48.

Q iiij

Panigarola.

mier Septembre 1581 ; au lieu que le Commentaire sur Démétrius ne vit le jour qu'en 1609, quatorze ans après la mort de l'Auteur, qui n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. Stephano de Milano qui le dedia au Cardinal Charles Emanuel Pio, nous dit encore une autre raison pourquoi on ne l'imprima pas plutôt. Ce fut la mort de deux amis de Panigarola, lesquels eurent successivement son Manuscrit l'un après l'autre.

D. BARTHOLOMÆI
KECKERMANI,
DANTISCANI, &c.

SYSTEMA RHETORICÆ 1606.

RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ, &c.

LIBRI DUO 1600.

C'est-à-dire, *Système de Rhétorique, & la Rhétorique Ecclesiastique en deux Livres*, par Keckerman.

Barthélemi Keckerman étoit de Dantfic, & il fut Professeur de Philosophie vers le commencement du dix-septième siècle. Il avoit été auparavant Professeur en langue Hébraïque à Heidelberg. Il a composé un très-grand nombre d'Ouvrages, quoiqu'il soit mort assez jeune, n'ayant que trente-six ans, lorsqu'il mourut, selon un de ses disciples, ou trente-huit, selon Mr. Bayle, qui sur cela cite son garant; ou enfin quarante-deux selon Vossius, cité aussi par Mr.

Kecker. T. 2.
P. 1381.

André Rey
qui a fait im.
primer les
Ouvrages de
son Maître.
Diction. T. 2
P. 172.

Kecker.
man.

Voy. DiA. de
Bayl. T. 1.
p. 1064. col. 1.

Bayle. Il a fait des systèmes de presque toutes les sciences, ce qui est propre à marquer l'étendue & la variété de ses lumières : mais ce qui diminue sa gloire, il y a des Critiques d'un grand nom, qui jugent qu'il *fait paroître dans ses Ouvrages plus de méthode que d'esprit*. Ils ajoutent qu'il est plein de pillages ; & que dans ces pillages il copie jusques aux erreurs : semblable à ceux qui enlèvent les meubles de la maison & les balieures. Pour achever d'en donner cette idée, on assure qu'à *chercher de pareilles fautes dans ses œuvres, on y en trouveroit à foison*. Arrêtons-nous à ses Livres de Rhétorique, & voyons l'idée qu'on peut s'en faire.

André Rey
ubi supra.

Son Disciple que j'ai cité qui a fait imprimer tous ses Ouvrages, trouve qu'avant lui les préceptes de l'art Oratoire étoient & trop longs & trop confus ; que personne n'avoit encore montré la véritable Eloquence ; qu'il a découvert les erreurs des Maîtres qui faisoient profession de l'enseigner ; qu'il a mis de l'ordre dans les règles qu'il en faut donner, & qu'il a montré une voye aisée pour arriver où l'on veut aller. Il y a visiblement un zèle

de disciple dans ce témoignage.

Keckerman.

Pour parler plus simplement. Le système de Keckerman sur la Rhétorique, est double ; l'un est général, divisé en trois livres ; & l'autre particulier, divisé en deux. Il est vrai qu'on ne peut guères mieux entendre la nature de l'Art, sa fin, les moyens d'y arriver, que d'entendre l'Auteur dont est question. Il donne par tout les préceptes des bons Maîtres : Mais s'il les range dans un nouvel ordre ; ce n'est point à dire qu'ils fussent confus dans les livres des Anciens : mais c'est une idée qu'il semble avoir copiée de Louïs Vivés, qui avoit dit la même chose avant lui. Il se trouvera, je crois, peu de gens qui conviennent avec Keckerman, qu'il n'y a point de méthode, non seulement dans Sturmius, mais encore dans Hermogène ; ou qu'il y en ait plus dans Longin, comme il le prétend. Ajoutons qu'il mesle trop de Dialectique parmi ses préceptes, & qu'il descend dans des détails trop secs ; qu'il se rend par là trop diffus, trop ennuyeux, & beaucoup plus difficile ; qu'il s'arrête trop sur la *Memoire*, & sur l'*Action*, sur les *Figures* ; que même

T. 2. p. 1669

Ibid. p. 1676

Kecker-
man.

L. 2. du styl.
partie.

P. 1688. &
1691.
P. 1707.

me il s'étend trop sur les *Passions* & sur *le Style*. Il eût mieux fait d'être aussi court sur l'Eloquence civile, qu'il l'est sur l'Eloquence sacrée, au lieu d'y employer deux cens pages d'un *infolio* des plus gros, en quoi il a choqué lui-même ses propres principes, qui sont, *Qu'il faut peu de préceptes*. Non content de ses regles générales, il en donne de particulieres pour les *Dialogues* & pour les *Lettres*. Il s'étend sur la lecture des bons Auteurs, sur les *Analyses* qu'il en faut faire, & sur les *Recueils*. C'est-là sur-tout, qu'il entre dans des détails extraordinaires; & il ne dissimule point, qu'il ne suive en beaucoup de choses, la doctrine de Démétrius, de Junius, de Vivés, de Juste Lipse, de Sturmius. S'il en avoit toujours usé de même, on ne l'eût pas accusé d'être plagiaire.

Au reste, si cette accusation d'*avoir pillé*, lui fait tort d'un côté, de l'autre elle semble aussi prouver qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait bien de bonnes choses dans ses *Ouvrages*; & ce qui le confirme encore, c'est qu'on dit qu'il a lui-même été bien pillé; puisqu'il n'est point naturel qu'on vole ce que l'on n'estime pas. En effet, sur

Mr. Bayle
ubi supra.

quelque genre de littérature qu'on entreprenne de travailler, soit sur les Historiens, soit sur les Philosophes, soit sur d'autres, on peut tirer des lumières de nôtre Auteur, en le lisant avec précaution. Mais il est d'autant plus surprenant qu'il n'ait pas pris soin d'éviter les reproches qu'on fait si justement aux Plagiaires, que lui-même a blâmé Ramus, d'être tombé dans cette faute, & de n'avoir point fait honneur à Vivés & à Laurent Valle, des secours qu'il en avoit empruntez.

Keckerm. T.
1. Przecog-
nor. Log. -
Tract. 2. p.
127 lettres
G. H. I.

Voilà tout ce que je crois devoir dire sur le Systême de Rhétorique de nôtre Auteur. C'est à la vérité son second Ouvrage sur l'Art Oratoire, & néanmoins j'ai cru devoir le placer le premier dans cet article, parcequ'il s'y agit des préceptes généraux. Il me reste à parler de sa Rhétorique Ecclesiastique, qui n'est, même selon lui, qu'une application des regles générales à l'Eloquence de la Chaire.

Cet Ouvrage est précédé d'une Préface, qui paroît belle. L'Auteur y montre l'excellence, la difficulté, le péril, la nécessité du ministère de la parole; les soins par conséquent que les grands Hommes ont pris, comme de con-

Kecker-
man.

1. Corinth. 2.
Act. 24. 25.
Jerem. 1. &
23. Ezech. 3.
& 38.

cert, d'en applanir les voyes, & surtout S. Augustin Il y explique la différence qu'il y a entre les hommes qui avoient une mission extraordinaire, & ceux que Dieu ne destine à cet emploi que par la voye commune. Il répond aux textes de S. Paul, par lesquels l'Apôtre semble condamner l'Eloquence dans la Prédication de l'Evangile; il montre l'usage que saint Paul a fait de l'Eloquence, & ce que les Prophetes ont dit du talent de la parole. Il n'oublie point de prouver la nécessité des préceptes, par saint Augustin, par les anciens, & par un nombre infini de gens sages, qui depuis quatre-vingt ans avoient écrit de la Prédication, pour mettre ce ministère dans l'état où il doit être. En tout cela, il reconnoît avoir profité de ce qu'il y avoit de bon sur ce sujet dans Erasme, dans Augustin Valère, dans Grenade, dans Aristote, dans Didace de l'Etoile, & dans d'autres Auteurs Catholiques, à quoi il dit avoir joint des réflexions serieuses, qu'il avoit faites sur les Sermons d'un habile Prédicateur qu'il entendoit avec soin.

Il lui paroît qu'il faut au Prédicateur, non d'autres préceptes, que ceux

qu'on donne dans l'Ecole , mais les mêmes , tournez seulement d'autre façon. Il en écarte tout ce qui regarde la vûe du Prédicateur , sa préparation au miniftère , le devoir des Auditeurs , & autres choses qui appartiennent , non pas à l'Art Oratoire , mais à la Discipline , ou à la Morale. Enfin il se borne à *la maniere de composer le Sermon , & à celle de le prononcer*. La premiere comprend *l'Invention , la Disposition , l'Ornement* : La seconde , comprend *la voix & le geste*.

Kecker-
man.

L'Invention choisit un texte qui frappe & prévienne l'Auditeur , qui convienne au dessein qu'on se propose , qui soit capable de produire & d'entretenir la pieté. Elle en explique le sens ; elle en donne la division. Cette division fournit des points de Morale , qu'on prouve & qu'on amplifie par d'autres textes & par des exemples. On en fait l'application aux divers états de la vie , aux vices , ou aux erreurs qui regnent , aux vertus qu'on doit pratiquer , aux veritez qu'on doit croire. Tout cela donne lieu aux mouvemens qui doivent principalement occuper le Prédicateur ; c'est la contrition , c'est la crainte du jugement ,

Kecker-
man.

c'est la joye dans les maux, ou la patience, c'est la compassion pour les pauvres. La disposition range toutes choses dans un ordre naturel. L'ornement ne consiste que dans la simplicité, dans la clarté, dans l'abondance, dans l'efficace ou dans la force, enfin dans la variété des figures. Tout cela, comme on le voit, est très-commun; il en est de même de ce que l'Auteur dit encore & sur la maniere de prononcer, & sur l'usage qu'on doit faire de ses préceptes, sur la lecture, sur les recueils, enfin sur l'exercice si nécessaire aux Orateurs.

L'un à Zasharie Ursin, l'autre à George Selin.

Le tout est suivi de deux petits recueils d'avis, attribuez à deux différens Auteurs, dont le dernier blâme fort les Prédicateurs qui n'écrivent » rien. Il y a, dit-il, dans cette condui- » te, ou de la paresse, ou de l'audace, & » en même temps un mépris formel, » non seulement de l'Eglise, mais de » Dieu même, & de sa parole. D'au- » tres, continuë-t-il, écrivent du » moins la disposition générale de » leurs discours; d'autres descendent » dans un plus grand détail, & ils » sont encore plus louables. Il y en a » enfin qui écrivent tout; mais s'ils

veulent aussi apprendre tout , mot « **Kecker-**
pour mot , d'un côté leur methode « **man.**
est dangereuse, parcequ'un mot peut «
s'oublier ; d'autre côté l'Action n'en «
est pas si libre. Ainsi quoique la pei- «
ne qu'ils prennent soit très-digne de «
louange , il vaut mieux pourtant , «
après avoir tout écrit, n'apprendre «
que les pensées. «

Je ne puis me dispenser , en finissant cet article , de dire que Keckerman, dans les deux Ouvrages dont est question , paroît un Auteur habile, qui entend la Rhétorique en général, qui voit l'usage qu'il en faut faire dans la Prédication, qui possède l'Ecriture, & la fait appliquer à propos ; enfin, qui indique avec assez de bonne foi, les sources où il a puisé.

EDME RICHER.

1605.

EDme Richer ne nous tiendra pas long-temps. Il étoit grand Maître au Collège du Cardinal Le Moyne; il fut Syndic de la Faculté de Théologie, & il y a des particularitez curieuses dans sa vie, mais qui ne regardent

Richer.

Imprimé en
1605.

Morhof. T. 2.
l. 6. p. 250. n.
21.

point la matiere de l'Ouvrage que je fais. Ce qui a rapport à cette matiere est un Livre qu'il a composé *touchant l'Art des figures & les causes de l'Eloquence*. A ce titre, dit Mr. Morhof, on croiroit trouver quelque chose sur la Rhétorique, & néanmoins, ajoute-t-il on reconnoît en le lisant, qu'après avoir bien traité des figures de Grammaire, il ne traite pas de même de celles de Rhétorique. Il y a du vrai dans ce jugement, parceque l'Auteur, quoi qu'il dise des figures Oratoires, ne remplit pas l'idée qu'il donne de son Livre par le titre. On jugera s'il s'est bien étendu sur ce qui touche les figures de Grammaire, puisque son Ouvrage a quatre cens pages *in-octavo*. Il y a apparence que le défaut qu'on y a remarqué, fut la raison qui lui en fit composer un autre pour y suppléer, & pour y traiter ce qu'il avoit promis dans le premier sans l'exécuter. C'est un traité *touchant l'Art & les causes de la Rhétorique*, il y donne aussi une methode pour apprendre l'usage qu'on en doit faire dans la vie.

Imprimé en
1639.

Morhof. ibid.

On observe qu'il paroît par ses Ouvrages, que ses plus grandes occupations ne l'empêchoient pas de descen-

dre dans un très-grand détail pour l'instruction de la jeunesse, même des Grammairiens, & qu'il pouvoit leur être utile parcequ'il savoit très-bien les Auteurs. C'est le témoignage que lui rend, dans une Epigramme, un Medecin de la Faculté de Paris, nommé Nicolas Ellin. On voit cette Epigramme dans l'Ouvrage de Richer. Il y est dit que ce Docteur n'avoit guères de gens en France qui lui ressemblassent, qu'il s'abbaïssoit jusqu'à enseigner la Grammaire tout Docteur qu'il étoit; & qu'il y prenoit beaucoup de peine. On ajoute qu'il avoit de l'Art & de la methode, & qu'il en savoit garder dans les choses mêmes où les Maîtres croyoient qu'il n'y en avoit point; On remarque qu'il étoit court & facile, & que cette brieveté n'empêchoit pas qu'il ne fût fort clair. De sorte que s'il se donnoit la peine de faire sur la Rhétorique & sur la Philosophie, ce qu'il avoit fait sur la Grammaire; on ne doutoit point qu'il ne donnât aux jeunes gens un bon moyen de devenir également sages, & habiles dans les Arts qu'on ne fait ordinairement bien que quand on est vieil.

Il est à craindre cependant, qu'il ne

Richer.
~~Scaliger~~

lui soit arrivé ce qu'il dit lui même de Scaliger à l'occasion de ce que ce fameux Auteur a écrit aussi sur les figures. C'est-à-dire, *qu'il n'ait en plus de peine à faire son Livre, qu'il n'a acquis de gloire pour l'avoir fait : & qu'il n'y ait montré son esprit & son érudition, mais non pas un Art utile.*

Son Ouvrage est, en quelque chose, semblable à la Rhétorique de Vossius. Il y a d'abord le corps du précepte en gros caractère, & ensuite des exemples avec des observations. Il prétend que les enfans en un mois peuvent apprendre ses préceptes. Pour moi, je crois qu'il y a lieu d'en douter; & quand même cela seroit, je n'y vois pas grand avantage, quoique l'Auteur ait soin de marquer non seulement les causes des figures selon Hermogène, mais la nécessité de les employer; l'emphase qui s'y trouve, l'ornement qu'elles jettent dans le discours; la beauté qui les accompagne; la nouveauté qui peut s'y rencontrer; la bienséance qui doit y être. Au reste je ne rapporterai rien de ce qu'il dit sur ces articles, je me contente d'observer que le style de l'Ouvrage est bon, & qu'il y a d'ailleurs du bon sens par tout.

A cela j'ajoute un avis fort sage qu'il nous donne après Aristote (1), qu'il ne faut point user des figures comme d'un aliment ordinaire, mais comme d'un assaisonnement; & que si on n'y garde cette moderation, tout ce qu'il peut y avoir de beau & de grand, n'est plus capable que d'ennuyer & de causer du dégoût, ou de faire croire aux Auditeurs, comme dit Longin, qu'on entreprend de les tromper, comme des enfans, par de grossières finesses. Sur quoi il n'est point inutile de savoir que Richer a observé que c'est un défaut très-fréquent de Platon; au jugement d'Aristote: & qu'il y est tombé, quoique le style des Philosophes, comme une Vierge chaste, doive être extrêmement retenu, & n'avoir point d'autre beauté que celle de la propriété des termes, éloignée de tout le fard que les tropes lui peuvent prêter. Cet Auteur confirme encore ce qu'il avance, tant par le témoignage de Caron (2), qu'il trouve dans Sénèque, que par celui de Quintilien. Le premier dit qu'il y a une extrême folie à chercher

Richer. I

Richer de
Arte &c. p. 16.
17.Traité du subl.
ch. 17.

Idem p. 10.

(1) ὅς ἡδυσμασι, ἔστι δὲ ἡδυσμασι. Arist. Rhet. 3. ubi simplex & recta esse possit, ad figuras detorquere. Cat. apud Senec.

(2) Summa esse deventia orationem.

M. Duvair. vingt ans qui se sont écoulés depuis ; puisque l'étude de cet Art ne s'est jamais rallentie , & que c'étoit deslors une grande avance, non-seulement d'avoir sçu vaincre le mauvais goût, mais encore d'avoir déjà pris beaucoup de bonnes manieres.

C'est donc sur son siècle, & sur ceux qui l'avoient précédé , que tombe la plainte de Mr. Duvair dans son *Traité de l'Eloquence François*e, lorsqu'il examine *les raisons pourquoi elle est demeurée si basse*. Cette question est différente , en quelque chose , de celle qu'ont proposé quelques Auteurs Grecs ou Romains, quand ils ont cherché *les causes de la décadence des esprits*, ou *celles de la corruption de l'Eloquence*. Cette dernière question suppose que les Romains , ainsi que les Grecs, avoient vû l'Eloquence en sa force. La première suppose que jusques au temps dont nous parlons, les François ne l'avoient point encore vûe dans ce degré de perfection. Aussi pouvoit-on alléguer un *Démotène* parmi les Grecs, & un *Cicéron* parmi les Latins ; au lieu qu'on ne pouvoit, il y a cent ans, citer parmi nous, une véritable pièce d'éloquence ; ni personne,

Il y a un siècle.

*Ouv. Duvair.
in - octav. p.
502.*

sonne, à qui l'on pût justement donner le nom d'Orateur, & cela, encore moins parmi les Prédicateurs, *qui ont de plus grands avantages pour devenir Eloquens, que parmi les Avocats à qui la chose est plus difficile.*

En quoi pouvoit-on dire qu'ils manquaient ? On les vit d'abord s'étudier à épurer nôtre Langue ; & ils parvinrent à avoir quelque naïveté dans leur style : mais ils n'avoient ni douceur, ni agrément. Ils corrigèrent ensuite ce défaut par l'étude & par l'imitation des Anciens, dont la diction est pleine de charmes ; & néanmoins, en se formant sur ces modèles, ils n'en prirent ni la force, ni l'élevation, ni le talent de dire des choses nouvelles. C'étoit le défaut de M. de l'ibrac, outre que son style étoit enflé de citations ; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnoisse qu'il étoit incomparable, tant pour sa douceur, que pour ses graces ; & qu'il n'ait le premier introduit la véritable éloquence au Barreau. Mr. Briffon qui fut Avocat Général, avant que d'être Président, donna encore plus que lui dans ce goût d'érudition, aimant mieux paroître savant qu'éloquent ; ce qui est un très-grand défaut dans l'art Ora-

M. Duvair.

Ibid. p. 503.

Ibid. p. 502.

Ibid. p. 503.

*Dict. de Merri-
ri. art. de Guy-
du Faur.*

*Ubi supra.
p. 504.*

M. Duvair.

Ibid. p. 505.

Ibid. p. 503.

Parronias.

toire ; & il avoit d'ailleurs l'action très mauvaise. Cependant ses discours étoient ornez & suivis , lors même qu'il ne se préparoit pas. Ces avantages qu'il devoit à son travail , firent excuser son mauvais goût , & le rendirent contagieux ; de telle sorte que tout le monde s'y conforma. M. Despeisses parut avoir un grand désir de parvenir à la gloire d'Orateur , cependant il ne se forma qu'à bien parler nôtre langue , & n'alla point au delà. M. Versoris faisoit aussi des Dissertations de Droit , plutôt que des pièces d'Eloquence. Mr. Mangot mourut trop jeune pour remplir les belles esperances qu'il avoit données , qu'il soutint même tant qu'il vécut ; mais il manquoit d'art & de soin. Mr. Duvair ne dit rien de Mr. Marion , ni de Mr. Servin , dont le premier *avoit cette partie* , à ce qu'on dit , *qu'en disconrant , il persuadoit fort ; & qu'il n'é-mouvoit pas moins , lorsqu'il mettoit par écrit*. A l'égard de ceux dont l'Auteur a trouvé à propos de parler , il dit en général , que si l'Eloquence ne consistoit que dans la clarté & dans la pureté du style , dans l'élégance & dans la naïveté , en un mot dans le carac-

rière de Lyſias ou d'Iſée, il auroit reconnu que les François avoient déjà égalé les anciens Grecs & Latins : mais comme il faut de plus l'élévation ou la nobleſſe ; la force ou les mouvemens ; la variété du ſtyle, non ſeulement pour les différentes cauſes, mais pour les diverſes parties d'un même diſcours ; il trouve que nos Orateurs n'avoient encore atteint que de fort loin les anciens Grecs & Latins, quoiqu'ils euſſent ſurpaſſé de beaucoup les anciens François.

M. Duvair.

Ubi ſuprà p. 50.*Ib. p. 506. 507.**Ibid. p. 506.*

Etoit-ce la faute des eſprits ? il n'y a point d'apparence, puisſque les François ne le cèdent de ce côté-là à aucune autre nation. Etoit ce la faute de leur humeur guerrière, & de leurs ſuccès dans les armes ? mais les Grecs, les Romains, les Gaulois mêmes, joignoient la gloire des armes à celle de l'Eloquence. Ont-ils donc crû que ce fût une étude indigne d'eux, que de ſ'appliquer à l'art Oratoire ? Eh ! quelle autre étude produit plus d'honneur, ou plus de plaifir, ou plus d'avantages ? Seroit-ce qu'ils n'euffent pas voulu d'un art, dont on peut ſi fort abuſer ! Au contraire, une des plus fortes raiſons qui excitent à l'ap-

*Ibid.**Ibid. p. 508.**etc.*

M. Duvair. prendre, c'est l'abus même qu'on en fait, parcequ'il n'y a que ce moyen de s'y opposer. C'est ainsi que Mr. Duvair recherche les différentes causes du peu de progrès qu'on a fait dans l'Eloquence; & il se fixe à trois.

Ibid p. 514.

La première est le défaut des grandes affaires, & en même temps celui d'une juste récompense. Ce qui fait concevoir que la gloire & l'agrément de l'Eloquence, ne suffisent pas pour soutenir le courage d'un Orateur, de même que, selon Juvenal (1), cela ne suffit pas pour animer l'ardeur d'un Poëte.

Si je n'ai rien de plus, à quoi sert tant de gloire ?

*Ibi supra.
p. 514.*

La seconde est que nos Rois, nos Princes, & la Noblesse Françoisë, ont d'ordinaire négligé cette étude. Quelle impression leur exemple n'auroit-il pas fait sur les esprits, s'ils s'y étoient appliquez; On a dit (2) que la Terre étoit beaucoup plus fertile, lorsque ces Consuls, ces Dictateurs, vain-

(1) Gloria quanta libet quid erit, si gloria tantum est. *Juv. Sat. 7.*

(2) Gaudente Ter-

râ vomere laureato proscindi, & triumphali Aratore. *Plin. Hist. l. 18. c. 3.*

queurs des nations, la cultivoient. On *M. Duval,*
 peut dire avec plus de fondement, que
 l'Eloquence auroit fleuri davantage,
 si elle avoit eu pour Disciples la hau-
 te Noblesse, les Princes, & les Rois
 mêmes. C'est ainsi du moins qu'à
 Athènes, & à Rome, les moindres
 Bourgeois s'animoient à l'acquérir,
 par l'exemple de ce qu'il y avoit de
 plus illustre dans la République.

Mais la troisième & principale rai-
 son du peu de progrès qu'on a fait
 dans l'art de bien dire, c'est la diffi-
 culté de cet art, qui dépend, & d'une *Ubi supra,*
 infinité de talens, que la nature seule *P. 516.*
 peut donner, mais qu'elle donne ra-
 rement; & de je ne sai combien de
 qualitez qu'il faut acquérir par un tra-
 vail grand & assidu, dont la vivacité
 Françoisse n'est point capable.

Suivant ces trois considérations,
 on ne doit plus être surpris que l'E-
 loquence Françoisse soit demeurée
 long-temps si imparfaite. Qui peut
 en effet s'étonner qu'on n'avance
 point, lorsqu'on ne s'applique pas?
 Qui doit trouver étrange qu'on ne
 s'applique pas davantage, lorsque
 rien n'y invite? Mais quand même
 il y auroit de grandes récompenses à

M. Duvair.

*Voyez Longin
et le Dial. sur
les Orat.*

espérer, & qu'on auroit toute l'ardeur imaginable de s'avancer, comment ne pas demeurer souvent en chemin, lorsque les difficultez sont sans nombre, & en quelque façon insurmontables? Sur ce pié-là, les causes qui ont empêché parmi nous l'Eloquence d'arriver à sa perfection, sont à peu près les mêmes que celles qui l'en ont fait décheoir parmi les Grecs & les Romains. Aussi peut-on s'appercevoir, par la lecture de l'Ouvrage de Mr. Duvair, que cet Auteur fait entrer dans son Traité, beaucoup de choses que Cicéron, Longin, & l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs, avoient dites, ou à l'avantage de l'Eloquence, ou sur les difficultez d'y parvenir, ou sur les causes qui la font dégénérer. Surquoi je me contente d'observer, que sans qu'il y ait eu de plus grandes récompenses, ou des affaires plus considérables depuis Mr. Duvair, sans que l'Eloquence ait eu des disciples plus illustres, elle a pourtant paru quelquefois dans tout son éclat. Car enfin, que lui manque-t-il, lorsqu'à la pureté & à l'élégance de la diction, on joint encore la noblesse des pensées, la force des mouvemens,

le nombre des périodes, la variété du **M. Duvair.**
 style ? Si cela est, nous devons recon-
 noître qu'il ne falloit presque s'en
 prendre qu'au peu d'application de
 nos anciens François, s'ils ne réussis-
 soient pas mieux.

Quoi qu'il en soit, Mr. Duvair op-
 pose un remède unique aux trois in-
 conveniens qu'il a proposés, c'est d'ap-
 planir le chemin de l'Eloquence, soit
 afin de s'accommoder au génie peu la-
 borieux de ceux qui s'y appliquent,
 soit afin qu'il y ait une plus juste pro-
 portion entre le travail & la récom-
 pense.

Il lui avoit passé divers desseins dans
 l'esprit ; tantôt c'étoit de dresser des
Institutions Oratoires ; tantôt de faire
 un *Sommaire de Rhétorique*, qui con-
 tint les préceptes abrégés de cet
 Art ; tantôt de composer un *Traité de*
la diversité du style, & de la meilleu-
re maniere de composer. Toutes choses
 bien considérées, il prend le parti de
 nous proposer en François les plus ex-
 cellens modèles de l'antiquité, les
 deux fameuses harangues d'Eschine &
 de Démosthène, avec une des plus
 belles de Cicéron, persuadé que la
 lecture de ces chef-d'œuvres est le

Contra Cresiph.
& Pro-Coron.

Pro Mil.

M. Duvair.*Contra Milon.*

moyen le plus court, le plus facile, & le plus agréable, d'en prendre l'esprit & les manieres, & il y joint un essai de sa façon, pour nous montrer comment il faut tâcher de les imiter.

*Ubi sup. p. 525.**Ibid.*

Cette voye lui paroît d'autant moins pénible, que les beautez de ces anciens Ouvrages, selon lui, se font sentir d'elles mêmes. Il reconnoît néanmoins qu'on les remarque encore mieux, lorsqu'on en est averti ; de la même maniere qu'en entrant dans un lieu, on y découvre d'un coup d'œil, ce qu'il peut y avoir de rare, quand on fait d'avance ce qu'on doit y trouver. Il nous donne donc avis qu'on voit, dans tous ces discours, une force extraordinaire de raisonnement, une suite & un ordre qui charment ; chaque chose mise en son jour, sans trop de brieveté ni d'étendue ; des pensées pleines de sens, qui ont le suc & en même temps la vigueur de la Philosophie ; sous l'air néanmoins & avec la couleur des pensées qu'on puise dans le sens commun ; qu'elles y servent tantôt de preuves & tantôt de conclusions, sans être ni trop rares, ni trop fréquentes ; que l'Exorde, la Narration, la Preuve, la Réfutation, la

Péroraison, ont dans toutes ces harangues, les qualitez que ces parties doivent avoir; qu'il y a beaucoup de discernement dans le choix des mots, beaucoup d'art dans leur arrangement; de telle sorte pourtant, qu'on trouve par tout une juste modération, & toutes les bien-séances imaginables. On ne voit point, dit-il, que ces Grands Hommes usent de trop de métaphores, ou qu'ils négligent les mots propres & consacrez; ils ne sont pas toujours dans l'amplification, ni toujours dans les ornemens, défauts ordinaires, (il y a cent ans) à nos Orateurs François. Ils sont naturels, ils ne forcent rien; il laissent couler toutes choses par les voyes les plus aisées; les répétitions de mots sont des *recharges* dans leurs Ouvrages; les allusions y portent coup; la variété y regne; il n'y a point d'affectation; la structure y est telle, qu'elle ne laisse rien d'obscur dans la phrase; les membres & les périodes y ont une juste longueur; toutes ces choses ensemble y conspirent à former comme un beau corps, qui a de la force & de l'embonpoint, avec un beau teint & une couleur agréable.

M. DuVain

M. Duvair.

~~qui n'est que~~

C'est par cette analyse que finit l'Ouvrage de Mr. Duvair ; & cette manière de finir montre deux choses. La première est que son Traité sur l'Eloquence n'est proprement qu'une Préface qu'il a voulu faire à ses traductions ; La seconde est , qu'en voulant éviter la voye des préceptes , il y revient sans y penser. Qu'est-ce en effet, que cette analyse , ou ces avis qu'il nous donne sur ces Harangues , ou les réflexions qu'il veut que nous y fassions , sinon des règles & des principes, que nous devons nous prescrire dans la composition ? Principes excellens sans doute , & dignes de leur Auteur. Aussi étoit-ce un homme de bon goût, qui avoit beaucoup de Litterature , un grand sens , de belles connoissances , un jugement solide , un grand amour pour la véritable Eloquence , qu'il connoissoit parfaitement.

*Consid. sur
l'Eloq. p. 18. 19.*

Il y a quelques mors surannez dans son traité qui ont fait de la peine à Mr. De la Mothe le Vayer , mais cela n'a point empêché que d'ailleurs il n'en fît beaucoup de cas. Si cet Ouvrage se pouvoit lire , dit-il , sans quelques dictions rudes & fâcheuses , qui doute que ce bel écrit ne parût sans

comparaison plus agréable, meritant » M. Duvair.
 d'ailleurs beaucoup de recommen- «
 dation ? Monsieur de Maucroix l'a- Traduct. di-
 voit lû, & l'estimoit fort, si on en ju- ver, p. 376.
 ge par la maniere dont il rapporte ce
 qu'on y lit touchant les citations fré-
 quentes que Mr. le Président Brisson
 introduisit au Palais. Ajoutons à ces Jug. des Sav.
 deux suffrages celui de Mr. Baillet, T. 3. P. 337.
 qui en parle parmi les Traducteurs, &
 dont le jugement comprend celui de
 Sorel & celui de Mr. Huët. Mr. Du- Ch. Sorel.
 vair a fort peu traduit, dit Mr. Bail- Bibl. Fr. du
 let, mais il s'est distingué de tous les progr. de la
 autres par l'élévation & la dignité Lang. Fr. pag.
 de son style, & on peut dire qu'après 258.
 Malherbe, notre Langue n'avoit De claris In-
 point alors de meilleur Ecrivain. Il terpr. l. 2. p.
 a eu même quelque avantage sur lui 186.
 pour la traduction. Car, sans se sou-
 cier des goûts différens de la Cour &
 du Peuple de ces temps-là, il s'est
 attaché à suivre religieusement son
 Auteur, & à se resserrer dans ses bor-
 nes, sans se donner les libertez que
 Malherbe a prises; Et cet assujettis-
 sement n'a rien de bas ni de forcé
 dans son style. «

Quoique ces dernieres paroles de
 Mr. Baillet semblent ne regarder que

les traductions de Mr. Duvair , elles disent néanmoins en même temps ce qu'on trouve aussi dans son traité de l'Eloquence, où il a fait entrer bien des choses, comme j'ai dit, qu'il avoit puisées dans les Anciens, & qu'il lui a fallu traduire, sinon avec autant de scrupule qu'il en montre dans ses versions, du moins avec autant qu'il en faut pour conserver des pensées dont on veut enrichir sa Langue.

MELCHIOR DE LA CERDA,

Jesuite, Auteur du Livre intitulé

CAMPI ELOQUENTIÆ 1618.

Morh. l. 6.
P. 253. n. 26.

L Es champs de l'Eloquence du P. De la Cerda sont peu estimez. On les regarde comme une terre toute brute & qui n'a rien de bon. Ce ne sont, dit-on, que de mauvaises Descriptions, sans invention & sans ordre.

On fait le même jugement de la *nouvelle Rhétorique* du P. Pajot qui promet beaucoup, à ce qu'on dit, & ne donne rien, sinon des préceptes, tirez ou copiez de ceux qui l'ont précédé. En un mot, on appelle son Ouvrage *un misé-*

Ibid. 254 n.
7.

nable abrégé. On ne traite point autrement la petite Rhétorique de Farnabe, dans laquelle néanmoins on trouve quelque chose de bon, comme je le remarquerai ci-après en parlant de cet Auteur.

S O A R E

De la Compagnie de Jesus.

UN Ne Rhétorique des plus commodes & des meilleures pour l'usage des Classes, qui peut même être utile à d'autres personnes qu'à des Eco-liers, c'est celle du Pere Cyprien Soare. Elle est des plus commodes par sa brièveté : & si on en souhaite plus qu'il n'en dit, il indique les sources. Elle est aussi des meilleures, non seulement parcequ'il a puisé dans de bonnes sources, mais parcequ'il y a puisé avec jugement, & qu'il n'a gâté ce qu'il y a pris, ni par défaut de style, ni par mauvais tour d'esprit, ni par mauvais caractère de cœur.

Ses principes sont ceux des Maîtres les plus célèbres, Aristote, Cicéron & Quintilien. Il prend les maximes de tous les trois, il emprunte jusques aux paroles des deux derniers. S'il s'avise

Soar. Epist.
ad Lect.

Soare.

de composer une Rhétorique après ces grands hommes, ce n'est pas qu'il se flatte de pouvoir mieux faire ; c'est pour applanir à la jeunesse le chemin de l'Eloquence, qu'ils montrent dans leurs Livres aux personnes plus avancées. Quintilien, paroît au P. Soare, trop long, trop obscur, trop au dessus de la portée des commençans, quoi qu'il trouve son Ouvrage écrit avec beaucoup d'exactitude, de jugement & d'habileté. Les Partitions de Cicéron sont trop courtes, & les richesses de l'Eloquence y sont trop resserrées. Il est vrai que les Dialogues de l'Orateur sont plus longs, mais cette forme de Dialogue embarasse autant un jeune homme, qu'elle donne de plaisir à ceux qui ont l'esprit fait. A l'égard des Livres de l'*Invention*, Cicéron lui-même reconnoît qu'ils sont imparfaits. Ils ne contiennent point les lumieres qu'Aristote nous a laissées sur l'*Invention* ; il n'y est rien dit non plus touchant l'*Elocution*. Dans les Livres à Herennius il y a beaucoup de choses contraires aux préceptes de Quintilien & de Cicéron. Enfin dans le Brutus ou l'Orateur, Cicéron parlant à son ami déjà instruit de ces matieres, pas-

se legerement sur bien des points très-importans. Tout cela faisoit desirer une Rhétorique qui contînt les principes de ces grands Maîtres , conçûs même en leurs propres termes , autant que faire se pourroit. Le Pere Soare se chargea de cet Ouvrage ; & on peut dire qu'il y a réüssi.

Soare.

On trouve d'abord dans cet Auteur un grand principe, que *l'Eloquence & la raison ne sont , à le bien prendre , qu'une seule & même chose ; ou du moins , que l'Eloquence est toute fondée sur la raison , que c'est une des productions de la raison , & qu'elle contribue le plus à sa gloire.* On y trouve ensuite tout ce qu'on peut raisonnablement souhaiter de savoir , sur la nature , l'emploi , l'objet , la fin , les parties de la Rhétorique , sur les moyens de devenir éloquent , sur les devoirs de l'Orateur , sur les espèces des preuves , sur la manière de les trouver , sur l'usage qu'il faut faire , dans l'amplification , des sources qui fournissent les preuves. Il y a de forts bons avis sur les différentes espèces de causes , particulièrement sur le genre Démonstratif & sur les Délibérations. A la verité il ne distingue point assez l'abondance de l'Orateur , de ce

Soar. in
Proem.

Soare.

qu'on doit proprement appeller l'Amplification ; il ne marque pas assez non plus le temps & le lieu de l'amplification ; enfin il ne la distingue pas assez des passions. Je crois pourtant qu'un Maître, habile y peut aisément suppléer de vive voix en enseignant la Rhétorique. Il n'y auroit qu'à faire observer que l'Orateur est abondant, lorsqu'il met bien sa matiere en son jour, de telle sorte qu'il ne manque de variété ni dans ses pensées ni dans ses expressions : mais qu'il amplifie proprement, lorsqu'ayant bien prouvé le fait, il en découvre l'importance, soit qu'il ne fasse que répéter ou inculquer les mêmes choses d'une manière plus forte & plus noble, soit qu'il en dise de nouvelles, qui montrent ou l'avantage de sa cause, ou la richesse de son sujet. A quoi l'on doit ajouter, qu'encore qu'on excite quelquefois les passions par l'amplification, autre chose néanmoins est de les exciter, autre chose est d'amplifier, & que l'un peut aller sans l'autre.

Tout ce que j'ai dit ne regarde que le premier Livre de la Rhétorique dont est question, l'Auteur ne se dément point dans le second. On y trou-

ve sur toutes les Parties du discours & Socr.
 sur la disposition, sur toutes les espèces de preuves & sur la manière de les traiter, la même solidité, la même justesse, le même style & la même brièveté. Les préceptes y sont partout établis sur des exemples, mais l'Auteur les indique plus souvent qu'il ne les rapporte, afin d'éviter une longueur ennuyeuse.

Dans le troisième Livre il s'étend davantage sur les ornemens du discours, & il les fait dépendre des figures de pensées, des figures de mots & des tropes. Il dit le nom latin de chaque figure; il met le nom grec à la marge, il en donne la définition & il en rapporte des exemples: le tout aussi brièvement qu'il est possible. C'est de quoi contenter également & ceux qui croient que cette connoissance sert autant à rendre le discours figuré, que le discours figuré sert lui-même à persuader; & ceux qui tiennent que ces noms, ces définitions & ces exemples sont la Partie la moins nécessaire de la Rhétorique, après celle qui traite des Lieux. Je suis de l'avis de ces derniers, & l'Auteur judicieux dont je parle, en est aussi; puisqu'il nous af-

Socr. in
 Proem.

Soare.

sûre que tout ce qu'on dit des tropes & des figures, est bas & petit ; d'où il conclut qu'il ne faut pas s'étonner si sur les noms & les idées ou le nombre de toutes ces choses, les Auteurs très-souvent ne conviennent ni avec les autres, ni avec eux-mêmes. Il croit de plus qu'il est impossible que l'on convienne jamais bien sur ce point.

Le Pere Soare finit son troisième Livre par une explication de l'harmonie & de la cadence du discours, & par conséquent de l'arrangement des mots, des Périodes & de leurs parties, il montre l'usage & les défauts de toutes ces choses. On peut juger aisément qu'il explique toute cette matière avec le même succès qu'il a traité les autres, puisqu'il suit toujours les mêmes guides sans les perdre jamais de vue, soit pour la pensée, soit pour l'expression. Je suis surpris qu'un homme d'aussi bon goût ait cru pouvoir donner des règles touchant la Mémoire, & qu'il n'ait pas senti avec tant d'habiles gens, qu'elle ne dépend que de la Nature & de l'exercice. Cela n'empêche point que je ne fasse plus de cas de son Ouvrage, tout petit qu'il est, que de celui du Pere Caussin, per-

suadé qu'il n'y a rien que de bon à apprendre; au lieu que dans l'autre il y a bien du mauvais.

Soare.

Je dois ajouter avant que de finir cet article, qu'encore qu'il n'y eût rien de trop dans la Rhétorique du Pere Soare, cet Auteur n'a pas laissé de la reduire en tables, & qu'on les trouve à la fin de son Ouvrage. Pour dire en un mot ce qui m'en paroît, je croirois que c'est avec raison qu'il dit dans le titre, que c'est un abbrege parfait ou complet de toute la Rhétorique, s'il y avoit parlé un peu plus des passions & des mœurs à l'exemple d'Aristote. C'est un point qui manque aussi à sa Rhétorique, comme je l'ai déjà insinué. A cela près je ne m'étonne point si cet Ouvrage a eu tant de vogue dans les Colléges; Il vaut mieux donner un bon Ouvrage d'un autre, que d'en donner soi-même un mauvais.

L'Edition que j'ai vûe est de 1626. Mais le Libraire fait entendre qu'il y en avoit eu beaucoup d'autres.



LE PÈRE CRESOL JESUITE.

Morhof T. 2.
l. 6. p. 247.
n. 17.

Morhof. *ibid.*

Comme c'est par le P. Cresol, que Mr. Morhof commence à parler des Auteurs Jesuites qui ont écrit de la Rhétorique, cela lui donne occasion de rendre à la Société un témoignage aussi glorieux que véritable. Il dit qu'elle ne s'est pas moins signalée par des Traitez sur cette matiere, que par des Ecrits sur les autres arts & sur toutes sortes de science ; & qu'elle a rendu, dans toutes, de grands services au Public. De cet éloge général il vient à l'Ecrivain dont est question, & il trouve qu'on ne sauroit assez louer son Livre, intitulé *le Théâtre des Rhéteurs*. C'est ainsi que je crois devoir traduire *Theatrum Rhetoricum* ; puisque ce n'est, ni un recueil, ni un étalage de préceptes, comme quelqu'un pourroit se l'imaginer, mais en quelque façon une scène, sur laquelle l'Auteur expose à nos yeux les mœurs & les manieres des Rhéteurs. En un mot c'est un Ouvrage *in-douze*, & divisé en cinq livres. Le premier traite

des Sophistes en général & de leur art, de leur ancienneté, de leur origine, de leurs progrès, de leur mérite, de leurs découvertes, des honneurs qu'on leur rendit, & du mépris où ils tombèrent. Le second parle d'une espèce de Sophistes qui se paroient du nom de Philosophe, & dont le mérite consistoit dans la subtilité de la dispute, dans laquelle ils se plaisoient à embarrasser les gens. Le troisième parle de ceux qui furent les premiers Maîtres d'Eloquence, & il les divise en deux espèces : les uns, qui font la matière de ce troisième livre, faisoient souvent & prononçoient des discours d'apparat ; & le Pere Cresol a soin de dire quels étoient leurs habits, leurs gestes, leur style, enfin les applaudissemens qu'on leur donnoit. Les autres, dont il traite dans son quatrième livre, donnoient les préceptes de l'art. L'Auteur, à cette occasion, parle des pensions qu'on leur faisoit, de leurs chaires, & de leurs exercices. Le cinquième livre s'étend sur le caractère de leur esprit & de leurs mœurs, qui les ont décriez. On peut aisément juger que cet Ouvrage est curieux & rempli d'érudition. Le P.

Cresol.

Cresol y explique ou corrige un nombre infini de passages, qu'il rapporte de différens Auteurs. Au reste, c'est de lui-même que je tiens le précis que je viens de donner. Il l'a mis à la tête de son Ouvrage. Je pourrois en rapporter des particularitez curieuses sur tous les articles qu'il se propose de traiter : mais ce seroit m'écarter de mon sujet.

Le même Pere a composé un autre livre, qui a pour titre, *Les vacances*, (1) dans lequel il explique tout ce qui se peut dire sur le Geste & sur la Prononciation Oratoire. C'est un Ouvrage in 4°. assez long. On y trouve de l'abondance, de la variété, du sçavoir, enfin tout l'Art de la Déclamation, au jugement de Mr. Morhof.

Morhof. T. 2.

l. 6. p. 247.

B. 17.

*Vacas. aut. in
ipso libri fron-
tisp.*

L'Auteur fait profession d'avoir tiré ses préceptes des meilleurs Maîtres, ce qui lui fait croire que son Ouvrage est très-utile pour tous ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence ou sacrée ou profane. D'autres trouveront tout au plus, que la lecture de cet Ouvrage peut amuser ; ou que si elle a quelque chose d'utile, c'est qu'elle

(1) Vacationes au- | fectâ Oratoris actio-
rumnales sive de per- | ne, &c,

peut exciter à cultiver l'action : mais que toutes les règles qu'on en donne par écrit , ne peuvent servir de rien. Pour s'y perfectionner , il faut déclamer devant des gens qui nous redressent , ou écouter les Orateurs qui déclament bien , & les imiter. C'est le sentiment des plus grands Maîtres. Aristote entr'autres , a regardé la déclamation comme le propre fait , non des Maîtres de Rhétorique , mais de ceux qui paroissent & parlent sur le Théâtre. J'ajoute que cet Ouvrage étant divisé en trois livres , il n'est parlé dans le premier , que de choses tout à fait étrangères à la Déclamation , & que dans le second même , & dans le troisième , les digressions sont si fréquentes & si longues , qu'elles étouffent tous les préceptes que l'Auteur y donne sur l'action. Il a senti lui-même qu'on pourroit y trouver à redire , mais il a mieux aimé se mettre dans la nécessité d'en faire quelques excuses (2) , que de se priver du plaisir de mettre par écrit ce qu'il savoit. Il consent , dit il , qu'on rejette son Ou-

De vacationib. de Rusticatione , &c.

(2) Culpam depre- | son rapportée par An-
cari, quam cā carere | lu-Gelle. l. II. c. 8.
maluit. Pensée de Ga-

vrage, si on peut en faire un meilleur. Mais il se peut faire qu'il soit difficile, & même impossible, de rien produire de meilleur sur ce sujet, sans que son Ouvrage soit pour cela aussi bon qu'il devroit être. La matiere peut-être, est telle de sa nature, qu'on ne peut la traiter un peu au long, sans faire un Ouvrage où il y ait beaucoup à reprendre.

On trouve dans cet *in-quarto*, à la fin & hors d'œuvre, quatre Panégyriques faits & prononcez par l'Auteur; & ces Panégyriques sont en même temps des Remercimens au Roi Loüis X^{II} à Messieurs du Conseil, au Clergé, & à la Noblesse de France, pour le rétablissement du Collège de Clermont, aujourd'hui appelé de Loüis le Grand. Ces discours pouront donner place au Pere Cresol parmi les Orateurs. Je me contente maintenant d'observer que l'Exorde du troisiéme adressé au Clergé, est tiré de ce mot fameux de Cynée, Ambassadeur de Pyrrhus, qui ayant vû le Senat Romain, rapporta à son Maître qu'il avoit vu une *Assemblée de Rois*. Quelqu'un a depuis employé la même pensée dans une occasion pareille

reille à celle où le Pere Cresol s'en est servi.

C'est le P. la Basse, dans un Elogé du Parlement de Paris.

N'oublions pas d'observer que Paul réus en un endroit de ses Notes sur Quintilien, appelle le Pere Cresol, l'Auteur le plus poli de toute la Société des Jésuites (3) ; & que dans un autre, il l'appelle le plus grand interprète de Quintilien (4).

PAUL BENI,

Mort en 1625.

Paul Beni, qui enseigna la Rhétorique à Padouë, environ l'espace de vingt-six ans, fut un des plus féconds Ecrivains de son siècle. Il étoit Grec de nation, comme on l'a reconnu depuis peu ; & il n'étoit point né à Eugubio dans le Duché d'Urbain, comme quantité de gens l'assuroient, & comme il le fait entendre lui même, dans le titre de quelques-uns de

Dict. de Mr. Bayl. art. de Paul Beni.

(3) Patrum Societatis Jesu politissimus Ludovicus Cresolius. *Daniel Pareus in Quintil. Edit. Francof. p. 642.*

maximus illustrator Ludovicus Cresolius, vacation. autumn. l. 2. c. 3. Sect. 11. *Pareus ad calcem notarum p. 698.*

(4) Fabii optimus

Paul Beni.

————

ses Ouvrages , & dans l'inscription qu'il souhaita que l'on mît sur son tombeau. Il étoit de Candie , mais il étoit encore jeune lorsqu'il vint en Italie. Il vécut long-temps chez les Jesuites , & il quitta leur Société, à cause qu'ils ne voulurent point lui permettre de publier un Commentaire sur le Festin de Platon. L'obscénité de la matiere lui en fit refuser la permission. Sa réputation porta le Senat de Venise à le choisir pour successeur de Riccobon , dans la chaire d'Eloquence. Cependant qu'en peut-on croire, lorsqu'on nous assure qu'il remplit mal ce poste , & qu'il trompa malheureusement les esperances qu'on avoit eues de lui ? On ajoûte qu'il dégoûtoit ses Auditeurs par un long verbiage , vuide de choses , qu'il débitoit fort languissamment (1). Ce qui joint encore à d'autres raisons & à la maniere agréable dont Vincent Cantarini son Collègue savoit étaler sa science , fit tellement desserter ses Ecoliers , qu'aux termes du Critique

Mr. Bayle,
ibid.

{ 1 } Oderant autem | indolis haud ita libe-
universi morbosas | ralis referebat indi-
quasdam animi an- | cia. *Imperial. in Mus.*
gustias , quibus ipse | *hist. p. 160.*

dont je viens de rapporter quelques paroles ; *il n'y avoit pas quelquefois dans son Ecole autant de gens qu'il en faut pour la signature d'un contract.*

Paul Beni.

Imper. *ibid.*

Mr. Bayl.
ibid.

Mais ce qui doit rétablir l'idée avantageuse de ses Ouvrages , c'est que rien ne le découragea d'étudier , & qu'il ne cessa d'exercer sa plume , & de faire des livres. On s'en peut aisément convaincre par le grand nombre qu'il en a donné au Public , où l'on ne sauroit nier qu'il n'y ait de la lecture , de l'érudition & du génie. Il soutint lui seul glorieusement la querelle contre l'Academie de la Crusoa & contre son Dictionnaire ; ce qui le rendit très-formidable à bien des Auteurs. Car on prétend qu'il remporta la victoire sur toute cette Academie , non seulement dans ce combat contre son Dictionnaire, mais aussi dans celui qu'il entreprit encore pour la défense du Tasse.

Diff. de Moreri, art. de Beni.

Moreri ibid.

L'Ouvrage qui le met au rang des Rhéteurs , est regardé par quelques-uns comme un Commentaire sur la Rhétorique d'Aristote , & il est vrai que c'en est un : mais il y a dans ce Commentaire des Dissertations sur la Rhétorique , au nombre de cent dix,

Paul Beni.

répanduës dans le corps de l'Ouvrage ; il y en a d'autres ensuite au nombre de cinq , suivies des maximes de Platon sur la Rhétorique dans Phédre & dans Gorgias ; lesquelles il met en parallele avec la doctrine d'Aristote sur ce point ; & cela le fait regarder comme un des Maîtres d'Eloquence , parcequ'il explique les préceptes des Anciens sur cet Art.

Ce qu'il y a de vrai , à mon sens , c'est que son Ouvrage est d'un grand travail , d'une grande érudition , & d'un grand raisonnement. Il contient bien des recherches , & l'Auteur n'y laisse aucune difficulté sur la Rhétorique d'Aristote , sans l'expliquer , soit qu'elle vienne du texte , ou du fond des choses. Tout cela ne sauroit être que fort utile à des gens qui voudroient être en état de répondre sur la Rhétorique , comme on se met en état de répondre sur la Philosophie ; Mais pour devenir éloquent , il n'est pas nécessaire d'approfondir si fort les choses. Il faut s'instruire des préceptes , il en faut connoître la bonté par goût & par sentiment , mais il faut courir à l'usage , qui vaut mieux que les préceptes , & qui fortifie le goût ; au lieu

que trop de spéculation ne fait que mettre l'esprit hors d'état d'aller au but , sur-tout quand un Auteur qui débite le fruit de ses méditations sur cet Art , est aussi long & aussi diffus qu'est Paul Beni.

Paul Beni.

Il est inutile de rien rapporter de tout ce qui est répandu dans le Commentaire de cet Auteur ; c'est la doctrine d'Aristote. A l'égard des cinq Dissertations qui sont hors de l'Ouvrage , la première qui est assez longue , roule sur la question *s'il est permis à un honnête homme d'exciter les Passions* , & il n'hésite pas à prendre l'affirmative. Dans la seconde, il examine *si l'Orateur se rend recommandable par sa vie passée , ou par ses mœurs exprimées dans le discours*. Il a raison de dire que l'un & l'autre y contribue ; mais il n'appartient qu'à la Morale de régler la vie de l'Orateur. Il cherche dans la troisième , *laquelle des trois manières de persuader est la plus glorieuse , si c'est de persuader par les mœurs , ou par les raisonnemens , ou bien par les Passions*. Elles ont chacune leur mérite , le raisonnement fait le corps du discours , les mœurs en font comme le coloris , & les Passions en font

Paul Beni.

la force. La quatrième résout les difficultés que souffre le commencement de la Rhétorique d'Aristote. La cinquième contient divers préceptes de Platon sur la Rhétorique. Tout cela est suivi d'un petit Traité qu'il a intitulé *la Rhétorique de Platon*.

Les maximes qu'il croit avoir trouvées dans ce Philosophe, & qu'il dit avoir recueillies avec bien de la peine, sont, que l'Orateur doit être homme de bien, qu'il doit être en état de trouver sur un sujet, tout ce qui se peut dire de plausible, qu'il doit ordonner son discours, y mettre de l'ordre, éviter de donner dans le faux, ne point employer de vaines subtilitez ou de sophismes ; ne peut point flatter le peuple dans ses erreurs, ou dans ses passions, mais lui proposer toujours la vertu & la vérité. Paul Beni ajoute que cette *VERITE'* dont Platon recommande tant la connoissance à l'Orateur, n'est point une vérité métaphysique, mais une vérité d'usage, qui consiste ou dans les faits, ou dans les raisons qui les établissent, ou dans les règles qui nous prescrivent nos devoirs ; & que quand ce Philosophe dit que *l'Orateur parle de tout*, cela doit

s'entendre de la vie & des actions des hommes , ou de ce qui peut y avoir rapport , mais non pas des matieres abstraites & métaphysiques.

Paul Beni:

Une observation que Paul Beni fait encore , est , que *la Rhétorique* , selon Platon , doit se définir *l'art de tourner les cœurs par le discours sur toutes sortes de sujets grands ou petits*. Tant les Passions sont nécessaires dans l'Eloquence ! Il remarque aussi que ce Philosophe exige dans l'Orateur *l'Invention* , la *Disposition* , *l'Elocution* ; qu'il veut qu'un discours ait toutes les parties qui lui sont nécessaires , & qu'il soit enrichi de figures & de tous les ornemens convenables , de quoi Platon donne lui-même l'exemple , jusqu'à se servir des figures de diction qu'il blâme dans Gorgias. Il y a bien plus ; car ce que ce Philosophe ne veut point permettre à l'Orateur , il se le permet à lui-même. Il use de sophismes , pour combattre Gorgias , il en use presque par tout , selon Paul Beni , pour prouver les plus belles choses. Un de ces sophismes est celui dans lequel Platon compare l'Orateur à un homme qui n'ayant point d'idée du Cheval , & sachant néanmoins qu'il est

• Paul Beni.

d'un grand usage à la guerre, présenteroit un autre animal à un homme d'armée, qui comme lui, n'auroit pareillement aucune idée du Cheval ; & par de belles raisons lui persuaderoit de se servir de l'animal qu'il lui presente. Paul Beni remarque le défaut de la comparaison; il consiste en ce qu'on ne dit point que *l'Orateur doit présenter le mauvais pour le bon*, mais qu'il *presente le bon & qu'il le prouve par où il peut*, sans qu'on puisse dire que ses raisons sont mauvaises, lorsqu'il persuade; parcequ'il faut juger de ses raisons, non par elle mêmes, mais par l'effet qu'elles produisent dans l'esprit de ses auditeurs. Cet Auteur pouvoit ajoûter, que dans les cas où la verité est inconnue à l'Orateur, alors il tâche de la découvrir par les moyens les plus convenables aux matieres qu'il traite, à l'exemple des Philosophes, qui cherchent de la même maniere la verité dans les matieres de spéculation ; que c'est ainsi qu'on cherche un homme qu'on ne connoît pas, par les indices qu'on nous a donnez ; & qu'on parviendroit de même à reconnoître le Cheval, la premiere fois que nous le verrions, si on nous en avoit fait le

caractere ; comme la nature , l'étude & l'usage nous ont fourni le caractere des veritez que l'Orateur , ou le Philosophe, veulent decouvrir. En un mot que la verité n'est pas plus incomprehensible pour l'Orateur que pour le Philosophe.

Après avoir ramassé , expliqué & prouvé les maximes qui se trouvent répandues dans Platon , Paul Beni fait un parallele de la doctrine de ce Philosophe sur l'art Oratoire, avec celle d'Aristote. Ils conviennent que l'Eloquence dépend sur-tout du génie, mais qu'il faut aider la nature , non seulement par l'exercice , ce qui ne feroit qu'une routine , mais par des régles & par la connoissance des choses dont l'Orateur doit parler. C'est par cette connoissance que l'Orateur fait ce qu'il dit , comme par le moyen des régles , il fait qu'il le dit bien. Ils conviennent aussi en ce que l'un & l'autre regarde la Rhétorique comme un art , quoiqu'ils l'appellent aussi une science , un talent , ou une faculté. Que si Aristote y trouve de l'affinité avec la Dialectique , Platon qui semble être d'un autre avis , ne pense au fond que la même chose , dès qu'il



Paul Beni.

convient que l'Orateur doit être en état de réfuter son adversaire. Il est certain que ces Philosophes avoient tous deux que la fin de l'Eloquence est de persuader ; & si Platon demande qu'elle persuade par des raisons vrayes, il n'exclut pourtant pas les vrai-semblables, pourvû que ce ne soient pas de vaines subtilitez : comme Aristote qui demande des raisons vrai-semblables, n'exclut pas les raisons démonstratives, pourvû qu'elles soient à la portée du peuple. Il faut pourtant convenir qu'Aristote va plus loin : puisqu'il croit que l'Orateur peut se servir de raisons fausses, pour persuader ce qui est bon ; & qu'un homme ne cesse point d'être Orateur, lorsque par abus il persuade le mal ; quoique cet abus soit fort criminel. Ces deux Auteurs s'accordent encore sur les sujets que l'Orateur doit traiter, & ils les bornent aux matieres qui n'appartiennent ni aux arts ni aux sciences. Ils demandent également les passions dans le discours ; mais par des raisons différentes. Platon les demande, parcequ'il croit que sans cela l'Orateur ne peut parler avec dignité ; & Aristote parcequ'il croit qu'on ne peut autrement

venir à bout de la méchanceté des hommes. En un mot Paul Beni prétend qu'Aristote marche par tout sur les pas de Platon, quoique pour se distinguer, il étende, il explique, il change ou réfute sa doctrine. Paul Beni.

Paul Beni prétend aussi qu'il manque quelque chose à la doctrine d'Aristote, sur les mœurs, sur l'amplification & sur les passions. Mais ce sont des difficultez auxquelles je ne crois pas devoir m'arrêter, après tout ce que j'ai dit ou rapporté touchant la Rhétorique de ce Philosophe. Je finis donc cet article par une remarque de notre Auteur, qui trouvant de la différence entre les lieux communs traitez, ou dans la Rhétorique d'Aristote, ou dans les Topiques de Cicéron, & ceux qui sont traitez dans les Topiques du Philosophe; dit que cela vient de ce que ce Philosophe dans sa Rhétorique, & Cicéron dans ses Topiques, n'ont parlé que des lieux dialectiques qui ont rapport à l'art Oratoire.



FRANÇOIS BACON,

*Grand Chancelier d'Angleterre ,
sous le Roi Jaques I ; né l'an
1560. mort l'an 1626.*

» **L**E Chancelier Bacon a été un des
 » plus grands Esprits de son siècle,
 » & l'un de ceux qui connurent le plus
 » doctement l'imperfection où étoit
 » la Philosophie. Il travailla forte-
 » ment aux moyens d'y remédier , &
 » il forma de très-beaux plans de ré-
 » formation. Le Lecteur peut voir sur
 » cela , ce que Mr. Baillet en a dit dans
 » le premier tome de la vie de Mr.
 » Descartes , & ce que Gassendi a dit
 » en particulier de la Logique de Ba-
 » con. Le Public reçut favorablement
 » ses Ouvrages. On en fit une Edi-
 » tion complète à Francfort , *in-folio* ,
 » l'an 1665. Le journal des Savans n'en
 » parla pas sans donner beaucoup d'é-
 » loges à cet illustre Chancelier. Le
 » traité du Progrès des sciences (1) ,
 » qui fut r'imprimé à Paris l'an 1624.
 » est une des meilleures productions

8. Mars 1666.
 voy. nouv. de la
 Rép. des let.
 Juin 1684.

(1) De augmentis scientiarum.

de l'Auteur. Ses œuvres morales & politiques, traduites en François par Baudoin, eurent un si bon débit, qu'il fallut en faire plusieurs Editions. Sa vie de Henri VII. Roi d'Angleterre, est fort estimée. A force de travailler pour la République des Lettres, Bacon négligea tellement ses affaires domestiques, ou se plongea en tant de dépenses, qu'il mourut fort pauvre. On met la fin de sa vie au neuvième jour d'Avril 1626. Il vécut 66. ans.

Bacon.

Voy dans Pope Blount pag. 635. le jugement qu'en on fait Courtingius Bæclerus, &c, on voit là même, d'autres jugemens à la gloire de Bacon.

Bayle dans son Dict. T. 1. p. 447.

Entret. de Voit. & de Cost. p. 173. Edit. de Paris. 1654.

C'est dans son traité du Progrès des sciences, qu'il a parlé de la Rhétorique; traité dont Costar écrit à Voiture en ces termes : *J'ai lu depuis quelques mois le Livre que le Chancelier Bacon a fait du progrès des sciences, où j'ai trouvé beaucoup de choses admirables. Il en rapporte ensuite quelques-unes, & fait voir, par ce choix-là, son bon goût. Car ce sont toutes belles & grandes pensées. On ajoute que les œuvres de Bacon étoient un des Livres que Costar manioit le plus, & qu'il en tiroit le fond ou la base de ses recueils; c'est-à-dire qu'ayant trouvé dans les écrits de Bacon, quelque pensée qui lui plaisoit, il l'écrivoit sur une feuille, &*

Bacon.

quand il rencontroit dans d'autres Livres quelque chose qui se rapportoit à cela, il l'ajouôtoit à cette feüille, après quoi il ne manquoit pas de repertoire, ni de lieux communs.

Ainsi parle de Bacon Mr. Bayle dans son Dictionnaire : mais qu'a fait ce Savant Chancelier touchant la Rhétorique ? je viens de dire que c'est dans son traité *du progrès des sciences*, qu'il parle de cet Art ; c'est là qu'il fait sur cet article, ce qu'il fait sur tous les autres : il examine l'état où se trouvent toutes les connoissances des hommes, & ce qui leur manque encore pour arriver à la perfection.

Il apprécie d'abord l'Eloquence ce qu'elle vaut, en la mettant au dessous de la sagesse : & il fait concevoir la distance de l'une à l'autre par la réponse de Dieu à Moyse, lorsque ce grand Prophète s'excusoit d'aller vers Pharaon, parcequ'il n'avoit pas le talent de la parole : *Aaron*, dit Dieu, *sera votre Orateur ; & vous, vous serez son Dieu.* Une chose néanmoins, ajoute Bacon, relève dans l'usage, le mérite de l'Eloquence au dessus de la sagesse ; c'est la parole de Salomon. *Que le sage passera pour sage, mais que l'homme élo-*

quent viendra à bout de plus grandes choses

Bacon.

A l'égard de l'état où se trouve aujourd'hui l'Art Oratoire, que peut-on concevoir de plus glorieux soit pour Aristote, soit pour Cicéron, que ce qu'en dit notre illustre Auteur : *Que ces deux grands hommes se sont surpassés eux-mêmes dans leurs Livres de Rhétorique, le premier par cette noble émulation qui le porta à mieux traiter ce bel Art, que ne faisoient les Maîtres les plus habiles de son temps ; & l'Orateur Romain, par cette ardeur infatigable qu'il eut d'exceller, non seulement dans la connoissance des règles, mais dans l'usage qu'il en fit pendant si long-temps.* Aussi les beaux exemples d'Eloquence que ce dernier nous a laissés dans ses Harangues, ainsi que Démosthène dans les siennes, joints à la justesse & à l'exactitude des règles, ont conduit sans doute, & pour ainsi dire, à pas redoublez, cet Art difficile à sa perfection. De sorte qu'il n'y manque plus rien, ni quant à la Théorie, ni quant à la pratique, quoiqu'il lui manque quelques secours, selon notre Auteur, qu'on peut encore y ajouter. Quels sont-ils ? Ce sont *le bons répertoires des choses, des principes, & des pensées dont l'Orateur peut avoir*

Bacon.

besoin en toute occasion. Ce qu'Aristote en a fourni dans sa Rhétorique, paroît défectueux à Bacon par trois raisons : La première est, qu'Aristote, qui nous paroît long sur cet article, n'en dit pourtant pas encore assez : La seconde est, qu'en donnant des maximes assez convenables à l'Orateur, il n'a pas donné la manière de les réfuter, comme cela est nécessaire ; & la troisième, qu'il n'a pas vû lui-même tout l'usage qu'on en peut faire, puisqu'il ne les a crû propres, qu'à prouver ; au lieu que tournées de certaine façon, elles servent aussi à émiouvoir.

A l'égard de la première raison, on peut dire qu'il n'y a point d'autre *répertoire*, que le bon esprit, fécond par lui-même, en pensées, en imaginations, en mouvemens, pourvû qu'on le cultive, & par la composition & par la lecture ; & que, dans l'une & dans l'autre, on fasse beaucoup de réflexions ; Ce qui n'empêche pas qu'un homme n'ait aussi de bons recueils, mais c'est lui-même qui les doit composer, selon ses vûës.

A l'égard de la seconde, Aristote y a pourvû suffisamment, soit en faisant considérer par-tout la Rhétorique,

comme l'Art du *Pour* & du *Contre*, soit en donnant la maniere de résoudre les argumens de l'Adversaire ; soit enfin en expliquant toute cette matiere dans ses Topiques. Et on peut dire que les échantillons que Bacon donne de ce qu'il souhaite encore dans la Rhétorique sur cet article, ne sont après tout que des exemples de Lieux communs, traitez problématiquement. Ils sont bons, & ils peuvent donner des vûes, mais enfin le soin de traiter souvent le *Pour* & le *Contre* sur différentes matieres avec les autres secours, y supplée parfaitement. Je crois la même chose des maximes dont il avoit fait un recueil étant jeune, pour & contre les témoins, pour les paroles ou pour le sens de la Loi, pour & contre la noblesse, ou autres choses semblables. On peut voir, si l'on veut, ce qu'il en dit, pour se faire une idée de ce qu'on doit recueillir, & de la maniere de le faire.

Enfin, à l'égard des *mouvements* ou des *passions*, on a pû voir dans tout le cours de cet Ouvrage, que les habiles conviennent qu'Aristote n'a rien ignoré de ce qui contribuë à les exciter. De sorte que le Chancelier Bacon

Bacon.

auroit dû reconnoître sans restriction, qu'on a des traitez parfaits de Rhétorique, comme on a des exemples de grands Orateurs qui en ont admirablement profité, mais que pour atteindre à la gloire qu'ils se sont acquise, il faut avoir comme eux & du génie & de l'application.

Ajoutons que cet illustre Auteur reconnoît l'utilité de la Rhétorique, & qu'en avouant la justice des reproches que Platon faisoit aux Orateurs ou aux Maîtres de son siècle : il ne convient pourtant pas que l'Art merite les reproches que ce Philosophe semble lui faire, *d'être semblable à l'art des Cuisiniers, qui gâte le goût naturel des mets les plus sains, & qui déguise ou rend agréables les plus nuisibles.* Il avoue que l'Art Oratoire parle à l'imagination ; il avoue qu'on en abuse pour déguiser la vérité, ou pour persuader le mal, il avoue enfin, qu'il remue les passions. Mais il soutient que l'imagination & les mouvemens font d'un grand usage pour la Morale ; que l'abus qu'on fait d'une chose ne la rend pas mauvaise d'elle même ; qu'il n'est point également aisé à l'Orateur d'orner la mauvaise & la bonne cause.

Celle-ci, ainsi que nous l'avons dit après Aristote, est toujours plus facile à défendre; & c'est pour cela, comme le remarque Bacon dans Thucydide (1), c'est pour cela, dis-je, que personne ne crie plus contre l'Eloquence que ceux qui entreprennent de défendre de mauvaises causes, pour rendre inutiles dans leurs Adversaires, des avantages qu'ils n'ont pas eux mêmes, ou plutôt, que leur propre cause ne leur fournit pas.

Le Lecteur s'apperçoit sans doute, que ce sont moins des préceptes que je rapporte de Bacon, que des témoignages de ce qu'il a pensé de trois grands Maîtres, dont j'ai parlé dans mon premier volume, Platon, Aristote & Cicéron. J'aurois pu sans difficulté rapporter ces témoignages, en parlant de ces Maîtres célèbres; mais outre que leurs articles étoient déjà

(1) A Thucydide
optimè notatum est
tale quippiam soli-
tum fuisse objici Cleo-
ni; quòd cum semper
deteriorem partem,
rueretur, in hoc mul-
tus esset, ut eloquen-
tiam carperet: cum
sciret, de rebus sor-
didis & indignis non
posse quempiam pul-
chrè loqui: at de rebus
honestis facillimè.
Bac. de aug. scient. l.
6. c. 3 p. 448. Edit.
Lugd. Batav. in-dou-
ze, 1645.

assez longs, j'ai crû que personne ne trouveroit à redire, que j'aye voulu donner une place distinguée à un Chancelier aussi illustre que Bacon.

T A B L E A U DE L'ELOQUENCE FRANCOISE.

*Par le R. P. Charles de S. Paul,
Abbé & Supérieur Général de
la Congregation de Notre-Da-
me de Feüllans.*

1632.

LE Livre dont j'entreprends de parler ici, est imprimé à Paris avec Privilége, & néanmoins sans nom d'Imprimeur, ce qui me paroît surprenant. Quelle que puisse être la cause de cette omission, je ne ferai pas un long article de cet Ouvrage. On verra l'idée que j'en pourrois donner, par celle que je donnerai ci-après, de deux Traitez de Mr. de la Mothe le Vayer. Ils sont tous deux postérieurs à celui-ci, mais ils sont venus les premiers à ma connoissance, & la ressemblance des principes ne manqueroit pas de me

jetter dans des redites importunes, si je faisois sur celui-ci ce que je me réserve à faire sur les autres.

Le P. de S.
Paul.

Sans entrer donc dans un détail plus particulier, il suffit de dire que cet Ouvrage consiste en dix lettres, & c'est une forme qui lui est particuliere. La premiere n'est, comme dit l'Auteur, *qu'un Argument des autres*, c'est-à-dire, une explication succincte de ce qui doit faire le sujet & la division de tout l'Ouvrage. Elle contient par conséquent une énumération des qualitez nécessaires à la perfection d'un discours. Ces qualitez au nombre de huit, sont expliquées avec plus d'étendue dans les huit lettres suivantes. L'on commence d'abord par marquer les conditions que doivent avoir les termes dont le discours est composé. Cela regarde le choix des mots, & fait la matiere de la seconde lettre. Dans la troisième on parle de la Période, & de la maniere de la tourner. Dans la quatrième il s'agit du style. La cinquième traite des parties du discours. Les pensées ou les choses qui doivent en faire comme l'ame, sont la matiere de la sixième. On nous apprend dans la septième, la maniere d'ampli-

Au Lecteur
P. 3.

Le P. de S.
Paul.

fier , ou un discours en général , ou une pensée particuliere , & d'étendre la proposition , qui fait l'objet de l'Orateur , dans la matiere qu'il traite. On nous fournit dans la huitième , l'idée des ornemens & des figures du discours. La neuvième donne la maniere de l'animer , & c'est l'art d'exciter ou de calmer les passions. Enfin , la dixième qui est la dernière , enseigne par quels moyens on peut parvenir à donner à un Ouvrage toute la perfection dont il est susceptible. On peut juger que ces moyens sont , l'esprit , les préceptes , l'usage & l'application à composer , ou à polir les belles connoissances.

Je ne puis me dispenser d'observer que ce Traité me paroît digne d'un homme sage & modeste , qui a de l'esprit , de la politesse , & une idée assez juste de son sujet. A dire vrai , le P. de S. Paul ne le traite pas à fond ; la forme qu'il a donnée à son Ouvrage ne sembloit pas le permettre : cependant il en dit plus à mon avis , qu'on ne devroit naturellement attendre d'un Auteur qui n'écrit que des lettres. Cette considération rend son exactitude plus estimable ; puisque tout ce

qu'il dit est généralement bon , puisé dans de bonnes sources , & capable de faire connoître la nature & le génie de l'Eloquence. Ce m'est , je crois , un juste fondement de dire , que comme la Congrégation des Feuillans a produit d'excellens Prédicateurs ; elle a aussi produit un Maître d'Eloquence ; un guide à ceux qui se sont engagez dans cette glorieuse carrière. Le caractère d'honnête homme regne dans tout le livre , le style est plein de douceur , & c'est un effet de la modestie du P. de Saint Paul. Quoique cet Auteur n'ait écrit que six ans avant Monsieur de la Mothe le Vayer, néanmoins quelques mots dont il se sert , le font paroître considérablement plus vieil. Il ne faut pas s'en étonner. Il étoit Abbé de son Ordre , lorsqu'il écrivoit ; il n'étoit donc plus si jeune , & on n'attend pas si tard pour se faire une manière d'écrire.

Le P. de S.
Paul.

*D. Jérôme
D. Turinois.*

On ne sera pas fâché de voir de quelle manière il avoue lui-même , que ce qu'il dit n'est pas de lui. J'estime , dit il , que ce sont là les qualitez principales de rendre un style excellent. Je ne prétends pas que vous me donniez la gloire de les avoir

P. III.

Le P. de S.
Paul.

» inventé , bien que je les aye dédui-
» tes , selon mon génie ; car je les ai
» puisé dans les écrits de Cicéron , de
» Longinus , & d'Hermogenés , qui
» sont comme trois brillantes lumie-
» res que le Ciel nous a donné , pour
» apprendre à la splendeur de leurs
» enseignemens , ce qu'il y a de plus
» excellent dans l'Eloquence. Ces qua-
litez dont il parle , sont l'élevation , la
richesse , la douceur , l'éclat des pen-
sées , la force ou la vigueur , le tour ,
ou la circonduction , toutes choses en
effet que les anciens Maîtres ont dé-
taillées d'une manière merveilleuse.

P. 139.

Peut-être s'éloigne-t-il un peu des
principes d'Aristote , lorsqu'il dit , que
la plus puissante raison , (il veut dire la
manière de raisonner ,) *est celle qui se*
fait par Syllogismes ; Car Aristote & le
Poëte Satyrique (1) semblent la met-
tre dans l'*Enthymême* ; Peut-être s'é-
loigne-t-il des mêmes principes , lors-
qu'il dit que *la Narration doit être*
longue dans la loüange , & dans le blâ-
me , aussi-bien que dans l'accusation &
dans la défense ; Car dans ces deux pre-
mieres sortes de discours , ou il n'y a

P. 129.

(1) Sermone rotun- | mema. Juven. Sat.
do torqueat enthy-

point de narration, ou la narration y est courte & entrecoupée par l'amplification des faits, qu'il faut à cause de cela, séparer les uns des autres. Peut-être enfin notre Auteur ne fait-il pas assez d'estime du style simple ni du médiocre, lorsqu'il dit qu'un *esprit élevé* qui ne s'amuse point aux petites choses, *ne veut pas qu'on l'entretienne de ces styles*, qui sont pourtant très-estimables en leurs places. Mais outre qu'on peut dire qu'il corrige quelquefois ailleurs, ce qu'il a ainsi avancé de moins exact, il est certain que tout est bien réparé, lorsqu'il nous renvoye aux premiers Maîtres, pour en prendre & la doctrine & les manieres.

Le P. de S.
Paul.

Et quand même il ne corrigeroit pas ainsi ce qu'on pourroit reprendre dans son Ouvrage, qui peut n'être pas touché de la maniere dont cet Auteur finit la Préface, qu'il a mise à la tête de ses lettres ? Telles qu'elles sont, dit-il, je vous les offre, & je vous prie de les recevoir avec autant de bienveillance, que j'ai de passion, qu'elles vous plaisent. Arrêtez-vous d'autant moins à controller les manquemens qui s'y trouveront, que je ne prétends nullement que mes écrits

Le P. de S.
Paul.

» soient relevez en leur perfection au
» dessus du reste des choses d'ici bas,
» où il se rencontre mille défauts. J'es-
» pere cette faveur de votre courtoi-
» sie, qui obligera ma plume de vous
» rendre à l'avenir de plus grands ser-
» vices.

Il faut l'avouer, des manieres aussi humbles que celles-là, sont propres à faire excuser bien des choses dans un Ouvrage.

Il ne me reste plus qu'à remarquer que pour trouver la conformité que j'ai dite entre les Ouvrages de Mr. de la Mothe Le Vayer & celui du Pere de Saint Paul, il n'y a premierement qu'à comparer les quatre premieres Lettres de celui-ci avec le premier Ouvrage de celui-là: on verra que le tout roule sur *les Mots*, sur *les Perio des*, & sur *les Pensées*. Qu'on se donne ensuite la peine de comparer les autres Lettres du dernier avec le second Ouvrage du premier, & on verra qu'on y traite les autres parties de l'Eloquence ou de la Rhétorique; De telle sorte néanmoins que l'un n'a pas copié l'autre; quoiqu'ils suivent tous deux les mêmes principes & les mêmes maximes. Car chacun d'eux a son style, son or-

dre, sa maniere. Le style de Mr. de la Mothe le Vayer paroît plus nerveux & plus fort, quoiqu'il soit également sans enflure & sans orgueil. Une chose entr'autres les distingue d'une maniere très-sensible. Quelle est-elle ? Le Pere de Saint Paul à la vérité indique très-ingénûment les sources où il puise, mais c'est en quelque façon une fois pour toutes, de sorte qu'il ne cite que rarement. Mr. de la Mothe le Vayer au contraire aime fort à citer, & enrichit son Ouvrage non seulement des opinions & des pensées, mais encore des paroles des Auteurs qu'il prend pour garants de ses sentimens. Aussi plaide-t-il la cause des citations contre ceux qui ne pouvoient les souffrir: Au lieu que le Pere de Saint Paul convenant d'ailleurs qu'il est permis de prendre les pensées des autres & de dire même qu'elles sont d'eux, blâme ceux qui allèguent les propres termes, sur-tout s'ils sont d'une autre Langue. J'ai à vous « remarquer premierement, dit-il, en « ce point qu'il ne me semble pas « moins impertinent d'apporter l'au- « torité de ceux qui ne sont point en « considération, qu'il est utile d'ap- «

Le P. de S.
Paul.

*Considerations
sur l'Eloquence
Franc. p. 138.
139. & c.*

*Tableau de
l'Eloq. p. 189.*

Le P. de S.
Paul.

» puyer ses discours du témoignage
» des autres, qui sont honorez com-
» me de brillantes lumieres de doctri-
» ne. Et puis ; je vous dirai qu'il me
» semble fort désagréable de remplir
» un discours de citations, alléguant
» les termes des Auteurs dont on les
» tire, & sur-tout, d'apporter des
» textes où il n'y a rien d'extraordi-
» naire, de sententieux, ou qui soit
» de poids. Aussi cela ne se fait-il que
» par des Ecoliers dont le génie n'est
» pas encore assez fort pour composer
» un discours d'un style continu. Il est
» bien permis de se rendre propre les
» pensées des autres, & de dire même
» qu'elles sont d'eux, rapportant fidé-
» lement le sens de leurs paroles sans
» y rien altérer : mais d'alléguer leurs
» propres termes, s'ils sont d'une au-
» tre Langue, que celle en laquelle
» nous écrivons, c'est ce qu'on ne peut
» approuver, si ce n'est dans un Traité
» où l'on ait plus d'égard à la doctrine
» qu'à l'Eloquence, & où l'on a seu-
» lement dessein d'instruire le Lecteur
» par la solidité des pensées, sans se
» soucier de la beauté du Langage. Li-
» sez, je vous prie, Cicéron, Démosthé-
» ne, & les autres Orateurs ; vous ne

trouverez jamais qu'ils aient rem-
pli leurs discours de citations. Il leur
est arrivé de citer quelques vers en
leur Langue, mais cela est si rare
qu'il n'est pas loisible d'en tirer la
permission générale, d'apporter or-
dinairement les mêmes termes des
Auteurs; & particulièrement, lors-
que leurs écrits sont en une autre
Langue que notre discours.

Telle est l'opinion du Pere de Saint
Paul touchant les citations. J'y trou-
ve par bonheur deux raisons pour
m'autoriser à le citer ici lui-même en
propres termes; autrement, il ne l'au-
roit peut-être pas souffert encore sans
quelque peine. Il écrit en François,
& je ne fais pas une pièce d'Eloquen-
ce. J'ajoute que pour justifier le juge-
ment avantageux que j'ai cru devoir
faire de son Ouvrage, il n'étoit pas
hors de propos d'en rapporter un
échantillon; & quelque grande que
soit sa modestie, il me passeroit, je
crois, cette raison, qui montre que la
citation étoit ici comme une preuve
nécessaire à la cause. Au reste nous
voyons qu'Horace (2) trouvoit le

Le P. de S.
Paul.

(2) Canusini more, Sat. 10.
Bilinguis. Pat. l. 1.

Le P. de S.
Paul.

Ubi supra p.
147.

mélange du Grec & du Latin dans un même Ouvrage, aussi désagréable que le Jargon des Peuples limitrophes de deux différentes Langues, & qui les mêlent toutes deux. Pour ce qui est de Cicéron, outre que Mr. De la Mothe le Vayer reconnoît que dans toutes ses oraisons, nous ne voyons que deux mots Grecs, l'un dans la seconde Verine & l'autre dans la cinquième, cet Orateur lui-même declare (3) en termes formels dans un de ses Livres de Philosophie, qu'il n'aime à mêler ni du Grec dans le Latin ni du Latin dans le Grec. Il le fait pourtant & dans ses Livres de Philosophie & dans ses lettres : mais on voit bien que cela ne conclut pas qu'on puisse le faire dans un Playdoïé ni dans un Sermon, de quoi néanmoins il semble qu'il est ici uniquement question. Après tout, les raisons alléguées de part & d'autre, si on les examine comme il faut, établissent, que les citations dans une pièce d'Eloquence doivent être fort rares. Mais qu'il seroit difficile de les bannir absolument. C'est sur quoi je dirai en-

(3) Scis enim me | lere, quam in græco
græcè loqui in latino | latinè. *Tusc. Quæst.*
sermone non plus so- | l. I. n. 15.

core un mot en parlant de Mr. De la Mothe le Vayer. Il faut observer en finissant cet article, qu'il est surprenant qu'après l'Ouvrage dont je viens de parler, imprimé en 1632, & après celui de Mr. De la Mothe le Vayer imprimé en 1638, on ait dit hautement à Mr. Barry en faisant son éloge, lorsqu'il imprima sa Rhétorique en 1665, *qu'il étoit le premier qui eût donné une Rhétorique en François* : A moins qu'on ne veuille dire ce qui est vrai, que le Livre de Mr. De la Mothe le Vayer n'est pas une Rhétorique complète, & que celui du P. de S. Paul traite toutes choses d'une manière assez succincte. Ce qui n'empêche pas, ce me semble, qu'on ne dût au moins les citer, aussi-bien que le *Traité de l'Eloquence* qu'avoit publié Mr. Duvair.

Le P. de S.
Paul.



R. P. RODERICI DE ARRIAGA

*Hispani Locrensis , è Societate
JESU , Philosophiæ ac Theolo-
giæ Doctoris , & in Pragensi
Universitate Professoris , de Ora-
tore Libri quatuor. 1637.*

C'est-à-dire ,

*Quatre Livres de l'Orateur. Par
Arriaga Jesuite Espagnol.*

Cette Rhétorique , quoique d'un juste Volume , ne nous doit pas arrêter long-temps , non qu'elle soit à mépriser ; mais parceque ce sont les principes mêmes de Cicéron copiez mot pour mot , & mis seulement dans un Ordre plus Scholastique. On doit savoir gré à l'Auteur , & de son bon goût dans le choix qu'il a fait d'un si excellent Maître , & de la peine qu'il s'est donné pour en applanir les difficultez. Il ne faut pas moins louer sa doctrine & son exactitude. Ces deux qualitez paroissent dans le soin qu'il a pris de marquer par tout fidèlement les endroits de l'Orateur Romain , où il a

puisé ses paroles aussi-bien que ses pensées. On peut comparer ce que je dis ici d'Arriaga, avec ce que je dis ailleurs du P. Soare. On concevra facilement que ces deux Auteurs vont de pair pour ce qui regarde la Rhétorique. Si quelque chose distingue leurs Ouvrages sur cet article, c'est que le plus jeune a poussé plus loin son travail. Peut-être même l'a-t-il poussé un peu trop loin, premièrement, parcequ'il rapporte souvent sur un même précepte, ce que Cicéron en a dit en plusieurs endroits ; secondement parcequ'il s'étend beaucoup sur les Topiques. Il leur donne quinze grands Chapitres, qui font le tiers de tout l'Ouvrage, & il pouvoit se contenter de leur donner le dernier des quinze. Ajoutons qu'il ne s'étend guères moins sur les figures dans son troisième Livre. Aussi se voit-il abandonné de son principal guide qu'il s'étoit proposé de suivre, je veux dire de Cicéron, qui n'a jamais cru devoir s'étendre sur cette matière. Il suit donc l'Auteur de la Rhétorique à Herennius, mais il est plus diffus que lui ; peut-être a-t-il cru que Cicéron étoit l'Auteur de cet Ouvrage.

Arriaga.

*Cy. devant. 1.
397.*

Arriaga parle dans son second Li-

Arriaga.

vre, d'un point de doctrine qui n'appartient qu'à la Logique, & dont les Guides n'ont point parlé, ce sont les *Modes & les Figures des syllogismes*. Mais sur cet article, pour rendre justice à cet Auteur, il faut avouer qu'il est très-court. Un défaut plus considérable, c'est qu'il confond l'expression des mœurs avec je ne sai quel genre d'amplification, ou pour mieux dire, il ne paroît pas assez entendre ce que c'est. Il ne faut pas en être surpris; il ne paroît pas avoir assez étudié la Rhétorique d'Aristote, quoiqu'il le cite quelquefois

Dans son quatrième & dernier Livre il traite avec autant d'étendue que Cicéron, ce qui regarde le nombre & l'harmonie du discours; il y joint ce qui regarde la diversité des styles, la bienséance, la Prononciation, la Mémoire, l'Exercice ou l'usage, & enfin l'imitation, & il paroît ne rien omettre de tout ce que Cicéron a dit sur ces différentes Parties.

Mr. Bayle qui a donné dans son Dictionnaire un article à Arriaga, remarque qu'il naquit à Lucrone en Espagne, le 17. de Janvier 1592. qu'il enseigna la Philosophie avec un grand

applaudissement à Valladolid , & la Théologie à Salamanque : qu'il alla à Prague en 1624. qu'il y enseigna la Théologie pendant treize ans ; qu'il y fut Préfet général des études vingt ans de suite, & Chancelier de l'Université l'espace de douze années. On trouve qu'il réussissoit beaucoup mieux à détruire ce qu'il nioit , qu'à bien établir ce qu'il affirmoit , & l'on prétend que par là il est devenu le fauteur du Pyrrhonisme , quoiqu'il ait donné à connoître qu'il n'étoit pas Pyrrhonien. Car s'il employe toutes ses forces à refuter un grand nombre de sentimens, il les employe aussi à soutenir les opinions qu'il embrasse , & on s'apperçoit aisément qu'il y procede de bonne foi. Il a quitté sur plusieurs matieres de Physique les opinions les plus générales de l'Ecole ; & c'est par cette considération qu'en un endroit de ses Ouvrages , il a pris à tâche de justifier les Novateurs en matiere de Philosophie. C'est dommage , dit-on , qu'un esprit si net & si pénétrant n'ait pas eu plus d'ouverture sur les veritables principes , parcequ'il eût pû les pousser bien loin. Il publia plusieurs Livres où il étala beaucoup de subti-

Arriaga. lité d'esprit ; entr'autres un cours de Philosophie en un Volume *in-folio* & un cours de Théologie en huit Volumes de la même taille. Il travailloit au neuvième , lorsqu'il mourut âgé de 95 ans. Don Nicolas Antonio lui donne le traité de Rhétorique dont est question dans cet article , & qui fut imprimé à Cologne l'an 1637 , Alegambe le lui donne aussi ; mais parceque le Pere Soruel , qui est venu après Alegambe n'en parle pas , Mr. Bayle conclut qu'il y a lieu de croire que Don Nicolas Antonio s'est trompé. A cette raison de douter , on pourroit en ajouter une autre , qui est qu'on ne voit pas dans la Rhétorique dont est question , cet esprit de Critique & de contradiction , qu'on a reconnu dans Arriaga. Il semble qu'un homme de son caractère auroit dû montrer sur cette matiere son amour pour la nouveauté comme Ramus y a montré le sien. Cependant nous ne trouvons dans cet Ouvrage que les principes ordinaires. Croirons-nous sur cela & sur l'argument négatif qu'en apporte Mr. Bayle , qu'il n'est point d'Arriaga ? il n'y a qu'à examiner si ces deux considerations doivent l'emporter sur

trois autres : l'une est, que le titre même du Livre, dans l'Edition dont parle le Don Nicolas Antonio, l'attribuë à cet Auteur. La seconde est, que dans un petit Avant-propos qui est à la tête, le Libraire assure l'avoir reçu de lui. La troisième est enfin, que la permission que le Provincial de la Société, dans le Royaume de Boëme donne à ce Libraire de l'imprimer, porte comme le titre, que c'est l'Ouvrage d'Arriaga ; A quoi on peut ajouter que le Livre étant bon de lui-même, il n'y a point d'apparence que le Libraire ait voulu le faire valoir davantage en l'attribuant fausement à un Auteur de cette réputation.

Arriaga.

THOMAS CAMPANELLA,

*Italien, * Religieux de l'Ordre de S. Dominique, mort en 1639.*

* De Stilo, dit Moreri, petit Village de la Calabre.

ON peut voir dans le Dictionnaire de Moreri, les particularitez de la vie de Campanella. Mr. Morhof, qui le met au nombre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique, dit qu'il aimoit les nouveautez dans les arts &

Moreri Dict. art. de Campan.

Morhof. T. 2. l. 6. p. 245. n. 12.

Campa-
nella.

dans les sciences. Cela paroît par son Livre de *la Philosophie raisonnable*, divisé en cinq parties, dans lesquelles il traite de la Grammaire, de la Dialectique, de la Rhétorique, de la Poétique, & de l'Art d'écrire l'Histoire, toutes choses, si on l'en croit, qu'il explique par leurs propres principes. Mais si, sans s'arrêter à ce qu'il en dit, on veut en juger par la lecture, on trouve qu'il rappelle tout, autant qu'il le peut, à des idées Métaphysiques, qu'il emprunte les termes de cette science, & que son style est tout-à-fait semblable à celui de la Somme de S. Thomas. Cela n'a point empêché l'un des Approbateurs de son Livre, de dire, qu'il étoit d'avis que l'impression s'en fît au plutôt, afin, dit-il, que le son d'une si douce sonnette vienne incessamment aux oreilles des gens de Lettres ; parlant ainsi, à cause que le nom de l'Auteur (Campanella,) signifie une petite cloche. Que nous apprend-il donc de curieux ? Il décide que mal-à-propos Aristote a prétendu que la Rhétorique étoit une extension de la Logique, & que Cicéron aussi, mal à-propos l'a définie l'Art de parler (1). Aristote se

(1) Ars dicendi, dit | loquendi.
Cicéron ; & non pas, |

fonde sur ce que la Rhétorique raisonne comme la Dialectique, c'est-à-
Campanella.

dire, sur des matieres & par des raisons qui sont à la portée de tout le monde : & Campanella prétend que cela lui est commun avec toutes les sciences, à qui la Logique sert d'organe & d'instrument. Il ne prend pas la pensée d'Aristote ; il ne prend pas non plus celle de Cicéron. Il prétend que la définition que cet Orateur donne de la Rhétorique, convient aussi à la Grammaire, & encore mieux à la Poësie, à la Physique, à la Théologie, & qu'elle leur convient, non à cause qu'on y fait usage de la Rhétorique, mais parcequ'on y fait usage de la Logique. Cela s'appelle ne pas entendre les termes Latins les plus simples. La définition de Cicéron ne signifie point que la Rhétorique est *l'Art de parler* seulement ; cette définition signifie qu'elle est *l'Art de bien dire* (2), ce qui en Latin ne convient qu'à l'Orateur.

Comme le système de cet Auteur l'oblige à donner une meilleure définition, il croit y réussir, en disant que la Rhétorique est *l'Art instrumental de conseiller le bien, & de dissuader le*

(2) Ars benedicendi.

Campanella.

mal. De telle sorte, que selon lui, un Orateur qui conseille le mal, cesse dès lors d'être Orateur ; & il ne considère pas qu'il y a quelquefois dans le discours de cet Orateur, infiniment plus d'art, plus de génie, en un mot plus d'éloquence que dans un discours qui nous porte au bien.

Mais si la définition ordinaire de la Rhétorique déplaît à Campanella, la division qui ne met que trois genres de causes, ne lui déplaît pas moins. Il trouve mauvais qu'on y omette les discours qui se font, ou pour consoler, ou pour invectiver. Cependant quand il seroit vrai qu'on les y auroit omis, il n'auroit pas droit sur cela de blâmer les anciens Maîtres ; parceque la Rhétorique est un art, où il n'est pas nécessaire de tout dire. Aussi Aristote qui en a très-bien connu la nature, a laissé beaucoup de choses qu'il a cru devoir abandonner au génie. Il faut néanmoins ajouter que *l'Invective* qu'il croit qu'on a omise, est comprise dans *l'Accusation* ; & qu'un discours fait pour consoler, est compris dans le genre *délibératif*.

Je n'ai garde de rapporter, ni de réfuter toutes les pensées extraordi-

naires de cet Auteur. Mais je ne puis me dispenser de remarquer qu'après avoir dit que la Rhétorique n'est pas une extension de la Logique, comme le veut Aristote, il prétend que c'est *une extension de la Magie*. Il se fonde sur le merveilleux de l'Eloquence, laquelle, dit-il, *sans aucun pacte avec le Diable, sans aucune drogue à manger, & sans breuvage ni potion, tourne les cœurs & les esprits comme il lui plaît*. Et il ne faut pas s'imaginer que la proposition ne soit qu'une figure, ou une expression oratoire. C'est par figure qu'Horace regarde les Poètes dramatiques comme des espèces de Magiciens (3), parcequ'ils ont le secret de nous intéresser à des choses où nous n'avons nul intérêt, & qu'ils nous transportent, en quelque sorte dans des lieux & dans des temps fort éloignés de ceux où nous nous trouvons. Mais la proposition de Campanella paroît dogmatique ou doctrinale. Ce qu'il

Campanella.

(3) Ille per exten-
tum funem mihi pos-
se videtur ire Poëta,
meum qui pectus ina-
niter angit, irritat,
mulcet, falsis terrori-

bus implet. Ut Ma-
gus, & modò me
Thebis, modò ponit
Athenis. *Horat. Ep.
ad Aug.*

Campa-
nella.

450

LES MAÎTRES

dit de la Rhétorique , il le dit encore de la Poësie ; & s'il ne l'appuye que sur des effets de la Poësie , qui sont connus de tout le monde , c'est qu'il ne peut pas en dire d'avantage ; c'est par la même raison qu'il adoucit un peu la proposition (4). Et ce qui peut persuader qu'il a été capable de la pensée que je lui attribué , c'est que selon Moreri , un homme de son pays , qui a fait son éloge , avoüe qu'il avoit beaucoup d'esprit & peu de jugement , & qu'il avoit besoin de retenüe & de solidité.

Au reste, je ne prétends pas dire qu'il n'y ait rien de bon dans cet Auteur. Je dis seulement qu'en ce qu'il a de bon , il ne dit rien de nouveau , qu'il débite bien des choses extraordinaires qui ne valent rien , & que ce qu'il a de bon , comme ce qu'il a de mauvais , est exprimé d'une maniere si désagréable , qu'on ne peut pas résister au dégoût que cause une lecture si ennuyeuse. Qu'on en juge par le titre de deux ou trois chapitres de son Ouvrage : c'est pour cela que je les rapporte (5)

(4) Rhetoricam esse
quodammodo Magia
portiunculam.

primalitate primâ.

De Oratore ex pri-
malitate secundâ, &c.

(5) De Oratore ex

DEGLI AUTORI
DEL BEN PARLARE, &c.

C'est-à-dire, *Des Auteurs qui ont
traité de l' Art de Parler, huit
Vol. in 4°. à Venise 1643.*

LEs huit Volumes dont je me propose de parler dans cet article, n'exigent point du Lecteur une longue attention, parceque ce n'est point un Ouvrage que quelqu'un ait composé sur les Auteurs qui ont traité de l'Eloquence, mais précisément un Recueil d'un grand nombre de ces Auteurs, ou de partie de leurs Ouvrages, sans que le Compilateur qui en a fait un corps, y ait ajouté un seul mot du sien. Qu'aurois-je donc à dire de ce Recueil, puisque je parle en leur lieu, à peu de chose près, de toutes les parties qui le composent? Il suffit de donner ici un petit détail de ces parties, parceque je ne puis passer sous silence tant de Livres compris sous un même titre, qui a rapport à la matiere que je traite.

Observons donc , que quelques-uns des Auteurs qu'on y a fait entrer, ou en tout , ou en partie , servent aux autres d'Avant-propos. Tel est d'abord un petit endroit d'Hésiode , touchant les deux chemins qu'on peut prendre dans la vie , l'un de la vertu , l'autre du vice ; Tel est le Rhéteur ridiculé de Lucien ; Tel est un morceau de la Préface que Cicéron a mise à la tête de ses trois Livres de l'Orateur ; Tel est l'endroit de Xenophon , où l'on voit la vertu & la volupté qui tâchent d'attirer Hercule , chacune dans son parti ; Tel est enfin l'Hercule Gaulois , lequel avec des chaînes d'or , qui aboutissent à sa langue , tient enchaîné par les oreilles , des peuples qui le suivent volontairement. Tout cela tend , comme l'on voit , à donner une haute idée & de l'excellence & de la difficulté de l'Eloquence.

Après cet Avant-propos , viennent les Auteurs *du bien dire* , divisez en plusieurs parties , lesquelles sont aussi divisées en plusieurs Tomes.

La première partie en six tomes , qui sont en trois volumes , ne contient guères que des observations ou des regles de Grammaire pour la langue Italien-

ne. Aussi le premier Tome a-t-il pour titre *Della Favella Nobile d'Italia, &c.* & ce sont deux Livres du Dante, ou ses Réflexions sur la Prose, sur les vers ; & sur les divers idiomes, ou dialectes de sa langue, avec encore plusieurs Ouvrages qui ont rapport à la même matière.

Le second Tome, qui a pour titre particulier *Della Grammatica*, contient divers Grammairiens, comme *Francesco Fortunio*, *Petro Bembo*, *Alberto Accursio*, *Giulio Camillo Delminio*, *Francesco Alunno*, *Jacomo Gabriele*, & *Rinaldo Corso*, lesquels sont tous compris avec le Dante dans le premier des huit volumes dont est question.

Le troisième, le quatrième, le cinquième & le sixième Tomes, ne contiennent encore que des Traitez de Grammaire. Ce sont les observations de *Lodovico Dolce*, les Discours de *Ruscelli* ; Grammaire de *Pergamini*, des Ouvrages de *Bembo*, une lettre de *Trissino*, un discours de *Mazzoni*, les *Auvertimenti del Salviati*, enfin l'origine, les raisons, les différences de la langue Italienne. Ces quatre tomes font le second volume du

Recueil, & une partie du troisiéme.

Le reste de ce troisiéme volume est occupé par la seconde partie du Recueil, laquelle traite encore des choses de Grammaire, puisqu'il s'y agit du *Barbarisme* & du *Solecisme*; mais aussi y traite-t-on pareillement des figures, des tropes, & autres choses qui ont rapport à la Rhétorique. C'est surquoi on y trouve divers Traitez de Subaziano, presque tous les petits Rhéteurs Grecs, avec quelques Extraits de Quintilien, de Cicéron, du Pere Caussin, de la Poétique d'Aristote, pour des choses qui regardent l'élocution.

La troisiéme partie du Recueil commence au quatriéme volume, & a pour titre *Degli stili, & Eloquenza*, c'est-à-dire, *Des styles & de l'Eloquence*. Cette partie est composée du Grec de Démétrius, avec une traduction latine de Victorius, d'un Traité latin de Juste-Lipse, sur la maniere d'écrire des lettres, lequel est de l'an 1587. du Démétrius en latin, avec la paraphrase, le Commentaire, & les Discours Italiens, ou les Réflexions, en trois tomes, de Panigarola. Un Avertissement qui est à la tête de cet Ou-

vrage, nous apprend qu'il fut imprimé en 1609. l'Épître Dédicatoire est de 1608. & la Préface dit que l'Auteur mourut avant que de l'avoir achevé, comme je l'ai dit ci-devant. Ces divers Ouvrages de Panigarola s'étendent fort avant, jusques dans le cinquième volume. Dans lequel on trouve ensuite une Traduction latine de Longin, un Discours Italien de Jules Camille, sur les Idées d'Hermogene; ces Idées en latin avec le Commentaire de Gaspard Laurent; enfin la Méthode d'Hermogene en latin.

Il reste encore le sixième, le septième & le huitième Volume. Dans le sixième est la première Partie d'Hermogene, c'est-à-dire, ce qu'il a fait sur les Questions & sur l'Invention Oratoire aussi avec les Commentaires de Gaspar Laurent. Il y a ensuite *Isidori Hispalensis Rhetorica*, qui est peu de chose; la Rhétorique de Martianus Capella, laquelle ne vaut pas mieux, Cassiodore, & autres Rhéteurs Latins; les Principes de Rhétorique attribuez à S. Augustin; tous les Livres qui sont dans Ciceron sur cette matiere. Le septième Volume embrasse la Rhétorique d'Aristote en

*Le Compila-
teur ne dit
point que cet
Ouvrage soit
de Wolfius.*

Italien par Annibal Caro ; les préceptes de Denys d'Halicarnasse sur le Panégyrique & ses espèces de la Traduction Latine d'Antoine Antimaque ; la Rhétorique de François Patrice Auteur Italien ; Aphthone, Theon, & quelque chose de Quintilien sur les Progymnasmes ; les Eloges des Auteurs Grecs par Denys d'Halicarnasse, les jugemens sur Isocrate, mis en Latin par Wolfius, les jugemens encore sur le style de Platon, & sur Thucydide, de la traduction de Stanislas Illovius Polonois avec quelques jugemens de Cicéron & de Quintilien, lesquels reviennent à ceux de Denys d'Halicarnasse. Le huitième & dernier Volume contient d'abord plusieurs questions de Panigarola touchant la Langue Italienne, lesquelles doivent être éclaircies à un Prédicateur, lorsqu'on veut lui expliquer les règles de Démétrius : Ensuite plusieurs questions du même Auteur, touchant Démétrius & son Ouvrage ; en troisième lieu d'autres questions du même, touchant l'Eloquence des Prédicateurs. Tout cela est suivi de divers Ouvrages de Bède ; du quatrième Livre de S. Augustin touchant la doctrine Chrétienne ; des trois Livres

Livres Latins de Villavicentius sur la maniere de prêcher, enfin d'un Livre de Panigarola sur la même matiere, que l'Auteur adresse à ses Disciples dans son Ordre, par une Lettre dattée du premier Septembre 1581.

Je n'ai rien à dire davantage sur ce Recueil, parcequ'il y a bien des Auteurs qui n'entrent point dans mon dessein; que parmi ceux qui y entrent il y en a beaucoup qui ne meritent pas qu'on s'y arrête; & que j'ai parlé des autres en leurs lieux. J'observerai seulement trois choses; La premiere, qu'il est surprenant que l'Auteur de cette Compilation n'y ait point mis l'Ouvrage entier de Quintilien & celui de Cavalcanti Auteur Florentin, imprimé dès 1559. comme il y a mis Ciceron & Panigarola. La seconde, que l'ordre qu'il a donné aux Auteurs qu'il y a ramassés, a quelque chose de bizarre, comme on peut aisément le remarquer. La troisiéme, que la version de Démétrius que dans mon premier Volume j'ai attribuée à Raphaël Cyllenius, est celle de Victorius. C'est Cyllenius même qui a donné lieu à mon erreur; parcequ'il citant Victorius, le louant fort, & faisant pro-

458 LES MAÎTRES
fession de suivre ses sentimens , il ne
dit point que c'est aussi la version qu'il
a suivie dans ses tables de Rhétorique.

LA RHÉTORIQUE DE FARNABE,

*Laquelle a pour titre en Latin ,
Index Rhetoricus & Orato-
rius, Scholis & institutioni te-
nerioris ætatis accommoda-
tus. Cui adjiciuntur Formulæ
oratoriæ , & Index Poëticus.
Operâ & studio Thomæ Far-
nabii. Editio novissima. 1648.*

CE titre Latin dit à la Lettre , que
l'Ouvrage dont est question ,
n'est qu'une table qui indique les ré-
gles dans les Auteurs qui les ont don-
nées , & les exemples dans ceux qui
les ont pratiquées ; qu'il contient aussi
certaines formules Oratoires , c'est-à-
dire certains tours familiers aux Ora-
teurs , pour entrer en matiere , pour
demander l'attention , pour prier ,
pour menacer , & autres choses sem-

blables ; enfin qu'on y trouve aussi une table des choses les plus remarquables dans les Poëmes, & une liste des Poëtes Latins ; car l'Auteur apparemment a compris cette liste dans son *Index Poëticus*.

On conçoit , par cette idée , que cette Rhétorique , quant au fond , n'a rien de particulier. Ce sont des matieres que Farnabe a trouvées ailleurs , mais qu'il traite , & qu'il range à sa maniere. C'est le sens d'une sentence de Sénèque(1), que cet Auteur a ajoutée à son titre. On conçoit en même temps que les règles sont expliquées dans cet Ouvrage d'une maniere fort succinte. A peine occupent-elles soixante-dix pages. L'accessoire remplit le reste.

Ce que le titre nous fait entendre , l'Auteur le dit dans son avis au Lecteur. Il y fait le dénombrement des Maîtres qu'il a consultez ; & ce sont à peu près tous ceux dont je parle , non pour en rapporter les paroles , comme on peut le juger par la petitesse de son Livre , mais pour en prendre l'esprit. Il ne les suit pas même en tout , & il a voulu être plus concis encore sur le genre judiciaire , sur l'Invention &

(1) Et si omnia à veteribus inventa essent, hoc tamē semper novum erit, usus & inventorum ab aliis scientia & dispositio.
Senec 64.
Epist.

Farnabe.

l'Ordre, que sur l'Elocution; parceque, dit-il, la maniere de plaider n'est plus la même, qu'on n'exerce guères les enfans que sur le genre Délibératif; que l'Ordre & l'Invention demandent de l'expérience & un âge plus avancé. Il est aisé de conclure que je n'ai rien à extraire de cet Ouvrage; je remarquerai seulement qu'il explique l'usage des figures, & qu'il fait un vers pour cela sur chaque figure, afin que son précepte soit facile à retenir.

L. 6. c. 2. p.
253-254. n. 25.
26. 27.

A l'égard de l'estime que nous en devons faire, Mr. Morhof en fait très-peu de cas, & le range avec la Cerda, Mayfart, & Starckius dont il méprise extrêmement les Ouvrages, qui sont *les Champs de l'Eloquence*, *l'Art de faire le Miel Oratoire*, ou si l'on veut, *la Ruche de l'Orateur*, *les Formules des Transitions de Rhétorique*. On ne peut tirer aucun secours de ces Ouvrages, à ce qu'il dit, & les enfans sont bien à plaindre, qui sont forcez de les étudier. Il ajoute que c'est le jugement qu'il faut porter de Farnabe. Non content de cela, il le compare à un asne qui bronche & tombe à la porte sous un assez petit fardeau; il lui préfère deux autres Auteurs qui ont

aussi ramassé des formules. Enfin pour achever de dire ce qu'il en pense , *Telle est encore , dit-il , grâces à Dieu , la nouvelle Rhétorique du Pere Pajot , miserable abrégé , qui promet beaucoup & ne donne rien que de trivial.*

Qu'on ne s'imagine pas que ce Critique en veuille à la Société , il lui rend d'ailleurs la justice que tout le monde doit lui rendre , & avoue que plusieurs Jesuites se sont signalez & ont rendu de grands services au Public par leurs Ouvrages sur l'Art Oratoire. Mais ce n'est ni le P. Pomey , dont il compare l'Ouvrage à celui de Raymond-Lulle ; ni le P. Radau , ni le P. Frey , ni le P. Laux-min ; C'est le P. Cresol , le P. Vavasseur , le P. Caussin , le P. du Cygne , le P. Rapin , le P. Bouhours , &c.

Si le jugement de Mr. Morhof est capable d'affliger les manes , pour ainsi dire , de Farnabe , on peut , non pas le détruire , mais l'adoucir par celui de Mr. Bayle , qui dit à l'avantage de cet Auteur une chose qu'on ne peut nier , savoir , qu'il a été un docte Humaniste , que ses notes sur la plûpart des anciens Poëtes Latins ont rendu beaucoup de service à la jeunesse ; qu'il

Farnabe.

T. 2. p. 2.
P. 458.

elles sont courtes , & remplies d'érudition ; qu'elles tendent principalement à faire entendre le texte ; qu'un Dominicain François lui a donné des Eloges sur ces Commentaires , les regardant comme le fruit d'une longue étude & de la Grammaire & de la Rhétorique. Les termes du Dominicain sont précis(2). Mr. Baillet parle aussi de Farnabe avec Eloge parmi les Critiques : Et le Pere Vavasseur qui dit que cet Auteur parle quelquefois mal' Latin, le trouve d'ailleurs diligent & savant.

J'ajouterais que la Rhétorique de Farnabe, à ses formules près, n'est pas si mauvaise qu'on le pourroit croire sur ce qu'en dit Mr. Morhof. Les principes en sont pris dans les bonnes

<p>(2) Doleo meo tempore, cum litteris humanioribus studerem, defuisse nobis illud subsidium ad rem Litterariam maximum, quod suppeditarunt à paucis annis Farnabius & alii ; Poëtis omnibus commentariis marginalibus ita clarè explicatis , ut mediocris Grammaticus possit etiam dif-</p>	<p>ficillimos inoffenso pede locos decurrere. Hæc non possunt expectari aut parari adjumenta , ad auctorum peritiam , ab iis qui per tres aut quatuor annos Litteras humaniores docent , & ad Theologiam conscendunt vel Philosophiæ cathedram, &c. Vincent. Baron. Ubi supra.</p>
--	--

sources , & peuvent servir pour donner d'abord , en peu de temps , une legere idée de l'Art , après quoi je conviens qu'ils sont trop courts & trop secs pour s'y borner. Car quand un jeune homme a tant fait que de se mettre en état de bien apprendre l'Art Oratoire , il faut lui mettre entre les mains quelque chose de plus parfait. Il faut abbréger les Préceptes , il est vrai , mais non pas les reduire à rien , puisqu'enfin l'Eloquence n'est pas aisée , & que c'est tromper les jeunes gens de la leur faire regarder comme le fruit d'une étude si facile.

A D
ELOQUENTIAM CHRISTIANAM
V I A

Auctore DOMINO SIMPLICIANO GODY
Strictæ Ordinis Cluniacensis Observantiæ
Benedictino 1648.

C'est-à-dire ,

*Le Chemin de l'Eloquence Sacrée , par
le P. Dom Simplicien Gody , Reli-
gieux Benedictin de l'Ordre de Cluny.*

LE P. Gody avoit vû beaucoup
d'Ouvrages sur l'Art de prêcher ,
mais il n'en avoit point vû qui ne fût
ou trop long , ou trop court , ou enfin dé-

Préf. p. 6.

Le P. Gody. sectueux en quelque point essentiel.
 C'est par cette considération qu'il se porta à traiter la même matière, persuadé qu'on verroit d'un œil aussi favorable un Livre de Rhétorique sortir du Cloître, qu'on en avoit vû sortir tant d'autres Ouvrages utiles à la République des Lettres, sur-tout, s'ils y bornoient à l'Eloquence de la Chaire, & qu'il ne confirmât ses préceptes que par ce qu'il y a de plus beau dans les Peres. En renonçant néanmoins aux exemples des Auteurs profanes, il ne renonce pas à leurs regles; il reconnoît au contraire que sans celles qu'Aristote, Cicéron & Quintilien nous ont laissées, il n'y auroit plus d'Art Oratoire.

Si en tout cela l'Auteur paroît judicieux, il ne l'est pas moins, à peu de chose près, en tout ce qu'il dit dans son premier Livre touchant la Nature, l'objet, les secours, l'origine, la fin de l'Eloquence Sacrée, & touchant les moyens d'y arriver. Il en rapporte l'origine non seulement à Moïse, quoiqu'il fût très-éloquent, ou à Job qui le fut aussi, ou à Eliphaz qu'il fait Auteur du Livre de Job : mais à Seth, parcequ'il est dit, qu'il prêchoit la ju-

ſice, & à Adam qui inſtruiſit Seth; LeP. Gody.
Et c'eſt pour cela, ſelon lui, qu'il ne
faut pas s'étonner ſi l'Ecriture élève ce
ſils d'Adam au deſſus de tous les au-
tres (1).

N'oublions pas qu'il croit le mini-
ſtère de la Chaire impoſſible à bien
remplir ſans de grands talens tant na-
turels que ſurnaturels, & ſans beau-
coup d'application. Il nous renvoye,
pour nous convaincre, à ce que Cice-
ron dit de l'Orateur, & nous propo-
ſe pour modèles les plus grands Saints
ou Docteurs de l'Egliſe. Il y trouve
les caractères que le Prédicateur doit
étudier, mais il veut qu'il les étudie
ſous les yeux d'un bon ami, capable
de le conſeiller.

P. 9.

P. 30.

SS. Cyp. Chryſ.
Les deux SS.
Greg. Aug.
Jerôm. Ambr.
Leon. Bern.
Ec. p. 31.

Il admet la diviſion ordinaire des
ſtyles, & avec S. Auguſtin il en re-
commande l'uſage. Il ne blâme point
le ſtyle de Sénèque, pourvû qu'on en
évite les défauts, l'affectation, l'obſ-
curité, le vuide. Le Genre Délibératif,
ſelon lui, & le Démonſtratif ont lieu
dans la Chaire, mais la Memoire n'eſt
non plus une Partie de Rhétorique que

L. 2. p. 354

P. 40.

P. 44. & 235.

(1) Seth apud homi-
nes gloriam adeptus
ſuper omnem ani-
mam in origine Adam
Eccli. 49.

LeP. Gody. la main ou la Langue ; parcequ'on ne peut en donner de préceptes , ni de la Prononciation. Il faut apprendre celle-ci par l'imitation des bons Orateurs. Pour la Memoire artificielle , c'est selon lui une chose ridicule.

P. 248.

P. 52.

Le choix du sujet n'est pas aisé. Il doit être à la portée du Prédicateur même , afin qu'il en soit touché le premier , & de l'Auditeur , afin qu'il lui soit utile , en lui présentant ou du lait , ou une nourriture solide , selon ses besoins ; ce que l'Auteur confirme par S. Bernard (2) & Cicéron (3). Il faut lire les Auteurs qui ont traité le sujet qu'on choisit , il faut le méditer profondément pour en faire une division juste. Il faut moins se fier sur ses forces que sur la grace. Il faut long-temps s'assujettir à tout écrire , & ne point se hasarder à parler sur le champ , que dans une grande nécessité , ou après un grand usage. Alors on n'écrit plus que l'Exor-

P. 51.

<p>(2) . Benignus est spiritus sapientiæ , & placet illi Doctor benignus & diligens , qui ita cupiat satisfacere studiosis , ut morem gerere tardiori-</p>	<p>bus non recuset. <i>Bern. Serm. 39. in Cant.</i> (3) Semper Oratorum Eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia. <i>Tull. in Bruto.</i></p>
--	---

de, la division, le commencement des preuves, & quelques beaux endroits. LeP. Gody:

Après l'explication des Lieux de Rhétorique, soutenue par des exemples tirez des Peres, il donne une idée de *l'Amplification & des mouvemens*, si nécessaires à l'Orateur. Que dirai-je sur cet article? On ne peut en mieux parler, ni en moins de mots que fait l'Auteur. Sur-tout, il veut qu'on instruisse l'Auditeur avant que de l'ébranler, mais qu'on ne croie pas l'instruire, lorsqu'on l'entretient de choses subtiles & épineuses. Il marque aussi de justes bornes à l'amplification pour éviter l'enflure, qui de son temps conduisoit les Prédicateurs à une fausse Eloquence.

L. 3.

L. 4.

T. 1176.

Ibid.

P. 102.

L. 5. p. 124.

Il ne peut entrer dans ce qui regarde l'arrangement & l'élocution, sans regretter les avantages de la primitive Eglise, qui avoit moins d'éloquence, & en vouloit moins, parcequ'elle étoit plus riche en vertus & en miracles. C'est néanmoins de cette Eglise qu'il emprunte tous ses exemples. Aussi avoue-t-il qu'il faut s'en tenir à l'usage présent, & le confirme par ces exemples mêmes.

Il ne veut point de double exorde. P. 132. & 243.
Il retient l'*Ave Maria* contre Erasme,

LeP. Gody.

Vinc. Ferrariensi.

P. 132.

& en attribue l'origine à Vincent de Ferrieres. Il n'appartient point, selon lui, à tout le monde d'entrer brusquement en matiere. Il ne le permet qu'aux Prédicateurs de poids, aux Chrysostomes, & cela peut souffrir exception. Les Exordes doivent être plus courts dans un Sermon que dans un plaidoyé, mais ils doivent l'être moins que dans l'Homelie.

P. 144.

Après la division qui doit avoir peu de parties, l'Auteur parle des preuves, & s'en tient à la doctrine d'Aristote qui réduit tout à l'Enthymême & à l'exemple ; il traite pourtant de toutes les sortes d'argumens, en cas qu'on veuille s'en servir.

P. 166.

Il n'omet point les Citations, qui tiennent sans difficulté la premiere place parmi les preuves du Prédicateur. Cela donne occasion de parler aussi des Sentences. Il y demande de la gravité, du bon sens, de la moderation. Il veut qu'on cite peu les Auteurs profanes ; mais il ne les exclut pas, parceque l'Ecriture même & les Saints Peres les ont citez. Enfin il demande qu'on separe les argumens, qu'on y mêle l'Amplification, qu'on s'étende ou qu'on soit concis selon

P. 173.

l'occasion. C'est ainsi que dans la Per- LeP. Godx.
 oraison il rappelle de même les pré- P. 172.
 ceptes des plus grands Maîtres.

Il observe que l'élocution est l'é- P. 182.
 cueil des jeunes gens, parcequ'ils veu-
 lent trop briller : mais pourvu qu'on
 s'y tienne dans de justes bornes, les
 Prophetes par leurs exemples, les
 Peres par leurs conseils (4), nous
 portent à employer les ornemens.
 Que dis-je ? nous les trouvons dans
 les prieres mêmes de l'Eglise, aussi-
 bien que dans les discours de Jesus-
 Christ.

Ce qui fait la beauté de l'élocution,
 c'est le choix des mots & leur élegan-
 ce ; c'est la noblesse des tours ; c'est en-
 fin l'arrangement & l'harmonie. L'Au-
 teur s'étend fort sur les figures, & en
 fournit des exemples, qu'il tire des
 Peres, pour montrer que l'Orateur

(4) Sint sermones tui proflui, sint puri, sint dilucidi, ut mo- rali disputatione sua- vitatem infundas po- pulorum auribus, & gratiâ verborum tuo- rum plebem demul- ceas, ut volens quò ducis sequatur. <i>Ambr.</i>	<i>ad Constantium.</i> Quid mirum si ego sapientiam secularem propter eloquii venu- statem & membro- rum pulchritudinem de ancillâ atque cap- tivâ Israëlitem fa- cere cupio. <i>Hieron.</i> <i>ad Magn. Orat.</i>
---	---

LcP.Gody.

peut s'en servir dans le ministère de la Chaire. Mais il faut dire à sa gloire qu'il n'y fait pas consister toute la force de l'Eloquence. Il avertit au contraire, d'user sobrement de celles qui marquent trop d'art ou d'étude, & il ajoute des conseils qui portent à garder toujours les bien-séances, citant sur cela à propos, les plus grands Maîtres qui nous ont laissé des préceptes.

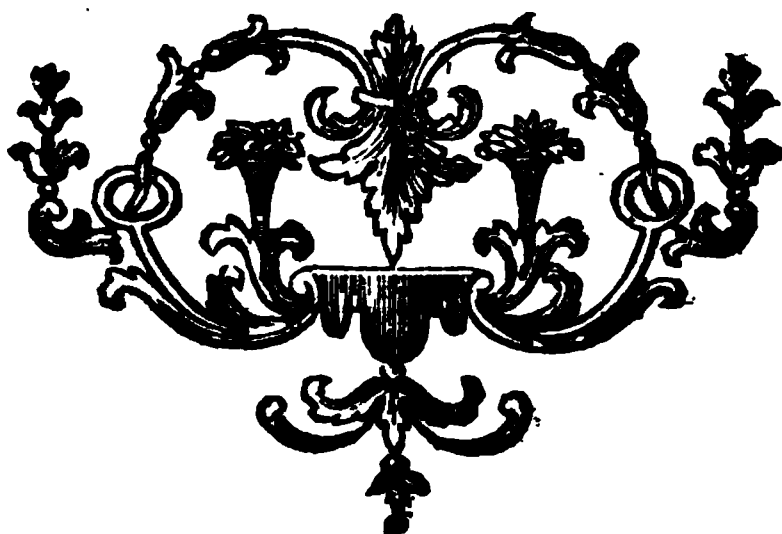
D. 258.

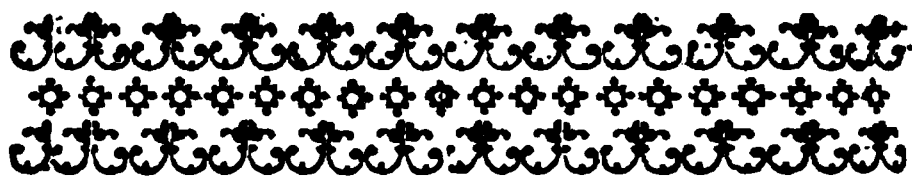
Il croit pourtant qu'un Prédicateur peut montrer plus d'art dans ses discours que l'Avocat, parceque ses Auditeurs ne se défient pas de lui. Mais en cela il prétend moins favoriser les excès, que blâmer la negligence, premierement de quelques ignorans, qui croient pourtant savoir mieux ce qui convient, que les premiers Maîtres; en second lieu, de quelques Chrétiens, qui sur cet article veulent en savoir moins que les Payens.

Il finit par quelques principes & quelques exemples qu'il donne, pour faciliter les divisions sur les mysteres, sur les actions de Jesus-Christ, sur les fins de l'homme, sur les vertus, & sur les vices, enfin sur les Panegyriques & sur les Oraisons Funebres. J'avoue

que je n'ai point vû d'Auteur parmi les LeP. Gody.
Modernes , qui parût mieux savoir les
bons principes , ou qui les expliquât
mieux , & avec plus de dignité , ni en-
moins de paroles. Toute sa doctrine
sert à montrer que la Prédication ne
demande point d'autre Rhétorique
que celle des Anciens , comme S. Au-
gustin la reconnu.

F I N.





TABLE

DES MATIERES

contenuës dans ce second Volume.

A

A *Cclamations*; celles qu'on fait à l'Orateur, ne sont pas toujours une preuve que son discours soit sublime, 131

Amplification; ses especes, selon Quintilien, 46. Il en omet une, 47. l'Amplification fait partie de la peroraison, *ibid.* Différence de l'abondance; 400. En quoi elle consiste, *ibid.*

Aristote; si on peut renverser les principes de Rhétorique, 347 Sa doctrine sur cet article,

comparée avec celle de Platon, 417. Témoignage que lui rend Bacon, 423

Arriaga; son goût, son choix, & son exactitude, 449.

Egal au P. Soarés, 441. Diffus sur les Topiques & sur les figures, *ibid.* N'entend pas les mœurs oratoires, 441. Si la Rhétorique qui porte son nom est de lui, 444. 445

Art; s'il y a un art de prêcher, 173. S'il est autre que la Rhétorique 172. & 174. Si l'art qui se cache, est un art, 173. Beau témoignage rendu à l'art

TABLE DES MATIERES.

- | | |
|---|---|
| <p>Oratoire, 183. Au-
tre, 249</p> <p>Augustin (Saint,)
petite Rhétorique
qu'on lui attribue
faussement, 98. Son
veritable Ouvrage
sur l'Eloquence de
la Chaire, 115.
Comment enten-
dre qu'il forme le
Prédicateur par les
regles des Anciens,
sans donner les
préceptes de Rhé-
torique, 123</p> <p>Avocats; si nos Avo-
cats ne sont que des
Jurisconsultes. 251.
Les Avocats ont à
monter de l'hypo-
these à la these,
c'est-à-dire, du par-
ticulier au général,
au lieu que le Pré-
dicateur descend de
la these à l'hypo-
these, ou du géné-
ral au particulier,
293. Ont moins d'a-
vantages pour de-
venir éloquens, que
les Prédicateurs,
385. Idée de ce qu'ils
étoient il y a cent
ans, & de ce qui
leur manquoit, <i>ib.</i></p> | <p>Idée au contraire
des anciens Ora-
teurs Grecs & La-
tins, 392. 393</p> <p style="text-align: center;">B</p> <p>Bacon (le Chance-
lier), ses Ouvra-
ges, 410. Idée qu'il
donne de la sagesse
& de l'éloquence,
<i>ibid.</i> Grande esti-
me qu'il fait d'Ari-
stote & de Ciceron,
423. Ce qu'il croit
manquer à la Rhé-
torique, 423. Ses
idées sur cela réfu-
tées, 414. Défend
la Rhétorique con-
tre Platon, 416</p> <p>Bayle, ce qu'il dit des
Ouvrages de Quin-
tilien, 5. Ce qu'il
dit des éloges que
cet Auteur donne à
Domitien, 25</p> <p>Balzac, tombe quel-
quefois dans le dé-
faut de la déclama-
tion, 18. S'il est le
premier qui ait ob-
servé l'harmonie
du François, 224</p> <p>Barbarus (Hermo-
laüs), Ses emplois,</p> |
|---|---|

T A B L E

- son éloquence , sa facilité , 155. Ses divers Ouvrages, 156. Sa Rhétorique, 158.
- Baville* (Monsieur de) Ses progrès dans les études , 9
- Beauté* ; elle est différente de la force, & se concilie avec elle , 130
- Beni* (Paul) ; Ses défauts , 410. Ses talens, 411. travail & usage de ce qu'il a fait sur la Rhétorique, 412. utile à ceux qui répondent sur la Rhétorique, *ibid.*
- Borromée* , (S. Charles) avoir fait le plan d'une Rhétorique , 281, &c.
- Brieveté* , en son lieu a son mérite dans l'éloquence , 211
- Brissou* (le Président,) ses talens & ses défauts , 385 eut un mauvais goût , qui fut contagieux, 386
- extension , non de la Logique, mais de la Magie; 449. Cet Auteur manque de jugement, 450. Lecture de son Ouvrage très ennuyeuse, & pourquoi, *ibid.*
- Canoniques* (Auteurs) ont deux sortes d'Eloquence , & les tiennent du S. Esprit , 125. Pourquoi quelquefois leur éloquence ne paroît pas, 126. Leur éloquence particulière, surnaturelle, obscure & mystérieuse , 127. On ne doit pas l'imiter , 134
- Cantarini* (Vincent) Ses avantages sur Paul Beni , 410
- Cassagnes* (l'Abbé) ce qu'il dit du premier Livre de Quintilien , 8. Reconnoît que les Ecrivains célèbres , les Prédicateurs & les autres Orateurs , panchoient du côté de la déclamation, 18. Fausse idée qu'il a de l'éloquence de la Chai-

C

C*Ampanella* (Thomas ,) dit que la Rhétorique est une

DES MATIERES.

- re & de la Rhétorique des Anciens , 118
- Cavalcanti*, ou *Cavalcante* (Barthlemi) ; Occasion, dessein, & éloge de son Ouvrage , 234. Eloges qu'il donne aux anciens , surtout à Aristote, *ibid.* suit un bon guide en ce qu'il dit des Sentences, ou pensées spirituelles , 236. en ce qu'il dit aussi des passions & des mœurs , 237. Reconnoît que la Rhétorique à Alexandre n'est pas d'Aristote , 238. Loue & blâme Hermogène, en ce qu'il dit sur les idées, 239. Style de Cavalcante, 240. Ordre qu'il a gardé peu naturel , 241. Au reste, fait honneur à son país, à sa famille, à ses Protecteurs, 241. 242. Son habileté dans la connoissance des Auteurs , 242
- Cause*, état d'une cause, en quoi il consiste , 23
- Caussin* (le Pere) son jugement sur Quintilien , 36. Copie Rutilius , 77. Sa Rhétorique moins estimable que celle du P. Soarès , 402.
- Charlemagne* s'entretient sur la Rhétorique avec Alcuin , 107. Il s'entretient avec le même sur la Morale, 109. Estime qu'il fait de l'éloquence, *ibid.*
- Chûte* , causes de la chute de l'éloquence , 390. 391
- Christophe* (Saint) Si l'image de ce Saint n'est qu'une allegorie , 257
- Cicéron* & ses Livres de Rhétorique ; ce qu'en dit Antoine Lulle , 145. Lecture de Cicéron , court moyen de devenir Orateur, 392. beautés de sa harangue pour Milon , *ibid.*
- Cyllenius* n'est point l'auteur de la version de Demetrius , 437

T A B L E

<i>Citations</i> garent le style de Pibrac & de Briffon, 385. Ce que deux Auteurs de merite disent pour & contre les citations dans une piece d'Eloquence, 415. Les raisons alleguées de part & d'autres, établissent que les Citations doivent être rares, 438. Tiennent la premiere place parmi les preuves du Prédicateur, 438	fait des Oeuvres de Bacon', 411
<i>Clarté du discours</i> , préférable à la beauté même & à la pureté, 128	<i>Cresol</i> , (le Pere) Auteur du Théâtre des Rhéteurs; ce que c'est, 404. Auteur du Livre qui a pour Titre <i>les Vacances</i> , 406. Il y traite de l'Action, <i>ibid.</i> Il y est trop diffus, 407. Aime mieux demander pardon d'une faute, que de ne la pas faire, 407. Divers Discours de ce Pere, 408. Deux grands éloges que lui donne Paréus, 409
<i>Composition</i> ; les avantages, les difficultés, moyen de les applanir, 353	<i>Crusca</i> Academie de la) sa querelle pour son Dictionnaire, 411
<i>Corrections</i> sur les mœurs ne doivent scandaliser personne, 325. 336. autres regles qu'il y faut garder, <i>ibid.</i>	<i>Crusius</i> , son Ouvrage sur la Rhétorique de Melancthon., 259
<i>Corrections</i> des Ouvrages, maniere de s'y prendre, 353. Défauts qu'il y faut éviter, 354	D.
<i>Costard</i> , estime qu'il	D <i>Eclamation</i> , bonne ou mauvaise, 14 &c. Déclamation du Traducteur de Petrone,

DES MATIERES.

- 17, Tout le monde peut tomber dans le défaut de la Déclamation, 18. Balzac y est tombé, *ibid.* Son siècle y panchoit, *ibid.*
- Décrier**, qui sont ceux qui décrient l'Eloquence, 427
- De la Cérda**, pitoyable Auteur, 396
- De l'Etoile** (Didace) Qualitez qu'il demande au Prédicateur, 322. Methodes qu'il lui propose de suivre, 323. La premiere est celle de saint Chrysostome, 325. & d'Hermogène, *ibid.* Différentes manieres de la tourner, 325. 330. Laquelle a plus de dignité, 335
- Délibératif**, Instructions sur ce genre, 93
- Démosthène**, Lecture de cet Orateur, combien utile, 391. Beutez de sa harangue pour Ctesiphon, 392
- Denys d'Halicarnasse**, Eclaircissement de ce qu'il dit de la Prose de Démosthène & de la Poësie d'Homere, 229
- Despeisses** Avocat Général (Mr) son talent, 386
- DiCTION**, grand soin qu'il y faut apporter, même dans la Prédication, 253. 254
- Didactique**, s'il y a dans l'Eloquence un genre Didactique séparé des trois genres ordinaires, 250. 341
- Division**, les difficultez & son usage, 178. 179. Peu de bonnes divisions, *ibid.* Une division estimée dans Cicéron, 178. 179
- Doduvet** (Mr) son système sur Quintilien, 1, &c. Ce qu'il dit de l'éloge que cet Auteur a fait de Domitien, 25. ne touche point quelques difficultez qu'on peut faire sur la droiture de Quintilien, 31. 52
- Dolet** (Etienne) en

T A B L E

- 1740, recomman-
doit déjà l'harmo-
nie dans le Fran-
çois, 224. Ses ré-
gles sur la Traduc-
tion, *ibid.*
Dresserus, la Rhéto-
rique se ressent des
nouvelles opinions,
339. Comment il
traite la doctrine de
Ramus, *ibid.* Cè
qu'il demande dans
la prononciation,
340. Son style peu
convenable, 341.
trop diffus, 343. 344
Droit, l'étude du droit
peut gâter le style,
101. 112
Duvair, Garde des
Sceaux, (Mr) son
Ouvrage sur l'Elo-
quence. 394. 395
- E
- E**crire, le Prédica-
teur doit écrire,
466
Ecriture Sainte, rem-
plie de figures, 104.
105. Comment le
Prédicateur doit la
lire, 323
Elocution, combien
elle est importan-
te, 255. 244
Eloquence, comment
on connoît qu'elle
touche le cœur, 131.
Celle de la Chaire,
& celle du Barreau,
malgré la différen-
ce de la matiere,
ont les mêmes re-
gles, 134. Chemin
que *Démosthène* &
Cicéron ont tenu
pour y parvenir,
148. Marques qu'on
est né pour l'Elo-
quence, 349. Image
naïve de l'Eloquen-
ce, 167. 168. En
quoi consiste l'Elo-
quence, 386, &c.
Elle est ordinaire-
ment décriée par
ceux qui défendent
de mauvaises cau-
ses, & pourquoi, 427
Eloquence sacrée, à
qui rapportée, 464
Eloquence Françoisse,
lenteur de ses pro-
grès, 385. 389. Cau-
ses de cette lenteur,
390. 391. Negligée
par la Noblesse, 389.
Quand est-ce qu'on
peut dire qu'elle est
en sa force, 390
Emporius, idée de la

DES MATIERES.

- Rhétorique**, 88. Ce qu'il dit de l'*Ethopée*, 89. Instructions qu'il donne sur le genre délibératif, 93.
- Erasme**, son Traité du Prédicateur imparfait, 161. Beaurez de son objet, *ibid.* Qualitez qu'il veut dans le Prédicateur, 163. Ceux qu'il exclut de la Chaire, 164. Avis pour s'y disposer, 165. Erasme est trop diffus, 164. Croit l'art nécessaire, 166. 167. Son Ouvrage semblable à celui de Quintilien, 171. Auteurs qu'il conseille de lire, 172. S'il est le premier qui ait écrit de la Prédication, 182.
- Esprit**, Le Saint-Esprit a donné aux Auteurs Canoniques l'éloquence, sans qu'ils la cherchassent, 125.
- Esprit**, le bon esprit cultivé est le vrai repertoire de l'Orateur, 424.
- Exorde**, & autres parties du Discours, leur usage dans la Prédication, 175, &c.
- F**
- Farnabe**, idée de sa Rhétorique, 458. 459. peu estimé de Mr. Morhof, 460. Mr. Bayle lui donne des éloges, 461. Un Dominicain fait cas de ses Notes, *ibid.* Mr. Baillet de ses Critiques, 462.
- Figures**, Quintilien diffus sur les figures, 47. Choses sentées qu'il en dit, 48. Les petits Rhéteurs ne parlent d'autre chose, 77, &c. 81. 83. Figures de l'Ecriture Sainte, 104.
- Figuré**, Discours trop figuré, n'est non plus la vraie éloquence, que l'ombre la vérité, 382.
- Figuré**, sens figuré de l'Ecriture, & son usage, 256.
- François**, pourquoi les François ont été

T A B L E

si long-temps sans
posséder l'éloquen-
ce, 387
Frisius (Paul) a fait
la comparaison de
la Rhétorique de
Melancthon avec
la Logique de Ra-
mus , & la Rhéto-
rique d'Omer Ta-
lon, 219

G

G*Aland* (Pierre)
témoignage qu'il
rend à Quintilien,
glorieux à cet Au-
teur , mais long &
mal entendu, 39. &c.
Gloire, elle ne suffit
pas pour soutenir
les Orateurs, ou les
Poètes , 388
Gody, (Dom Simpli-
cien,) sa Rhétori-
que , 463. Auteur
judicieux, 464. ha-
bile sur les mouve-
mens & l'amplifi-
cation 465. entend
fort bien les bons
principes, 470. 471
Grammaire, modera-
tion qu'il y faut
garder, 13. Cet Art
est le principe de

l'Eloquence, 154
Grammairien, diffé-
rence entre parler
en Grammairien,
& parler en habile
homme, 13
Grénade, (Louis de)
estime qu'on fait
de tous ses Ouvra-
ges, 186. Compa-
rable aux Peres de
l'Eglise, 187. Don-
ne des regles & les
pratique, 188. Ses
avis utiles aux Pré-
dicateurs, 190. Ses
regles sont celles
des anciens , 191.
Instruit par les
exemples, tant des
Peres que des Pa-
yens, *ibid.* Prou-
ve la necessité des
regles , 192. Belles
observations qui lui
sont propres , 193.
Ce qu'il dit des pas-
sions , 194. Trop
diffus sur les figu-
res & sur la pro-
nonciation , 194.
Son éloge , 187.
195, &c.

H

H*Armonie* du
François, si Bal-

DES MATIERES.

Uac est le premier
 qui l'ait remar-
 quée , 224. Expli-
 cation d'un para-
 doxe sur l'harmoni-
 que , 227
Hermogènes , l'Her-
 mogène Latin ou
 Ciceronien , 140
Hobey (Mr) Regent
 de Troisième , au
 College de la Mar-
 che, son éloge, 243

I

I*mages sensibles* ,
 aident l'intelligen-
 ce , 210
Imagination, son usa-
 ge dans la Morale ,
 426
Imitation , ses avan-
 tages & la maniere
 de s'y prendre , 352
Junius (Melchior)
 personne n'a mieux
 traité de l'imita-
 tion , 352. explique
 bien les mœurs
 oratoires , 355

K

K*eckerman* , rend
 justice à Didace
 de l'Etoile, 138. Au-
 teur accusé de vol ,

370. on le vole auf-
 si , 372. justifié sur
 l'accusation en ma-
 tiere de Rhétori-
 que , 372. 374. 377.
 prouve la nécessité
 de l'éloquence &
 des regles dans la
 Prédication , 374

L

L*amoignon* (Mr le
 premier Presi-
 dent de) ce qu'il
 pense des études
 tardives , 9

Lamoignon (Mr le
 Président de) frère
 de Mr de Baviile ,
 ses progrès dans les
 études , *ibid.*

Litteraire , Messieurs
 de la Société litte-
 raire de la Haye
 trouvent quelques
 difficultez dans le
 premier Tome de
 cet Ouvrage ; l'Au-
 teur les explique ,
 227 , &c.

Litteral , sens litteral
 de l'Ecriture, com-
 bien il faut s'y at-
 tacher , 2. 6

Longin , ce qu'en dit
 Antoine Lulle, 145.
 150. 151.

X

T A B L E

<i>Longueur des Ouvrages</i> , par où il en faut juger, 114	choque d'abord dans son Livre, 154
<i>Lucrece</i> violée par Tarquin, délibère si elle doit se tuer, comment traiter ce sujet, 93, &c.	M
<i>Lulle</i> (Raymond) sa methode, comment définie, 145	M <i>Agistrats</i> , ce qui les rebute, dans la lecture de Quintilien, 73
<i>Lulle</i> (Antoine) sa Rhétorique n'est autre que celle d'Hermogene, 144. quel jugement il porte de Cicéron, de Quintilien & de Longin, 145. entend les passions & les mœurs, 147. pense sentément de la memoire & de la prononciation, <i>ibid</i> ce qu'il dit de la Physique de Periclés, 148. avis important qu'il donne, <i>ibid</i> . les longueurs & autres choses qui démentent son bon goût, 149. sa vanité, 152. admire Platon en tout, <i>ibid</i> . ce qu'il dit des Progymnasmes, 153. ce qui	<i>Marion</i> (Mr) Avocat Général, ses talens, 386 <i>Martyrologes</i> ; ce qu'on attribue à Augustin Valerio sur les Martyrologes, 274 <i>Melancthon</i> , à quel âge il a écrit sa Rhétorique & sa Dialectique, 244. 246. s'il savoit bien la Rhétorique, 248. belle idée qu'il en donne, 149. son Traité se sent de ses erreurs, 252. avis utile qu'il donne sur l'invention, 252. idée qu'il a des figures, 258 <i>Mélange</i> de Grec & de Latin, & de toute langue étrangere, ce qu'il en faut penser, 435, &c. <i>Méthode</i> d'acquérir

DES MATIERES.

l'éloquence, par Junius, 348
Mœurs, sont la vraie
 Physique de l'Orateur, 148
Morhof (Mr) beau
 témoignage qu'il
 rend aux règles des
 anciens, 183
Muret, ce qu'il dit de
 Quintilien & de
 Ramus, 37. refusé
 sur ce qu'il croit le
 premier propre aux
 enfans, 38

N

Narration, son u-
 sage & ses con-
 ditions dans la Pré-
 dication, 175. 177
Nugnés ou *Nunne-*
sins, la version
 d'Hermogène du
 caractère de celle
 que Cicéron a fai-
 te de Panétius, 198

O

Orateur, comment
 il doit se com-
 porter dans sa pro-
 fession, 55. ne doit
 être Philosophe de
 profession, 54. ne se
 mêle de persuader
 que les choses de

sens commun, 98.
 son vrai caractère,
 127. homme né
 pour être Orateur,
 349. Quand on
 peut le discerner,
ibid. &c. conduite
 qu'il doit tenir, 350.
 à besoin de règles,
 351. où il doit les
 prendre, *ibid.* ce
 qu'il doit savoir,
ibid. & 352. à qui
 comparé par Pla-
 ton, 415. comment
 il parvient à con-
 noître la vérité,
 416

Ordre, la connois-
 sance d'un Ouvre-
 ge dépend de celle
 de l'ordre que l'Au-
 teur y garde, 253

Ornemens & figures
 dans le discours,
 doivent être non
 comme un ali-
 ment, mais comme
 un assaisonnement
 381. excès d'orne-
 mens, à quoi il res-
 semble, 382

P

Pajot (le Pere), le
 peu de cas qu'on

T A B L E

en fait ,	396	l'éloquence par dif-
<i>Panigarola</i> , sa répu-		ferentes raisons, 418
tation dans la Pré-		<i>Paul</i> (Saint) très-
dication , ses talens		éloquent dans ses
& ses défauts , 357.		Epîtres , 129. avoit
ses divers Ouvra-		pourtant quelque
ges sur Démétrius,		difficulté à parler ,
358. 359. a une fauf-		& pour cela accusé
se délicatesse , & il		de n'avoir pas le ta-
la soutient mal, 361.		lent de la parole ,
&c. il a des con-		<i>ibid.</i>
cetti, 364. croit que		<i>Paul</i> (le Pere de Saint)
le Démétrius que		Abbé des Feuillans,
nous avons , est le		son Ouvrage , 428,
Phalerien , 365. on		son style & sa mo-
le réfute par lui-		destie , 430. 431. se
même ,	366	trompe en quelque
<i>Passerat</i> , idée qu'il		chose , 432. la con-
donne du discours		formité avec la
trop figuré ,	382	Mothe le Vayer ,
<i>Passions</i> , elles sont le		sans que l'un ait
moyen de vaincre		copié l'autre , 434.
le cœur, 128. il n'est		435. son sentiment
pas besoin d'en sa-		sur les citations ,
voir le nombre ou		435. 436.
la nature avec une		<i>Pescheur</i> (Jean le) ce
exactitude physi-		qu'il dit de la Rhé-
que pour les exci-		torique d'Omer
ter , 141. Elles ont		Talon , 214. 219.
lieu dans les ser-		<i>Petrone</i> , ce qu'il dit
mons , 278, &c. s'il		de la déclamation ,
est permis à un		15. est déclama-
honnête homme		teur , ainsi que
d'exciter les pas-		son Traducteur, 19.
sions, 413. 415. Pla-		erreur de ce der-
ton & Aristote les		nier .
demandent dans		17
		<i>Philosophie</i> traitée

DES MATIERES.

- sans éloquence ,
 quel mal elle peut
 faire , 142
Physique de Periclès ,
 ce que c'étoit , 148
Pibrac , ses talens &
 ses défauts , 385
Plagiaire ; un Prédi-
 cateur qui prend les
 sermons d'un au-
 tre, n'est point pla-
 giaire , 193
Platon , ses maximes
 sur l'éloquence ,
 414. use de sophis-
 mes , 415. sa doctri-
 ne comparée avec
 celle d'Aristote , 417
Pline le jeune , aide
 à doter la fille de
 Quintilien son
 maître. 3
Poësie , la plus parfai-
 te, semblable à une
 belle prose , 229
Poësie Françoisse peu
 goûtée par un ha-
 bile homme, à cau-
 se de l'affujetisse-
 ment à la rime, 195
Politien , jugement
 qu'il porte de Quin-
 tilien , 12. 13
Préceptes , soin qu'il
 faut avoir de les ab-
 breger, 66. 67. leur
 sécheresse n'est

point à craindre, 68.
 ceux que les Payens
 nous ont laissez sur
 la Rhétorique, suffi-
 sent au Prédicateur,
 116. 117. 182. idée
 des Maîtres qui
 n'ont voulu les sui-
 vre , ou qui ont
 voulu en donner
 d'autres , 117. 183
Prédicateur , instruc-
 tions que leur don-
 ne S. Augustin, 115.
 doivent se servir de
 la Rhétorique, 116.
 ne doivent en cher-
 cher d'autre que
 celle des anciens ,
 117. 182. 183. leurs
 devoirs selon saint
 Paul , 121. les mê-
 mes que selon Ci-
 ceron , *ibid.* ceux
 qui sont éloquens
 sont plus de fruit
 que ceux qui ne le
 sont pas ; *ibid.* à
 quoi l'on connoît
 qu'ils ont touché le
 cœur , 131. leurs
 qualitez , 162. 163.
 doivent savoir les
 règles de la Rhé-
 rique & de la Logi-
 que , 167. jusqu'à
 quel point ils doi-

T A B L E

vent les savoir, 168.	instruire , 150
169. autres études qu'ils doivent faire , 170. perfection des Prédicateurs , & d'où elle dépend, 276. quelle est la matiere qu'ils ont à traiter , 277. vertus & talens des Prédicateurs , 321. 324. doivent écrire leurs sermons, 76. combien coupables s'ils ne le font, <i>ibid.</i> methodes qu'on leur propose pour les bien composer, 323. &c.	<i>Proposition</i> difficile à trouver en tout genre de cause, 251. propositions subsidiaires, ce que c'est, & leur usage dans l'éloquence , 179. 180
<i>Prédication</i> , sa matiere n'est point une hypothèse , ou un genre de cause , mais une thèse generale , 10. tout y est grand , & néanmoins tout n'y doit pas être sublime , 129. source des défauts dans la Prédication, <i>ibid.</i> faux moyens d'y plaire.	<i>Prose</i> , la belle prose ressemble à des vers ; 229
<i>Prière</i> , combien nécessaire au Prédicateur , 133 , &c.	Q
<i>Prononciation</i> , comment on doit s'en	Q uintilien , son pays & quelques circonstances de sa vie, 1. 2. &c. ce que Juvenal dit de ses richesses , 4. excellence de son Ouvrage, 5. 7. son travail sur l'éducation des enfans , 8. 12. ce qu'il pense des études particulieres , & des études tardives, 9. son sentiment sur la nécessité de l'art , 29. se trompe , 20. sa methode , 21. son obscurité, <i>ibid.</i> se contredit, 22. ses charmes . 23. prend à gauche quand il ré-

DES MATIERES.

fute. 22. 24. loüange qu'il donne à Domitien , & ce qu'il en faut penser, 25. diffus sur les lieux de Rhétorique, 26. 27. comment il traite l'art de la raillerie, 27. avis important sur les propositions & sur les preuves. 27. 28. ses plaintes sur la mort de son fils, 11. 28, ne rend pas justice à Aristote, 29. s'il a une vraie candeur, 30. éloges qu'on lui donne, 33. utilité de son Ouvrage, 37. trop diffus pour des enfans, 40. 43. beaux préceptes qu'il donne sur l'élocution, 44. 45. ce qu'il dit sur l'amplification ne suffit pas, 46. 47. diffus sur les figures, 47. obscur, 49. 50. jugemens qu'il porte de divers Auteurs, 50. methode qu'il donne pour composer, 53. pour la prononciation, 56. donne des avis

utiles à l'Orateur, 54. son portrait, 57. discours fait pour être lû ou pour être prononcé, selon lui, c'est la même chose, 58. ce que dit de lui Antoine Lulle, 145. ce qu'en dit Erasme, 169. il est maltraité par Ramus & sur des fondemens frivoles, 312. 314.

R

Ramus (Pierre)
ami d'Omer Talon, 212. s'entend peu à enseigner l'éloquence, 217. se trompe sur le moyen de multiplier les Orateurs, 218. ses analyses mal entendues, 218. 306. 307. idée de sa vie, 299. ses bonnes & mauvaises qualités, 393. réduit la Rhétorique à l'élocution, 305. ses faillies contre les anciens, 308. 309. ses fanfaronades, 312. ceux qu'il a ataqués n'en sont pas moins

T A B L E

- estimez , 314. les
Ramus de tous les
 siècles , 315. si *Ra-*
mus s'est déguisé
 sous le nom d'*Q-*
mer Talon , 219
Rapin (le Pere) ce
 qu'il dit de *Quinti-*
lien , 33
Regles , pourquoi ne-
 cessaires au Prédi-
 cateur, si c'est le S.
 Esprit qui l'instruit,
 129. jusqu'où elles
 lui sont nécessaires,
 167
Répertoire , le vrai ré-
 pertoire de l'Ora-
 teur , 424
Rhétteurs , Recueil des
 petits Rhétteurs, par
 Mr *Pirhou* , 75.
 pourquoi ainsi
 nommez , *ibid.*
Rhétorique , exerci-
 ces de Rhétorique
 bons & mauvais,
 14. s'il faut faire
 deux ans de Rhéto-
 rique & comment,
 66. 67. quelle Rhé-
 thorique convient
 à une Classe, 70. 80.
 cet art persuade le
 vrai & le faux, & ne
 doit défendre que
 la vérité , 116. la
 Rhétorique des an-
 ciens Payens suffit
 aux Prédicateurs,
 118. 119. a des pre-
 ceptes pour les jeu-
 nes gens , & d'au-
 tres pour les gens
 avancez , 124. 125.
 elle est une source
 d'éloquence & de
 sagesse , 249
Robortel , tire *Longin*
 de la poussiere, 161.
 est habile & vain,
ibid. & 262 , eve-
 nement qui l'hu-
 milie, 161. prête ses
 imaginations aux
 anciens , 271. veut
 rendre les Orateurs
 Philosophes, & ren-
 dre les Philosophes
 Orateurs, 265. ri-
 dicule dans sa me-
 thode & en ce qu'il
 dit des figures, 265.
 266. 269.
Rollin (Mr) son Edi-
 tion de *Quintilien*,
 & son travail sur
 cet Auteur , 60. 61,
 &c.
- S
- Saints* , si dans un
 Sermon il faut
 s'étendre sur leurs

DES MATIERES.

- louanges , 336
Salutation angelique,
 son usage dans le
 sermon , 1,7
Sens, divers sens de
 l'Ecriture Sainte ,
 & quel en est le
 principal , 255
Sermons , agrémens
 d'un Sermon , en
 quoi ils consistent ,
 335. idée de ce que
 doit faire un Ser-
 mon , 375. Voyez
Prédication.
Seth, regardé comme
 Prédicateur , 464.
 465
Soarés (le Père) idée
 avantageuse de sa
 Rhétorique , 397.
 ne distingue pas as-
 sez l'amplification
 de l'abondance de
 l'Orateur , 399. ce
 qu'il dit des figu-
 res, 401. vaut mieux
 que le P. Caussin ,
 402. ce qui manque
 à sa Rhétorique ,
 405
Sterilité , maniere de
 cacher la sterilité
 d'un sujet , 138. 139
Style , chaque style a
 la vertu d'éclairer ,
 de plaire , & de se
 faire oheir, 130. *Ar-*
ture de chaque sty-
 le, & son usage dans
 la Prédication, *ibid*.
Strébée (Jacques
 Louïs) obligation
 qu'on lui a , 191.
 192. raisons qu'il
 donne de la barba-
 rie , 193. ne goûte
 point la Poésie
 Françoisse.
Sturmius, ses Ouvra-
 ges sur la Rhétori-
 que & leur merite ,
 184. semble la re-
 duire à l'élocution,
 187. est compara-
 ble à Gaspard Lau-
 rent , 188. est trop
 diffus sur Hermo-
 gène , 189
Sublime, en quoi il
 consiste , selon S.
 Augustin , 130. son
 usage dans les Ser-
 mons , *ibid*.

T

T *Alon* . en Latin
Talaus (Omer)
 si cet Auteur n'est
 autre que Ramus
 déguisé , 219. sa
 Rhétorique ne con-
 tient que l'élocu-

T A B L E

- tion** , 213. utile à la
Classe d'Humanité , 214. dédiée à
 l'Université de Pa-
 ris , 215, conforme
 au goût des an-
 ciens , *ibid.* louée
 néanmoins par Ra-
 mus leur antago-
 niste , 219. par le
 Pescheur , 214. &
 par Frisius, 216. n'a-
 brège point le che-
 min de l'éloquen-
 ce , 218
Tasse (le) défendu par
 Paul Beni , 411
Texte, son usage dans
 la Prédication, 176
Thèse, juste idée de la
 Thèse , 317. vraie
 matière du prédi-
 cateur, *ibid.* il doit
 la rappeler à l'hypothèse, au lieu que
 l'Orateur ordinaire
 monte de l'hypo-
 thèse à la Thèse, 293
Thou (Mr Jacques
 Auguste de) son
 sentiment sur les
 études tardives, 10.
 ce qu'il dit de la
 mort du fils de
 Quintilien , réfuté,
 10. 11.
Tourneux (Mr le) ce
- qu'il dit de S. Chré-
 stophe , 237
Trapezontin (le) ou
**Georges de Trébi-
 zonde**, décrit pour
 son humeur , & par
 ses Traductions ,
 mais estimé pour
 sa Rhétorique , 136
Turnebe , accuse
 Quintilien d'im-
 pudence , 31
- ### V
- Vayer** (la Mothe
 le) aime les cita-
 tions , 435
Valerio , (Augustin)
 Evêque de Verone,
 & Cardinal, chose
 remarquable qu'on
 dit être dans sa
 Rhétorique , & qui
 n'y est point , 240.
 ne connoît point
 d'Orateur hors de
 la Religion Chrê-
 tienne, 276. son ca-
 ractère dans sa
 Rhétorique , 278.
 279. n'entend pas
 assez les mœurs
 oratoires , 280. sa
 modestie , 284
Valle (Laurent) ju-
 gement mal enten-

DES MATIERES.

du qu'il porte de Quintilien ,	48	nom ,	319. on n'est pas certain qu'il en soit l'auteur , <i>ibid.</i>
<i>Verité</i> , ce que c'est que la verité dont Platon recomman-		idées qui lui sont propres .	317
de la connoissance à l'Orateur ,	414.	<i>Vivés</i> , son orgueil ,	200. 204. plein de passions , 201. Morhof le compare à George de Trébizonde , <i>ibid.</i> son me-
l'Orateur la trouve ainsi que les Philosophes ,	416, ce qu'il faut faire pour remplir une oraison de grandes veritez ,	rite ,	202. ne dit rien de nouveau , 203. a une modestie apparente , <i>ibid.</i> maltraite les anciens ,
<i>Verforis</i> (Mr l'Avocat Général de) caractere de son style ,	148	205. rougit avec raison de son entreprise ,	204. se contredit , 206. 207. pour trop faire l'habile , il montre qu'il n'y entend rien ,
<i>Victorius</i> , Auteur de la version de Démétrius ,	457	208. n'a pas le goût seur ,	210. la Rhétorique est un vrai cahos ,
<i>Vie</i> , la bonne vie donne du poids à l'Orateur , & influé dans le discours ,	132	211. égare sans cesse ses lecteurs ,	<i>ibid.</i>
<i>Villavicentius</i> (Laurent) Prédicateur de Philippe II. 315. bonté de ses préceptes sur la prédication ,	317. 318. qualitez de la Rhétorique qui porte son	<i>utile</i> , il faut même dans la prédication joindre l'utile à l'agréable ,	123

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de JACQUES QUILLAN.

A P P R O B A T I O N.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique , avec un précis de la doctrine de ces Auteurs , &c.* j'ay cru que le Public veroit avec plaisir cette suite d'un Ouvrage dont il a déjà reçu le commencement avec approbation. Fait à Paris ce quinziesme jour de Decembre mil sept cens quinze

SAURIN.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel , grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-ameé BALTAZARD GIBERT, ancien Recteur de l'Université de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique au College de Mazarin, Nous ayant fait exposer qu'il a composé un Livre qu'il desireroit faire imprimer, sous le titre de *Jugemens des Savans sur les Orateurs, & sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Exposant de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou sé-

Librairie M. Slatkine & Fils

2-5-1986

[ZAH.]

